Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delamanieredense04roll

# DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES-LETTRES,

Par raport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME QUATRIEME.

*Nouvelle Edition.*

L
3F
6

A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXX.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

LB
475
.R6D
17 no
v.4 SPEC.
COLL.

## *Avertiſſement de l'Auteur.*

JE termine mon Ouvrage par ce quatriéme volume. On y trouvera l'abord deux grands morceaux de l'Hiſoire Romaine, qui peuvent donner quelque idée des plus beaux tems de la République. Je parle enſuite de la Fable & des Antiquités; mais en très peu de nots. Le traité ſur la Philoſophie eſt uſſi très ſuccinct, eu égard à la maiére. J'expoſe, ſur chaque article, les aiſons que j'ai eues d'uſer de cette riéveté. La derniére partie de ce voume a plus d'étendue : elle regarde le ouvernement intérieur des Colléges & des Claſſes, & la maniére de conuire les jeunes gens.

J'avois eu deſſein, & j'avois promis e dire quelque choſe des Auteurs où 'on doit puiſer la connoiſſance de 'Hiſtoire, de marquer l'ordre dans lequel on les doit lire, & de donner à ette occaſion un abrégé de l'hiſtoire ncienne. Ce deſſein m'auroit mené fort oin, & on le trouve exécuté dans luſieurs livres. D'ailleurs on m'a re-

préſenté que les abrégés ſont d'une médiocre utilité, & que je ferois mieux de m'appliquer tout d'un coup à l'Ouvrage, ſur lequel j'ai pris une ſorte d'engagement avec le Public. Il conſiſte à donner en françois une hiſtoire ſuivie des grands Empires des Egyptiens, des Carthaginois, des Aſſyriens, des Médes, des Perſes, des Macédoniens, & ſurtout des différens Etats qui ont partagé la Gréce. Ma vûe ſeroit d'y faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs grecs & latins, ſoit pour les faits, ſoit pour les réflexions: & l'on ſait que ces Auteurs renferment des richeſſes d'un prix ineſtimable.

Je ſens bien qu'un tel Ouvrage, s'il étoit compoſé de meilleure main, pourroit être fort agréable, & qu'il ſeroit d'un grand ſecours, non ſeulement pour les jeunes gens que je ne crois point devoir perdre de vûe, & à l'égard de qui je me regarde comme reſponſable de mon loiſir; mais encore pour une infinité de perſonnes du monde qui ne peuvent pas puiſer dans les ſources mêmes la connoiſſance de cette hiſtoire, ſi digne pourtant d'une louable curioſité, & ſi remplie de grands

& d'importans événemens. Mais j'avoue que plus j'enviſage de près cette entrepriſe, plus je crains qu'elle ne ſoit entout ſens audeſſus de mes forces, & qu'il n'y ait eu de la témérité à moi d'avoir ſongé à m'engager dans une carriére ſi longue & ſi difficile. Je ne ſai point ce que j'en pourrai fournir : mais je me prépare à y entrer ſans délai, bien réſolu de n'épargner ni mon tems ni mes peines pour ſatisfaire à l'attente du public, & pour lui témoigner ma reconnoiſſance du bon accueil qu'il lui a plu de faire à mon premier Ouvrage. C'eſt tout ce qu'il peut exiger de moi, & tout ce que je peux lui promettre.

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux ce quatriéme Volume, *De la maniére, &c.* Le commencement de ce livre eſt une ſuite néceſſaire du troiſiéme. L'étude de la Philoſophie vient immédiatement après celle de l'hiſtoire, & le même eſprit y régne d'un bout à l'autre. Enfin l'Auteur termine ſon Ouvrage par un détail exact de ce qui concerne l'éducation tant publique que particuliére; & quelque ſéche que cette matiére paroiſſe, il y a répandu des traits ſi lumineux des plus excellens maîtres en ce genre, qu'il ſemble n'avoir pas moins écrit pour le plaiſir de ſes Lecteurs, que pour l'utilité des Maîtres & des Diſciples. Donné à Paris ce 2. Août 1728.

COUTURE.

# TROISIEME PARTIE
# DE L'HISTOIRE PROFANE.

## SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

## TROISIEME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

*Espace de 53 ans, depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la défaite de Persée.*

JE PRENS pour troisiéme morceau de l'histoire Romaine, ce que Polybe avoit choisi pour sujet de celle qu'il avoit composée : je veux dire les 53 années qui se passérent depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la fin de la

guerre de Macédoine, qui se termine par la défaite & la prise de Persée, & par la destruction de son roiaume.

Polybe regarde cet intervalle comme le beau tems de la République Romaine, où parurent les plus grands hommes, où l'on vit briller les plus solides vertus, où se passérent les plus grands & les plus importans événemens; en un mot, où les Romains commencérent à entrer en possession de ce vaste Empire, qui dans la suite embrassa presque toutes les parties du monde connues pour lors, & qui parvint par des progrès suivis & fort rapides à ce degré de grandeur & de puissance, qui a fait l'admiration de tout l'univers.

*Polyb. l. 1.* Or l'établissement de l'Empire Romain étant, selon Polybe, le plus merveilleux ouvrage de la providence divine parmi les hommes, & ne pouvant être regardé comme l'effet du hazard & d'une fortune aveugle, mais comme la suite d'un plan & d'un dessein formé de loin, concerté avec poids & mesure, & conduit à sa fin avec une sagesse qui ne s'est jamais démentie: n'est-ce pas, remarque encore le même Auteur, une curiosité bien louable, & bien digne d'un esprit so-

lide, de vouloir connoitre en quel tems, par quels préparatifs, par quels moiens, & par le miniſtére de quels hommes, une ſi belle & ſi grande entrepriſe a été exécutée.

C'eſt ce que Polybe, l'hiſtorien le plus ſenſé que nous aions, & qui étoit lui-même grand homme de guerre & grand politique, avoit montré fort au long dans l'hiſtoire qu'il avoit compoſée, dont le peu qui nous en reſte doit faire extrêmement regretter la perte. C'eſt auſſi ce que j'entreprens de tracer dans ce morceau de l'hiſtoire Romaine, mais d'une maniére fort courte & fort abrégée, en tâchant pourtant d'y faire entrer une partie de ce qui me paroitra de plus beau dans Polybe, dans Tite-Live, & dans Plutarque, qui ſont les ſources où je puiſerai preſque tout ce que j'ai à dire ſur ce ſujet, ſoit pour les faits mêmes, ſoit pour les réflexions que j'y joindrai.

## CHAPITRE PREMIER.

### RÉCIT DES FAITS.

JE COMMENCERAI par le récit des principaux faits arrivés dans l'eſpace du tems dont il s'agit, pour en donner

quelque idée légére à ceux des lecteurs à qui cette hiſtoire ſera moins connue.

*Commencemens de la ſeconde guerre Punique, & heureux ſuccès d'Annibal.*

*Liv. lib. 21. n. 1-20.* Le commencement de la ſeconde guerre Punique, à ne conſidérer que la date des tems, fut la priſe de Sagonte par Annibal, & l'irruption qu'il fit ſur les terres des peuples ſitués au delà de l'Ebre, & alliés du peuple Romain: mais la véritable cauſe de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vû enlever la Sicile & la Sardaigne par des traités auſquels la ſeule néceſſité des tems & le mauvais état de leurs affaires les avoient fait conſentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empécha d'exécuter le deſſein qu'il avoit formé depuis lontems de ſe venger de ces injures. Son fils Annibal, à qui, lorſqu'il n'avoit encore que neuf ans, il avoit fait jurer ſur les autels qu'il ſe déclareroit l'ennemi du peuple Romain dès qu'il ſeroit en âge de le faire, entra dans toutes ſes vûes, & fut l'héritier de ſa haine contre les Romains, auſſi bien que de ſon courage. Il prépara tout de loin pour ce grand deſſein: & quand il ſe crut en état de l'exécuter,

il le fit éclore par le siége de Sagonte. Soit paresse & lenteur, soit prudence & sagesse, les Romains consumérent le tems en différentes ambassades, & laissérent à Annibal celui de prendre la ville.

Pour lui, il sut bien mettre le tems à profit. Après avoir donné ordre à tout, & laissé son frere Asdrubal en Espagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie avec une armée de quatre-vingts-dix mille hommes de pié, & dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obstacles ne furent point capables de l'effraier, ni de l'arréter. Les Pyrénées, le Rhône, une longue marche au travers des Gaules, le passage des Alpes rempli de tant de difficultés, tout céda à son ardeur & à sa constance infatigable. Vainqueur des Alpes, & en quelque sorte de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avoit résolu de rendre le théâtre de la guerre. Ses troupes étoient extrêmement diminuées pour le nombre, ne montant plus qu'à vingt mille hommes de pié & six mille chevaux, mais elles étoient pleines de courage & de confiance. *Ib. n.* 21.

Une rapidité si inconcevable étonna & déconcerta les Romains. Ils avoient compté de faire la guerre au dehors, &

qu'un de leurs Consuls tiendroit tête à Annibal en Espagne, pendant que l'autre iroit droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il falut changer de mesures, & songer à défendre leur propre pays. Publius Scipion Consul, qui croioit Annibal encore dans les Pyrénées, lorsqu'il avoit déja passé le Rhône, n'aiant pu l'atteindre, fut obligé de revenir sur ses pas pour l'attendre & l'attaquer à la descente des Alpes; & cependant il envoia son frere Cneius Scipion en Espagne contre Asdrubal.

*Ibid. n.* 39-48. La premiére bataille se donna près de la petite riviére du Tésin. Il est beau de lire les harangues des deux Chefs à leur armée, que Tite-Live a copiées d'après Polybe, mais en maître habile, c'est-à-dire en y ajoutant des traits qui égalent la copie à l'original. Les Carthaginois remportérent la victoire. Le Consul Romain fut blessé dans le combat; [a] & son fils, âgé pour lors à peine de 17 ans, lui sauva la vie. C'est le même qui vaincra dans la suite Annibal, & sera surnommé l'Africain.

*Ib. n.* 51-56. Sur la premiére nouvelle de cette dé-

a Neque illum ætatis infirmitas interpellare valuit, quo minùs duplici gloria conspicuam coronam, imperatore simul & patre ex ipsa morte rapto, mereretur. *Val. Max. lib.* 5. *cap.* 2.

faite, Sempronius l'autre Consul, qui étoit en Sicile, accourut promtement par ordre du Sénat au secours de son Collégue, qui n'étoit pas encore bien remis de sa blessure. Ce fut pour lui une raison de hâter le combat contre le sentiment de Scipion, parce qu'il espéroit en avoir seul toute la gloire. Annibal, bien informé de tout ce qui se passoit dans le camp des Romains, & aiant exprès laissé remporter un léger avantage à Sempronius pour amorcer sa témérité, lui donna lieu d'engager la bataille près la riviére de Trébie. Il avoit placé son frere Magon en embuscade dans un lieu fort favorable, & avoit fait prendre à son armée toutes les précautions nécessaires contre la faim & contre le froid, qui étoit alors extrême. On n'avoit songé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bientôt renversées, & mises en fuite: & Magon étant sorti de son embuscade en fit un grand carnage.

Annibal, pour profiter du tems & de ses premiéres victoires, alloit toujours en avant, & s'approchoit de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promtement près de l'ennemi; il lui falut passer un marais, où

*lb. n. 57-5 & 63.*

*Lib. 22. 1-6.*

ſon armée eſſuia des fatigues incroiables, & où lui-même perdit un œil. Flaminius, l'un des deux Conſuls qu'on avoit nommés depuis peu, étoit parti de Rome ſans prendre les auſpices ordinaires. [a] C'étoit un homme vain, téméraire, entreprenant, plein de lui-même, & dont la fierté naturelle s'étoit beaucoup accrue par les heureux ſuccès de ſon premier conſulat, & par la faveur déclarée du peuple. On jugeoit aiſément que ne conſultant ni les hommes ni les dieux, il ſe laiſſeroit aller à ſon génie impétueux & bouillant: & Annibal, pour ſeconder encore ſon penchant, ne manqua pas de piquer & d'irriter ſa témérité par les dégats & les ravages qu'il fit faire à ſa vûe dans toutes les campagnes. Il n'en falut pas davantage pour déterminer le Conſul au combat, malgré les remontrances de tous les Officiers, qui le prioient d'attendre ſon Collégue. Le ſuccès fut tel qu'ils l'avoient prévû. Quinze mille

a Conſul ferox ab conſulatu priore, & non modò legum ac Patrum majeſtatis, ſed ne deorum quidem ſatis metuens erat. Hanc inſitam ingenio ejus temeritatem fortuna proſpero civilibus belliciſque rebus ſucceſſu aluerat. Itaque ſatis apparebat, nec deos nec homines conſulentem, ferociter omnia ac præproperè acturum: quòque pronior eſſet in vitia ſua, agitare eum atque irritare Pœnus parat. *Lib.* 22. *n.* 3.

Romains demeurérent sur la place, avec leur Chef, & rendirent célébre à jamais par leur sanglante défaite le lac de Thrasyméne.

## FABIUS DICTATEUR.

CETTE triste nouvelle, quand on l'eut apprise à Rome, y jetta une grande allarme. On s'attendoit à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut nommé Dictateur. Après avoir satisfait aux devoirs de la religion, & donné les ordres nécessaires pour la sûreté de la ville, il se rendit à l'armée, bien résolu de ne point hazarder de combat sans y être forcé, ou sans être bien assuré du succès. Il conduisoit ses troupes par des hauteurs, sans perdre de vûe Annibal, ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains; mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il pût lui échaper. Il tenoit exactement ses soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourages, où il ne les envoioit qu'avec de fortes escortes. Il n'engageoit que de

*Lb. n. 7.*

*Prodictat*

a Neque universo periculo summa rerum committebatur: & parva momenta levium certaminum, militem, ex tuto captorum, finitimo ictu, assuefaciebant territum tristibus cladibus, minùs jam tan-

légéres eſcarmouches, & avec tant de précaution, que ſes troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moien il rendoit inſenſiblement au ſoldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, & le mettoit en état de compter comme autrefois ſur ſon courage & ſur ſon bonheur. L'ennemi s'aperçut bientôt que les Romains, inſtruits par leurs défaites, avoient enfin trouvé un Chef capable de tenir tête à Annibal; & celui-ci comprit dès-lors qu'il n'auroit point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives & hardies, mais une conduite prudente & meſurée.

[a] Minucius, Général de la cavalerie des Romains, ſouffroit avec plus d'impatience encore qu'Annibal même la ſage conduite de Fabius. Emporté & violent dans ſes diſcours comme dans ſes deſſeins, il ne ceſſoit de décrier le Dictateur: il le traitoit d'homme irré-

dem aut virtutis aut fortunæ pœnitere ſuæ. *Liv. lib.* 22. *n.* 12.

a Sed non Annibalem magis infeſtum tam ſanis conſiliis habebat, quàm magiſtrum equitum .... Ferox rapiduſque in conſiliis, ac linguis immodicus, pro cunctatore ſegnem, & cauto timidum, affingens vicia virtutibus vitia, compellabat, premendorumque ſuperiorum arte (quæ peſſima ars nimis proſpetis multorum ſucceſſibus crevit) ſe ſe extollebat. *Ib. n.* 32.

ſolu & timide, au lieu de prudent & de circonſpect qu'il étoit, donnant à ſes vertus le nom des vices qui en approchoient le plus : & par un artifice qui ne réuſſit que trop ſouvent, il établiſſoit ſa réputation en ruinant celle de ſon ſupérieur. Enfin, par ſes intrigues & ſes cabales auprès du Peuple, il vint à bout de faire égaler ſon autorité à celle du Dictateur, ce qui étoit ſans exemple. Fabius, bien perſuadé que le Peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égaloit pas de même dans l'art de commander, ſouffrit cette injure avec une modération, qui fit bien voir qu'il n'étoit pas moins invincible à ſes citoiens, qu'à ſes ennemis.

Minucius, en conſéquence de l'égalité de pouvoir qu'on venoit de mettre entre lui & Fabius, lui propoſa de commander chacun leur jour, ou même un plus long eſpace de tems. Fabius refuſa ce parti, qui expoſoit toute l'armée au danger, pendant le tems qu'elle ſeroit commandée par Minucius ; & il aima mieux partager les troupes, pour

aSatis fidens haud quaquam, cum imperii jure ac tem imperandi æquatam, cum invicto à civibus hoſtibuſque animo ad exercitum rediit. *lb. n* 26.

ſe mettre en état de conſerver au moins la partie qui lui ſeroit échue.

Ce que Fabius avoit prévû, arriva bientôt. Son Collégue, avide & impatient de combattre, avoit donné tête baiſſée dans des embuches que lui avoit dreſſé Annibal, & ſon armée alloit être entiérement défaite. [a] Le Dictateur, ſans perdre de tems en d'inutiles reproches : » Marchons, dit-il à ſes ſoldats, » au ſecours de Minucius, & arrachons aux ennemis la » victoire, & à nos citoiens l'aveu de » leur faute. « Il arriva fort à propos, & obligea Annibal de ſonner la retraite. Ce dernier en ſe retirant diſoit, » que » cette nuée, qui depuis lontems paroiſſoit ſur le haut des montagnes, » avoit enfin crevé avec un grand fracas, & cauſé un grand orage.

Un ſervice ſi important, & placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius, & lui fit reconnoitre ſa faute. Pour la réparer ſans délai, il alla dans le moment même avec ſon

a Aliud jurgandi ſuccenſendique tempus erit : nunc ſigna extra vallum proferte. Victoriam hoſti extorqueamus, confeſſionem erroris civibus. *lb. n. 29.*

b Annibalem ex acie redeuntem dixiſſe ferunt, tandem eam nubem, quæ ſedere in jugis montium ſolita ſit, cum procella imbrem dediſſe. *lb. n. 30.*

armée à la tente de Fabius, & l'appellant ſon pere & ſon libérateur, lui déclara qu'il venoit ſe remettre ſous ſon obéiſſance, & qu'il caſſoit lui-même un decret dont il ſe trouvoit plus chargé qu'honoré. Les ſoldats de leur côté en firent autant, & ce ne furent plus de part & d'autre qu'embraſſemens & marques de la reconnoiſſance la plus vive : & le reſte de ce jour, qui avoit penſé être ſi funeſte à la République, ſe paſſa dans la joie & les divertiſſemens.

*Bataille de Cannes.*

L'ACTION la plus célébre d'Annibal, & qui devoit ce ſemble renverſer pour toujours la puiſſance Romaine, fut la bataille de Cannes. On avoit nommé à Rome pour Conſuls L. Æmilius Paulus, & C. Terentius Varro. Ce dernier, * d'une baſſe & vile naiſſance, par les grands biens que ſon pere lui avoit laiſſés, & par ſon adreſſe à gagner les bonnes graces du peuple en ſe déclarant contre les Grands, avoit trouvé le moien de parvenir au Conſulat, ſans y porter d'autre mérite que

*Liv. lib. 22. 34-53.*

* *On dit que ſon pere étoit boucher.*

a Plebiſcitum, quo oneratus magis quàm honoratus ſum, primus antiquo abrogoque. *n.* 30.

b Lætuſque ruies, ex admodum triſti paſtò antè ac propè execrabili, factus. *n.* 30.

celui d'une ambition démesurée, & d'une estime de lui-même sans bornes. Il disoit hautement » que le moien de » perpétuer la guerre, étoit de mettre » des Fabius à la tête des armées : que » pour lui, dès le premier jour qu'il » verroit l'ennemi, il sauroit bien la » terminer. « Son Collégue, qui savoit que la [a] témérité, outre qu'elle est destituée de raison, avoit toujours été jusques-là très malheureuse, pensoit bien autrement. Fabius le voiant près de partir pour la campagne, le confirma encore dans ces sentimens, & lui répéta bien des fois que le seul moien de vaincre Annibal, étoit de temporiser, & de traîner la guerre en longueur. [b] » Mais, lui dit-il, les citoiens, » encore plus que les ennemis, tra-

a Temeritatem, præterquam quòd stulta sit, infelicem etiam ad id locorum fuisse. *Liv. lib.* 22. *n.* 38.

b Hæc una salutis via, L. Paule : quam difficilem infestamque cives * sibi magis quàm hostes facient. Idem enim tui, quod hostium milites, volent : idem Varro Consul Romanus, quod Annibal Pœnus imperator, cupiet. Duobus ducibus unus resistas oportet. Resistes autem, adversùs famam rumoresque hominum si satis firmus steteris : si te neque collegæ vana gloria, neque tua falsa infamia moverit. . . . Sine timidum pro cauto, tardum pro considerato, * * imbellem pro perito belli vocent. Malo te sapiens hostis metuat, quàm stulti cives laudent. *Ibid. n.* 39.

* *Je croi qu'il faut lire* tibi.

** Imbellis, *doit signifier ici* rudis in bello, imperitus belli.

» vailleront à vous rendre ce moien
» impraticable. Vos ſoldats en cela conſ-
» pireront avec ceux des Carthaginois :
» Varron & Annibal penſeront de
» même ſur ce point. Il faut que vous
» ſeul teniez tête & réſiſtiez à ces deux
» Chefs. Le moien de le faire, c'eſt de
» demeurer ferme contre les bruits &
» les diſcours populaires, & de ne
» vous laiſſer ébranler ni par la fauſſe
» gloire de votre Collégue, ni par la
» fauſſe honte dont on tâchera de vous
» couvrir. Souffrez qu'au lieu d'homme
» précautionné, circonſpect, & habi-
» le dans le métier de la guerre, on
» vous faſſe paſſer pour un Chef timide,
» lent, ſans connoiſſance de l'art mi-
» litaire. J'aime mieux vous voir craint
» par un ennemi ſage, que loué par
» des citoiens imprudens.

Chez les Romains, en tems de guerre, on levoit chaque année quatre légions, dont chacune étoit compoſée de quatre mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers. Les Alliés, c'eſt-à-dire les peuples voiſins de Rome, fourniſſoient un pareil nombre de fantaſſins, avec le double & quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageoit ces troupes entre les

*Polyb. li. 3. p. 257.*

deux Conſuls, qui faiſoient la guerre ſéparément, & en différens pays. Ici, comme l'affaire étoit déciſive, les deux Conſuls marchérent enſemble, & le nombre des troupes tant Romaines que Latines fut doublé, & les légions augmentées chacune de mille hommes de pié, & de cent cavaliers.

Le fort de l'armée d'Annibal étoit dans la cavalerie : c'eſt pourquoi L. Paulus vouloit éviter de combattre en raſe campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquoient abſolument de vivres, & ne pouvoient pas encore ſubſiſter dix jours dans le pays, de ſorte que les troupes Eſpagnoles étoient près de ſe débander. Les armées furent quelques jours à ſe regarder : enfin après divers mouvemens, Varron, malgré les remontrances de ſon Collégue, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrain étoit fort favorable aux Carthaginois, & Annibal, qui ſavoit profiter de tout, avoit rangé ſes troupes de ſorte que le vent * Vulturne, qui ſe leve dans un certain tems réglé, devoit ſouffler directement contre le viſage des Romains pendant

* *C'eſt un vent qui venoit du midi, vers lequel les Romains étoient tournés.*

le combat, & les inonder de pouſſiére. La bataille ſe donna. Je n'entreprens point d'en marquer le détail. Le lecteur curieux peut en voir la deſcription dans Polybe & dans Tite-Live, ſurtout dans le premier, qui étant lui-même homme de guerre, a dû mieux réuſſir que l'autre à raconter toutes les circonſtances d'une ſi mémorable action. La victoire fut lontems diſputée, & tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le Conſul L. Paulus fut bleſſé à mort, & plus de cinquante mille hommes demeurérent ſur la place, parmi leſquels étoit l'élite des Officiers. Varron, l'autre Conſul, ſe retira à Venouſe avec ſoixante & dix cavaliers ſeulement.

Maharbal, l'un des Généraux Carthaginois, vouloit que ſans perdre de tems l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire ſouper à cinq jours de-là dans le Capitole. Et ſur ce que celui-ci répliqua qu'il faloit prendre du tems pour délibérer ſur cette propoſition : [a] » Je voi bien, dit Maharbal, » que les dieux n'ont pas

[a] Tum Maharbal : Non omnia nimirum eidem dii dedere. Vincere ſcis, Annibal, victoria uti neſcis. *Liv. lib.* 22. *n.* 51. Mora ejus diei ſatis creditur ſaluti fuiſſe urbi atque imperio. *Ibid.*

» donné au même homme tous les ta-
» lens à la fois. Vous ſavez vaincre,
» Annibal, mais vous ne ſavez pas pro-
» fiter de la victoire. « En effet, plu-
ſieurs croient que ce délai ſauva Rome
& l'Empire.

*B. n. 54-61.* Il eſt aiſé de comprendre quelle fut la conſternation à Rome, quand cette funeſte nouvelle s'y fut répandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le ſecours des dieux par des priéres publiques, & par des ſacrifices, les Magiſtrats raſſurés par les ſages conſeils & par la ferme contenance de Fabius, donnérent ordre à tout, & pourvurent à la ſûreté de la ville. On leva ſur le champ quatre légions, & mille cavaliers, en accordant diſpenſe d'âge à pluſieurs, qui n'avoient pas dix-ſept ans. Les Alliés firent auſſi de nouvelles levées. Dix Officiers Romains, qu'Annibal avoit laiſſé ſortir ſur leur parole, arrivérent à Rome, pour demander qu'on rachetât les priſonniers. Quelque beſoin qu'eût la République de ſoldats, elle refuſa conſtamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la diſcipline Romaine, qui puniſſoit ſans pitié quiconque ſe rendoit volontairement à

l'ennemi ; & elle aima mieux armer des eſclaves qu'elle acheta des particuliers juſqu'au nombre de huit mille, & des priſonniers qui étoient arrêtés pour dettes, ou pour crimes, qui montérent juſqu'à ſix mille ; l'honnête, dit l'hiſtorien, cédant à l'utile dans ces triſtes conjonctures.

A Rome, le zêle des particuliers & l'amour du bien public éclatérent alors d'une maniére merveilleuſe. Il n'en fut pas ainſi des Alliés. Les défaites précédentes n'avoient pu ébranler leur fidélité ; mais ce dernier coup, qui, ſelon eux, devoit abbattre l'Empire, les renverſa, & pluſieurs ſe rangérent du côté du Vainqueur. Cependant ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'Alliés, ne purent porter le Peuple Romain à entendre parler d'accommodement. Loin de perdre courage, jamais il ne fit paroitre tant de grandeur d'ame : & lorſque le

a Ad ultimum propè deſperatæ reipublicæ auxilium, cùm honeſta utilibus cedunt, deſcendit. *Liv. lib.* 23. *n.* 14.

b Adeo magno animo civitas fuit, ut conſuli ex tanta clade, cujus ipſe cauſa maxima fuiſſet, redeunti, & obviam itum frequenter ab omnibus ordinibus ſit, & gratiæ actæ quòd de republica non deſperaſſet : cui, ſi Carthaginenſium ductor fuiſſet, nihil recuſandum ſupplicii foret. *Lib.* 22. *n.* 61.

Consul, après une si grande défaite dont il avoit été la principale cause, revint à Rome, tous les Corps de l'Etat allérent au-devant de lui, & lui rendirent graces de ce qu'il n'avoit point désespéré de la république ; au lieu qu'à Carthage, après une telle disgrace, il n'y avoit point de supplice auquel un Général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui se rendit à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hiver, leur devint bien funeste. [a] Ce courage mâle, que nuls maux, nulles fatigues n'avoient pu vaincre, fut entiérement énervé par les délices de Capoue, où les soldats se plongérent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étoient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, selon les connoisseurs, fut plus grande que celle qu'il avoit commise, en ne marchant pas droit contre Rome après la bataille de Cannes. Car

a Quos nulla mali vicerat vis, perdidere nimia bona ac voluptates immodicæ : & eo impensius, quo avidius ex insolentia in eas se merserant . . . . . Majusque id peccatum ducis apud petitos artium militarium habitum est, quàm quòd non ex Cannensi acie protinus ad urbem Romanam duxisset. Illa enim cunctatio distulisse modò victoriam videri potuit ; hic error vires ademisse ad vincendum. *Lib.* 23. *n.* 18.

Capuam Annibali Cannas fuisse. *Ib. n.* 45.

e délai pouvoit paroître n'avoir que lifféré la victoire : au lieu que cette lerniére faute le mit abſolument hors l'état de vaincre. Ainſi Capoue fut our Annibal, ce que Cannes avoit été our les Romains.

### SCIPION, *élu Général, rétablit les affaires d'Eſpagne.*

LA MORT des deux Scipions, ere & oncle de celui dont nous enreprenons de parler, paroiſſoit devoir uiner entiérement les affaires des Rohains en Eſpagne, qui juſques-là voient eu un heureux ſuccès. On ne eut dire ſi cette mort cauſa un plus rand deuil à Rome, qu'en Eſpagne. Car enfin la défaite de deux armées, a perte preſque aſſurée d'une provine ſi conſidérable, la vûe des maux ublics entroient pour quelque choſe ans la douleur des citoiens : [a] mais es Eſpagnes ne regrettoient & ne pleuoient que leurs Chefs, ſur tout Cn. cipion, qui les avoit gouvernées lonems, & leur avoit le premier fait con-

[a] Hiſpaniæ ipſos lugent deſiderabantque duces; Cnæum tamen magis, quo diutius præfuerat hoſtis, priorque & favorem occupaverat, & ſpecimen juſtitiæ temperantiæque Romanæ primus dederat. *Lib.* 25. *n.* 36.

noitre & goûter les doux fruits de la juſtice, du déſintéreſſement, & de la modération Romaine.

*Liv. lib. 26. n. 18. & 19.* Les larmes coulérent de nouveau à Rome, quand il s'agit de donner un ſucceſſeur à ces deux grands hommes. Perſonne n'oſoit ſe préſenter pour demander leur place, tant les affaires de cette province paroiſſoient déſeſpérées; & le morne ſilence qui régnoit dans toute l'aſſemblée, fit encore regretter & ſentir davantage la perte qu'on avoit faite. Dans cette conſternation univerſelle, P. Cornelius Scipion, âgé ſeulement de vingt-quatre ans, fils de Publius qui venoit d'être tué, ſe leve, & paroiſſant dans un lieu éminent s'offre pour aller commander en Eſpagne, ſi le Peuple agrée ſon ſervice. Cette offre ſi courageuſe rend la vie & la joie à l'aſſemblée, & tous, ſans exception, le nomment d'une voix commune pour Général. Mais lorſque cette premiére chaleur ſe fut un peu rallentie, le Peuple faiſant réflexion à l'âge de Scipion commença à ſe repentir de ce qu'il avoit fait. Quelques-uns tiroient même un mauvais préſage de ſon nom & de ſa famille, lorſqu'ils conſidéroient qu'on l'en-

roioit dans une province où il lui fau-
lroit combattre entre les tombeaux de
on pere & de ſon oncle. Scipion s'étant
perçu de ce refroidiſſement, fit un
iſcours ſi plein de confiance, & parla
vec tant de ſageſſe & de ſon âge, &
e l'honneur qu'on lui avoit fait, &
e la guerre qu'il entreprenoit, qu'il
iſſipa tout-à-fait les allarmes du Peu-
le, & ralluma cette ardeur qui l'avoit
orté à lui donner le commandement.
e même Scipion, quelques années au-
aravant, aiant demandé l'Edilité avant
e tems marqué par les loix, & les
ribuns par cette raiſon s'oppoſant à
demande : » Si le peuple, dit-il,
juge à propos de me nommer Edile,
mon âge eſt compétant.

L'arrivée de Scipion en Eſpagne ren-
it le courage aux troupes. » Elles re-
onnoiſſoient avec joie ſur ſon viſage
s traits & la reſſemblance de ſon pere
de ſon oncle : & dans le premier diſ-
ours qu'il leur fit, il dit qu'il eſpéroit
ue bientôt elles reconnoitroient auſſi

a *Si me, inquit, omnes* | *que ſimilitudinem oris vultuſque, & lineamenta corporis; ita ingenii, fidei, virtutiſque exemplum expreſſam ad effigiem vobis reddam. Lib. 26. n. 3.*

*uitites Ædilem facere vo-*
*ut, ſatis annorum ha-*
*o. Lib. 25. n. 2.*

b Brevi faciam, ut, *iemadmodum nunc noſ-*
*tatis in me patris patrui-*

en lui le même eſprit, le même courage, & la même droiture.

Ses promeſſes ne furent pas vaines. La premiére entrepriſe qu'il forma fut le ſiége de Carthagéne, ville en même tems la plus riche & la plus forte de toute l'Eſpagne. C'étoit-là la place d'armes des ennemis, leur arſenal, leur magazin, leur tréſor, & le lieu de ſûreté, où ils tenoient tout ce qui étoit néceſſaire pour la ſubſiſtance de leurs armées; ſans compter que tous les otages des Princes & des peuples y étoient renfermés. Ainſi la priſe de cette unique ville devoit le rendre maître en quelque ſorte de toute l'Eſpagne. Cette expédition ſi importante, ſi difficile, & jugée juſqu'alors impoſſible, ne lui coûta qu'un jour. [a] Le butin fut immenſe, en ſorte que, dans la priſe de cette ville, Carthagéne même fut regardée comme la moindre partie du gain qu'on y fit. Scipion commença par remercier les dieux, non ſeulement de l'avoir rendu maître en une ſeule journée de la plus opulente de toutes les villes du pays, mais d'y avoir auparavant raſſemblé les forces & les ri-

a Ut minimum omnium, inter tantas opes belli, captas, Carthago ipſa fuerit, *Lib. 26, n. 47.*

cheſſes

heſſes de preſque toute l'Afrique & le toute l'Eſpagne. Puis il marqua ſa econnoiſſance aux troupes, qu'il com-la de louanges, de récompenſes, & le marques d'honneur, chacun ſelon on état & ſon mérite.

[a] Alors, aiant fait venir les otages, l leur parla avec bonté, & les raſſura, n leur repréſentant, » Qu'ils étoient » tombés entre les mains du Peuple Ro- » main, qui aimoit mieux gagner les » cœurs par des bienfaits, que de les » aſſujettir par la crainte; & s'attacher » les peuples étrangers par la qualité » honorable d'amis & d'alliés, que de » les réduire à la triſte & honteuſe con- » dition d'eſclaves.

Ce fut en cette occaſion qu'une Dame, reſpectable par ſon âge & par a naiſſance, femme de Mandonius rere d'Indibilis, roi des Ilergetes, rint ſe jetter aux piés de Scipion avec luſieurs jeunes Princeſſes, filles d'In-ibilis & d'autres de même qualité, our le prier d'ordonner à ſes gardes

[a] Scipio, vocatis obſidi-us, univerſos bonum ani-um habere juſſit: veniſſe os in populi Romani po-ſtatem, qui beneficio uàm metu obligare homi-nes malit; exteraſque gen-tes fide ac ſocietate junc-tas habere, quàm triſti ſubjectas ſervitio. *Liv. lib.* 26. *n.* 49.

d'en prendre un ſoin particulier. Scipion, qui ne comprit pas d'abord ſa penſée, répondit que rien ne leur manqueroit. Alors cette Dame reprenant la parole : [a] » Ce n'eſt pas là, dit-elle, » ce qui nous occupe : car dans l'état » où la fortune nous a réduites, de » quoi ne devons-nous pas nous » contenter ? Une autre inquiétude me » trouble & m'allarme, quand je con- » ſidére la jeuneſſe & la beauté de ces » captives : ( car pour moi mon âge » me met hors de danger & de crain- » te « ) & elle lui montra en même tems ces jeunes Princeſſes, qui toutes la reſpectoient comme leur mere. » Ma » [b] gloire, & celle du peuple Romain, » répliqua Scipion, m'engageroient à » faire reſpecter parmi nous ce qui » doit être reſpecté en quelque lieu du » monde que ce ſoit. Mais vous me » fourniſſez un nouveau motif d'y veil- » ler encore avec plus de ſoin, par

a Haud magni iſta facimus, inquit; quid enim huic fortunæ non ſatis eſt? Alia me cura, ætatem harum intuentem, ( nam ipſa jam extra periculum injuriæ muliebris ſum ) ſtimulat. *Liv. lib. 26. n. 49.*

b Tum Scipio : Meæ populique Romani diſciplinæ cauſa faceret, inquit, ne quid, quod ſanctum uſquam eſſet, apud nos violaretur. Nunc, ut id curem impenſiùs, veſtra quoque virtus dignitaſque facit, quæ ne in maris quidem oblitæ decoris matronalis ſitis. *Ibid.*

» l'attention vertueuſe que je remarque » en vous à ne penſer qu'à la conſer- » vation de votre honneur au milieu » de tant d'autres ſujets de crainte. Après cet entretien, il les confia à un Officier d'une ſageſſe reconnue, & lui ordonna d'avoir pour elles les mêmes égards, que ſi elles appartenoient à des amis, ou à des alliés des Romains.

Après cela, on lui amena une Princeſſe d'une rare beauté. Elle étoit fiancée avec Allucius, Prince des Celtibériens. Il fit auſſitôt venir ſes parens avec celui qui lui étoit deſtiné pour époux. Il marqua à ce dernier que ſon épouſe avoit été dans ſa maiſon, comme elle auroit pu être dans celle de ſon pere. » « J'en ai uſé ainſi, ajouta-t-il, » pour être en état de vous faire un » préſent digne de vous & de moi. Je ne » vous demande d'autre marque de re- » connoiſſance, ſinon que vous deveniez

a Fuit ſponſa tua apud me eadem, qua apud ſoceros tuos parentesque ſuos, verecundia Servata tibi eſt, ut inviolatum & dignum me teque dari tibi donum poſſet. Hanc mercedem unam pro eo munere paciſcor, amicus populo Romano ſis, &, ſi me virum bonum credis eſſe, quales patrem patruumque meum jam antè hæ gentes norant, ſcias multos noſtri ſimiles in civitate Romana eſſe, nec ullum in terris populum hodie dici poſſe, quem minùs tibi hoſtem tu ſque eſſe velis, aut amicum malis. *Liv. lib. 26. n. 50.*

» ami du Peuple Romain. Si vous me » croiez homme de bien, tels qu'ont » été parmi ces nations mon pere & » mon oncle ; ſachez qu'il y en a beau- » coup d'autres dans Rome qui nous » reſſemblent, & qu'il n'y a point de » peuple aujourd'hui ſur la terre, dont » vous deviez rechercher avec plus de » ſoin l'amitié pour vous & pour les » vôtres, ni dont vous deviez plus re- » douter l'inimitié. » Comme les pa- rens de la fille preſſoient Scipion d'ac- cepter la ſomme conſidérable qu'ils avoient apportée pour la racheter, aiant fait mettre à ſes piés tout cet or & cet argent : » J'ajoute, dit-il en s'a- » dreſſant à Allucius, cette ſomme à la » dot que vous devez recevoir de vo- » tre beau pere, » & il l'obligea de l'emporter. Ce Prince ne fut pas plutôt de retour dans ſon pays, qu'il publia par tout les grandes qualités de Scipion, en diſant, » Qu'il [a] étoit venu dans » l'Eſpagne un jeune homme ſemblable » aux dieux, qui ſe ſoumettoit tout par » la force de ſes armes & encore plus » par ſa bonté & par ſes bienfaits. » Peu

[a] Veniſſe diis ſimillimum juvenem, vincentem omnia cùm armis, tùm beneficiis ac beneficis. *Liv. 26. n. 50.*

de tems après, aiant fait des levées parmi ſes vaſſaux, il revint le trouver avec quinze cens Cavaliers.

Scipion, après avoir emploié l'hiver à ſe concilier l'eſprit des peuples, partie en leur faiſant des préſens, partie en leur renvoiant les otages & les priſonniers, ſe mit en campagne dès que la ſaiſon le permit. Les deux Princes dont nous avons parlé, Indibilis & Mandonius, vinrent à ſa rencontre avec leurs troupes, [a] & l'aſſurant que juſques-là leur corps ſeul étoit demeuré parmi les ennemis, mais que leur cœur avoit été où ils ſavoient que la vertu & la juſtice étoient en honneur, ils ſe rendirent à lui, & ſe mirent ſous ſa protection. On fit enſuite venir devant eux leurs femmes & leurs enfans; & la joie de part & d'autre, étoufant la voix & les paroles, ne s'expliqua lontems que par les pleurs & les embraſſemens.

Aſdrubal, effraié des ſuccès rapides de l'armée Romaine, crut que l'unique moien de les arréter étoit de donner une bataille. C'eſt ce que demandoit Scipion, & à quoi il s'étoit bien pré-

a Itaque corpus duntaxat ſuum ad id tempus apud eos (Carthaginienſes) fuiſſe: animum jampridem ibi eſſe, ubi jus ac fas crederet coli. *Lib.* 27. *n.* 17.

paré. Elle se donna en effet. Les Carthaginois furent vaincus, & laissérent sur la place plus de huit mille hommes. Asdrubal prit sa route vers les Pyrénées, d'où il partit ensuite pour aller joindre en Italie son frere Annibal. Ce fut après cette victoire de Scipion, que les peuples, charmés de sa valeur & de sa modération, voulurent lui donner le nom de Roi. Scipion leur représenta, que ce nom, si estimé par tout ailleurs, étoit detesté chez les Romains. Que pour lui il se contentoit d'avoir les inclinations roiales. Que s'ils les regardoient comme ce qu'il y a de plus capable de faire honneur à l'homme, qu'ils se contentassent de les lui attribuer en secret, sans lui en donner le nom. Ces peuples, quoique barbares, sentirent quelle grandeur d'ame il y avoit à mépriser une qualité qui faisoit l'objet de l'admiration & de l'envie du reste des mortels.

*Liv. lib. 27. n. 19.*

Scipion deux ans après envoia son frere à Rome, pour y porter la nouvelle de la conquête des Espagnes. Mais il portoit ses vûes bien plus loin, & ne regardoit cette conquête que comme un prélude & une préparation à celle de toute l'Afrique.

*Liv. lib. 28. n. 4.*

La valeur n'étoit pas la seule qualité de Scipion. Il avoit une merveilleuse dextérité à manier les esprits, & à les amener à son but par la voie de l'insinuation, comme il le fit voir dans la célébre entrevûe qu'il eut avec Syphax roi de Numidie, où se trouva Asdrubal,* qui avoua que quelque idée qu'il eût des vertus militaires de Scipion, il lui avoit encore paru plus grand & plus admirable dans cette conférence. *Liv. lib. n. 18.*

* *Cet A drubal n toit pas frere d'An bal.*

SCIPION *retourne à Rome, est nommé Consul, & se prépare à la conquête de l'Afrique.*

LE BRUIT des victoires & des grandes vertus de Scipion l'avoit devancé à Rome, & avoit disposé tous les esprits en sa faveur. Dès qu'il y fut arrivé, on le nomma Consul d'un consentement général, & on lui donna pour département la province de Sicile. C'étoit un acheminement certain pour passer en Afrique, & il ne dissimuloit pas que c'étoit là sa vûe & son dessein. *Liv. lib. n. 38-46.*

Fabius Maximus, soit circonspection excessive, qui approchoit assez de son caractére, soit jalousie secrette, emploia tout son crédit & toute son éloquence dans le Sénat pour le traverser,

& allégua contre lui plusieurs raisons très fortes en apparence. Scipion les réfuta toutes ; & aiant fini cette dispute, en déclarant qu'il s'en tiendroit à l'avis du Sénat, il fut arrêté qu'il auroit pour province la Sicile, avec permission de passer en Afrique, s'il le jugeoit utile au bien de la République.

Il ne perdit point de tems, & partit aussitôt pour la Sicile, [a] ne quittant point de vûe le dessein qu'il avoit de porter la guerre chez les ennemis. Lélius étoit passé en Afrique avec quelques troupes. Le bruit se répandit que c'étoit Scipion lui-même qui y étoit arrivé avec son armée. Carthage trembla, & se crut perdue. Elle fut bientôt détrompée, mais elle ne laissa pas de dépêcher des courriers vers les Généraux qu'elle avoit en Italie, avec ordre de faire tous leurs efforts pour obliger Scipion d'y revenir. Masinissa, qui avoit embrassé le parti des Romains, & qui étoit fort puissant en Afrique, le pressoit vivement d'y passer, & lui faisoit faire des reproches de ce qu'il frustroit si lontems l'attente des Alliés. Scipion n'avoit pas besoin d'être animé par de

a Nihil parvum, sed Carthaginis jam excidia agitabat animo. *Lib.* 29. *n.* 1.

telles remontrances. Il travailloit sans relâche aux préparatifs de la guerre, & hâtoit son départ avec toute la vivacité possible.

Cependant les ennemis de Scipion avoient fait courir le bruit à Rome qu'il passoit le tems à Syracuse dans la bonne chére & dans les plaisirs ; que la garnison de la ville à son exemple étoit plongée dans la débauche, & que la licence & le désordre régnoient dans toute l'armée. Fabius, ajoutant foi à ces bruits, se porta aux derniéres violences contre Scipion, & fut d'avis qu'on le rappellât sur le champ. Le Sénat, plus sage & plus modéré, voulut avant toutes choses être éclairci de la vérité. Il nomma des Commissaires, qui s'étant transportés sur les lieux, trouvérent tout dans un merveilleux ordre ; les troupes parfaitement disciplinées, les magazins fournis de vivres, les arsenaux remplis d'armes & d'habits, les galéres bien équipées, & prêtes à mettre à la voile. Ce spectacle les remplit de joie & d'admiration. Ils conçurent que si Carthage pouvoit être vaincue, ce devoit être par un tel Chef & une telle armée, & ils preférent Scipion au nom du Sénat, de qui ils *Liv. lib. 2 n. 19. 25.*

avoient reçu cet ordre, de hâter ſon départ, & de remplir au plutôt l'attente & les vœux du Public.

*Ib. n.* 26.27. Il partit donc. La Sicile accourut en foule pour être témoin de ſon départ. Scipion, déja ſi célébre par ſes victoires, & deſtiné dans l'eſprit des peuples aux plus grands événemens, attiroit les yeux & l'attention de tout le monde. On admiroit ſur-tout la hardieſſe du deſſein, dont lui ſeul étoit auteur, & qui n'étoit venu dans l'eſprit à aucun des autres Chefs, d'arracher Annibal de l'Italie, en allant attaquer Carthage, & de tranſporter & finir la guerre en Afrique même. Scipion, après avoir fait du haut de la poupe des priéres & des libations aux dieux, s'avança en pleine mer, ſuivi des cris de joie, des vœux, & des bénédictions de tout le peuple.

*n.* 28. La navigation fut courte & heureuſe. Dès que Scipion aperçut les bords de l'Afrique, levant les yeux & les mains vers le ciel, il pria les dieux de favoriſer ſon entrepriſe. Le bruit de ſon débarquement jetta l'allarme ſur toute la côte, & dans Carthage même.

Scipion, après avoir ravagé tout le plat pays, ſe rendit maître d'une ville

d'Afrique assez opulente, où il fit huit mille prisonniers. Mais ce qui lui donna plus de joie, fut l'arrivée de Masiniſſa, Prince fort brave, qui lui amena un corps de cavalerie considérable.

Les Carthaginois avoient mandé promtement Asdrubal, qui leva une armée de plus de trente mille hommes. Mais leur grande ressource étoit dans Syphax, qui arriva effectivement bientôt après avec cinquante mille hommes de pié, & dix mille chevaux. Son arrivée obligea Scipion d'interrompre le siége d'Utique, ville maritime, qu'il avoit commencé d'attaquer. *n.* 35.

Quand l'hiver fut passé, Scipion reprit le siége. Asdrubal étoit campé assez près de lui, & Syphax n'en étoit pas fort éloigné. Celui-ci proposa quelques conditions de paix, dont la principale étoit que les Romains sortiroient d'Afrique, & qu'Annibal abandonneroit l'Italie. Rien n'étoit plus contraire aux vûes & aux desseins de Scipion : mais il feignit de ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui faisoit, & traîna exprès la négociation en longueur, faisant naître tous les jours quelque nouvelle difficulté. Dans les différentes entrevûes qui se firent de part & d'autre, *Lib.* 30 3-17.

il avoit fait déguiſer en valets quelques Officiers de mérite, avec ordre, lorſqu'ils ſeroient chez les ennemis, d'examiner avec ſoin tous les dehors des deux camps, leur étendue, la diſtance qu'il y avoit entre l'un & l'autre, & la matiére dont étoient fabriquées les baraques des ſoldats : outre cela la diſcipline qui s'y obſervoit, & l'ordre de la garde pendant le jour, & des veilles pendant la nuit. Lorſqu'il fut inſtruit de tout ce qu'il vouloit ſavoir, il rompit la tréve, ſous prétexte que ſon Conſeil ne vouloit la paix qu'avec Syphax. Et pour ôter tout ſoupçon aux ennemis, il fit mine de vouloir attaquer Utique du côté de la mer. Quand il jugea qu'il étoit tems d'exécuter l'entrepriſe, il chargea Lélius & Maſiniſſa d'aller brûler le camp de Syphax, pendant que lui-même iroit mettre le feu à celui d'Aſdrubal. Ils partirent à l'entrée de la nuit avec des feux. Les meſures que Scipion avoit priſes étoient ſi juſtes, que ſon deſſein réuſſit au-delà de ce qu'il pouvoit eſpérer. Le fer ou le feu détruiſit les deux puiſſantes armées des ennemis ; & de plus de cinquante mille hommes dont elles étoient compoſées, à peine s'en ſauva-t-il trois

mille. Ceux qui voulurent paſſer d'un camp dans l'autre, s'imaginant être les ſeuls qu'on eût ſurpris, tombérent dans une embuſcade qu'il avoit diſpoſée au milieu de l'eſpace qui ſéparoit les deux camps. Le butin fut immenſe. Pluſieurs villes auſſitôt ſe rendirent à lui volontairement. Une ſeconde victoire remportée ſur les mêmes chefs, & ſur la nouvelle armée qu'on avoit miſe ſur pié avec grande peine, rendit Scipion maître abſolu de la campagne. Lélius & Maſiniſſa pourſuivirent Syphax, qui fut fait priſonnier dans un combat : après quoi ils aſſiégérent & prirent la capitale de ſon roiaume. Ce fut pour lors qu'arriva la fameuſe hiſtoire de Sophonisbe. Syphax fut mené à Rome. Dès qu'on y eut appris la nouvelle d'un ſuccès ſi complet, le Peuple ſe répandit auſſitôt dans tous les temples pour en rendre graces aux dieux.

Annibal reçut en même tems des ordres de Carthage, qui l'obligeoient de partir ſur le champ. La face des affaires étoit bien changée en Italie. Il y avoit reçu pluſieurs échecs, qui l'avoient extrêmement affoibli. Il avoit eu la douleur de voir prendre preſque à ſes yeux Capoue par les Romains, ſans que *Lib. 30. n.*

ſa marche vers Rome eût pu les arracher de ce ſiége. Il s'en approcha inutilement,[a] & cette parole alors lui échapa: » Que les dieux lui ôtoient tantôt la » penſée, tantôt le pouvoir de pren» dre Rome. « Ce qui lui fit plus de peine, fut d'apprendre que dans le tems même qu'il étoit aux portes de la ville, il étoit parti une recrue pour l'Eſpagne. Mais ce qui acheva de le déconcerter, fut la défaite entiére de l'armée d'Aſdrubal ſon frere, qu'il n'apprit que par la tête de ce Général, qui fut jettée dans ſon camp. Il fut donc forcé de ſe retirer dans les extrémités de l'Italie. [b] C'eſt-là qu'il reçut les ordres de Carthage, qu'il ne put entendre ſans pouſſer des ſoupirs, & ſans preſque verſer des larmes, frémiſſant de colére de ſe voir ainſi forcé d'abandonner ſa proie. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant ſon pays natal, qu'Annibal en ſortant

a Audita vox Anniba'is fertur, Potiundæ ſibi urbis Romæ modò mentem non dari, modò fortunam. *Lib.* 26. *n.* 11.

b Frendens, gemenſque, ac vix lacrymis temperans, dicitur legatorum verba audiſſe. . . Karò quemquam alium, patriam exilii cauſa relinquentem, magis mœſtum abiiſſe ferunt, quàm Annibalem hoſtium terra excedentem. Reſpexiſſe ſæpè Italiæ littora, deos hominesque accuſantem, in ſe quoque ac ſuum ipſius caput execratum, QUOD NON CRUENTUM AB CANNENSI VICTORIA MILITEM ROMAM DUXISSET. *Lib.* 30. *n.* 20.

d'une terre ennemie. Il tourna ſouvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accuſant les dieux & les hommes de ſon malheur, & prononçant contre lui-même mille exécrations, de ce qu'au ſortir de la bataille de Cannes, il n'avoit pas conduit à Rome ſes ſoldats, encore tout fumans du ſang des Romains.

Quand il fut arrivé en Afrique, il propoſa à Scipion une entrevue. On convint du tems & du lieu. Ces deux Capitaines, non ſeulement les plus illuſtres de leur tems, mais dignes d'être mis en paralléle avec ce qu'il y avoit jamais eu de plus grands Princes & de plus fameux Généraux, demeurérent quelque tems en ſilence, comme étonnés à la vûe l'un de l'autre, & occupés d'une mutuelle admiration. Enfin Annibal prit le premier la parole, & après avoir loué Scipion d'une maniére fine & délicate, il lui fit une vive peinture des déſordres de la guerre, & des maux qu'elle avoit cauſés, tant aux victorieux qu'aux vaincus. Il l'exhortoit à ne ſe laiſſer pas éblouir par l'éclat de ſes victoires. Que quelque heureux qu'il eût été juſques là, il devoit appréhender l'inconſtance de la fortune. Que ſans en chercher bien loin des exemples, il en

*Lib. 30. 29. 30.*

étoit, lui-même qui lui parloit, une preuve éclatante. Que Scipion étoit alors ce qu'Annibal avoit été à Thrasyméne & à Cannes. Qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avoit fait lui-même, en faisant la paix dans un tems, où il étoit le maître des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois vouloient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & toutes les îles qui sont entre l'Afrique & l'Italie. Qu'il faloit bien se résoudre, puisque les dieux en ordonnoient ainsi, à se renfermer dans les bords de l'Afrique, tandis qu'ils verroient les Romains maîtres sur mer & sur terre de tant de roiaumes étrangers.

n. 31. Scipion répondit en moins de paroles, mais non avec moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venoient de piller quelques galéres Romaines avant que la tréve fût expirée. Il rejetta sur eux seuls & sur leur injustice tous les maux des deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnoit sur l'incertitude des événemens humains, il finit en l'avertissant de se préparer au combat, s'il n'aimoit mieux accepter les conditions qu'il avoit déja

propoſées, auſquelles néanmoins on en ajouteroit encore quelques-unes pour punition d'avoir rompu la tréve.

Chacun des Généraux exhorta donc ſes troupes. Annibal raportoit toutes les victoires qu'il avoit remportées ſur les Romains, tous les Chefs qu'il avoit tués, toutes les armées qu'il avoit taillées en piéces. Scipion repréſentoit aux ſiens la conquête des Eſpagnes, les ſuccès qu'il avoit eus dans l'Afrique, & l'aveu que les ennemis faiſoient de leur foibleſſe en venant demander la paix: [a] & il diſoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur. Jamais motifs de bien combattre ne furent plus puiſſans. Ce jour alloit mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des Chefs, [b] & décider qui de Rome ou de Carthage donneroit la loi aux nations. n. 32.

Je n'entreprens point de décrire l'ordre de la bataille, ni la valeur des deux armées. Il eſt aiſé d'imaginer que deux Capitaines ſi expérimentés n'oublièrent rien de ce qui devoit contribuer au gain de la bataille. Les Carthaginois, après un combat fort opiniâtre, n. 34. 35.

a Celſus hæc corpore, vultuque ita læto, ut viciſſe jam crederes, dicebat. *Lib.* 30. *n.* 32.

b Roma an Carthago jura gentibus darent, ante craſtinam noctem ſcituros. *Ib.* *n.* 32.

furent enfin obligés de prendre la fuite en laiſſant vingt mille des leurs ſur le champ de bataille ; & les Romains firent un pareil nombre de priſonniers. Annibal ſe ſauva pendant le tumulte & étant rentré dans Carthage après trente-ſix ans d'abſence, il avoua qu'il étoit vaincu ſans reſſource, & que Carthage n'avoit plus d'autre parti à prendre que de demander la paix à quelques conditions que ce fût. Scipion lui donna de grands éloges, & aſſura qu'Annibal s'étoit ſurpaſſé lui-même dans cette journée, quoique le ſuccès n'eût pas répondu à ſon courage.

*n.* 36-38. Pour lui il ſut bien profiter de ſa victoire, & de la conſternation des ennemis. Il ordonna à un de ſes Lieutenans de mener ſon armée de terre à Carthage, pendant que lui-même alloit conduire la flote juſqu'aux piés de ſes murailles. Il n'en étoit pas éloigné, lorſqu'il rencontra un vaiſſeau couvert de bandelettes & de branches d'oliviers. Il portoit dix Ambaſſadeurs des plus conſidérables de Carthage, qui venoient implorer ſa clémence. Il les renvoia ſans réponſe, avec ordre de le venir trouver à Tunis, où il devoit s'arrêter. Les Députés de Carthage vin-

ent au nombre de trente trouver Scipion au lieu marqué, & lui demandérent la paix en des termes très soumis. Il assembla son Conseil. La plupart étoient assez d'avis qu'il rasât Carthage, & qu'il traitât ses habitans avec la dernière sévérité. Mais la vûe du tems que dureroit le siége d'une ville si bien fortifiée, & la crainte qu'avoit Scipion qu'on ne lui envoiât un successeur pendant qu'il seroit occupé à ce siége, le firent pancher vers la douceur. Il leur accorda une tréve, pour leur laisser le tems d'envoier à Rome.

Les Députés y étant arrivés, & aiant exposé le sujet de leur voiage, le Sénat & le Peuple donnérent un plein pouvoir à Scipion, & lui permirent de ramener son armée après la conclusion du traité. La paix fut donc conclue. Les Carthaginois remirent à Scipion plus de cinq cens vaisseaux qu'il fit bruler à la vûe de Carthage : spectacle bien triste pour les habitans de cette malheureuse ville. Il fit trancher la tête aux Alliés du nom latin, & pendre les citoiens Romains, qui lui furent rendus comme transfuges. n. 40 43.

Ainsi fut terminée la seconde guerre Punique, après avoir duré dix-sept n. 43.

ans. Scipion retourna à Rome à travers une multitude infinie de peuples, que la curioſité attiroit ſur ſon paſſage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eût encore vû. Il n'y manqua que la préſence du Roi Syphax, qui étoit mort à Tivoli quelques jours auparavant. Le ſurnom d'*Africain* lui fut donné ; on ne ſait ſi ce fut par l'armée, ou par le peuple, ou par ſes amis, & ceux de ſa famille. Quoi qu'il en ſoit, il eſt le premier à qui l'honneur de prendre le nom d'une nation vaincue ait été accordé.

## GUERRE *contre Philippe Roi de Macédoine.*

CETTE guerre commença immédiatement après que celle de Carthage eut été terminée, & elle ne dura que l'eſpace de quatre ans. La ſeconde guerre Punique fut l'occaſion & la cauſe de celle-ci. [a] Philippe, ſelon la coutume des Princes politiques, qui ré-

a In hanc dimicationem duorum opulentiſſimorum in terris populorum omnes reges gentesque animos intenderant : inter quos Philippus Macedonum rex . . . Is, utrius populi malet victoriam eſſe, incertis adhuc viribus, fluctuatus animo fuerat. Poſteaquam tertia jam pugna, tertia victoria cum Pœnis erat, ad fortunam inclinavit, legatoſque ad Annibalem miſit. *Liv. lib.* 23. *n.* 33.

ent leur conduite sur leurs intérêts, qui dans leurs entreprises consul-nt moins l'équité que l'utilité, voiant ux mains deux peuples aussi puissans u'étoient les Carthaginois & les Ro-ains, avoit attendu pour se déclarer, ue la fortune elle-même se déclarât, ien résolu de se ranger du côté du lus fort. Il étoit d'autant plus inté-essé dans cette guerre, que l'Italie se ouvoit assez près de ses Etats, qui 'en étoient séparés que par la mer 'Ionie. Trois victoires considérables emportées de suite par Annibal, lui rent juger que la guerre se termine-oit à son avantage, & le déterminé-ent à embrasser le parti de ce dernier. l lui envoia donc des Ambassadeurs. *Liv. lib. 23.* e bonheur des Romains voulut qu'à *n. 33-34. &* eur retour ils fussent surpris chargés *38-39.* es lettres d'Annibal pour Philippe, conduits à Rome. C'étoit peu de ems après qu'on y avoit appris la san-lante défaite de Cannes. Le Sénat omprit quel surcroit de danger ce se-oit que la guerre de Macédoine,

a Gravis cura Patres in-essit, cernentes quanta vix olerantibus Punicum be-um Macedonici belli mo-es instaret. Cui tamen adeo non succubuerunt, ut ex emplo agitaretur quemad-modum ultro inferendo bel-lo averterent ab Italia hos-tem. *Lib.* 23. *n.* 38.

ajoutée à celle de Carthage. Cependant, loin de succomber à une telle crainte, les Romains ne songérent qu'aux moiens de porter la guerre en Macédoine, pour empêcher Philippe de passer en Italie. La prise des Ambassadeurs leur en donna le tems. Il falut que Philippe en envoiât de seconds qui lui raportérent enfin le traité qu'ils avoient conclu avec Annibal. Polybe nous l'a conservé tout entier : il mérite d'être lu. Il y est fait mention de tous les dieux de l'un & de l'autre parti, sous les yeux desquels se faisoit ce traité ; & il y est marqué expressément, que c'étoit du secours des dieux qu'Annibal attendoit l'heureux succès de la guerre.

*Polyb. lib. 7. pag. 502.*

Les Romains ne manquérent pas d'envoier contre Philippe une flote, qui lui fit perdre l'envie de passer en Italie, en l'obligeant de songer à défendre son propre pays. Tout le tems que dura la guerre Punique, se passa en différentes expéditions que ce Prince fit dans la Gréce, où, sous prétexte de soutenir les Achéens contre les Etoliens leurs ennemis, il se rendit maître de plusieurs villes assez considérables.

*Liv. lib. 31. n. 1. &c.*

Dès qu'à Rome la paix eut été con-

ue avec les Carthaginois, la premiére faire qu'on y mit en délibération, fut elle qui regardoit Philippe. Les plains d'Athénes, qui imploroit le secours es Romains, y donnérent lieu. Il fut écidé qu'on déclareroit la guerre à hilippe. [a] Rome, toujours attentive ce qui regarde la religion, sur tout ans le commencement des nouvelles uerres, ne manqua à rien de ce qui voit coutume de se pratiquer en paeille occasion, & ordonna des priéres ubliques, & des sacrifices dans tous s temples des dieux.

Le Consul chargé, du département e la Macédoine, partit dès le comnencement du printems. Je ne raporerai ici aucun détail de tout ce qui se assa pendant le cours de cette guerre. On parla plusieurs fois de paix, & il y ut plusieurs entrevûes, mais toujours nutilement. Une derniére action déci- *Lib. 33. n. 9. 10.*
a du sort de Philippe: ce fut la baaille de Cynoscéphale. T. Quintius Flamininus Proconsul commandoit l'arnée des Romains. Celle des Macédoiens fut vaincue, & le Roi obligé de

[a] Civitas religiosa, in principiis maximè novorum bellorum, decrevit supplicationes, &c. *Lib. 31. n. 9.*

prendre la fuite. Son premier ſoin, dans ce moment de trouble & de confuſion, fut d'envoier à Lariſſe bruler tous ſes papiers, de peur qu'ils ne nuiſiſſent à ſes alliés & à ſes amis, ſi les Romains venoient à s'en rendre les maîtres : & Polybe fait remarquer cette attention comme une preuve de la ſageſſe & de la prudence de ce Prince dans l'adverſité : au lieu que d'abord ſes ſuccès heureux l'aiant rempli de vanité & d'orgueil, avoient fait dégénérer ſa conduite, ſage & modérée dans les commencemens, en un gouvernement violent & tyrannique.

*Lib.* 17. *pag.* 767.

*Liv. lib.* 33. *n.* 11. *&c.*

Philippe ſongea alors véritablement à faire la paix. Il y trouva beaucoup de diſpoſition de la part de Flamininus, parce qu'on ſavoit, à n'en pouvoir douter, qu'Antiochus roi de Syrie ſongeoit à paſſer en Europe, & à déclarer la guerre aux Romains. Les conditions furent les mêmes que celles qu'on avoit déja propoſées auparavant, & entre autres, que toutes les villes des Grecs, tant en Europe qu'en Aſie, jouiroient de la liberté, & que Philippe feroit ſortir les garniſons de celles dont il s'étoit emparé. Ce traité fut ratifié à Rome, où ſon fils Démétrius, qu'il

u'il y avoit envoié en otage, demeu-
a encore quelques années après que
ette grande affaire eut été conclue, &
y lia d'une amitié particuliére avec les
omains.

Le courier, qui étoit chargé de la *n. 30-35.*
atification du traité, arriva fort à pro-
os en Gréce, dans le tems qu'on étoit
rès de célébrer les jeux ſolennels à
orinthe. La curioſité naturelle aux
recs pour ces ſortes de ſpectacles, &
a ſituation commode du lieu où l'on
ouvoit aborder par mer des deux cô-
és, rendoient toujours l'aſſemblée fort
ombreuſe : mais l'impatience d'ap-
rendre quel ſeroit à l'avenir le ſort
e toute la Gréce, y avoit attiré pour
ors un concours incroiable de peu-
les. Quand les Romains, au jour
arqué, eurent pris ſéance, le héraut
avança dans l'aréne, & après que
ar le ſon de la trompette on eut im-
oſé ſilence à toute l'aſſemblée, il pro-
onça à haute voix les paroles ſuivan-
s : Le Sénat et le Peuple Ro- *Imperator*
ain, et T. Quintius Général,
iant vaincu le Roi Philippe et
es Macédoniens, ordonnent
ue les peuples de la Gréce vi-
ront desormais sous leurs loix

LIBRES ET EXEMTS DE TOUTE SERVITUDE ; & il fit en même tems le dénombrement de tous les peuples qui avoient été assujettis à Philippe. Une nouvelle si heureuse & si inespérée, paroissoit plutôt un songe qu'une réalité. On n'osoit en croire ni ses yeux ni ses oreilles : & chacun vouloit voir encore & entendre le héraut, pour s'assûrer par soi-même de son propre bonheur. Quand la chose fut bien certifiée, il s'éleva de si grands cris de joie, & ils furent tant de fois réitérés, [a] qu'il parut évidemment que de tous les biens, il n'y en a aucun dont les hommes soient plus vivement touchés, que de la liberté. On célébra les jeux à la hâte & fort rapidement, personne ne s'y intéressant plus, & ne daignant y prêter la moindre attention, tant une seule joie avoit étoufé dans les esprits le sentiment de tout autre plaisir. Quand les Jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le Général Romain, en sorte que chacun s'empres-

a Ut facilè appareret, nihil omnium bonorum multitudini gratius, quàm libertatem esse. Ludicrum deinde ita raptim peractum est, ut nullius nec animi nec oculi spectaculo intenti essent ; adeo unum gaudium præoccupaverat omnium aliarum sensum voluptatum. *Liv. lib.* 33 *n.* 32.

ant d'approcher de ſon libérateur, de
e ſaluer, de lui baiſer la main, & de
etter ſur lui des couronnes & des feſtons
le fleurs, il auroit été dans quelque
anger pour ſa ſanté, ſi la vigueur de
'âge, (car il n'avoit guéres que trente-
rois ans) & la joie d'une journée ſi glo-
ieuſe, ne l'avoient ſoutenu, & mis en
tat de réſiſter à toutes ces fatigues.

GUERRE *contre Antiochus roi de Syrie.*

LES ROMAINS, qui juſques là voient prudemment diſſimulé leur mé- ontentement, & fermé les yeux ſur luſieurs entrepriſes d'Antiochus, pour e point avoir en même tems deux en- emis puiſſans ſur les bras, commen- érent à lui parler plus nettement dès u'ils ſe virent délivrés de la guerre ontre les Macédoniens, & lui firent ire qu'il eût à ſortir des villes d'A- e qui avoient appartenu à Philippe, u à Ptolémée; qu'il laiſſât les villes recques vivre en liberté, & qu'il ne ongeât point à entrer en Europe, ni à faire paſſer des troupes. *Liv. lib. 33. n. 44-45.* *Lib. 34. n. 38.*

Ce Prince, déja aſſez porté de lui- ême à la guerre, y étoit encore pouſſé ortement par les ſollicitations violen- es des Etoliens, & par les conſeils *n. 60. &c.* *Lib. 35. n. 12.*

d'Annibal, qui s'étoit retiré chez lui, depuis que les Romains, avertis de ſes intrigues ſecrettes & de ſes intelligences avec le roi de Syrie, avoient, contre le ſentiment de Scipion, demandé aux Carthaginois de leur livrer cet ennemi implacable de Rome, qui ne pouvoit ſouffrir la paix, & qui cauſeroit infailliblement la ruine de ſa patrie.
*Lib. 35. n. 42.* Enfin Antiochus ſe déclara ouvertement, fit entrer ſes troupes dans la Gréce, & prit pluſieurs villes.
*Lib. 36. n. 1. &c.* Alors les Romains, qui s'attendoient depuis lontems à cet événement, lui déclarérent la guerre dans les formes, après avoir conſulté les dieux ſur le ſuccès de cette entrepriſe, & avoir imploré leur ſecours par des priéres publiques & des ſacrifices.

L'avis d'Annibal, dans un Conſeil général qui ſe tint ſur les réſolutions qu'il faloit prendre, avoit été qu'Antiochus fît partir ſur le champ ſa flote pour débarquer des troupes en Italie, & il s'offroit de la commander, pendant que le Roi demeureroit en Gréce avec ſon armée, faiſant toujours mine, & ſe tenant effectivement toujours prêt à y paſſer, lorſqu'il en ſeroit tems. Cet avis fut négligé, auſſi bien

que tous ceux qu'il donna encore depuis ; & soit défiance, soit jalousie & crainte qu'un étranger n'eût toute la gloire de cette entreprise, il ne fit aucun usage d'Annibal, qui auroit dû lui tenir lieu d'une armée entiére.

Outre cela, ce Prince, enflé mal à propos du premier succès de ses armes, & oubliant tout d'un coup les deux grands projets qu'il avoit formés, de faire la guerre aux Romains, & de délivrer la Gréce, se laissa emporter à une passion qu'il conçut pour une fille de Chalcis, passa le quartier d'hiver dans cette ville à célébrer ses noces au milieu des festins & des réjouissances, & énerva par ce séjour les forces & le courage de ses troupes. *Lib. 36. n. 1*

La campagne suivante s'en ressentit. Ces troupes, amollies par les plaisirs & la bonne chére, ne purent tenir devant celles des Romains, & furent battues en plusieurs occasions. Le Roi lui-même, fuiant de ville en ville & de contrée en contrée, & toujours vivement poursuivi, fut enfin obligé de repasser en Asie. Sa flote sur mer n'eut pas un meilleur succès.

L'année suivante, on nomma pour Consuls L. Cornelius Scipion, & C. *Lib. 37. n. 1 & 4.*

Lelius. Scipion l'Africain s'offrit de ſervir ſous ſon frere en qualité de Lieutenant, au cas qu'on voulût lui donner pour département la Gréce, ſans tirer les provinces au ſort, comme c'étoit la coutume. Cette propoſition cauſa une grande joie au Peuple, perſuadé qu'il étoit que Scipion vainqueur ſeroit d'une plus grande reſſource pour le Conſul & l'armée Romaine, qu'Annibal vaincu pour Antiochus. Sa demande lui fut donc accordée preſque d'un conſentement univerſel, & cinq mille vieux ſoldats, qui avoient ſervi ſous lui, le ſuivirent en qualité de volontaires.

L'effet répondit à l'eſpérance. Le Conſul ſe prépara à porter la guerre en Aſie. Il faloit auparavant s'aſſurer des diſpoſitions de Philippe, par les pays duquel l'armée devoit paſſer. On le trouva très bien intentionné. Il fournit aux troupes tous les rafraîchiſſemens néceſſaires. Il ſe piqua ſur tout de traiter les Généraux & les Officiers, avec une magnificence roiale. Il les accompagna, non ſeulement dans la Macédoine, mais dans la Thrace, & juſqu'à l'Helleſpont.

Antiochus fit beaucoup d'efforts pour

engager dans son parti Prusias roi de Bithynie, en lui faisant craindre pour lui-même les suites des conquêtes de Scipion [a], & lui représentant que le dessein des Romains étoit de détruire tous les roiaumes de la terre, pour y établir leur seul empire. Les lettres des Scipions qui lui furent rendues dans ce même tems, & l'arrivée de l'Ambassadeur Romain, qui survint fort à propos lorsqu'il délibéroit, firent plus d'impression sur son esprit, que les raisons & les promesses d'Antiochus. Il sentit combien il étoit & plus sûr & plus utile pour lui d'entrer en alliance avec les Romains, & il la conclut sur le champ.

Plusieurs échecs qu'Antiochus avoit reçus & par terre & par mer, le firent songer sérieusement à la paix. [b] La grandeur d'ame de Scipion l'Africain, la modération avec laquelle il avoit usé de ses victoires en Espagne & en Afrique, & le haut point de gloire où il étoit parvenu, & dont il devoit être

*n.* 34-36.

a Venire eos ad omnia regna tollenda, ut nullum usquam orbis terrarum nisi Romanum imperium esset *Liv. lib.* 37. *n.* 25.

b In Scipione Africano maximam spem habebat : præterquam quòd & magnitudo animi, & satietas gloriæ, placabilem eum maximè faciebat : notumque erat gentibus qui victor ille in Hispania, qui deinde in Africa fuisset. *n.* 34.

raſſaſié, lui faiſoient eſpérer de trouver par ſon canal plus de facilité dans ſa négociation : outre qu'il avoit entre ſes mains le fils de ce Général, qui apparemment avoit été fait priſonnier dans quelque combat, & il offroit de le rendre à ſon pere, ſans rançon, ſi la paix ſe concluoit. Les Romains accoutumés à ne jamais rien rabattre des conditions qu'ils avoient une fois propoſées, s'en tinrent à celles qui avoient été offertes au Roi dès le commencement de la guerre. Ainſi la négociation fut ſans effet. Scipion, pour répondre à l'honnêteté d'Antiochus, lui fit dire, que comme pere & particulier, il ne manqueroit aucune occaſion de lui marquer ſa reconnoiſſance ; mais qu'il ne devoit rien attendre de lui comme homme public & commandant. Qu'au reſte, le ſeul conſeil qu'il pouvoit lui donner comme ami, étoit de renoncer à la guerre, & de ne refuſer aucune des conditions de paix qu'on lui offroit.

n. 37. Les Romains firent une marche de pluſieurs jours, pour chercher & atteindre l'ennemi. Le Roi étoit campé à Thyatire. Il apprit que Scipion l'Africain étoit demeuré malade à Elée : il

lui renvoia ſon fils. [a] La joie de revoir un fils tendrement aimé, ne fit pas moins d'impreſſion ſur le corps que ſur l'eſprit de ce pere. Après l'avoir tenu lontems embraſſé, & ſatisfait ſa tendreſſe : » Allez, dit-il aux Députés, aſ-» ſurer le Roi de ma reconnoiſſance, » & dites-lui que pour le préſent, je ne » puis lui en donner d'autre marque, » que de lui conſeiller d'attendre, pour » donner le combat, que je ſois retour-» né au camp.

Cependant le Conſul avançoit toujours. Enfin il arriva près de l'armée d'Antiochus. Celui-ci la tint pluſieurs jours dans ſon camp, ſans vouloir hazarder la bataille. L'hiver étoit proche, & le Conſul craignoit que la victoire ne lui échapât des mains. Voiant donc ſes troupes pleines d'ardeur, il les mena contre l'ennemi. Le combat fut long & opiniâtre : mais enfin la victoire tourna entiérement du côté des Romains. Le Roi perdit en cette journée cinquante mille hommes de pié, & quatre mille de cavalerie, ſans compter les priſonniers. Il ſe retira en déſordre avec le peu de troupes

*n.* 38-44

a Non ſolùm animo patrio gratum munus, ſed corpori quoque ſalubre gaudium fuit. *n.* 37.

qui lui reſtoit, d'abord à Sardes, puis à Apamée. Cette victoire fut ſuivie de la reddition des plus fortes villes de l'Aſie.

*n.* 45. Il arriva bientôt après des Députés de la part d'Antiochus, qui avoient ordre d'accepter telles conditions de paix qu'il plairoit aux Romains de lui impoſer. Ce furent les mêmes qui avoient été propoſées dès le commencement : Que le Roi céderoit tout ce qu'il poſſédoit en Europe, & toutes les villes qu'il avoit dans l'Aſie en deça du mont Taurus, qui ſerviroit déſormais de borne à ſon roiaume : qu'il paieroit au Peuple Romain pour les frais de la guerre quinze mille talens Euboïques, & quatre mille au Roi Euméne : mais qu'avant tout il livreroit Annibal, ſans quoi les Romains n'écouteroient aucune propoſition : mais Annibal trouva le moien de s'échaper. Ce traité fut
*n.* 58. ratifié à Rome. L'honneur du triomphe fut accordé à L. Scipion, & il prit le ſurnom d'*Aſiatique.*

*Fin & mort de Scipion.*

*Liv. lib.* 38. *n.* 50. 53. QUELQUE droiture & quelque déſintéreſſement que Scipion eût fait paroitre dans la guerre d'Antiochus,

il ne laiſſa pas d'être accuſé d'avoir eu des intelligences avec ce Prince. Quelque tems après ſon retour à Rome les deux Petillius Tribuns du Peuple l'appellérent en jugement. Ils diſoient qu'Antiochus lui avoit rendu ſon fils ſans rançon, & lui avoit fait la cour comme à celui qui décidoit ſeul à Rome de la paix & de la guerre : Que dans la province il avoit eu auprès du Conſul l'autorité d'un Dictateur, plutôt que la ſoumiſſion d'un Lieutenant : Que ſon motif, en partant pour cette guerre, avoit été de perſuader à la Gréce, à l'Aſie, & à tous les peuples de l'Orient, ce qu'il avoit déja fait connoitre à l'Eſpagne, à la Gaule, à la Sicile, & à l'Afrique : ſavoir, [a] qu'un homme ſeul étoit l'appui & le ſoutien de l'Empire ; que Rome, maitreſſe de l'univers, devoit ſa gloire & ſa ſûreté à Scipion ; qu'un ſeul mot de ſa bouche avoit plus d'autorité, que ni les arrêts du Sénat, ni les ordres du Peuple. Enfin, ne trouvant point de

a Unum hominem caput columenque Imperii Romani eſſe : ſub umbra Scipionis civitatem dominam orbis terrarum latere : nutus ejus pro decretis Patrum, pro Populi juſſis eſſe Infamia intactum, invidia, qua poſſunt, urgent. *Liv. lib.* 38. *n.* 51.

prise sur sa vie qui étoit irréprochable, ils tâchérent de rendre sa puissance odieuse.

Scipion, sans dire un seul mot des chefs dont il étoit accusé, fit un discours si magnifique sur les grandes entreprises qu'il avoit heureusement terminées, que tout le monde convint que jamais éloge n'avoit été ni plus pompeux, ni plus véritable. [a] Car il raportoit ces actions avec la même élévation d'esprit, & la même grandeur d'ame qu'il avoit montrée en les faisant; & l'on n'étoit point blessé de l'entendre lui-même se louer, parce que c'étoit la nécessité de se défendre, & non le desir de se faire valoir, qui le faisoit parler de la sorte. Tout le tems se passa en discours, & la nuit étant survenue, le jugement fut remis à un autre jour.

Quand ce jour fut arrivé, Scipion parut avec une foule de cliens & d'amis; & aiant fait faire silence : » Ce » fut à pareil jour que celui-ci, dit-il en s'adressant aux Tribuns du peuple & aux Citoiens, » que je vainquis An» nibal & les Carthaginois auprès de

[a] Dicebantur enim ab eodem animo ingenioque, à quo gesta erant : & aurium fastidium aberat, quia pro periculo, non in gloriam, referebantur. *n.* 50.

» Carthage. Comme donc il n'eſt pas » juſte de le paſſer en diſputes & en » conteſtations, je vais de ce pas au » Capitole rendre graces de cette vic- » toire à Jupiter, à Junon, à Minerve, » & à tous les dieux qui habitent le » Capitole. Accompagnez-moi dans ce » devoir de religion & de reconnoiſ- » ſance, tous tant que vous êtes qui en » avez le tems; & priez les dieux de » vous donner des Chefs qui me reſ- » ſemblent : s'il eſt vrai que depuis » l'âge de dix-ſept ans, de même que » vous avez prévenu en moi les années » par vos dignités, j'ai tâché auſſi de » prévenir vos ſuffrages par mes ſer- » vices. » Après avoir ainſi parlé, il prit le chemin du Capitole, où toute l'aſ- ſemblée le ſuivit, juſqu'aux greffiers & aux huiſſiers des Tribuns, qui ſe virent abandonnés de tout le monde, excepté de leurs eſclaves. Ce fut là le jour le plus glorieux de la vie de Scipion; &, à juger de ce qui fait la vé- ritable grandeur, il avoit quelque cho- ſe de plus éclatant & de plus mémora- ble que celui où il entra dans Rome triomphant de Syphax & des Cartha- ginois.

Depuis ce jour, qu'on peut regarder

comme le dernier d'une ſi belle vie, il ſe retira à Literne pour éviter la jalouſie & la malignité de ſes accuſateurs, avec réſolution de ne ſe point trouver au jugement de ſa cauſe qui avoit été remiſe. [a] Il avoit l'ame trop haute, & avoit juſques là ſoutenu un trop grand perſonnage dans la République, pour pouvoir s'abaiſſer à celui de ſuppliant & d'accuſé.

Quand le jour du jugement fut venu, L. Scipion ſon frere rejetta la cauſe de ſon abſence ſur une maladie fâcheuſe, qui ne lui permettoit pas de venir à Rome. Ses accuſateurs, prenant occaſion de ſa retraite pour le rendre encore plus odieux au Peuple, demandérent qu'on l'arrachât de ſa maiſon de campagne, & qu'on l'amenât de force à Rome pour y venir répondre aux accuſations dont il étoit chargé. Tib. Sempronius Gracchus, l'un des Tribuns du peuple, & qui avoit été toujours ennemi de Scipion, ne pouvant ſouffrir une telle indignité, ſe déclara en ſa faveur; & plein d'indignation contre ſes Collégues; » Quoi, Tribuns,

a Major animus & fortuna erat, ac majori fortunæ aſſuetus, quàm ut reus eſſe ſciret, & ſummittere ſe in humilitatem cauſam dicentium. *Lib.* 38. *n.* 52.

» dit-il, ce vainqueur de l'Espagne & » de l'Afrique, sera sous vos piés! » N'a-t-il défait quatre Généraux Car- » thaginois, taillé en piéces & mis en » fuite quatre grandes armées dans l'Es- » pagne, vaincu Syphax, Annibal, & » Antiochus, (car son frere veut bien » lui laisser partager avec lui l'honneur » de cette derniére victoire) que pour » succomber à la haine & à l'envie des » deux Petillius? N'y a-t-il donc point » de mérites, point d'honneurs, qui » puissent procurer aux grands hom- » mes une retraite assurée & comme » un asyle sacré & inviolable, où leur » vieillesse, si l'on ne peut se résoudre » à la respecter, soit au moins à cou- » vert d'insulte & d'outrage? Ce dis- cours fut reçu avec un applaudissement général; & le Sénat peu après fit faire des remerciemens à Sempronius, de ce qu'il avoit préféré l'intérêt public à son ressentiment particulier. Les accu- sateurs, ne pouvant soutenir les re- proches qu'on leur faisoit de tous côtés, se désistérent de leur poursuite.

Scipion passa le reste de sa vie à Li-

a Nullis-ne meritis suis, nullis vestris honoribus, unquam in arcem tutam, & velut sanctam, clari viri pervenient: ubi, si non venerabilis, inviolata saltem senectus eorum considat? *Lib.* 38. *n.* 53.

terne, ſans regretter le ſéjour de Rome; & il s'y fit lui-même élever un tombeau, pour n'être point inhumé dans une patrie ingrate.

*Mort d'Annibal.*

ANNIBAL, ne ſe croiant plus en ſûreté dans les Etats d'Antiochus, s'étoit retiré chez Pruſias roi de Bithynie. Mais les Romains ne l'y laiſſérent pas en repos, & députérent Quintius Flamininus vers ce Roi, pour ſe plaindre de ce qu'il lui donnoit une retraite. Il ne fut pas difficile à Annibal de deviner quel étoit le ſujet de cette ambaſſade, & il n'attendit pas qu'on le livrât à ſes ennemis. D'abord il eſſaia de ſe ſauver par la fuite : mais il s'aperçut que les ſept iſſues cachées qu'il avoit fait faire à ſon palais, étoient occupées par les ſoldats de Pruſias, qui vouloit faire ſa cour aux Romains, en trahiſſant ſon hôte. Il ſe fit donc apporter le poiſon qu'il gardoit depuis lontems pour s'en ſervir dans l'occaſion; & le tenant entre ſes mains : » Délivrons, dit-il, » le Peuple Romain d'une inquiétude » qui le tourmente depuis lontems, » puiſqu'il n'a pas la patience d'atten- » dre la mort d'un vieillard. La vic-

toire que remporte Flamininus sur un homme désarmé & trahi, ne lui fera pas beaucoup d'honneur. Ce jour seul fait voir combien les Romains ont dégénéré. Leurs peres avertirent Pyrrhus de se garder d'un traître qui vouloit l'empoisonner, & cela dans le tems que ce Prince leur faisoit la guerre dans le cœur de l'Italie : & ceux-ci ont envoié un homme Consulaire pour engager Prusias à faire mourir par un crime abominable son ami & son hôte.« Après avoir fait des imprécations contre Prusias, & invoqué contre lui les dieux protecteurs & vengeurs des droits sacrés de l'hospitalité, il avala le poison, & mourut.

Telle fut la fin des deux plus grands hommes de leur siécle, qui tous deux succombérent à la jalousie de leurs ennemis, & éprouvérent l'ingratitude de leur patrie.

## GUERRE *contre Persée, dernier Roi de Macédoine.*

PERSÉE avoit succédé à Philippe son pere dans le roiaume de Macédoine. Il s'étoit écoulé pres de vingt ans depuis la paix accordée à Antiochus.

Les Romains, après avoir lontems *Liv. lib. 42. n. 25-31.*

dissimulé plusieurs sujets de mécontentemens qu'ils avoient contre Persée, résolurent enfin de lui faire la guerre, s'il ne leur donnoit satisfaction. Ce Prince étoit sans honneur & sans religion ; & pour parvenir à ses fins, il ne craignoit point d'emploier les calomnies, les meurtres, & les empoisonnemens. Aveuglé & corrompu par les flateries des Courtisans, il se croioit un grand homme de guerre, capable de tenir tête aux Romains. C'est pourquoi il répondit à leurs députés avec une hauteur & une fierté, qui les obligea de lui déclarer la guerre sur le champ

*n.* 62. Quelques heureux succès qu'il eut dans la premiére campagne, ne servirent pas peu à lui enfler le courage. Cependant il suivit le conseil qu'on lui donna de profiter de l'avantage qu'il avoit remporté dans un combat pour obtenir des conditions de paix plus favorables, plutôt que de tout risquer sur une espérance incertaine. Il fit donc faire au

a Hunc per omnia clandestina gravati scelera latrociniorum ac veneficiorum cernebant. *Liv. lib.* 42. *n.* 18.

b Aussi sunt quidam amicorum consilium dare, ut secunda fortuna in conditiones honestæ pacis uteretur, potiùs quàm spe varia erectus in casum irrevocabilem se daret. *Lib.* 42. *n.* 62.

onſul * des offres aſſez avantageuſes. [a] Dans le Conſeil de guerre qu'on tint ir ce ſujet, la conſtance Romaine emporta. Le caractére de la nation our lors étoit de montrer beaucoup e courage & de grandeur d'ame dans s diſgraces, comme auſſi l'on ſe piuoit dans la proſpérité de faire paroire beaucoup de modération. La réonſe qu'on donna au Roi fut donc, u'il n'avoit de paix à eſpérer, u'en s'abandonnant entiérement à la iſcrétion du Peuple Romain, & en ui laiſſant la déciſion de ſon ſort. Toute eſpérance d'accommodement étant erdue, on ſe prépara de part & d'aure à continuer la guerre. Le nouveau Conſul pénétra juſques dans la Macéoine, & alla attaquer le Roi dans ſon ropre pays. Cependant, comme les hoſes traînoient beaucoup plus en ongueur qu'on ne s'y étoit attendu, es Romains entrérent dans une grande nquiétude.

Paul Emile aiant été nommé Conſul, & chargé de la guerre contre Perſée, on conçut de meilleures eſpérances. Il

* *Publius Licinius Craſſus.*

*Lib. 44 n. 1, &c.*

*n. 17-22.*

[a] Romana conſtantia vit in concilio. Ita tum nos erat, in adverſis vultum ſecundæ fortunæ gerere, moderari animos in ſecundis. *Ibid.*

ſe mit en état de les remplir. Avant ſon départ, il crut devoir parler au Peuple ; il le pria de vouloir bien ne point ajouter foi aux bruits vagues qui ſe répandroient contre ſa conduite. Qu'il étoit une eſpéce de gens oiſifs & déſœuvrés, qui du fond de leur cabine faiſoient la guerre fort à leur aiſe ; & qui, ſi l'on ne ſuivoit pas leurs vûes & leur plan, cenſuroient le Général dans les cercles & dans les aſſemblées, & lui faiſoient ſon procès. Qu'il ne refuſoit pas de recevoir des avis, mais qu'il faloit être ſur les lieux pour les lui donner.

p. 36. Quand il fut arrivé en Macédoine & qu'il ſe vit tout près des ennemis les troupes pleines d'ardeur demandérent à les attaquer ſur le champ ; & un jeune Officier de grand mérite, nommé Naſica, le preſſa de profiter de l'occaſion, pour ne pas laiſſer échaper un ennemi, dont les fuites & les retraites précipitées avoient donné tant d'exercice à ſes prédéceſſeurs. Il loua l'ardeur du jeune Officier & des ſoldats, mais il ne ſe rendit pas à leur deſir. La marche avoit été longue & pénible, dans un jour d'été fort chaud, où la pouſſiére, la ſoif, la laſſitude, & l'ardeur du ſo-

il en plein midi, avoient extrême-
ent fatigué l'armée. Il ne jugea donc
s à propos d'envoier au combat des
oupes ainsi affoiblies & épuisées,
ntre des ennemis, qui étant frais &
posés, avoient toute leur force.

Quelques jours après, la bataille se
nna. Paul Emile y fit paroitre toute
sageſſe & tout le courage qu'on de-
oit attendre d'un Chef si expérimen-
. L'opiniâtre résistance des ennemis,
ontra qu'ils n'avoient pas entiére-
ent dégénéré de leur ancienne répu-
tion. Le grand choc fut contre la
alange Macédonienne, qui étoit une
péce de bataillon quarré, hériſſé de
ques & de lances, & qu'il étoit pres-
ue impoſſible d'enfoncer, tant ils
oient accoutumés à joindre tous en-
mble leurs boucliers, & à préſenter à
ennemi comme un mur de fer. Paul
mile avouoit dans la suite que ce rem-
art d'airain, & cette forêt de piques,
avoient rempli d'étonnement & de
rainte ; & que, quelque bonne con-
enance qu'il fît, il n'avoit pu d'abord
empécher de sentir quelque doute &
uelque inquiétude sur le succès du
ombat. En effet, toute sa premiére li-
ne étant miſe en déſordre, la ſeconde

*n. 37-42. Plut. in vit. Æmil. Pauli.*

découragée commençoit auſſi à plier. Le Conſul s'étant aperçu que l'inégalité du terrain obligeoit la phalange de laiſſer des ouvertures & des intervalles, ſépara ſes troupes par pelotons, & leur ordonna de ſe jetter dans les eſpaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne les plus attaquer tous enſemble de front, mais par troupes détachées, & par différens endroits tout à la fois. Cet ordre, donné à propos, fut cauſe de la victoire. La phalange, ainſi déſunie & ſéparée, ne put ſoutenir l'effort des Romains. Ce ne fut plus que meurtre & que carnage ; & l'on croit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes.

*Lib. 45. n. 48.* Perſée n'avoit pas attendu la fin du combat pour ſe retirer. Après quelques vains efforts, il ſe laiſſa prendre priſonnier, & ſe rendit au vainqueur. Il le fit avec une baſſeſſe & une lâcheté, qui lui attira le mépris de tous ceux qui en furent témoins, au lieu que dans un tel état il ſembloit ne devoir exciter que leur compaſſion. Il fut mené à Rome avec ſes enfans, & ſervit d'ornement au triomphe de Paul Emile.

*n. 49. Plut. in vit. Paul.*

## CHAPITRE SECOND.

### Réflexions.

Je ne sai si le Lecteur, en voiant que je m'ingére de parler de guerre & de politique, ne sera pas tenté de m'appliquer un mot que dit Annibal, dans une occasion assez semblable : ce fut dans le tems qu'il s'étoit retiré à Ephése chez Antiochus. Chacun s'empressant de lui procurer quelque partie de plaisir qui pût lui être agréable, on lui proposa un jour d'aller entendre un Philosophe nommé Phormion, qui faisoit grand bruit dans la ville, & passoit pour un beau parleur. Il eut la complaisance de s'y laisser conduire. Le Philosophe parla sur les devoirs d'un Général d'armée, & sur les régles de l'art militaire, & son discours fut fort long. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. On ne manqua pas de demander à Annibal ce qu'il en pensoit. Sa réponse, qu'il fit en grec, fut peu polie pour le langage, mais pleine d'une liberté militaire. »J'ai bien vû, dit-il, des vieillards qui manquoient de sens & de jugement, mais je n'en

*Cic. lib. 2. de Orat. n. 75. & 76.*

» ai point vû de moins ſenſé & d
» moins judicieux que celui-ci. » Quell
extravagance en effet à un Philoſophe
qui n'avoit jamais vû ni camp ni ar-
mée , de vouloir entretenir un Anni
bal des préceptes de l'art militaire ! J
mériterois un pareil reproche , & peut
être à plus juſte titre encore , ſi les ré
flexions que je fais ici venoient de mo
fonds. Mais comme je les tire preſqu
toutes des plus ſavans hommes de l'an
tiquité , dont quelques-uns étoient trè
habiles & très verſés dans l'art miltaire
je me crois en ſûreté à l'ombre de ce
grands noms , & je puis avec eux par-
ler guerre & politique.

Mes réflexions rouleront ſur deux
points. D'abord je tâcherai de faire con-
noitre le caractére , les vertus , &
quand l'occaſion s'en préſentera , le
défauts même de ceux qui ont eu le
plus de part aux événemens dont j'ai
parlé ; tels que ſont Annibal , Fabius
Scipion , Paul Emile , Antiochus , Phi-
lippe , Perſée. Enſuite j'eſſaierai d'en-
trer dans les principes du gouverne-
ment & de la politique des Romains
ſur tout pour ce qui regarde la maniére
dont ils ſe conduiſoient pendant la
guerre , par raport à leurs citoiens , à
leurs

irs alliés, à leurs ennemis. Je ne puis oir pour tout cela un meilleur ga- nt, ni un plus sûr guide, que Poly- , qui a été témoin oculaire d'une rtie des événemens dont il s'agit ici, ui a étudié avec tant de soin le carac- re & la constitution du Peuple Ro- ain, & qui a servi lui-même de gui- & de maître à Tite-Live, des réfle- ons duquel je ferai aussi grand usage.

## ARTICLE PREMIER.

### IVERSES QUALITÉS *de ceux dont il est parlé dans ce troisiéme morceau de l'Histoire Romaine.*

On reconnoit ici clairement, que ce e sont ni les richesses, ni la gloire des ncêtres, ni la majesté du trône, qui ndent les hommes véritablement esti- ables ; & que, quelque brillant & uelque éblouissant que puisse paroitre ut ce vain éclat, il est entiérement oscurci & effacé par le vrai mérite & l solide vertu. Quelle idée l'histoire ue nous venons de raporter, nous lais- -t-elle des Princes dont il y est parlé ?

ANTIOCHUS, *Roi de Syrie.*

SANS RELEVER les autres défauts

de ce Prince, un ſeul trait peut faire juger de ſon caractére. [a] Tite-Live dit, que le premier degré de mérite pour un homme qui commande, eſt de pouvoir par lui-même prendre un bon parti : que le ſecond eſt de ſavoir au moins ſuivre un bon conſeil: mais que de ne pouvoir faire ni l'un ni l'autre, c'eſt la marque d'un petit eſprit, ſans vûe, ſans étendue, ſans prudence. Sur ce principe, que faut-il penſer d'Antiochus ? Il avoit entrepris de faire la guerre au peuple du monde le plus puiſſant, le plus belliqueux, le plus heureux. Le hazard lui avoit adreſſé Annibal. C'étoit le plus grand Capitaine qu'on eût vû juſques-là. Dans une ſi longue guerre contre les Romains il avoit fait preuve de courage, de prudence, & d'une parfaite ſcience de l'art militaire. A ces grandes qualités il joignoit une haine perſonnelle contre les Romains, & un vif deſir de les venger d'eux. Quel uſage un Prince u

a Sæpe ego audivi, milites, eum primum eſſe virum, qui ipſe conſulat quid in rem ſit; ſecundum eum, qui bene monenti obediat: qui nec ipſe conſulere, nec alteri parere ſciat, eum extremi ingenii eſſe. *Liv. li* 22. *n.* 29.

*La même penſée ſe trou dans Héſiode.* Op. & Dies, 291. *dans Hérodote*, liv. *& dans Cicéron*, *P. Cluent. n.* 84.

ieu ſenſé n'auroit-il pas fait d'un tel omme ?

Antiochus avoit d'abord reçu avec oie Annibal, & lui avoit fait tous les onneurs que méritoit un Général l'une ſi haute réputation. Dans le Conſeil de guerre qui ſe tint, Annibal perſiſta dans l'opinion où il avoit toujours été, qu'on ne pouvoit vaincre les Romains que dans l'Italie. Il appuia ſon vis de raiſons auſquelles il n'y avoit ien à répliquer, & offrit ſes ſervices our aller faire cette deſcente en Italie, endant que le Roi demeureroit dans a Gréce pour donner de l'inquiétude ux Romains, par la crainte d'une puiſante diverſion. Cet avis plut aſſez à Antiochus. Mais on lui repréſenta qu'il ne faloit pas ſe fier à Annibal : que c'étoit une xilé & un Carthaginois, à qui ſa ortune ou ſon génie pouvoient ſuggéer dans un même jour mille projets ifférens : que d'ailleurs cette réputaion même qu'il avoit acquiſe dans la uerre, & qui étoit comme ſon apaage, étoit trop grande pour un ſimple ieutenant. Que le Roi devoit être eul Chef, ſeul Général : qu'il devoit eul attirer ſur lui les yeux & l'attenion ; au lieu que ſi Annibal étoit em-

*Liv. lib. 35. n. 42.*

ploié, cet étranger auroit ſeul la gloire de tous les heureux ſuccès.

Il n'en falut pas davantage pour faire tourner la tête à Antiochus. C'étoit le prendre par ſon foible. Un bas ſentiment de jalouſie, qui eſt la marque & le défaut des petits eſprits, étoufa en lui toute autre penſée & toute autre réflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun uſage d'Annibal. Le ſuccès vengea bien celui-ci ; & montra quel malheur c'eſt pour un Prince que d'ouvrir ſon cœur à l'envie, & ſes oreilles aux diſcours empoiſonnés des flateurs.

## PHILIPPE ET PERSÉE, *Rois de Macédoine.*

CES PRINCES, en montant ſur le trône de Macédoine, autrefois ſi illuſtre, & ſuccédant aux Etats de l'ancien Philippe & de ſon fils Alexandre deux des plus grands Rois qui aient jamais été, ſoutinrent bien mal la gloire de leurs prédéceſſeurs, & montrérent qu'il y a une grande différence entre régner, & être véritablement Roi.

*Polyb. p* 339. Philippe, ſelon Polybe, avoit toutes les qualités propres à former un grand Roi, & à faire de grandes entrepriſes. Sans parler de ſa taille avanta-

geuſe, & d'un air de majeſté qui régnoit en lui, il avoit un eſprit vif, pénétrant, capable des plus grandes choſes : une * grace admirable dans ſes diſcours ; une mémoire à laquelle rien n'étoit échapé ; une ſcience parfaite de l'art militaire, avec un courage & une hardieſſe que rien n'étonnoit. Mais toutes ces belles qualités dégénérérent bientôt en lui, & firent place aux plus grands vices, tels que ſont l'injuſtice, la fourberie, la perfidie, la cruauté, l'irréligion ; & d'un grand Prince qu'il auroit pu être, en firent un Tyran inſupportable à ſes ſujets.

Son fils Perſée n'hérita de lui que ſes défauts, auſquels il en ajouta un qui lui fut particulier & perſonnel, je veux dire une ſordide & inſatiable avarice. Il porta à un excès incroiable cette paſſion, la plus baſſe & la plus indigne d'un Roi. De peur de tirer quelque argent de ſes coffres, il laiſſa perdre & ruiner tous les grands préparatifs que

* *Ce fut apparemment ce talent naturel qu'il avoit pour la parole, qui le fit tomber dans un défaut, condannable dans les particuliers mêmes, mais infiniment plus dangereux dans les Princes, & tout-à-fait indigne de la majeſté roiale, qui eſt de ſe piquer de bons mots & de raillerie :* Erat dicacior naturâ, quàm regem decet ; & , ne inter ſeria quidem, riſu ſatis temperans. *Liv. lib.* 32. *n.* 34.

l'on avoit faits avec tant de ſoin pour ſoutenir la guerre contre les Romains, & renverſa les eſpérances qu'en avoient conçu les Macédoniens. Il renvoia, par le même motif, vingt mille hommes de troupes choiſies, que lui-même avoit mandées à ſon ſecours, mais à qui il ne put ſe réſoudre de paier la ſolde dont on étoit convenu. Il manqua auſſi de parole à Gentius Roi des Illyriens, & il ſe crut fort habile, en l'amuſant par l'eſpérance de trois cens talens, qu'il refuſa enfin de lui donner, & avec leſquels il auroit pu acheter contre les Romains toutes les forces de l'Illyrie. Il ne ſe montroit point en cela, dit Plutarque, l'héritier & l'imitateur d'Alexandre le grand, ni de Philippe, qui, en pratiquant toujours cette maxime, *que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas l'argent par la victoire*, avoient preſque ſubjugué le monde entier.

*Trois cens mille écus.*

*Plut. in vit. Emil. Paul.*

On ſait quelle fut ſa fin. Il avoit fait prier Paul Emile de ne le pas donner en ſpectacle aux Romains, & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. *La grace qu'il demande eſt en ſon pouvoir*, répliqua le Romain, voulant lui faire entendre qu'il n'avoit qu'à ſe

lonner la mort à lui-même, action, que les ténébres du paganisme faisoient regarder comme la preuve d'une grande ame. Il ne put s'y résoudre, & il orna le triomphe de son vainqueur. Ce fut un objet de mépris pour tous les spectateurs, qui daignoient à peine retter les yeux sur lui. Toute la compassion fut pour ses enfans, d'autant plus dignes de pitié, que leur bas âge ne leur permettoit pas encore de sentir tout leur malheur.

## PAUL EMILE.

CE GÉNÉRAL étoit fils de l'illustre Paul Emile, qui mourut à la bataille de Cannes. Il vécut, dit Plutarque, dans un siécle fécond en grands hommes, & il travailla à ne le céder à aucun d'eux. Pour arriver aux dignités, il ne s'appliqua pas, comme c'étoit alors la coutume, à briller dans le barreau par l'éloquence, ni à gagner la faveur du Peuple par de flateuses complaisances, quoiqu'il fût fort propre à y réussir. Il crut devoir s'ouvrir une route plus honorable & plus digne de lui, qui étoit de se rendre recommandable par la valeur, par la justice, & par un ferme attachement à tous ses devoirs, en quoi

il surpassa tous les jeunes gens de son âge.

Aiant été associé au Collége des Augures, il étudia à fond, & rétablit les anciennes pratiques du culte divin, persuadé qu'en matiére de religion rien n'est plus dangereux que d'innover, & que c'est la négligence dans les petites choses, qui conduit au violement des régles les plus importantes.

Il ne fut ni moins exact, ni moins sévére, à rétablir & à faire observer tous les anciens réglemens de la discipline militaire, se montrant terrible & inexorable à ceux qui désobéissoient,[a] & tenant pour maxime, que vaincre ses ennemis, n'est presque que l'accessoire & la suite du soin de former ses citoiens par une exacte discipline.

Un intervalle de tems assez long qui se trouva entre ses deux Consulats, lui donna lieu de s'appliquer particuliérement à l'éducation de ses enfans. Il leur donna les plus habiles maîtres en tout genre, n'épargnant pour cela aucune dépense, quoiqu'il n'eût qu'un bien très médiocre. Il assistoit à tous leurs exercices, autant que les affaires pu-

a Μικρὸν δεῖν πάρεργον ἡγέμενος τὸ τικᾶν τὰς πολεμίους, τῷ παιδεύειν τὰς πολίτας. *Plut.*

liques le lui permettoient, voulant par à devenir lui-même leur premier maître, & laissant aux peres, même les plus occupés, ce grand exemple, de regarder l'éducation de leurs enfans comme le plus essentiel de leurs devoirs, & par cette raison de ne s'en reposer pas entiérement sur le soin & la bonne foi des autres.

Le grand théâtre, où parut dans tout son jour le mérite de Paul Emile, fut la Macédoine. Quand on l'eut obligé d'accepter le Consulat, il commença par demander qu'on envoiât sur les lieux des Commissaires habiles & intelligens, pour s'informer par eux-mêmes de la situation des affaires de Macédoine, du nombre & de la qualité des troupes de terre & de mer, tant Romaines qu'ennemies; de l'état des vivres, des magazins, des arsenaux, de la disposition des Alliés; en un mot de tout ce qui concernoit l'armée: sans quoi il étoit impossible de prendre de justes mesures. C'étoit l'une des importantes instructions que Cambyse Roi de Perse donna à son fils, lorsqu'il partit pour sa premiére campagne, lui re-

*Xenoph. lib 1. Cyropæd.*

a Ex his bene cognitis, certa in futurum consilia capi posse ratus. *Liv. lib. 44. n. 18.*

commandant de ne jamais s'engager dans aucune entrepriſe, ſans être auparavant aſſuré de tous les moiens & de tous les ſecours néceſſaires pour la faire réuſſir.

Nous avons dit que Naſica avoit fort preſſé Paul Emile de donner la bataille, dès qu'on fut arrivé près du camp des Macédoniens, dans la crainte que l'ennemi n'échapât encore à leur pourſuite. Il ne fut point choqué de la liberté que prit cet Officier de lui faire cette remontrance. Car ſon grand principe, & il l'avoit déclaré en partant de Rome, étoit qu'un Commandant, plus que tout autre, doit écouter les conſeils.

*Liv. lib. 44. n. 22.* » Je ſuis bien éloigné, leur avoit-il dit, » de croire que les Généraux ne doi- » vent pas recevoir d'avis : au contrai- » re, je penſe qu'il y a plus d'orgueil » que de ſageſſe à vouloir tout faire de » ſa tête. « Il répondit donc avec bon-

*Lib. 44. n. 36.* té à ce jeune Officier. » Je penſois au- » trefois, lui dit-il, comme vous pen- » ſez aujourd'hui ; & vous penſerez » auſſi un jour, comme je fais mainte- » nant. L'expérience m'a appris quand » il faut donner le combat, & quand » il faut le différer. Vous apprendrez, » quand il en ſera tems, les raiſons de

» ma conduite : pour le préſent, repo-
» ſez-vous-en ſur votre Général. « Je raporte avec plaiſir ces ſortes d'endroits, qui me paroiſſent tout-à-fait propres à former les jeunes gens de qualité dans quelque élévation qu'ils doivent ſe trouver, & qui leur apprennent à éviter à l'égard de leurs inférieurs ces airs de hauteur & de fierté, dans leſquels ſouvent on fait conſiſter mal-à-propos l'autorité & la grandeur, & à recevoir avec bonté & docilité les avis qu'on leur donne.

Un homme qui n'a qu'une lumiére médiocre, eſt tout plein de ſes penſées ; & plus il eſt borné, moins il eſt docile. [a] Il lui ſemble qu'en voulant lui donner conſeil, on lui reproche de manquer de lumiére : & il s'offenſe comme d'une injure, de ce qu'on ne paroit pas perſuadé, qu'étant le maître, il eſt auſſi le plus clairvoiant. Un homme d'un génie ſupérieur penſe bien autrement. Il ſait qu'un mot dit par un autre, donne quelquefois une grande ouverture. Il eſt toujours prêt à tout écouter, à faire cas de ce qu'on lui dit, à le comparer avec ce qu'il a pen-

a Ne alienæ ſententiæ indigens videretur, in diverſa ac deteriora tranſibat. *Tac. Annal. l. 15. cap. 16.*

ſé : & c'eſt en cela qu'il fait conſiſter le bon eſprit & le jugement.

On a pu remarquer dans la deſcription du combat qui termina la guerre de Macédoine, ce que Polybe obſerve en plus d'un endroit, que la qualité propre d'un Général, ſur tout dans le feu & l'ardeur du combat, c'eſt le ſang froid & la ſageſſe ; & que ce n'eſt point de cent mille bras qui compoſent une armée, que dépend la victoire, mais de la tête du Commandant. En effet, on voit dans la bataille dont je parle, que l'ordre donné à propos par le Chef, de s'inſinuer dans les vuides de la phalange Macédonienne, & de ne l'attaquer que par pelotons, ſauva l'armée Romaine, & lui valut la victoire. C'eſt à ces ſortes d'endroits que Polybe veut qu'un Lecteur ſoit principalement attentif, & il remarque avec raiſon, qu'un moien des plus ſûrs de ſe perfectionner dans la ſcience de l'art militaire, eſt d'étudier dans l'Hiſtoire les actions & le génie des grands hommes.

*Polyb. pag.* 36 37.

L'uſage que fit Paul Emile de ſa victoire & de ſon loiſir, eſt un grand modéle pour les Généraux, pour les Intendans, & pour toutes les perſonnes conſtituées en autorité ; & il leur ap-

rend comment on doit uſer du pou-
oir, de la grandeur, & du comman-
lement. Il partit, dit l'Hiſtorien, pour
ller viſiter la Gréce ; & paſſant dans
es villes, il mettoit tout ſon plaiſir à
oulager les peuples, à réformer les dé-
ordres, à répandre par tout des libé-
alités : occupation, ajoute le même
Hiſtorien, également douce & glo-
ieuſe, & qui ne peut être l'effet que
'un fonds merveilleux d'humanité.
ιαγωγὴν ἔνδοξον ἅμα καὶ φιλάνθρωπον.

Au retour de ce voiage, il fit célé-
rer des Jeux publics, auſquels il avoit
ait inviter les peuples & les Rois d'A-
ie, & il leur donna des Fêtes ſuper-
es, tirant abondamment, comme dit
Plutarque, des tréſors du Roi dequoi
ournir à cette grande dépenſe, mais ne
irant que de lui-même le bon ordre
u'il y fit obſerver. On admira ſur tout
a politeſſe, ſes maniéres agréables &
areſſantes, ſon attention à traiter cha-
un ſelon ſon rang, & à faire plaiſir à
ous ; & l'on avoit peine à compren-
re comment un homme qui faiſoit de
grandes choſes, pouvoit ainſi réuſſir
ans les petites. Mais le fruit le plus
oux qu'il tira de ſa magnificence, fut
e voir qu'au milieu de tant de choſes

rares, & de tant de ſpectacles ſi capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de ſi digne d'attention & d'admiration que lui-même. Ce fut pour lors que, comme on vantoit avec étonnement la belle ordonnance de ſes Fêtes & de ſes Jeux, il dit cette parole célébre : » Que c'étoit du même fonds » d'eſprit que partoit l'habileté, & à » bien ranger une armée en bataille, » & à bien ordonner un feſtin, de ſorte que l'une fût formidable aux ennemis, & l'autre agréable aux conviés. «

Tout ce que je viens de raporter du caractére honnête & inſinuant de Paul Emile, eſt un grand éloge pour ce Général, & une grande leçon pour tous ceux qui gouvernent. Le langage des maniéres obligeantes eſt entendu de tout le monde ; celui du mérite n'eſt pas ſi univerſel. Il n'eſt pas non plus poſſible de répandre ſes bienfaits ſur tous : on s'épuiſeroit, ſi l'on donnoit toujours. Mais la bonté, l'humanité, la douceur, ſont des bienfaits perpétuels, généraux, dont la ſource ne tarit jamais, & dont perſonne n'eſt exclus. C'eſt un grand avantage que de trouver dans un heureux naturel, per-

ectionné par l'étude & par les réflexions, une fécondité & une variété inépuisable d'attraits & de graces, pour toutes sortes d'hommes de toute condition, & de tout caractére : [a] de savoir les emploier, les méler, les diversifier, afin que chacun y trouve quelque chose qui lui soit propre : de disbenser à tous des marques communes d'affection & de bonté, [b] en mettant sur son visage un air aimable, & qui, par une espéce d'éloquence muette, mais publique, gagne & charme tous ceux à qui l'on a affaire. Ces maniéres douces & populaires, loin de faire tort à la dignité des Grands, servent à la relever, & la rendent encore plus respectable. *Comitate & alloquiis officia provocans . . . incorrupto Ducis honore*, dit Tacite, en parlant du Prince le plus aimable qui fut jamais. *Hist. lib. 5 cap. 2.*

*L'Empereur Tite.*

On ne peut trop faire lire aux jeunes gens les beaux discours que Tite-Live & Plutarque mettent dans la bouche de Paul Emile après sa victoire, qui nous apprennent comment un Prince doit

a Apud subjectos, apud proximos, apud collegas, variis ille cebris potens. *C'est ce que dit Tacite, en parlant de Mucien Gouverneur de Syrie.* Hist. lib. 1. cap. 10.

b Vultu, qui maximè populos demeretur, amabilis. *Senec. de clem. lib. 1. cap. 13.*

ſoutenir ſa mauvaiſe fortune, & les réflexions que l'on doit faire dans le tems d'une grande proſpérité. J'en raporterai ici une partie.

*Plut.* Perſée, lorſqu'il parut pour la premiére fois devant ſon vainqueur, proſterné humblement à ſes piés, laiſſa échaper des paroles lâches & des ſupplications indignes, que Paul Emile ne put ni ſouffrir ni entendre : mais le regardant avec un viſage où étoient peintes la triſteſſe & l'indignation : » Malheureux que vous êtes, lui dit-il, » pourquoi déchargez-vous la fortune » du plus grand reproche que vous » puiſſiez lui faire, & pourquoi la juſ- » tifiez-vous en faiſant des choſes qui » prouvent que vous êtes digne de » vos malheurs, & que vous étiez in- » digne de vos proſpérités paſſées ? » Pourquoi dégradez-vous ma vic- » toire, & terniſſez-vous la gloire de » mes exploits, en vous montrant ſi » petit, que les Romains ne peuvent » que rougir d'avoir un tel adverſaire ? » Apprenez donc que la vertu malheu- » reuſe attire le reſpect de ſes ennemis, » & que la lâcheté, quelque heureuſe » qu'elle puiſſe être, n'attire que le mé- » pris des Romains. » Cependant il le

rieva, & lui aiant tendu la main, il le donna en garde à Tubéron.

Il rentra enſuite dans ſa tente avec ſes fils, ſes gendres, & quelques jeunes Officiers de ſon armée; & là, après avoir été lontems recueilli en lui-même ſans parler, rompant enfin le ſilence : » Se peut-il faire, dit-il, mes enfans, qu'un homme ſe laiſſe tellement » veugler à la proſpérité, qu'il s'éléve & » s'enorgueilliſſe pour avoir domté des » nations, ruiné des villes, & ſubjugué des roiaumes ? Peut-on, après le » grand exemple que la fortune vient » de donner à tous les guerriers, de » l'inconſtance des choſes humaines, » penſer que dans ſes plus grandes faveurs il y ait rien de permanent & » de ſolide ? Quel eſt le tems où l'on » puiſſe ſe flater d'être en ſûreté, puiſque le moment même de la victoire » eſt ſouvent celui où l'on a le plus à » craindre ; & que c'eſt dans le comble de la joie que la fatale deſtinée » qui renverſe aujourd'hui celui-ci, & » demain celui-là, prépare ſouvent les » plus grandes diſgraces ? Quand la » moindre partie d'une heure a ſuffi » pour abbattre le trône d'Alexandre, » qui étoit parvenu au plus haut de-

» gré de la puiſſance, & qui avoit aſſu
» jetti la plus grande partie de l'Univers
» & que nous voions ſes ſucceſſeurs, na
» guéres environnés d'armées ſi formi
» dables, réduits maintenant à rece
» voir chaque jour leur pain de la mai
» même de leurs ennemis : oſerons
» nous compter que notre bonheur ſer
» toujours conſtant & durable, & à
» l'épreuve des viciſſitudes du tems ?
» Pour vous, mes enfans, l'incertitud
» de ce que les dieux nous préparent
» & de l'iſſue qu'aura une fortune auſſ
» riante que la nôtre, doit bien mo
» dérer l'épanouiſſement de joie, &
» l'enflure de cœur, qui ſont une ſuite
» naturelle de la victoire.

Ces derniéres paroles étoient un preſ
ſentiment & une eſpéce de prédiction
du malheur qui pendoit ſur ſa tête. En
effet, de quatre fils qu'avoit Paul Emile
les deux du premier lit, nommés Sci
pion & Fabius, étoient paſſés dans d'au
tres familles ; & des deux autres, qui
faiſoient toute la reſſource de la ſienne,
l'un mourut cinq jours avant ſon triom
phe, & l'autre trois jours après. Il n'y
eut perſonne qui ne fût touché juſqu'au
fond du cœur d'un ſi funeſte accident,
& à qui le ſort de ce malheureux pere

rrachât des larmes. Paul Emile ſeul, nfermant en lui-même toute ſa dou-ur, montra une conſtance qui le fit roitre encore plus grand que jamais. dit en parlant au Peuple, qu'effraié à vûe de tant de ſuccès inouis, & s'at-ndant à quelque grand revers, il oit prié les dieux de le faire tomber utôt ſur ſa famille, que ſur la Répu-ique. » La fortune, ajouta-t-il, en plaçant mon triomphe entre les funé-railles de mes deux enfans, comme pour ſe jouer des événemens hu-mains, me remplit à la vérité de dou-leur, & d'amertume, mais procure à ma patrie une pleine ſécurité, aiant épuiſé contre nous tous ſes traits. Elle a pris plaiſir à expoſer également le vainqueur & le vaincu en ſpectacle à tout l'Univers; avec cette différence pourtant, que Perſée vaincu a en-core ſes enfans, & que Paul Emile vainqueur a perdu les ſiens. Mais le bonheur public me conſole de mes diſgraces domeſtiques.

Il eſt aiſé de juger combien un tel itoien, ſi plein d'amour & de zéle our ſa patrie, fut regretté après ſa ort. Ce fut alors qu'on connut juſ-u'où avoit été le généreux mépris

qu'il avoit toujours fait de l'argent ce qu'on peut dire avoir été ſa vert dominante. Ce grand homme, iſſ d'une des plus nobles & des plus an ciennes familles de Rome, & ſor d'une maiſon illuſtrée par les plus gra des charges & les plus grands emplois ce vainqueur de la Macédoine, qu par les dépouilles immenſes qu'il e raporta, avoit enrichi pour lontems le tréſor public, laiſſa pour tout bie à ſes enfans, l'ancien & médiocre pa trimoine qu'il avoit reçu de ſes aieux ſans l'avoir jamais augmenté, dit Plu tarque, d'une ſeule dragme.

Voila comment penſoient ces vieu Romains. Et ce noble deſintéreſſemer n'étoit pas la vertu de Paul Emile ſeul c'étoit celle de toute ſa famille, & j pourrois ajouter, de preſque tous le grands hommes de ſon tems. Lorſqu'i ſe fut rendu maître des tréſors immen ſes que Perſée avoit amaſſés, il donn à ſon gendre Tubéron, pour tout pré ſent, une coupe d'argent du poids d cinq livres. Plutarque obſerve que cett

a Bis millies centies H. S. ærariocontulit. *Vell. Paterc lib. 1. cap. 9. Cette ſomme pouvoit monter à vingt-cinq millions de notre monnoie.*

* *Le peuple Romain fi déchargé de tout impôt juſqu'à la guerre d'Antoi ne, & du jeune Céſar.* Plut

ipe fut la premiére piéce de vaiſ-
e d'argent qui entra dans la maiſon
Elius : encore falut-il que la vertu
l'honneur l'y introduiſiſſent.

## FABIUS MAXIMUS.

POLYBE nous peint admirable- *Pag. 255.*
nt en deux mots le caractére de Fa-
is, lorſque raportant ce qu'on penſa
lui après la belle action par laquelle
avoit ſauvé Minucius ſon rival &
n ennemi, il dit : „ Qu'alors on re-
connut évidemment à Rome quel
avantage la prudence d'un Général,
& un jugement ferme & plein de
ſens, ont ſur la témérité & la folle
préſomption d'un homme qui n'eſt
que ſoldat. « Voila en effet ce qu'on
oit ſur tout admirer dans Fabius, &
qui fait proprement le Général : une
ge prévoiance, un profond raiſon-
ement, un plan ſuivi, un deſſein for-
é, non au hazard, mais ſur des prin-
pes fixes & certains : στρατηγικὴ πρό-
νοια, καὶ λογισμὸς συνεχὴς ; qualité, dont
olybe, dans un autre endroit, fait dé- *Pag. 551.*
endre le ſuccès des grandes entrepri-
s : ἐὰν σύν νῷ τις πράττῃ τὸ προτεθέν ; &
ue Fabius lui-même dit devoir do-
iner dans un Commandant ; *Prope-* *Liv. lib. 22. n. 25.*

*diem effecturum, ut sciant homines, bon imperatori haud magni fortunam momen ti esse, mentem rationemque dominari.*

A cette premiére qualité, Fabius en joignoit une autre, qui le caractériſ encore davantage : c'eſt une fermeté ſe tenir au parti qu'il avoit pris ſur d bonnes raiſons ; fermeté que rien dan la ſuite n'étoit capable d'ébranler ; λο γισμος ἑςως : & Plutarque l'exprime peu près dans les mêmes termes, en diſant que Fabius perſiſta toujours dan ſes premiers deſſeins & ſes premiére réſolutions, ſans que rien pût ébran ler ſa fermeté. Annibal, qui étoit un bon juge du mérite & de la ſcience mi litaire, rendit bientôt juſtice à Fabius & commença, dit Tite-Live, à crain dre, lorſqu'il vit que les Romains lu avoient enfin oppoſé un Chef qui fai ſoit la guerre, non au hazard, mai par principes & par régles : *qui bellum ratione, non fortuna, gereret.*

*Lib. 22. n. 23.*

Pour mieux comprendre la pruden ce de Fabius, il faut ſe remettre de vant les yeux l'état des deux armées Annibal avoit battu trois fois les Ro mains. Ses troupes, pleines d'ardeur & de courage, ne demandoient qu'à com battre. Elles étoient dans un pays en-

mi : l'argent & les vivres leur man-
oient : leur nombre diminuoit tous
s jours : toute communication avec
arthage, pour en tirer du ſecours,
ur étoit coupée. Ainſi elles n'avoient
reſſource que dans la victoire. Pour
s Romains, les trois défaites précé-
ntes leur avoient preſque entiére-
ent abbattu le courage, & à peine
oient-ils regarder les Carthaginois.
es mener au combat dans cette diſ-
ſition, c'étoit les conduire à la bou-
erie. Il faloit peu à peu, par de lé-
res eſcarmouches, diſſiper leur crain-
, leur rendre le courage, les rem-
ir de confiance, & les mettre en
at de ſoutenir leur ancienne réputa-
on. D'ailleurs ni les vivres, ni les
oupes ne leur manquoient, & tout
ur étoit fourni à point nommé. Voila
e qui fit prendre à Fabius la ſage ré-
olution de ne point hazarder de com-
at. στρατηγικὴ πρόνοια, καὶ λογισμὸς νενε-
κὼς.

Mais de quelle fermeté n'eut-il pas
eſoin pour perſévérer conſtamment
ans cette réſolution ? Les ennemis le
aillent : ſes propres Officiers & ſes
oldats lui inſultent : Rome entiére ſe
éclare contre lui, en lui égalant en

autorité ſon Général de la cavalerie ce qui étoit ſans exemple. Tout cel ne l'ébranle point. Il demeure ferm comme un rocher. Ces railleries, ce inſultes, ces traitemens injurieux n ſont point des raiſons, & ne changer rien dans la ſituation des affaires; & pour changer de plan, il lui faut de raiſons : λογισμὸς ἑῳως.

Le ſuccès juſtifia pleinement ſa con duite. La juſtice que lui rendirent & ſes citoiens, & les ennemis même, l dédommagea bien avantageuſement d tous les bruits qu'on avoit répandu contre lui. Parce qu'il conſentit à paſ ſer pendant quelque tems pour u homme timide & lâche, il a mérit d'être regardé par toute la poſtérit comme le Chef le plus ſage & le plu prudent que Rome ait porté. Ainſi i éprouva la vérité de ce que dit Tite Live dans une autre occaſion, que l gloire qu'on a ſu mépriſer dans le tems revient avec uſure & avec avantage

*Liv. lib. 2. 47.* *Spreta in tempore gloria, etiam cumulatior redit.*

Mais ce que je trouve de plus admirable dans Fabius, c'eſt la maniére noble & généreuſe dont il agit à l'égard d'un ennemi déclaré, de qui il avoi reçu

içu l'affront le plus ſenſible : action
éritablement grande, comme l'ob-
ſerve Plutarque, & dans laquelle
élatent en même tems la valeur, la
rudence, & la bonté. Il pouvoit laiſ-
ſr périr Minucius dans une occaſion
ù ſa témérité l'avoit engagé, & le
unir, par la main des ennemis, de
ffront qu'il en avoit reçu. Voila ce
u'auroit penſé un petit eſprit, & une
me baſſe. Fabius vole au ſecours de
n rival, & le tire de danger. Qu'on
ompare la gloire que Fabius s'eſt ac-
uiſe par cette action, la joie qu'il eut
avoir ſauvé la République, le plaiſir
u'il ſentit de voir ſon ennemi à ſes
és reconnoitre ſa faute, & toute l'ar-
ée le ſaluer comme ſon libérateur &
n pere, avec la lâche & honteuſe ſa-
sfaction d'un vindicatif, qui ſacrifie
ut, & le bien public même, à ſon
ſſentiment.

La conduite de Fabius à l'égard de
cipion ne paroit pas ſi pure ni ſi no-
le, & il eſt difficile de juſtifier d'un
eu de jalouſie l'oppoſition conſtante
u'il marqua au deſſein que ce jeune
omain avoit formé de porter la guer-
e en Afrique. Il y a de l'apparence,
it Plutarque, qu'il ſe détermina d'a-

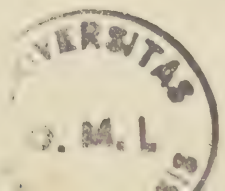
bord à contredire Scipion par un excè
de prudence & de précaution, épou
vanté du danger auquel il croioit qu'o
exposoit la République : mais qu'enfi
il se roidit trop, & alla plus loin qu'i
ne faloit, poussé par une émulation dé
mesurée, pour arrêter la gloire & l
grandeur d'un jeune Chef qui lui fa
soit ombrage.

Plusieurs choses donnent lieu de croi
re que Fabius, dans cette dispute, ag
moins par raison, que par passion.
avoit d'abord fait tous ses efforts pou
engager Crassus, Collégue de Scipio
dans le Consulat, à tirer les province
au sort selon la coutume & selon so
droit, à ne point céder volontaire
ment à Scipion le commandement d
l'armée de Sicile, & à se tenir pr
à passer lui-même en Afrique, si enfi
on le jugeoit à propos. N'aiant p
réussir dans cette premiére tentative
il emploia tout son crédit pour em
pécher qu'on n'assignât à Scipion l
fonds nécessaires pour la guerre. Lor
que dans la suite les ennemis de Sc
pion, qui étoit pour lors en Sicile
portérent des plaintes contre lui au S
nat, Fabius, sans rien approfondir, dor
na un avis tout-à-fait violent & outré

ui étoit de le rappeller sur le champ, & de lui ôter le commandement. Il se ouva néanmoins que les plaintes n'aoient aucun fondement. Enfin, quand cipion fut passé en Afrique, & que ome retentit du bruit de ses glorieux xploits & de ses victoires, Fabius nt toujours le même langage & la ême conduite, & ne rougit point e demander qu'on lui envoiât un sucesseur, apportant pour toute raison, it Plutarque, qu'*il étoit dangereux de onfier de si grandes choses à la fortune 'un seul homme, & qu'il étoit difficile u'un même Général fût toujours également heureux.*

On ne peut disconvenir que Fabius 'ait été un des plus grands hommes u'ait porté la République Romaine : ais ces sentimens de pique & d'enie contre la gloire naissante d'un jeue guerrier qui donnoit tant d'espéance, sont une tache à sa réputation, & une preuve sensible de ce que nous vons dit ailleurs, qu'il n'y a rien de lus rare, ni en même tems de plus héroïque, que de voir d'un œil tranquille, & même avec joie, les actions glorieuses & les heureux succès de ceux qui sont avec nous dans la même





carriére. Il faloit en effet à Fabius un plus grand fonds de vertu pour se défendre de la jalousie, à la vûe d'un mérite qui pouvoit effacer le sien, qu'il ne lui en avoit falu dans l'affaire de Minucius, pour garder la modération envers un rival, sur lequel il sentoit qu'il avoit tout l'avantage du côté du mérite.

## ANNIBAL ET SCIPION.

J'AI CRU devoir joindre ici ces deux grands hommes, & pour ainsi dire les mettre encore aux prises ensemble, parce qu'aiant l'un & l'autre de grandes qualités qui leur sont communes, en les raprochant ainsi, il sera plus facile de connoitre leurs caractéres, & de juger auquel des deux on doit donner la préférence. Je n'entreprens pas néanmoins d'en faire une comparaison exacte, mais seulement d'en marquer les principaux traits. J'examinerai dans ce paralléle les vertus militaires, & les vertus morales & politiques : ce qui fait le grand Capitaine, & ce qui fait l'honnête homme.

## §. I. Vertus Militaires.

### 1. *Etendue d'esprit pour former & exécuter de grands desseins.*

Je commence par cette qualité, parce que c'est, à proprement parler, elle qui fait les grands hommes, & qui a le plus de part au succès des affaires : c'est ce que Polybe appelle, comme je l'ai déja remarqué, σὺν νῷ πράττειν τὸ προτεθέν. Elle consiste à voir de grandes vûes ; à se former de bien un plan ; à se proposer un but & un dessein dont on ne s'écarte jamais ; à prendre toutes les mesures, & à préparer tous les moiens nécessaires pour le faire réussir ; à savoir saisir les momens favorables de l'occasion, qui passent rapidement, & ne se remontrent plus ; à faire rentrer dans son plan les accidens même subits & imprévûs ; en un mot, à prévoir tout, & à veiller à tout, sans se troubler ni se déconcerter par aucun événement. Car, comme le remarque le même Polybe, à peine le concours de toutes les mesures le plus sagement concertées & exécutées, est-il suffisant pour faire réussir un dessein ; au lieu que souvent l'omission

*Pag. 552.*

*Pag. 552.*

d'une ſeule, quelque légére qu'elle paroiſſe, ſuffit pour en empécher le ſuccès.

Tel fut le caractére d'Annibal & de Scipion. Tous deux formérent un projet grand, hardi, ſingulier, d'une vaſte étendue, d'une longue ſuite, capable de troubler les plus fortes têtes, mais ſeul ſalutaire, & ſeul déciſif.

Annibal, dès le commencement de la guerre, comprit que le ſeul moien de vaincre les Romains, étoit de les aller attaquer dans leur propre pays. Il diſpoſa tout de loin pour ce grand deſſein. Il prévit toutes les difficultés & tous les obſtacles. Le paſſage des Alpes ne l'arréta point. Un Capitaine ſi ſage, comme l'obſerve Polybe, n'auroit eu garde de s'y engager, ſi auparavant il ne s'étoit aſſuré que ces montagnes n'étoient point impraticables. Le ſuccès répondit à ſes vûes. On ſait quelle fut la rapidité de ſes victoires, & combien Rome ſe vit près de ſa perte.

*Pag.* 101. *n.* 2.

Scipion forma un deſſein qui ne paroiſſoit guéres moins hardi, mais qui eut un ſuccès plus heureux : ce fut d'attaquer l'Afrique dans l'Afrique même. Que d'obſtacles ſembloient s'oppoſer à ce deſſein ! N'étoit-il pas naturel

iſoit-on, de défendre ſon pays, avant ue d'attaquer celui de l'ennemi, & 'aſſurer la paix dans l'Italie, avant ue de porter la guerre en Afrique ? Quelle reſſource reſteroit-il à l'Emire, ſi Annibal vainqueur marchoit ontre Rome ? Seroit-il tems pour lors le rappeller à ſon ſecours le Conul ? Que deviendroit Scipion & ſon rmée, s'il venoit à perdre une baaille ? & que ne devoit-on pas crainlre des Carthaginois & de leurs Alliés réunis tous enſemble, & combattant pour leur liberté & pour leur vie ſous es yeux de leurs femmes, de leurs enfans, & de leur patrie ? C'étoient les réflexions de Fabius, qui paroiſſoient fort plauſibles, mais qui n'arrétérent point Scipion ; & le ſuccès de l'entrepriſe fit aſſez voir avec quelle ſageſſe elle avoit été formée, & avec quelle habileté elle fut conduite : & l'on reconnut que dans les actions de ce grand homme rien ne venoit du hazard, mais que tout étoit l'effet d'un ſolide raiſonnement, & d'une prudence conſommée, ce qui fait le capitaine, au lieu que les coups de main ne font que le ſoldat.

## 2. *Profond ſecret.*

UN DES MOIENS les plus ſûrs de fair réuſſir une entrepriſe, eſt le ſecret; &
*Pag.* 552. Polybe veut qu'un Général ſoit tellement impénétrable ſur cet article, qu non ſeulement l'amitié ni la familiarit la plus intime ne puiſſe jamais arrache de lui une ſeule parole indiſcrette, mai qu'il ne ſoit pas poſſible même à la plu ſubtile curioſité de rien découvrir ſu ſon viſage, ni dans ſon air, de ce qu'i a dans l'eſprit.

Le ſiége de Carthagéne fut la premiére entrepriſe de Scipion en Eſpagne, & comme le premier degré à toutes ſes autres conquêtes. Il ne s'en ouvrit qu'à Lélius ſeul; & il ne le mit dans ſa confidence, que parce que cela étoit abſolument néceſſaire. Ce ne put être auſſi que par le ſilence, & par un profond ſecret, que réuſſit une autre entrepriſe encore plus importante, & qui entraîna la conquête de l'Afrique, lorſque Scipion brula de nuit les deux camps & tailla en piéces les deux armées des ennemis.

Les fréquens ſuccès qu'eut Annibal à dreſſer des embuſcades aux Romains, & à y faire périr tant de Généraux

vec leurs meilleures troupes ; à leur érober ſes marches ; à les ſurprendre ar des attaques imprévues ; à ſe por- r d'un endroit de l'Italie à l'autre, ns y trouver d'obſtacles de la part des nnemis, ſont une preuve du profond ecret avec lequel il concertoit & exé- utoit toutes ſes entrepriſes. La ruſe, a fineſſe, le ſtratagême, étoit ſon ta- ent dominant ; & tout cela ne peut éuſſir que par un ſecret impénétrable.

3. *Bien connoitre le caractére des Chefs contre qui l'on a à combattre.*

C'EST une grande habileté, & une partie importante de la ſcience mili- taire, de bien connoitre le caractére des Généraux qui commandent l'ar- mée ennemie, & de ſavoir profiter de leurs défauts. Car, dit Polybe, c'eſt l'ignorance ou la négligence des Chefs qui fait échouer la plupart des entrepriſes. Annibal poſſédoit cette ſcience en perfection ; & l'on peut dire que ſon attention continuelle & ſuivie à étudier le génie des Géné- raux Romains, fut l'une des prin- cipales cauſes qui lui firent gagner les batailles de Trébie & de Thraſy-

méne.[a] Il ſavoit ce qui ſe paſſoit dans le camp ennemi, comme ce qui ſe faiſoit dans le ſien. Quand on eut envoié contre lui Paul & Varron, il fut bientôt informé du différent caractére de ces deux Chefs, & de leurs diviſions: *diſſimiles diſcordeſque imperitare;* & il ne manqua pas de profiter du caractére vif & bouillant de Varron en jettant un appas & une amorce à ſa témérité, par quelques légers avantages qu'il lui laiſſa remporter, qui furent ſuivis de la fameuſe défaite de Cannes.

Ce que Scipion apprit du peu de diſcipline que les Généraux des ennemis faiſoient garder dans leurs camps, fut ce qui lui donna la penſée d'y mettre le feu pendant la nuit : entrepriſe, dont le ſuccès lui valut la conquête de l'Afrique. *Hæc relata Scipioni ſpem fecerant, caſtra hoſtium per occaſionem incendendi.*

*Lib. 30. n. 3.*

### 4. *Entretenir dans les troupes une diſcipline exacte.*

LA DISCIPLINE militaire eſt comme l'ame de l'armée, qui en lie & unit en-

[a] Omnia ei hoſtium haud ſecus, quàm ſua, nota erant. *Liv. lib.* 22. *n.* 41.

Nec quicquam eorum quæ apud hoſtes agebantur, cum fallebat. *Ibid. n.* 28.

emble toutes les parties, qui les met n mouvement ou les tient en repos elon le beſoin, qui marque & diſtri- ue à chacune ſes fonctions, & qui les ontient toutes dans le devoir.

On convient que nos deux Géné- aux excellérent dans cette partie : mais l faut avouer que dans ce genre le mé- ite d'Annibal doit paroitre fort ſupé- ieur à celui de Scipion. Auſſi l'on a oujours regardé comme le dernier ef- fort, & comme le chef-d'œuvre de l'habileté militaire, qu'Annibal pen- dant ſeize ans qu'il fit la guerre dans une terre étrangére, ſi loin de ſa pa- trie, avec des ſuccès ſi différens, à la tête d'une armée compoſée, non de citoiens Carthaginois, mais d'un amas confus de pluſieurs nations, qui n'é- toient unies entr'elles ni par les coutu- mes, ni par le langage ; dont les habits, les armes, les cérémonies, les ſacri- fices, les dieux même étoient différens : qu'Annibal, dis-je, les ait tellement liées enſemble, qu'il ne ſe ſoit jamais élevé de ſédition ni entr'elles, ni con- tre lui, quoique ſouvent les vivres leur euſſent manqué, & que le paie- ment de leur ſolde eût été pluſieurs fois différé. Combien faloit-il pour cela

*Liv. lib. 23 n. 12.*

que la discipline fût solidement établie, & inviolablement observée parmi les troupes !

### 5. *Vivre d'une maniére simple, modeste, frugale, laborieuse.*

C'EST un bien mauvais goût, & qui marque peu d'élévation d'esprit, & peu de noblesse d'ame, que de faire consister la grandeur d'un Officier ou d'un Général dans la magnificence des équipages, des meubles, des habits, de la table. Comment des choses si frivoles ont-elles pu devenir des vertus militaires ? Que suppose-t-elles, sinon de grandes richesses ? & ces richesses sont-elles toujours la preuve d'un mérite solide, & le fruit de la vertu ? C'est la honte de la raison & du bon sens, c'est la dégradation d'un peuple aussi belliqueux que le nôtre, que de nous réduire aux mœurs & aux coutumes des Perses, en introduisant le luxe des villes dans le camp & dans les armées. Le tems, les soins, les dépenses que tout cet attirail entraîne nécessairement après soi, un Officier, un Commandant, ne trouvent-ils point à quoi les mieux emploier, &

e les doivent-ils pas à leur patrie ?
es anciens Capitaines penſoient &
giſſoient bien autrement.

Tite-Live fait d'Annibal un éloge,
ont je ne ſai ſi pluſieurs de nos Offi-
iers ne croiroient pas devoir rougir.
» Il n'y avoit point de travail, dit-il,
» qui pût laſſer ſon corps ou abbattre
» ſon eſprit. Il ſupportoit également le
» froid & le chaud. C'étoit la néceſ-
» ſité & le beſoin, non le plaiſir, qui
» régloient ſon boire & ſon manger. Il
» n'avoit point d'heure marquée pour
» dormir : il donnoit au ſommeil le
» tems que lui laiſſoient les affaires, &
» il ne ſe le procuroit point par le ſi-
» lence, ni par la molleſſe de ſon lit.
» On le trouvoit ſouvent couché par
» terre dans une caſaque de ſoldat par-
» mi les ſentinelles & les corps de gar-
» de. Il ſe diſtinguoit de ſes égaux, non
» par la magnificence de ſes habits, mais
» par la bonté de ſes chevaux & de ſes
» armes. «

Polybe, après avoir loué Scipion
ſur les vertus éclatantes qu'on ad-
miroit en lui, ſa libéralité, ſa ma-
gnificence, ſa grandeur d'ame ; ajou-
te que ceux qui le connoiſſoient de
près, n'admiroient pas moins en

lui [a] la vie ſobre & frugale qu'il menoit, qui le mettoit en état de donner toute ſon application aux affaires publiques. Il n'étoit pas fort occupé de ſa parure. Elle étoit mâle & militaire, fort convenable à ſa taille, qui étoit grande & majeſtueuſe. *Præterquam quòd ſuapte natura multa majeſtas inerat, adornabat promiſſa cæſaries habituſque corporis, non cultus munditiis, ſed virilis verè ac militaris*: Ce que Sénéque nous dit de la ſimplicité de ſes bains, & de ſa maiſon de campagne, nous laiſſe à juger de ce qu'il étoit dans le camp, & à la tête des troupes.

*Liv. lib. 28. p. 35.*

*Senec. Epiſt. 86.*

C'eſt en menant de la ſorte une vie ſobre & frugale, que les Généraux peuvent remplir cette partie de leur devoir, que Cambyſe recommande à ſon fils Cyrus avec tant de ſoin, comme extrêmement propre à animer les troupes, & à leur faire aimer leurs Chefs; qui eſt de donner l'exemple du travail aux ſoldats, en ſupportant comme eux, & même plus qu'eux, le froid, le chaud, & la fatigue: [b] en quoi, dit-

*Xenoph. in Cyrop lib. 1.*

a Ἀγχίνους, ἢ ἁπλοῦς, ἢ τὴν διανοίαν περὶ τὸ προτεθὲν ἐντεταμένος. *Polyb. pag.* 577.

b Itaque ſemper Africanus (*c'eſt le ſecond Scipion*) Socraticum Xenophontem in manibus habebat: cujus imprimis laudabat illud, quòd diceret, eoſdem labores non eſſe æquè graves im-

i, la différence ſera toujours fort gran-
e entre le Général & le ſoldat, parce
ue celui-ci dans le travail n'y ſent que
travail & la peine; au lieu que l'au-
e, expoſé en ſpectacle aux yeux de
oute l'armée, y trouve l'honneur &
gloire; motifs qui diminuent beau-
oup du poids de la fatigue, & qui la
endent plus légére.

Ce n'eſt pas que Scipion fût ennemi
'une joie ſage & modérée. [a] Tite-Live,
n parlant de la réception honorable que
ui fit le Roi Philippe, lorſqu'il paſſa avec
on frere par ſes Etats pour marcher con-
re Antiochus, remarque que Scipion
fut très ſenſible, & qu'il admira dans
e Roi de Macédoine les maniéres gra-
ieuſes & inſinuantes dont il ſut aſſai-
onner les repas qu'il lui donna: qua-
ités, ajoute Tite-Live, que cet illuſtre
Romain, ſi grand dans tout le reſte,
rouvoit eſtimables, pourvû qu'elles ne
légénéraſſent point en luxe & en faſte.

eratori & militi, quòd ipſe honos laborem leviorem faceret imperatorum. *Cic. ib.* 2. *Tuſc. Quæſt. n.* 62.

[a] Venientes regio apparatu accepit, & proſecutus eſt Rex. Multa in eo & dexteritas & humanitas viſa, quæ commendabilia apud Africanum erant, virum, ſicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ ſine luxuria eſſet, non averſum. *Liv. lib.* 37. *n.* 7.

### *6. Savoir également emploier la force & la ruſe.*

CEQUE DIT Polybe eſt bien vrai qu'en fait de guerre la ruſe & la fineſſe peuvent beaucoup plus que la force ouverte & les deſſeins déclarés.

C'eſt ici le fort d'Annibal. Dans toutes ſes actions, dans toutes ſes entrepriſes, dans toutes les batailles qu'il donna, la ruſe & la fineſſe y eurent toujours la plus grande part. La maniére dont il trompa le plus aviſé & le plus prudent de tous les Chefs, en faiſant allumer de la paille aux cornes de deux mille beufs, pour ſe tirer d'un mauvais pas où il s'étoit engagé, ſuffiroit ſeule pour montrer combien Annibal étoit habile dans la ſcience des ſtratagêmes. Elle n'étoit pas non plus inconnue à Scipion; & ce qu'il fit pour bruler les deux camps des ennemis en Afrique, en eſt une grande preuve.

*Liv. lib. 22. n. 16. & 17.*

*Lib. 30. n. 3-6.*

### *7. Ne hazarder jamais ſa perſonne ſans néceſſité.*

*Pag. 603.* POLYBE établit comme une maxime eſſentielle & capitale pour un Commandant, que jamais il ne doit expoſer ſa perſonne, quand l'action n'eſ

pint générale & déciſive, & qu'alors
me il doit s'éloigner du danger le
ts qu'il lui eſt poſſible. Il fortifie
cte maxime par l'exemple con-
ire de Marcellus, dont la bravoure
énéraire, peu convenable à un Chef
ſon âge & de ſon expérience, lui
ûta la vie, & penſa ruiner l'Empire.
eſt à cette occaſion qu'il remarque
'Annibal, qu'on ne ſoupçonnera pas
s doute de timidité, & d'un trop
nd amour de la vie, dans tous les
mbats qu'il donna, eut toujours ſoin
mettre ſa perſonne en ſûreté. Et il *Pag.* 587.
t la même remarque au ſujet de Sci-
n, qui dans le ſiége de Carthagéne
obligé de paier de ſa perſonne, &
s'expoſer au danger, mais qui le fit
ec ſageſſe & circonſpection.

Plutarque, dans la comparaiſon qu'il
t de Pélopidas & de Marcellus, dit
e la bleſſure ou la mort d'un Géné-
ne doit pas être ſimplement un ac-
dent, mais un moien qui contribue
ſuccès, & qui influe dans la victoire
le ſalut de l'armée: ὁ πάτος, ἀλλὰ πράξις;
il regrette que les deux grands hom-
es dont il parle, aient ſacrifié à leur
leur toutes leurs autres vertus, en
odiguant ſans néceſſité leur ſang

& leur vie, & qu'ils ſoient morts po
eux-mêmes, & non pour la patrie
laquelle les Généraux ſont comptab
de leur mort, auſſi bien que de leur v

8. *Art & habileté dans les combats.*

IL FAUDROIT être du métier pc
faire remarquer dans les différens co
bats qu'ont donné Annibal & Scipio
leur habileté, leur adreſſe, leur p
ſence d'eſprit, leur attention à prc
ter de tous les mouvemens de l'enr
mi, de toutes les occaſions ſubites q
le hazard préſente, de toutes les c
conſtances du tems & du lieu, en
mot de tout ce qui peut contribue
la victoire. Je comprens bien qu'
homme de guerre doit prendre un gra
plaiſir à lire dans les bons Auteurs
deſcription de ces fameuſes batail
qui ont décidé du ſort de l'univer
auſſi bien que de la réputation des a
ciens Capitaines, & que c'eſt un gra
moien de ſe perfectionner dans
ſcience militaire, que d'étudier ſo
de tels maîtres, & de ſe mettre en ét
de profiter autant de leurs fautes, q
de leurs bonnes qualités. Mais de tel
réflexions paſſent mes forces, & n
me conviennent point.

*Avoir le talent de la parole, & savoir manier adroitement les esprits.*

JE METS cette qualité parmi les vertus guerriéres, parce qu'un Général doit l'être en tout, & que pour en remplir les fonctions, la langue, aussi bien que la tête & la main, est souvent pour lui un instrument nécessaire. C'est une des choses qu'Annibal estimoit le plus dans Pyrrhus : *artem etiam conciliandi sibi homines miram habuisse ;* & il mettoit ce talent de pair avec la parfaite connoissance de l'art militaire, par laquelle Pyrrhus se distinguoit le plus. *Liv. lib. 35. n. 14.*

A juger de nos deux Capitaines par les harangues que les Historiens nous en ont laissées, ils excelloient tous deux dans le talent de la parole : mais je ne sai si ces Historiens ne leur ont pas un peu prêté de leur éloquence. Quelques reparties fort ingénieuses d'Annibal, que l'Histoire nous a conservées, montrent qu'il avoit un fonds d'esprit excellent, & que la nature seule avoit fait en lui ce que l'art & l'étude font dans les autres. Pour Scipion, il avoit l'esprit plus cultivé ; & quoique son siécle ne fût pas encore aussi

poli que celui du second Scipion, fu
nommé l'Africain comme lui, son i
time liaison avec le poéte Ennius
avec qui il voulut avoir un tombea
commun, fait juger qu'il ne manquo
pas de goût pour les Belles-Lettre
*Liv. lib. 26. n. 19.* Quoi qu'il en soit, Tite-Live remarqu
que lorsqu'il fut arrivé en Espagn
pour y commander les troupes, dan
la premiére audience qu'il donna au
Députés de la province, il parla ave
un certain air de grandeur qui attire l
respect, & en même temsavecun air sim
ple & naturel qui persuade & qui ins
pire la confiance, de sorte que san
laisser échaper aucune parole qui ref
sentît le moins du monde la fierté, i
rassura d'abord tous les esprits, que l
vûe des maux passés tenoit encore dans
l'inquiétude & dans la crainte. Dans
une autre occasion, où Scipion se
trouva avec Asdrubal chez Syphax
*Lib. 28. n. 18.* pour traiter d'affaires, le même Histo-
rien observe que Scipion savoit manier
les esprits, & les tourner comme il
lui plaisoit avec tant de dextérité,
qu'il charma également son hôte & son
ennemi par la force & par les attraits
de son éloquence. Et le Carthaginois
avoua depuis, que cet entretien parti-

ıier lui avoit donné une plus haute
ce de Scipion, que ſes victoires &
e conquêtes ; & qu'il ne doutoit point
e Syphax & ſon roiaume ne fuſſent
a au pouvoir des Romains, tant
ipion avoit d'art & d'habileté pour
gner les eſprits. Un ſeul fait comme
ui-ci marque aſſez combien il impor-
aux perſonnes deſtinées à la profeſ-
n des armes, de cultiver avec ſoin
talent de la parole : & il eſt difficile
comprendre comment des Officiers,
i d'ailleurs peuvent avoir de grands
ens pour la guerre, paroiſſent quel-
efois avoir honte de ſavoir quelque
oſe au delà de leur métier.

## Conclusion.

Il s'agiroit maintenant de décider
tre Annibal & Scipion pour ce qui
garde les qualités militaires : mais une
le déciſion n'eſt point de mon reſ-
rt. J'entens dire qu'au jugement des
ns connoiſſeurs, Annibal eſt le Ca-
aine le plus conſommé qu'on ait vû
ns la ſcience de la guerre. C'eſt à ſon
ole en effet que les Romains ſe ſont
rfectionnés, après avoir fait leur
emier apprentiſſage contre Pyrrhus.
mais Général, il faut l'avouer, ne

ſut mieux ni profiter de l'avantage
terrain pour ranger une armée en
taille, ni mettre ſes troupes à l'uſ
où elles étoient les plus propres
dreſſer une embuſcade, ni trouver
reſſources dans ſes diſgraces, ni ma
tenir la diſcipline parmi tant de nati
différentes. Il tiroit de lui ſeul la ſu
ſiſtance de ſes troupes, la ſolde de
ſoldats, la remonte de ſa cavalerie,
recrues de ſon infanterie, & toutes
munitions néceſſaires pour ſoute
une groſſe guerre dans un pays él
gné, contre de puiſſans ennemis, p
dant l'eſpace de ſeize années conſéc
tives, & malgré une puiſſante facti
domeſtique qui lui refuſoit tout, &
traverſoit en tout. Voila certaineme
ce qu'on appelle un grand Général.

J'avoue auſſi, qu'à faire une ju
comparaiſon du deſſein d'Annibal,
de celui de Scipion, on doit conve
que le deſſein d'Annibal étoit plus ha
di, plus hazardeux, plus difficile, pl
deſtitué de reſſources. Il lui faloit tr
verſer les Gaules, qu'il devoit regard
comme ennemies; paſſer les Alpes, q
auroient paru inſurmontables à tout a
tre; établir le théatre de la guerre
milieu du pays ennemi, & dans le ſe

ne de l'Italie, où il n'avoit ni pla-
e, ni magasins, ni secours assuré, ni
érance de retraite. Ajoutez à cela
il attaquoit les Romains dans le tems
eleur plus grande vigueur, lorsque
rs troupes toutes fraîches, encore
es & animées par le succès de la
erre précédente, étoient pleines de
urage & de confiance. Pour Scipion,
l'avoit qu'un court trajet à faire de
ile en Afrique. Il avoit une puissan-
eflote, & il étoit maître de la mer. Il
nservoit une communication libre
ec la Sicile, d'où il tiroit à point
mmé toutes les munitions de guerre
de bouche. Il attaquoit les Cartha-
ois sur la fin d'une guerre, où ils
oient fait de grandes pertes, dans un
ms où leur puissance panchoit déja
rs son déclin, & où ils commen-
çient à être épuisés d'argent, d'hom-
es, & de courage. L'Espagne, la Sar-
igne, la Sicile leur avoient été en-
vées, & ils n'y pouvoient plus faire
diversion contre les Romains. L'ar-
ée d'Asdrubal venoit d'être taillée en
pièces: celle d'Annibal étoit extréme-
ent affoiblie par plusieurs échecs, &
r une disette presque générale de
utes choses. Toutes ces circonstan-

ces paroiſſoient donner un grand ava
tage à Annibal au deſſus de Scipion.

Mais deux difficultés m'arrétent
l'une tirée des Chefs qu'il a vaincu
l'autre des fautes qu'il a commiſes.

Ne peut-on pas dire que ces fame
ſes victoires, qui ont rendu ſi céléb
le nom d'Annibal, il les a dues auta
à l'imprudence & à la témérité d
Généraux Romains, qu'à ſa valeur
à ſa ſageſſe ? Quand on lui eut oppo
un Fabius, puis un Scipion, le pr
mier l'arréta tout court, & l'autre
vainquit.

On prétend que les deux fautes q
commit Annibal : la premiére, en
marchant pas droit à Rome, auſſit
après la bataille de Cannes, ſuppo
pourtant que ç'en ſoit une ; la ſeco
de, en laiſſant ſes troupes s'amollir
s'énerver à Capoue, doivent beau
coup diminuer de ſa réputation. C
ces fautes paroiſſent à quelques-u
eſſentielles, déciſives, irréparables,
toutes deux oppoſées à la principal
qualité d'un Général, qui eſt la tê
& le jugement. Pour Scipion, je ne ſa
che point que dans tout le tems qu'il
commandé les armées Romaines, o
lui ait reproché rien de ſemblable.

J

Je ne m'étonne donc pas de ce qu'Annibal, dans le jugement qu'il porta des généraux les plus accomplis, s'étant jugé à lui-même la troisiéme place après Alexandre & Pyrrhus, & Scipion lui aiant demandé ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vaincu, il lui répartit : Alors je prendrois le pas au dessus d'Alexandre & de Pyrrhus, & de tous les Généraux qui ont jamais été. [a] Louange fine & délicate, & bien flateuse pour Scipion, qu'elle distinguoit de tous les autres Capitaines, comme supérieur à tous, & comme ne devant être mis en comparaison avec aucun !

## §. II. VERTUS MORALES ET CIVILES.

C'EST ICI le triomphe de Scipion, dont on vante avec raison la bonté, la douceur, la modération, la générosité, la justice, la chasteté même, & la religion : c'est ici, dis-je, son triomphe, ou plutôt celui de la vertu ; infiniment préférable à toutes les victoires, aux conquêtes, les dignités du monde,

[a] Et perplexum Punico responsum, & improvisum assentationis genus Scipionem movit, quòd è grege se Imperatorum velut inæstimabilem secrevisset. *Liv. lib.* 35. *n.* 14.

C'eſt la belle penſée de Tite-Live lorſqu'il parle de la délibération du Sénat aſſemblé, pour décider qui de tous les Romains étoit le plus homme de bien. *Haud parvæ rei judicium Senatus tenebat, qui vir optimus in civitate eſſet. Veram certè victoriam ejus rei ſibi quiſque mallet, quàm ulla imperia honoreſve ſuffragio ſeu Patrum ſeu plebis delatos.* *Liv. lib. 29. n. 14.*

Le Lecteur ne balancera pas beaucoup ici en faveur de qui il doit ſe déclarer, ſur tout s'il conſulte l'affreux portrait que Tite-Live nous a laiſſé d'Annibal. » De grands vices, dit ce Hiſtorien, après avoir fait ſon éloge » égaloient de ſi grandes vertus : une » cruauté inhumaine, une perfidie » plus que Carthaginoiſe, nul égard » pour la vérité ni pour ce qu'il y a de » plus ſaint, nulle crainte des dieux » nul reſpect pour les ſermens, nulle » religion. *Has tantas viri virtutes ingentia vitia æquabant : inhumana crudelitas, perfidia pluſquam Punica, nihil veri, nihil ſancti : nullus deûm metus nullum jusjurandum, nulla religio.* *Liv. lib. 21. n. 4.*

Voila un étrange portrait. Je ne ſais s'il eſt fidélement tiré d'après nature & ſi la prévention n'en a point beaucoup noirci les couleurs. Car en géné

il on peut ſoupçonner les Romains
e n'avoir pas rendu aſſez de juſtice à
nnibal, & d'en avoir dit beaucoup
e mal, parce qu'il leur en a beaucoup
it. Ni Polybe, ni Plutarque, qui a
ouvent occaſion de parler d'Annibal,
e lui donnent les vices horribles que
ite-Live lui impute. Les faits même
rportés par Tite-Live démentent ſon
ortrait. Pour ne parler que de ce ſeul
éfaut, * *nullus deûm metus, nulla re-*
*gio*, il y a preuve du contraire. Avant
ue de partir d'Eſpagne, il ſe tranſ-
orte juſqu'à Cadix pour s'acquitter
es vœux qu'il a faits à Hercule; & il
ui en fait de nouveaux, ſi ce dieu fa-
oriſe ſon entrepriſe. *Annibal Gades*
*rofectus, Herculi vota exolvit, noviſque ſe*
*bligat votis, ſi cetera proſperè eveniſſent.*
ſt-ce là la démarche d'un homme ſans
eligion & ſans dieu? Qu'eſt-ce qui
obligeoit de quitter ſon armée, pour
ntreprendre un ſi long pélerinage? Si
'étoit hypocriſie, pour impoſer à des
euples ſuperſtitieux, il y auroit eu
lus de gain pour lui à prendre ce maſ-
ue de religion à la vûe de toutes ſes
oupes aſſemblées, comme faiſoient
s Romains dans les luſtrations de leurs
rmées. Bientôt après Annibal a une

* *Nulle crainte des dieux, nulle religion.*

*Liv. lib. 21. n. 21.*

*Ib. n. 12.*

vision, qu'il croit lui venir de la part des dieux qui lui annoncent l'avenir, & le succès de son entreprise. Il passa plusieurs années près du riche temple de Junon Lacinia ; & non seulement il n'en enleva rien dans les plus pressans besoins de son armée, mais il en prit tant de soin, quoiqu'il fût hors de la ville, que jamais aucun de ses soldats n'en tira rien furtivement : & lui-
*Lib.28.n.46.* même, avant que de partir d'Italie, y laissa un superbe monument. Il eut le même respect pour tous les autres temples ; & il n'est marqué nulle part, ce me semble, que ses troupes en aient jamais pillé aucun dans la confusion d'une guerre mêlée de tant d'événe-
*Lib 26.n.11.* mens. C'étoit reconnoitre bien clairement la puissance de la divinité, que de déclarer, comme il fit, que les dieux lui ôtoient tantôt la pensée, tan-
*Lib.23.n.33.* tôt le pouvoir de prendre Rome. Dans le traité qu'il fait avec Philippe, * après avoir attesté ses dieux, il marque clairement que c'est de leur protection qu'il attend tout le succès de ses ar-
*Lib.39.n.51.* mes. Et enfin, en mourant, il invoque tous les dieux vengeurs de l'hospitalité. Tous ces faits, & plusieurs autres, détruisent absolument le crime

* *Polybe rapporte cette circonstance.*

l'irréligion dont Tite-Live le charge. Il en eſt de même de ſes parjures & de ſes infidélités dans les traités. Je ne ſache pas qu'il en ait violé aucun, quoique cela ſoit arrivé aux Carthaginois, mais ſans ſa participation. Quoi qu'il en ſoit, je ne ferai point ici le paralléle de ces deux Capitaines, par raport aux vertus civiles & morales. Je me contenterai d'en raporter quelques-unes de celles qui ont le plus brillé dans Scipion.

1. *Généroſité, libéralité.*

C'EST-LA la vertu des grandes ames, comme l'amour de l'argent eſt le vice des ames baſſes & ſans honneur. Scipion connoiſſoit le véritable prix de l'argent, qui eſt de s'en faire des amis, & d'acheter des hommes. Les largeſſes qu'il ſut faire à propos, les rançons qu'il rendit généreuſement à ceux qui venoient racheter leurs enfans ou leurs proches, lui gagnérent preſqu'autant de peuples que ſes victoires. Il entroit par là dans les vûes & dans le caractére du peuple Romain, qui aimoit mieux, comme il le dit lui-même, s'attacher les hommes par les bienfaits, que par la crainte : *qui beneficio* *Liv. lib. 26 n. 50.*

*quàm metu obligare homines mali*

2. *Bonté, douceur.*

ON NE PEUT pas faire du bien à tous mais on peut témoigner de la bonté à tous. C'eſt une monnoie dont pluſieurs ſe contentent, & qui n'épuiſe point les tréſors du Général.

Scipion avoit un talent merveilleux pour ſe concilier les eſprits, & pour gagner les cœurs, par des maniéres douces, honnêtes, prévenantes.

Il traitoit les Officiers avec politeſſe, faiſoit valoir leurs ſervices, relevoit leurs belles actions, les combloit de préſens ou de louanges, & en uſoit ainſi avec ceux-là même qui auroient pu exciter en lui quelque mouvement de jalouſie, s'il en eût été capable. Il tint toujours auprès de lui avec honneur Marcius, ce célébre Officier, qui après la mort de ſon pere & de ſon oncle avoit maintenu les affaires d'Eſpagne, montrant par là, dit l'Hiſtorien, combien il étoit éloigné de craindre que quelqu'un ne lui fît ombrage : *ut facilè appareret nihil minùs quàm vereri, ne quis obſtaret gloriæ ſuæ.* *Lib. 26. n. 20.*

Il ſavoit aſſaiſonner les réprimandes mêmes d'un air de bonté & de cordia-

té, qui les rendoit aimables. Celle qu'il fut obligé de faire à Masiniſſa, qui, aveuglé par ſa paſſion, avoit épouſé Sophonisbe, l'ennemie déclarée du peuple Romain, eſt un modéle achevé de la maniére dont on doit ſe conduire & parler dans des conjonctures auſſi délicates. On y voit emploiées toutes les finesſes de l'éloquence, toutes les précautions de la prudence & de la ſageſſe, tous les ménagemens de l'amitié, toute la dignité & la nobleſſe du commandement, ſans aucun air de fierté. *Lib. 30. n. 14*

Sa bonté éclatoit juſques dans les châtimens. Il ne les emploia qu'une fois, & bien malgré lui. Ce fut dans la ſédition de Sucrone, qui demandoit néceſſairement qu'on en fît un exemple. » Il avoit cru, dit-il, s'arracher » à lui-même ſes propres entrailles, » lorſqu'il ſe vit obligé d'expier par la » mort de trente hommes la faute de » huit mille. « Il eſt remarquable que Scipion ici ne ſe ſert pas de ces mots, *ſcelus*, *crimen*, *facinus*, mais du mot *noxa*, qui eſt beaucoup plus doux, & ſignifie *une faute*. Encore n'oſe-t-il

a Tum ſe haud ſecus quàm viſcera ſecantem ua, cum gemitu & la rymis triginta hominum capitibus expiaſſe octo millium ſeu imprudentiam, ſeu noxam. *Lib.* 28. *n.* 32.

décider si c'est une faute : & il laisse liberté de penser que ce n'a été qu'un imprudence & une légéreté : *octo milium seu imprudentiam, seu noxam.*

Il estimoit infiniment plus de contribuer à la conservation d'un seul citoien, que de faire mourir mille ennemis. [a] Capitolin remarque que l'Empereur Antoninus Pius répétoit souvent cette maxime de Scipion, & la mettoit en pratique.

### 3. *Justice.*

L'EXERCICE de cette vertu est proprement la fonction de ceux qui sont constitués en dignité & en autorité. C'est par elle que Scipion rendit la domination Romaine si douce & si agréable aux Alliés & aux nations conquises, & qu'il se fit lui-même aimer si tendrement par les peuples, qui le regardoient comme leur protecteur & leur pere. Il faloit qu'il eût un grand zéle pour la justice, puisqu'il se piqua de la rendre aux ennemis mêmes, après une action qui les en rendoit tout-à-fait indignes. Les Carthaginois, pendant

a Antoninus Pius Scipionis sententiam frequentabat, qua ille dicebat, malle se unum civem servare, quàm mille hostes occidere. *Capitol. cap. 9.*

ne tréve qu'on avoit accordée à leurs
ıſtantes priéres, prirent & pillérent
u ſû & par l'ordre de la République,
uelques vaiſſeaux Romains qui s'é-
oient mis en mer : & pour mettre le
omble à l'inſulte, les Ambaſſadeurs
qu'on avoit envoiés à Carthage pour
n porter les plaintes, furent attaqués
ı leur retour, & preſque pris par Aſ-
lrubal. Les Ambaſſadeurs de Carthage,
ui revenoient de Rome, étoient tom-
bés entre les mains de Scipion. On le
preſſoit d'uſer du droit de repréſailles. [a]
» Non, dit-il. Quoique les Carthagi-
» nois aient violé non ſeulement la foi
» de la tréve, mais encore le droit des
» gens dans la perſonne de nos Ambaſ-
» ſadeurs, je ne traiterai point les leurs
» d'une maniére qui ſoit indigne, ou
» des principes de la grandeur Ro-
» maine, ou des régles de modération
» que j'ai toujours ſuivies juſqu'ici. «

### 4. *Grandeur d'ame.*

ELLE éclatoit dans toutes les actions, & preſque dans toutes les paroles de

[a] Et ſi non induciarum modò fides à Carthaginienſibus, ſed etiam jus gentium in legatis violatum eſſet : tamen ſe nihil nec inſtitutis populi Romani nec ſuis moribus indignum in iis factum eſſe. *Lib.* 30. *n.* 25.

Scipion. Mais les peuples d'Eſpagne e furent ſur tout frapés, lorſqu'il refu le nom de Roi qu'ils lui offroient charmés de ſa valeur & de ſa généro ſité. Ils ſentirent, dit Tite-Live quelle grandeur d'ame il y avoit à re garder ainſi avec mépris & dédain u titre, qui eſt l'objet de l'admiration & des deſirs du reſte des mortels.

*Lib.* 38, C'eſt avec ce même air de grandeur qu'étant obligé de ſe défendre devan le peuple, il parla ſi noblement de ſe expéditions militaires ; & qu'au lieu de faire une timide apologie de ſa con duite, il marcha vers le Capitole, ſui vi de tout le Peuple, pour y remercie les dieux des victoires qu'ils lui avoien fait remporter.

### 5. *Chaſteté.*

A PEINE pouvons-nous comprendre qu'un payen ait porté l'amour de cette vertu, auſſi loin que l'a fait Scipion. L'hiſtoire de cette jeune Princeſſe d'une ſi rare beauté, qui fut gardée chez l comme elle l'auroit été dans la maiſon de ſon pere, eſt connue de tout le

a Senſere etiam barbari, tales ſtuperent, id ex tam magnitudinem animi, cujus alto faſtigio aſpernantis miraculo nominis alii mor- | *Lib.* 27. *n.* 19.

monde. Je l'ai raportée ailleurs, auſſi bien que le beau diſcours qu'il tint à Maſiniſſa ſur la même matiére.

### 6. *Religion.*

J'AI SOUVENT cité le célébre entretien de Cambyſe Roi de Perſe, avec ſon fils Cyrus, que l'on regarde avec raiſon comme un abrégé des plus utiles leçons qu'on puiſſe donner à quiconque doit commander les armées, ou être emploié au gouvernement. Cet excellent diſcours commence & finit par ce qui regarde la religion, comme ſi tous les autres avis ſans celui-là devoient être inutiles. Cambyſe recommande à ſon fils avant tout & ſur tout de s'acquitter religieuſement de tous les devoirs que la Divinité exige des hommes : de ne former jamais aucune entrepriſe petite ou grande, ſans conſulter les dieux : de commencer toutes ſes actions par implorer leur ſecours, & de les faire ſuivre par des actions de graces ; tout bon ſuccès venant de leur protection, qui n'eſt dûe à perſonne, & devant par conſéquent leur être raporté. C'eſt en effet ce que Cyrus pratiqua toujours très exactement, comme nous l'avons déja remarqué en

parlant de ce Prince : & il avoue lui-même dans l'entretien dont ceci eſt tiré, qu'il part pour ſa premiére campagne plein de confiance dans la bonté des dieux, parce qu'il peut ſe rendre à lui-même ce témoignage qu'il n'a jamais négligé leur culte.

Je ne ſai ſi notre Scipion avoit lu la Cyropédie, comme cela eſt certain du ſecond, qui en faiſoit ſon étude ordinaire ; mais il eſt viſible qu'il a imité en tout Cyrus, & ſur tout dans le culte des dieux. Depuis qu'il eut pris la robe virile, c'eſt-à-dire depuis l'âge de dix-ſept ans, il ne commença jamais aucune affaire, ſoit publique, ſoit particuliére, ſans avoir auparavant été au Capitole, pour implorer le ſecours de Jupiter. On voit dans Tite-Live la priére ſolennelle qu'il fit aux dieux en partant de Sicile pour l'Afrique : & le même Hiſtorien ne manque pas de faire remarquer qu'auſſitôt après la priſe de Carthagéne, il remercia publiquement les dieux de l'heureux ſuccès de cette entrepriſe : *Poſtero die, militibus navalibuſque ſociis convocatis, primùm diis immortalibus laudeſque & grates egit.*

*Liv. lib. 26. n. 19.*

*Lib. 29. n. 27.*

*Lib. 26. n. 48*

Il ne s'agit pas ici d'examiner quelle

oit cette religion, ou de Cyrus, ou
e Scipion. On ſait bien qu'elle ne pou-
oit être que fauſſe. Mais l'exemple
u'il donne à tous les Commandans
& à tous les hommes de commencer
& de terminer toutes leurs actions par
a priére & par l'action de graces,
'en eſt que plus fort. Car que n'au-
oient-ils point dit & fait, s'ils avoient
té comme nous éclairés des lumiéres
e la vraie religion, & s'ils avoient
u le bonheur de connoitre le vérita-
le Dieu ? Après de tels exemples,
uelle honte ſeroit-ce pour des Gé-
éraux Chrétiens, de n'oſer paroitre
uſſi religieux que ces anciens Ca-
itaines du paganiſme !

## ARTICLE II.

### PRINCIPAUX CARACTERES, *& principales vertus des Romains, par raport à la guerre.*

L'ESPACE de tems dont j'ai raporté
'hiſtoire en abrégé, & que Polybe
voit choiſi pour celle qu'il a écrite,
été, comme je l'ai déja dit, le beau
ems de la République Romaine, qui
rendu Rome la maitreſſe de l'univers;
& qui a forcé toutes les nations à re- *Polyb. p. 160.*

connoitre qu'un peuple ſi ſupérieur en mérite & en vertu, devoit l'être auſſi en puiſſance & en autorité. C'eſt en effet après ce tems que la puiſſance Romaine, qui avoit lutté pluſieurs ſiécles avec ſes voiſins dans un terrain aſſez étroit, ſe répandit au dehors comme un fleuve & comme une mer qui a rompu ſes digues, & inonda preſque les trois parties du monde avec une rapidité incroiable.

Plutarque, dans un traité qui a pour titre *De la fortune des Romains*, fait un magnifique portrait de la grandeur de l'Empire Romain, dont on ne ſera pas fâché de voir ici une partie. Les plus puiſſantes nations du monde, dit-il, s'étant diſputé l'empire avec les derniers efforts, une confuſion horrible a lontems régné dans l'univers juſqu'à ce que la République Romaine aiant réuni ſous elle les peuples & les roiaumes, tout enfin a pris une aſſiette ferme & une conſiſtance aſſurée ſous un gouvernement, qui, embraſſant preſque toutes les parties de la terre, les a fait jouir à ſon ombre des fruits du bon ordre & de la paix, par le miniſtére des grands hommes qu'elle a portés, en qui brilloient toutes les vertus...

près avoir dit que la rapidité avec
quelle Rome s'eſt étendue, ne vient
s des hommes, mais de Dieu, il
oute : Rome ne meſure plus ſes vic-
oires ſur la multitude des morts, ſur
grandeur des dépouilles, ſur le nom-
re des villes emportées. Ses exploits
éformais ſe terminent à aſſervir des
ations, à aſſujettir des roiaumes, à
onquérir de grandes iſles & de vaſtes
ontrées. On n'y voit plus que triom-
hes ſur triomphes, & conquêtes ſur
onquêtes. Un ſeul coup abbat Phi-
ppe. Un autre coup chaſſe d'Aſie le
rand Antiochus. Dans la même année
n mois lui ſuffit pour faire la con-
uête de la Macédoine, un autre pour
aire celle du roiaume d'Illyrie, &
our mettre aux fers leurs * deux rois.
Un ** ſeul de ſes Capitaines, dans le
ours d'une même expédition, ſoumet
ſon pouvoir l'Arménie, le Pont, la
yrie, la Paleſtine, l'Arabie, les Alba-
iens, les Ibéres, & porte les bornes
e ſa domination juſqu'à la mer Caſ-
ienne & à la mer Rouge. Et ce qui
ſt bien remarquable, ajoute le même
uteur, c'eſt que cet heureux Génie
e Rome ne l'a pas favoriſé ſeulement
our quelques jours, & pour un court

* *Perſée & Gentius.*
** *Pompée*

eſpace de tems, ni ſimplement ou pa
terre ou par mer, ni après de lents et
forts & de longs délais, & ne l'a poin
quitté rapidement, comme tout cel
eſt arrivé dans les autres Empires : mai
né en quelque ſorte & accru avec Ro
me, il y a établi & fixé ſa demeure, i
toujours préſidé à ſon gouvernement
en a toujours réglé la conduite, & lu
a conſtamment procuré de glorieu
ſuccès, en guerre & en paix, par terr
& par mer, contre les Barbares & con
tre les Grecs.

Cet établiſſement de l'Empire Ro-
main, le plus grand & le plus puiſſant
*Pag. 64.* qui ait jamais été, ne fut point, dit Po-
lybe, l'effet du hazard. Ce fut le fruit
du mérite & de la vertu : ce fut la ſuite
de deſſeins concertés avec ſageſſe, exé-
cutés avec courage, & conduits à leur
fin avec une habileté & une attention
*Pag. 160.* qui ne ſe démentit jamais. Il eſt donc
utile & important, continue-t-il, d'e-
xaminer quels furent du côté des vain-
queurs les principes de conduite avant
& après la victoire, quelles furent les
diſpoſitions des peuples à leur égard ;
& ce qu'on penſoit de ceux qui te-
noient le gouvernail de la République.

Nous avons vû quels ont été les

gnds hommes qui ont contribué pendnt cet intervalle de tems à l'aggrandſement de l'Empire Romain. Il nous rſte à conſidérer quel a été l'eſprit & l caractére du peuple Romain même.

Nous en trouvons un magnifique prtrait dans Salluſte. [a] » Il ne faut pas croire, fait-il dire à Caton, que ce ſoit par de nombreuſes armées que nos ancêtres ont ſi fort augmenté la puiſſance de Rome. D'autres avantages les ont rendu véritablement grands, & la République avec eux : au dedans, une vie laborieuſe ; au dehors, un gouvernement juſte & ſage ; dans les délibérations, un eſprit exemt de paſſions & de vices..... Dans le camp, comme dans la ville, dit ailleurs le même Hiſtorien, les bonnes mœurs & les bonnes maximes dominoient ; & le ſouverain empire qu'avoient ſur les Romains la juſtice & la vertu, étoit moins l'effet

a Nolite exiſtimare mares noſtros armis remp. parva magnam feciſſe... ia fuere, quæ illos mags fecere, quæ nobis nulſunt : domi induſtria, ris juſtum imperium ; imus in conſulendo liber, que delicto neque lubii obnoxius, *Salluſt. in bello Catilin.*

Domi militiæque boni mores colebantur. . . . Jus bonumque apud eos non legibus magis quàm natura valebat. . . Duabus his artibus, audacia in bello, ubi pax evenerat æquitate, ſeque remque publicam curabant. *Ibid.*

» des loix, que de leur bon naturel
» Enfin ils se soutenoient eux & la Ré
» publique par deux moiens : en guerr
» par la hardiesse & le courage ; e
» paix, par la justice & la modér
» tion. «

Il ne faut pas conclure de ce que d
ici Salluste de ces belles années de
République, & de ce que nous en d
rons nous-mêmes dans la suite, qu
tous les Romains alors, ni même
plus grand nombre, fussent tels. C'
toit-là l'esprit de la République, l'e
prit de ceux qui gouvernoient : & c
petit nombre entraînoit tous les autres
& produisoit ces merveilleux effets.

Il ne faut pas non plus s'imaginer qu
les vertus que nous faisons tant valoi
ici, fussent bien pures & bien solides
Nous les donnons pour ce qu'elles va
lent, c'est-à-dire pour des vertus Ro
maines, & non pour des vertus chré
tiennes. Et cependant quelque impar
faites qu'elles fussent : Dieu, selon l
remarque de S. Augustin, les a cou
ronnées par l'empire du monde : ré
compense digne des Romains, qui n'en
attendoient point d'autre, & aussi vai

a Ac mihi multa agitanti constabat, paucorum civium egregiam virtutem cuncta patravisse. *Ibid.*

n que leurs vertus. *Receperunt mercedem suam*, dit l'Evangile : *vani vanam*, purroit-on ajouter avec un Pere, qui p·le ainſi de ces illuſtres payens.

Après avoir pris ces précautions, & eiploié ces préſervatifs, il ne me reſte ps qu'à raporter les principales ver- s des Romains dans la guerre. Je le ai le plus ſuccinctement qu'il me ſera ſſible.

*Equité & ſage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.*

LES ROMAINS ne s'engageoient pas gérement ni témérairement dans une erre. Avant tout ils ſongeoient à ſe ndre les dieux favorables, n'attendant ſuccès que de leur protection, [a] & rſuadés que, comme ils préſidoient une maniére particuliére à l'événent des guerres, ils faiſoient toujours ncher la victoire du côté qui avoit our lui la juſtice & le bon droit. De venoit que jamais ils ne prenoient les mes, ſans avoir envoié chez les enneis des hérauts, qu'on nommoit *Feciales*, our leur expoſer leurs griefs, & leurs

Vicerunt dii hominef- ; & id, de quo verbis bigebatur, uter populus das rupiſſet, eventus bel- li, velut æquus, judex, unde jus ſtabat, ei victoriam dedit. *Liv. lib.* 21. *n.* 10.

ſujets de plainte ; & ce n'étoit que ſu
refus qu'ils faiſoient de donner ſatis
tion, qu'on leur déclaroit la guerre.
fut pour ne point manquer à ces cé
monies, qui chez eux faiſoient partie
la religion, qu'ils laiſſérent périr mi
rablement Sagonte, dont la ruine, co
me l'avoit prédit un ſage Carthagino
retomba ſur Carthage même, & entra
ſa perte. Les Romains uſérent de la m
me retenue à l'égard de Philippe, d'A
tiochus, & de Perſée, quoique c
Princes fuſſent les aggreſſeurs, & qu
euſſent depuis lontems violé les Trai
par pluſieurs infractions manifeſtes.

2. *Fermeté & & conſtance dans une ré
lution une fois priſe & arrêtée.*

[a] PLUS les Romains agiſſoient d'abo
avec lenteur & maturité, plus ils étoie
vifs & perſévérans dans l'exécution. l
ſiége de Capoue ſeul en ſeroit une gra
de preuve. Il avoit été réſolu chez l
Romains d'attaquer cette importan
ville, dont la révolte laiſſée impun
depuis pluſieurs années, ſembloit êt
la honte de Rome. Dans le tems qu

a Quo leniùs agunt, ſegniùs incipiunt : eo, cùm cœperint, vereor ne perſeverantiùs ſæviant. *Lib.* 2 *n.* 10.

tlie étoit ravagée par un ennemi tel
Annibal, & que les horreurs de la
rre s'y faisoient le plus sentir, ils
adonnérent tout, & quittérent An-
bl lui-même pour assiéger Capoue,
ls y envoiérent les deux Consuls
c chacun une armée. Le siége dura
i d'un an. Il n'y eut point d'efforts
ne fit Annibal pour sauver cette
e qui devoit lui être si chére. Enfin, *Liv. lib. 26. n. 13.*
r derniére tentative, il marche vers
ue avec une armée nombreuse. « Il
y a point, dit un citoien de Capoue,
bête si acharnée à sa proie, à qui
n ne la fasse lâcher, si l'on va vers
n antre pour enlever ses petits. Mais
pur les Romains, ni le siége de Rome,
les cris & les gémissemens de leurs
mmes & de leurs enfans qu'ils en-
ndoient presque de leur camp, n'ont
u les arracher du siége de Capoue. »
prise & la punition exemplaire de *Ibid. n. 16.*
e ville rebelle, firent connoitre à
univers la persévérance des Romains
poursuivre la vengeance d'Alliés in-
ides, & l'impuissance d'Annibal pour
ebarrir une ville qui s'étoit mise sous
protection.

Mais où ce caractére de fermeté & de
nstance me paroit le plus admirable

dans les Romains, c'eſt lorſqu'il s'agiſſ
de traiter de paix avec les ennemis. Dè
commencement de la guerre ils en m
quoient les conditions, & nul événeme
enſuite n'étoit capable d'y apporter a
cun changement. Ni des échecs qu'ils r
cevoient quelquefois n'en faiſoient ri
relâcher ; ni des victoires conſidérabl
qu'ils remportoient, n'y faiſoient ri
ajouter : tant ce Peuple étoit ferme
invariable dans ſes réſolutions, par
qu'il les croioit fondées en raiſon &
équité. Les traités qu'ils firent avec l
Carthaginois, & avec les trois Princ
dont la défaite ſuivit celle des Carthag
nois, furent tous de cette ſorte.

3. *Accoutumance aux pénibles travau
& aux exercices militaires ; ſévérité i
croiable pour la diſcipline ; diverſes r
compenſes du mérite.*

ON PEUT bien dire que les Romai
étoient un peuple de ſoldats, né & fo
mé pour la guerre, dont il tiroit tout
ſa gloire & toute ſa puiſſance, comm
il en faiſoit ſa principale occupatio
Ce n'étoient point des troupes ramaſſée
au hazard, mais des citoiens établis
Rome ou à la campagne, qui combat
toient pour l'Etat. Ils étoient endurci

travaux militaires dès l'âge le plus
re : *Robuſtus acri militia puer con-* *Horat.*
*ſut, &c.* C'eſt une choſe étonnante *Cic. Tuſc.*
voir de quels fardeaux ils étoient *quæſt. lib. 2.*
rgés dans une marche. Chaque ſol- *n. 37.*
portoit des vivres pour pluſieurs
rs, un pieu & quelquefois pluſieurs,
out ce qui lui étoit néceſſaire pour
ge de la vie ; ſans parler du bouclier,
épée, du caſque, qu'on ne comptoit
nt parmi les fardeaux, parce que les
es faiſoient comme partie du ſoldat
étoient regardées comme ſes mem-
s. Les longs ſiéges, les marches pé-
les, les expéditions éloignées, le
ds extraordinaire de leurs armes, de
rs bagages, & de leurs munitions,
ravail ordinaire de fortifier le camp,
ir des ſéjours très courts, & pluſieurs
rcices de cette nature très fatiguans,
pouvoient vaincre leur amour pour
loire de leur patrie ; & une patience
nvincible les mettoit en état de vain-
toute la terre.

IL EST aiſé de juger quelle impreſſion
oient fait ſur les eſprits ces ſanglantes
écutions, [a] où des peres & des Con-

[a] Quemadmodum . . . . ntum in te fuit, diſci- am militarem, qua ſte- tit ad hanc diem Romana res, ſolviſti . . . . nos potiùs noſtro delicto plectemur,

ſuls, pour maintenir & aſſurer la diſc
pline militaire, qu'ils regardoient cor
me le principal appui de l'Etat, s'étoie
cru obligés de répandre le ſang de leu
propres enfans, & des premiers Of
ciers de l'armée. Après de tels exe
ples, un ſimple ſoldat ne pouvoit p
ſe flater que ſa déſobéiſſance pût d
meurer impunie.

Mais ce qui rendoit les armées R
maines invincibles, étoit ce grand pri
cipe établi anciennement & gardé invi
lablement parmi les troupes, que c'
toit une honte ineffaçable & un crin
impardonnable pour un Romain, qu
de livrer ſes armes, & de ſe rendre v
lontairement à l'ennemi : principe q
ne laiſſoit aucun milieu entre la victoi
& la mort. Ainſi, quand après la batail
de Cannes on propoſa dans le Sénat d
racheter les ſoldats qui s'étoient rend
à Annibal au nombre de plus de hu
mille, quelque inſtance que fiſſent leu
parens, & quelque beſoin qu'eût alo
*Lib.22,n.60.* de troupes la République, on s'en ti
à la maxime ancienne de ne point ra
cheter les captifs, comme abſolume

quàm reſpublica tanto ſuo damno noſtra peccata luat. Triſte exemplum, ſed in poſterum ſalubre juventu erimus. *Lib.* 8. *n.* 7.

néceſſair

ceſſaire dans la conjoncture préſente
ur affermir & conſerver la diſcipline
litaire, & l'on aima mieux armer un
reil nombre d'eſclaves, que de donner
moindre atteinte à un principe qui
ſoit la ſureté de l'Etat. On comprit
n, dit Polybe, que la vûe d'Annibal, *Polyb. pag.*
ls l'offre qu'il faiſoit de rendre les pri- 500.
niers pour une certaine rançon, n'é-
t pas tant de tirer une ſomme d'argent
nſidérable, dont pourtant il avoit un
trême beſoin, que d'ôter aux trou-
s Romaines ce ſentiment & cet éguil-
n d'honneur & de gloire qu'elles por-
ent au combat, en leur faiſant entre-
ir une reſſource & une eſpérance de
ut pour ceux qui cédoient à l'ennemi.
Mais le Sénat, en rejettant abſolument
tte propoſition, voulut par ce refus
nfirmer autentiquement la loi an-
nne des Romains, ou de vaincre ou
mourir dans le combat. Une telle fer-
té, ajoute Polybe, & une telle gran-
ur d'ame, déconcertérent Annibal,
lui cauſérent plus de crainte & de
ſieur, que ſa victoire ne lui avoit cau-
de joie & d'eſpérance.

AJOUTEZ à ces différens motifs les

Τοῖς παρ' ἀυτοῖς ἐνομο- | ἢ θνήσκειν. *Ibid.*
θέσαι ἢ νικᾶν μαχομένους, |

marques d'honneur & les récompens
qui ſe donnoient publiquement apr
une bataille ou après quelque actio
importante, les louanges que les Gén
raux ſe faiſoient un devoir d'accord
aux Officiers & même aux ſimples ſo
dats, comme Tite-Livre le remarq
de Scipion, les témoignages glorie
qu'ils rendoient en plein Sénat au reto
de la campagne à ceux qui s'étoient
plus diſtingués. Tout cela jettoit da
les troupes une ardeur, une émulatio
un courage qu'on ne peut exprime
Par là de ſimples Officiers acqueroie
le mérite d'un Général, comme on le v
dans une occaſion importante, qui co
ſerva l'Eſpagne aux Romains. Après
mort des deux Scipions, les affaires p
*Lib. 25. n. 37.* roiſſoient abſolument déſeſpérées. U
ſimple Chevalier Romain encore fo
jeune, mais d'un courage & d'une gra
deur d'ame audeſſus de ſon âge & de
condition, qui avoit ſervi pluſieurs a
nées ſous Cn. Scipion, & avoit appr
ſous lui la ſcience militaire, fut cho
d'un commun conſentement pour Ch
& par une hardieſſe accompagnée
prudence ſauva l'armée. C'eſt ce Ma
cius, dont notre Scipion fit tant de c
quand il fut arrivé en Eſpagne, & qu

lingua toujours dans la suite d'une
nière particuliére. Voila comment
habiles Officiers se formoient sous d'ha-
es Commandans.

### 4. *Clémence & modération dans la victoire.*

C'ETOIT la maxime des Romains, de
iter avec bonté & avec clémence les
uples & les Princes qui se soumet-
ent, comme aussi de faire sentir tout
poids de leur grandeur & de leur puis-
ce à ceux qui osoient résister. C'est
que le Poéte a si bien marqué par ce
rs, qu'on peut regarder comme la de-
se du peuple Romain :

Parcere subjectis, & debellare superbos. *Æn. lib. 6. v. 853.*

1°. Quelque irrités qu'ils fussent con-
les Carthaginois, quand leurs Dé-
tés parurent dans le Sénat en qualité
supplians, & que d'un ton humble
touchant ils implorérent la miséri-
rde du Peuple Romain, alors les sen-
nens de vengeance & de colére firent
ce à ceux de bonté & de clémence ;
la paix leur fut accordée, quoiqu'as-
rément il n'eût pas été difficile aux
omains de détruire Carthage, & d'a-
ever la conquête de l'Afrique. Ce fut

dans cette occaſion qu'Aſdrubal, ſurnommé Hœdus, qui portoit la parole comme Chef des Députés, fit un diſcours ſi flateur pour le Peuple Romain, » [a] Il eſt bien rare, dit-il, que la proſ» périté & la modération ſe rencontrent » enſemble, & qu'il ſoit donné aux » hommes d'être en même tems heureux » & ſages. Le Peuple Romain eſt invin» cible, parce qu'il ne ſe laiſſe point » aveugler par la bonne fortune. Et il » faudroit, ajouta-t-il, s'étonner, s'il » agiſſoit autrement. Car la proſpérité » ne tranſporte de joie & n'éblouit que » ceux pour qui elle eſt nouvelle, au » lieu que les Romains ſont ſi accoutu» més à vaincre, qu'ils ne ſont preſque » plus ſenſibles au plaiſir que cauſe la » victoire; & qu'on peut dire à leur » honneur, qu'ils ont en un ſens plus » augmenté leur empire en pardonnant » aux vaincus, qu'en remportant des » victoires.

a Ratò ſimul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum Romanum eo invictum eſſe, quòd in ſecundis rebus ſapere & conſulere meminerit. Et hercule mirandum fuiſſe, ſi aliter facerent. Ex inſolentia, quibus nova bona fortuna ſit impotentes lætitiæ inſanire: populo Romano uſitata ac propè jam obſoleta ex victoria gaudia eſſe; ac plus penè parcendo victis quàm vincendo, imperium auxiſſe. *Lib.* 30. *n.* 42.

2°. Les Romains ne retinrent rien des enquêtes qu'ils avoient faites sur Philippe de Macédoine. Pour tout fruit de leurs victoires ils ne se réservérent que le plaisir d'enrichir leurs Alliés, & la gloire de rendre la liberté à la Gréce. Et afin que ce présent si magnifique, si délicat, si inoui, n'eût rien de suspect, & ne pût être sujet au repentir, ils retirérent leurs garnisons de toutes les villes sans en excepter une seule. *Liv. lib. 33. n. 30.*

3°. Ils usérent de la même modération après avoir vaincu Antiochus. Ils affranchirent du joug de ce Prince tous les peuples de l'Asie jusqu'au mont Taurus. Ils gratifiérent leurs Alliés de flotes, de ports de mer, de villes, de provinces entiéres, sans conserver pour eux ni galére, ni ville, ni tribut, ni jurisdiction, ni hommage sur tant de pays conquis ou affranchis par leurs armes.

4°. Aussitôt qu'ils eurent soumis la Macédoine, ils réduisirent à la moitié tous les tributs & tous les impôts qu'elle paioit à ses Rois. Ils renoncérent aux profits immenses que rendoient les mines d'or & d'argent, par la seule raison qu'ils étoient onéreux aux habitans. Ils accordérent à toutes les villes le droit de se gouverner par leurs loix, de créer *Liv. lib. 45. n. 18.*

leurs Magiſtrats & leurs Officiers, d
tenir des aſſemblées provinciales pou
régler ſouverainement les affaires publ
ques, & ils accordérent à ces peuples
qui avoient été ſi lontems ennemis, tou
les priviléges d'une parfaite liberté.

[1] *Liv. lib. 45. n. 26.* 5°. Les Romains traitérent avec
même humanité & la même modératio
le roiaume d'Illyrie qu'ils venoient d
conquérir ſur Gentius. Ils le firent jou
des mêmes exemtions & de la même l
berté, quoiqu'il leur eût fait une ſi lo
gue guerre; & après en avoir retir
toutes les troupes Romaines, ils y éta
blirent la même forme de gouverne
ment qu'en Macédoine.

### 5. *Courage & grandeur d'ame dans l'adverſité.*

C'est ici le caractére le plus marqu
du peuple Romain, & qui montre da
vantage une force & une conſtance qu
rien ne peut abbattre, ni ébranler.

Jamais ce caractére n'a paru d'une ma
niére plus merveilleuſe qu'après la ba
taille de Cannes. Elle mit le comble au
défaites précédentes, qui avoient déj
extrêmement affoibli l'Etat. Deux Con
ſuls, avec leurs armées, avoient été en
tiérement défaits. La République ſe trou

vit sans soldats & sans chefs. Plusieurs ds Alliés s'étoient rangés du côté du vinqueur. Annibal étoit maître de l'pouille, du Samnium, & de presque tute l'Italie. Un tel coup, un tel malur, auroit accablé tout autre peuple. Cependant ni la défaite de tant d'ar- *Lib. 22. n. 61*
ées, ni la désertion des Alliés, ne purnt porter le peuple Romain à vouloir ntendre parler de paix. Nulle trace de ibleſſe, nul signe de découragement e parut. On vit une conspiration généale au bien public. La résolution fut aussi romte qu'unanime, de se défendre, & e ne prêter l'oreille à aucune propoſion d'accommodement.

Ce que dit Polybe, à l'occasion d'une *Polyb. p. 227*
utre bataille, se vérifia bien pour lors: Que les Romains, soit en général, soit n particulier, ne sont jamais plus terrles, que lorsqu'ils se trouvent dans les lus grands dangers, & qu'ils paroissent out près de leur perte.

### 5. *Justice & bonne foi, principes du gouvernement Romain : Sources de l'amour & de la confiance des citoiens, des Alliés, & des peuples conquis.*

C'EST une opinion bien ancienneent établie parmi beaucoup de perſon-

nes, & que le chriſtianiſme même n
pas entiérement détruite, que la juſti
& la politique ne peuvent guéres s'a
lier enſemble ; qu'un homme deſtiné
gouverner ne doit point ſe rendre l'e
clave des loix ; qu'une exacte probit
& un ſcrupuleux attachement à ſa par
le & à des engagemens pris ſolennell
ment, jetteroient ſouvent un Prince
un Miniſtre dans de grands embarras
que l'intérêt de l'Etat doit toujours êt
la régle & le mobile du gouvernement
en un mot, qu'il eſt impoſſible de con
duire les affaires publiques, ſans com
mettre quelque injuſtice : *Rempublica*
*regi ſine injuria non poſſe.*

Cicéron, dans les livres intitulés, *D*
*la République*, qui étoient un extrait d
l'admirable ouvrage de Platon ſur l
même ſujet, avoit pleinement réfut
cette opinion. Non ſeulement, ſelon lui
c'eſt une prétention fauſſe & inſoutena
ble de croire qu'on ne puiſſe réuſſir dan
le maniement des affaires publiques, ſan
commettre quelquefois des injuſtices
mais il regarde le principe oppoſé com
me une vérité inconteſtable, & comm
la baſe & le fondement de toutes le
régles qu'on peut donner en matiére de
politique, ſavoir, QU'ON NE PEUT BIEN

OUVERNER UN ETAT SANS GARDER
N TOUT UNE EXACTE JUSTICE. *Nihil*
*d quod adhuc de rep. putem dictum, &*
*uo possim longiùs progredi, nisi sit con-*
*firmatum, non modò falsum esse illud,*
*ne injuria non posse, sed hoc verissimum,*
*ne summa justitia remp. regi non posse.*

*Frag. Cic. apud S. Aug. lib. 2. cap. 21. de Civitate Dei.*

Pour donner plus de poids & d'autoté à ses raisons, il les avoit mises dans bouche de Lélius & de Scipion l'Afriin, petit-fils par adoption de celui dont ous avons tant parlé. Il est aisé de senr combien l'on doit regretter la perte 'un tel ouvrage, copié par une main habile d'après un si parfait original. Ces deux illustres amis, Lélius & Scilion, l'admiration de leur siécle, & u'on peut bien proposer au nôtre comne des modéles de grands Capitaines & de grands Politiques, établissent cette naxime comme un principe indubitable n fait de gouvernement : Qu'il n'y a ien de plus pernicieux à un Etat que 'injustice, & que sans un grand fonds le justice une République ne peut point tre conduite, ni même subsister : *Nihil am inimicum quàm injustitiam civitati, nec omnino nisi magna justitia geri aut tare posse rempublicam.*

Voila quelles étoient les régles &

les maximes du peuple Romain dans ce beaux jours dont nous venons de parler C'étoit là l'idée qu'en avoient & le
*Lib.22.n.33.* Alliés, & les peuples conquis. Tite-Live remarque que la perte des trois premières batailles que gagna Annibal, qui répandit partout la terreur & l'allarme n'ébranla pas néanmoins la fidélité des Alliés. *Nec tamen is terror, cùm omnia bello flagrarint, fide socios dimovit.* La raison qu'il en apporte est bien glorieuse au Peuple Romain, & nous donne en peu de mots l'idée d'un parfait gouvernement. » C'est, dit-il, que ces Alliés » se trouvant sous un empire juste & » modéré, obéissoient sans peine à » un peuple qui leur étoit infiniment » supérieur en mérite, ce qui est l'uni- » que lien de la fidélité: *Videlicet quia justo & moderato regebantur imperio, nec abnuebant, quod unum vinculum fidei est, melioribus parere.* Les peuples conquis pensoient de même, & comparant la domination Romaine avec celle sous laquelle ils avoient toujours vécu, & les Généraux Romains avec leurs anciens maîtres, ils regardoient ces premiers comme des hommes descendus du ciel, tant ils faisoient paroître à leur égard de justice, de bonté, d'humanité,

ils se félicitoient » d'être tombés sous » la puissance d'un peuple qui songeoit » à s'attacher les hommes plus par les » bienfaits que par la crainte, & qui » s'appliquoit à mériter par un doux & » juste gouvernement l'amour & la » confiance des nations étrangéres, au » lieu de leur faire porter le joug d'une » triste servitude. *Venisse eos in populi Romani potestatem, qui beneficio quàm metu obligare homines malit, exteraſque gentes fide ac societate junctas habere, quàm victi subjectas servitio.* Lib. 26. n. 49.

Mais peutêtre qu'une politique intéressée portoit le Sénat Romain à ménager ainsi au loin les Alliés & les peuples conquis, & qu'on avoit moins d'égard pour les citoiens & les sujets naturels, qui par cette raison étoient moins attachés & moins affectionnés à la République. C'est par cet endroit-là même que le Peuple Romain est le plus admirable; & ce que je vais dire, montrera clairement que la plus grande ressource d'un Etat est l'affection des peuples, l'amour qu'ils ont pour le gouvernement, & la confiance qu'ils prennent dans la foi publique; & que d'y donner la plus légére atteinte, c'est, en fait de politique, la faute la plus capitale, la plus

pernicieuſe, & la plus irréparable.

Après la bataille de Cannes tout paroiſſoit déſeſpéré. La fidélité de la plupart des Alliés fut abbattue par un tel coup. L'Etat ſe trouvoit ſans chefs, ſans troupes, ſans argent : & cependant il faloit faire de nouvelles levées & des recrues, équiper des flotes, acheter des vivres, des armes, des habits. Tout manquoit à l'Etat, mais le crédit ne lui manquoit pas ; & il trouva de promtes & de ſûres reſſources dans l'affection des citoiens.

*Lib. 26, n. 36.* Le Conſul repréſenta que les Magiſtrats devoient donner l'exemple au Sénat & le Sénat au Peuple, d'aider la République dans l'extrémité où elle ſe trouvoit : Que le moien d'engager les inférieurs à contribuer de leurs biens au ſoutien de l'Etat, étoit de commencer par le faire ſoi-même : Qu'ainſi ils devoient tous porter au tréſor public leur or & leur argent. Cela fut exécuté ſur le champ, & avec un tel zêle, qu'à peine les Réceveurs & les Greffiers pouvoient-ils ſuffire à l'empreſſement public, chacun ambitionnant l'honneur de ſe faire inſcrire des premiers. L'Ordre des Chevaliers, & enſuite le Peuple, en firent autant, ſans qu'il fût beſoin pour cela d'aucun Edit public.

Des trente Colonies qui ſe trouvoient ns l'Italie, dix-huit * envoiérent des éputés à Rome, pour marquer qu'elles oient prêtes à fournir les troupes u'on leur demandoit, & encore plus ſon le jugeoit à propos : que graces x dieux elles ne manquoient, pour faire, ni de moiens, ni de courage : *d id ſibi neque opes deeſſe, animum etiam pereſſe.* Ces Députés furent reçus & ur le Sénat & par le Peuple avec des clamations & des marques de joie & honneur extraordinaires. Tite-Live a u devoir conſerver dans ſon hiſtoire s noms de ces colonies, pour ne pas s fruſtrer, dit-il, après tant de ſiécles une gloire qui leur eſt ſi juſtement ûe. Pour les douze autres Colonies qui efuſérent de faire des levées, le Sénat rut qu'il étoit plus de la dignité du euple Romain de ne les punir qu'en e faiſant aucune mention d'elles. *Ea acita caſtigatio magis ex dignitate populi Romani viſa eſt.*

* *Ce fut quelque tems après.*

On avoit reçu dans ce même tems des ettres des deux Scipions qui comman- oient en Eſpagne, par leſquelles, ſe hargeant de trouver par eux-mêmes

a Ne nunc quidem poſt ot ſecula ſileantur, frau- | denturve laude ſua. *Lib.* 27. *n.* 12.

dans le pays de quoi paier les troupes ils demandoient qu'on leur envoiât a plutôt des vivres & des habits, san quoi il leur étoit impoſſible de conſerve la province. Il ne l'étoit pas moins à l République de leur en fournir dans l'éta où elle ſe trouvoit. Le Préteur convoqu l'aſſemblée. Il repréſenta au Peuple le néceſſités publiques, [a] & l'impoſſibilit où étoit l'Etat d'y ſubvenir, ſi le crédi lui manquoit auſſi bien que les fonds Il exhorta ceux qui avoient par le paſſé groſſi leur patrimoine en tenant les fermes du Peuple Romain, à préter maintenant à la République une partie des biens dont ils lui étoient redevables, & à faire les avances pour l'Eſpagne, avec promeſſe que ces ſommes leur ſeroient exactement rendues dès qu'on le pourroit. Trois puiſſantes Compagnies ſe préſentérent, & tout fut fourni aux armées d'Eſpagne auſſi abondamment que dans les tems de la plus grande opulence.

[b] Ce noble déſintéreſſement & ce zêle ardent régnoient également dans tous

a Itaque, niſi fide ſtaret reſpublica, opibus non ſtaturam. *Lib.* 23. *n.* 48.

b Hi mores eaque cari-tas patriæ per omnes ordines velut tenore uno pertinebat. *Lib.* 23. *n.* 49.

ls Ordres & dans tous les Corps de Etat.

La flote manquoit de matelots & de ivres. On convint d'impoſer ſur les rticuliers une taxe, qui ſeroit réglée r le rang & ſur les revenus de chacun, la choſe s'exécuta ſans délai & ſans murmure. *Lib. 24. n. 17.*

Les bâtimens publics tomboient en uine, parce que les fonds manquoient our les réparations. Des entrepreneurs en chargérent avec joie, ſans demander argent qu'après que la guerre ſeroit nie. *n. 18.*

Dans cette émulation commune & ce ouvement général de tous les Corps e l'Etat pour aider & ſoulager le tréſor ublic, on y porta d'abord l'argent des upilles, puis celui des veuves, [a] ceux ui en étoient chargés ne croiant pas ouvoir le dépoſer dans aucun autre yle plus ſûr ni plus ſacré que dans celui le la foi publique.

Cette généroſité paſſa de la ville dans e camp. Aucun Cavalier, aucun Cenurion, aucun Officier ne voulut recevoir de paie, & l'on auroit regardé *n. 18.*

[a] Nuſquam eas tutiùs ai & iùſque deponere cre- lentibus, qui deferebant, quàm in publica fide. *Lib.* 24. *n.* 18.

comme un mercénaire quiconque en auroit reçu.

L'événement montra qu'on avoit eu raiſon de ſe fier à la République. Toutes les dettes, toutes les avances, toutes les obligations furent acquittées avec la
§. 18. derniére exactitude. On voulut même pour quelques-unes prévenir le terme & malgré la rareté de l'argent on offrit aux maîtres des eſclaves qui avoient été affranchis, de leur en paier le prix mais tous déclarérent qu'ils ne le recevroient qu'après la fin de la guerre.

Ce ſont de tels faits qui doivent nous donner une juſte idée du gouvernement Romain. Ce ſeul mot que j'ai raporté, & qui mériteroit d'être gravé en caractéres d'or, *Qu'on ne trouva point d'aſyle plus ſûr ni plus ſacré pour y dépoſer les biens des pupilles & des veuves que celui de la foi publique ;* ce ſeul mot, dis-je, fait l'éloge le plus magnifique qu'on puiſſe imaginer du caractére Romain. Il nous apprend que ſi, ſelon la maxime conſtante de tous les grands hommes de l'antiquité, des plus fameux Légiſlateurs, & des plus ſages Politiques, le but & la loi ſouveraine du gouvernement eſt l'utilité publique & le ſalut du peuple, *Salus populi ſuprema lex eſt ;* l'affection des

*Cic. lib. 3. de leg. n. 18.*

eples auſſi, & la confiance qu'ils pren-
at dans la juſtice & la bonne foi de
ex qui les gouvernent, ſont le plus
ne appui & quelquefois le ſalut &
nique reſſource des Etats.

### 7. *Reſpect pour la religion.*

IL NE FAUT qu'ouvrir les Hiſtoriens
ur voir que chez les Romains la reli-
n dominoit en tout. S'agiſſoit-il d'en-
prendre une guerre, ou de donner
combat, on conſultoit les dieux, on
ploroit leur ſecours, on emploioit
us les moiens propres à ſe les rendre
vorables. Avoit-on remporté quelque
ctoire, ou quelque avantage; on in-
quoit auſſitôt des actions de graces
bliques, des ſacrifices, des jours de
te, & le concours du peuple dans
us les temples étoit incroiable. A peine *Lib.30.n.21.*
nnibal s'étoit-il mis en chemin pour
tourner en Afrique, qu'à Rome on ſe
procha la lenteur avec laquelle on re-
ercioit les dieux d'un bienfait ſi lon-
ms attendu, & ſi peu eſpéré.

Leur grand principe étoit que la
été envers les dieux étoit la cauſe de

a Intuemini horum dein-
ps annorum vel ſecundas
s vel adverſas, invenietis
omnia proſperè eveniſſe ſe-
quentibus deos, adverſa ſper-
nentibus. *Liv. lib. 5. n. 51.*

tous les heureux succès, comme la r
gligence dans leur culte attiroit tous
*Pag. 262.* malheurs. De là vient, dit Polybe, q
les Romains, dans les grandes néceſſité
s'appliquent avec tant de ſoin à ſe ren
les dieux & les hommes favorables,
que dans toutes les cérémonies de
religion qu'exigent ces ſortes de co
jonctures, ils ne trouvent rien de ba
*Pag. 498.* ni d'indigne de leur grandeur. Et da
un autre endroit il remarque, que
qui reléve infiniment le Peuple Roma
au deſſus de tous les autres peuple
c'eſt le reſpect de la religion, &
crainte des dieux, qui ailleurs eſt ſo
vent traitée de petiteſſe d'eſprit &
baſſeſſe. Chez les Grecs, ajoute-t-il,
a beau vouloir lier les mains de ceux q
manient les deniers publics par mil
précautions de ſignatures, de témoins
de répondans, de ſurveillans; la ma
vaiſe foi l'emporte toujours; au lie
que chez les Romains la ſeule religio
du ſerment conſerve les mains pur
dans l'adminiſtration de ſommes infin
ment plus conſidérables, rien n'éta
plus rare à Rome que d'y voir un G
néral ou un Gouverneur convaincu d
péculat.

## 8. *Amour de la gloire.*

E FINIS par cet article, parce que la
iſoſition dont je parle ici, étoit l'ame
e outes les actions des Romains. C'eſt
ait Auguſtin qui fait cette réflexion
nplus d'un endroit ; & il remarque
u cette paſſion, je veux dire le deſir
ıa gloire, étoufoit ſouvent en eux
otes les autres paſſions, & que c'eſt
l qui leur a fait faire toutes ces ac-
ıns ſi belles & ſi éclatantes, qui leur
t mérité l'admiration de tous les peu-
ls & de tous les ſiécles. Le deſir d'être
imés, d'être loués comme défenſeurs
protecteurs de la liberté, de la juſtice,
s loix; comme ennemis de l'injuſtice,
la violence, de la tyrannie ; ce deſir,
-je, étoit une eſpéce de frein qui re-
noit & modéroit leur ambition, &
i leur inſpiroit ces ſentimens de bonté,
clémence, de généroſité, dont le
nple récit nous charme & nous en-
ve encore aujourd'hui après tant de
cles.

*De Civ. Dei, lib. 5. cap. 12.*

Y eut-il jamais une journée plus glo-
euſe à l'Empire Romain, que celle où
r ſon ordre la liberté fut rendue à tous
peuples de la Gréce, & où l'Edit
fut publié au milieu des cris de joie

& des applaudiſſemens de tant de p
ples ? Quel éloge que celui dont to
la Gréce retentit alors, & dont le b
ſe répandit bientôt dans tout l'unive
» [a] Qu'il y avoit ſur la terre une nati
» qui ſe piquoit de prendre ſur elle
» frais, les fatigues, les dangers de l
» gues & pénibles guerres pour pro
» rer la liberté à des peuples éloig
» de leur contrée, & qui traverſoit
» mers pour empécher qu'il n'y
» dans quelque endroit du monde
» gouvernement & un empire injuſ
» & pour faire régner par tout la juſti
» l'équité, & les loix !

Voila ce qui faiſoit agir les Roma
dans les beaux ſiécles de la Républiqu
voila l'eſprit qui animoit leurs Conſ
*Salluſt. in Bello Catilin.* & leurs Généraux. Ils aſpiroient à
domination, mais par des voies d'ho
neur & de gloire, & pour cela ils o
ſervoient exactement la juſtice & l
loix : au lieu que dans la ſuite l'amb
tion n'étant plus retenue ni modér
par ce frein, ſe porta aux derniers e

a Eſſe aliquam in terris gentem, quæ ſua impenſa, ſuo labore ac periculo, bella gerat pro libertate aliorum : nec hoc finitimis aut propinquæ vicinitatis hominibus, aut terris continenti junctis præſtet: m ria trajiciat, ne quod tc orbe terrarum injuſtu imperium ſit, & ubiq jus, fas, lex potentiſſi ſint. *Liv. lib.* 33, *n.* 33.

sl'injuſtice, de violence, & de cruau-
comme on le vit ſous Marius, Sylla,
ér, & Antoine.

e Saint Eſprit, qui eſt fort ſobre dans
souanges, n'a pas dédaigné de nous
aquer en détail dans un des livres de
Eriture les vertus par leſquelles les *Maccab. lib.*
mains ont porté leur République à *1. cap. 8.*
ni haut point de gloire & de puiſſan-
Il loue principalement leur conſeil *v. 3.*
eur ſageſſe ; leur conſpiration pour
ien public ; leur déſintéreſſement par- *v. 15.*
dlier ; leur obéiſſance aux loix & à *v. 16.*
atorité légitime ; leur fidélité dans les *v. 12.*
ités ; leur patience dans le travail ; *v. 3.*
r fermeté dans leurs réſolutions ; leur *v. 2.*
drage & leur valeur ; & plus que *v. 14.*
t cela, l'amour de l'égalité, & l'é-
gnement de toute ambition. Ces ver-
, quoique défectueuſes du côté du
tif & de la fin, puiſqu'elles n'étoient
nt raportées à Dieu, mais à la vaine
ire, ne laiſſoient pas d'être fort eſti-
bles en elles-mêmes eu égard aux
les & aux devoirs de la ſociété civile.
Je ne puis mieux terminer cet article
e par la ſolide réflexion de ſaint Au- *S. Aug. Ep.*
ſtin ſur les cauſes de la puiſſance des *138. ad Marcell. cap. 3.*
mains. « Quoiqu'ils fuſſent privés,
lit-il, de la véritable piété, qui con-

» ſiſte dans le culte ſincére du v
» Dieu, ils obſervoient néanmoins c
» taines régles de probité & de juſtic
» qui ſont le fondement d'un Etat, c
» contribuent à l'augmenter, & qui ſ
» vent à l'affermir. Et Dieu a bien vo
» lu leur accorder un ſuccès incroiab
» pour faire voir par l'exemple d'un
» grand & ſi puiſſant Empire de que
» utilité ſont les vertus civiles & poli
» ques, lors même qu'elles ſont ſépar
» de la vraie religion ; & pour fa
» comprendre par là aux autres ho
» mes de quel prix elles devienne
» lorſque la vraie religion les reléve
» les annoblit ; & comment ils peuve
» par elle devenir citoiens d'une aut
» patrie, dont le roi eſt la vérité, do
» la loi eſt la charité, dont la dur
» eſt l'éternité. *Cujus rex veritas, cuj*
*lex caritas, cujus modus æternitas.*

# QUATRIÉME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

*Changement de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'Historien Polybe, livre sixiéme de son Histoire.*

JE DIVISERAI en deux parties ce que j'ai à dire sur ce sujet. Dans la premiére je raporterai en abrégé les principes que Polybe établit sur les différentes sortes de gouvernemens, & d'où il tiré des conjectures pour prévoir le changement qui devoit arriver dans la République Romaine. Dans la seconde j'exposerai le plus succinctement qu'il me sera possible comment en effet ce changement est arrivé de la maniére & sur les raisons que Polybe avoit marquées.

Je me croi obligé d'avertir les Lecteurs dès l'entrée de cette petite dissertation, que lorsque je parle des différentes sortes de gouvernemens, & du jugement qu'on en doit porter, je ne

fais que raporter le ſentiment de Pol-
be. Pour moi, je m'en tiens à la déc
*Herod. lib.* 3. *cap.* 80. ſion qui ſe trouve dans Hérodote, c
l'on donne la préférence à l'Etat M
narchique au-deſſus des deux autre

## CHAPITRE PREMIER.

### PRINCIPES DE POLYBE

*Sur les différentes ſortes de gouvernemen & en particulier ſur celui des Romains.*

ON RÉDUIT ordinairement les di
férentes ſortes de gouverneme
à trois eſpéces : l'une où c'eſt le Roi q
gouverne, & Polybe l'appelle Βασιλεια
*domination roiale ;* l'autre où les Grand
les Puiſſans ont l'autorité, & on l'a
pelle *ariſtocratie*; une troiſiéme enfi
nommée *démocratie*, où le Peuple a to
le pouvoir.

Chacun de ces gouvernemens en
un autre qui lui reſſemble fort, qui e
eſt tout voiſin, & dans lequel ſouver
il dégénére. Il en ſera fait mention dan
la ſuite.

Un gouvernement parfait ſeroit celu
qui réuniroit en lui tous les avantage
de

trois premiers, & qui en éviteroit dangers & les inconvéniens.

Tel étoit celui de Sparte. Lycurgue nant que les trois sortes de gouverne-ns dont nous avons parlé avoient cune de grands inconvéniens pref- inévitables ; que la roiauté dégé-oit quelquefois en pouvoir arbitraire yrannique, l'aristocratie en un gou-nement injuste de quelques particu-s, & le pouvoir du peuple en une nination aveugle & sans régle ; Ly-gue, dis-je, crut devoir faire entrer trois gouvernemens dans celui de rte, & comme les fondre en un seul, sorte que l'autorité roiale fût balan- par le pouvoir du peuple ; & qu'un isiéme Ordre, composé des anciens des plus sages de la République, ser- comme de contrepoids aux deux miers, pour les tenir toujours dans e espéce d'équilibre, & empécher n de s'élever trop au-dessus de l'au-

Ce sage Législateur ne se trompa nt dans ses vûes, & nulle Républi-e n'a conservé si lontems ses loix, usages, & sa liberté, que celle de rte. Il est vrai que les établissemens Lycurgue n'étoient pas propres pour Etat qui auroit songé à faire des

conquêtes, & à s'aggrandir. Auſſi n
voit-ce pas été là ſon plan ni ſon deſſe
parce que ce n'étoit point en cela q
ce ſage Légiſlateur faiſoit conſiſter
ſolide bonheur d'un peuple. Il voul
que les Spartiates, ſe renfermant d
les bornes naturelles de leur pays, f
ſonger jamais à envahir les terres d'a
trui, devinſſent par leur juſtice & p
leur modération, encore plus que p
leur pouvoir, les maîtres & les ar
tres du ſort de tous les autres peup
de la Gréce ; ce qui, ſelon lui, n'ét
pas moins glorieux que de faire des c
quêtes au dehors. Ils ne déchurent
leur gloire que pour s'être écartés
ſages vûes de leur Légiſlateur.
quand il falut trouver des vivres h
de leur territoire, équiper des flot
paier des matelots, & fournir à tous
frais d'une longue guerre, leur m
noie de fer ne leur étoit plus d'auc
uſage. Et ce fut ce qui les obligea, t
fiers qu'ils étoient, de faire ſervilem
la cour aux Satrapes des Rois de Pe
pour tirer d'eux une monnoie qui
par tout de miſe, & de devenir eſc
ves volontaires, en attendant qu
fuſſent aſſujettis par la force.

Si l'on fait conſiſter, dit Polybe,

re d'un Etat à s'aggrandir, à s'éten-
, à faire des conquêtes, à dominer
beaucoup de peuples, & à attirer
ſoi les yeux de toute la terre; il
avouer que jamais gouvernement
eu tant d'avantages & n'a été ſi pro-
pour arriver à ce but, que celui des
mains. Il réuniſſoit, comme celui de
rte, les trois eſpéces d'autorité dont
s avons parlé. Les Conſuls tenoient
lace des Rois: le Sénat formoit le
nſeil public: & le Peuple avoit beau-
p de part dans l'adminiſtration des
res. Il y a ſeulement cette différence,
ce ne fut point par un plan & par
deſſein concerté dès les commence-
s, comme à Sparte, mais par la
e même des événemens, que Rome
amenée à cette ſorte de gouverne-
nt. Chacune de ces trois parties, qui
poſoient le corps de l'Etat, avoit
pouvoir diſtingué. On ne ſera pas
é d'en voir ici la deſcription, qui
t beaucoup contribuer à l'intelli-
ce de l'hiſtoire Romaine. Polybe
re ſur ce ſujet dans un grand détail.

POUVOIR DES CONSULS.

TANT QUE les Conſuls réſidoient à
me, ils avoient l'adminiſtration de

toutes les affaires publiques. Tous l
autres Magiſtrats, excepté les Tribu
du Peuple, leur étoient ſoumis,
obligés de leur obéir. C'étoit ſur e
que rouloit tout ce qui regarde les dé
bérations du Sénat. Ils y admettoient l
Ambaſſadeurs: ils propoſoient les affa
res: ils formoient & faiſoient rédig
par écrit les réſolutions. C'étoit eux q
des portoient au Peuple, qui pour c
effet convoquoient ſes aſſemblées
l'on devoit délibérer des affaires cor
munes de la République, qui lui pr
ſentoient les décrets du Sénat pour l
examiner, & qui ſelon l'importan
des choſes, après un examen qui d
mandoit encore beaucoup de forma
tés, concluoient à la pluralité des ſu
frages. Ils préſidoient à la création
Magiſtrats de la République. C'eſt po
cela qu'on les rappelloit ſi ſouvent
l'armée; & qu'on ne permettoit pas
dinairement qu'ils ſortiſſent tous de
de l'Italie.

Pour ce qui regarde la guerre & les
péditions militaires, les Conſuls avoi
un pouvoir preſque ſouverain. Ils étoi
chargés du ſoin de lever les armées,
faire la répartition des troupes que ch
cun des peuples alliés devoit fourn

de nommer les principaux Officiers devoient ſervir ſous eux. Lorſqu'ils ient en campagne, ils avoient droit condanner & de punir ſans appel. diſpoſoient des deniers publics à leur , & faiſoient telle dépenſe qu'ils eoient à propos, le Queſteur les ompagnant par tout, & leur fourant ſur le fonds qui lui avoit été mis re les mains les ſommes qu'ils dendoient. De ſorte qu'en conſidérant épublique Romaine par cet endroit, auroit preſque cru qu'elle étoit gounée par une autorité roiale & monchique.

## POUVOIR DU SÉNAT.

LE SÉNAT diſpoſoit preſque abſolunt des finances, & du tréſor public. lui rendoit compte de tous les renus & de toutes les dépenſes de l'E, & les Queſteurs ne pouvoient dérer aucune ſomme, excepté aux Con, ſans un décret du Sénat. Il en étoit même de toutes les dépenſes que les nſeurs étoient obligés de faire pour ntretien & la réparation des édifices blics.

Le Sénat nommoit des Commiſſaires ur connoitre & juger de tous les cri-

mes extraordinaires qui ſe comme
toient à Rome & dans l'Italie, & q
demandoient l'attention & l'autori
publique ; trahiſon, conjuration, en
poiſonnement, meurtre. Les affaires
les cauſes des particuliers ou des vill
qui avoient raport à l'Etat, lui étoie
auſſi réſervées. C'étoit le Sénat qui en
voioit des Ambaſſades, qui faiſoit d
clarer la guerre aux ennemis de l'Etat
qui accordoit audience & donnoit r
ponſe aux Députés & aux Ambaſſadeu
des peuples & des Princes. C'étoit l
auſſi qui envoioit des Commiſſaires ſ
les lieux pour écouter les plaintes d
peuples alliés, pour régler les limit
& les frontiéres, pour mettre le bo
ordre dans les provinces, pour juge
des querelles des Etats & des Rois. Ain
un étranger qui ſeroit venu à Rom
dans l'abſence des Conſuls, auroit cr
que le gouvernement de la Républiqu
étoit entiérement ariſtocratique, c'eſ
à dire dans la main des anciens & d
ſages.

## POUVOIR DU PEUPLE.

CEPENDANT le pouvoir du Peupl
étoit fort conſidérable. Il étoit ſeul ma
tre & arbitre des récompenſes & d

htimens, ce qui fait la partie essen-
ce du gouvernement. Il condannoit
ovent à des amendes pécuniaires ceux
me qui avoient été dans les plus
ndes charges : & il avoit seul le droit
condanner à mort les citoiens Ro-
ns. Et dans ce dernier cas on obser-
t à Rome une coutume fort louable
n Polybe, & digne d'être remarquée,
étoit de laisser à celui qui étoit ac-
é d'un crime capital le pouvoir de
venir le jugement, & de se retirer
s quelque ville voisine, où il passoit
reste de sa vie en paix & en liberté
s un exil volontaire. C'étoit le Peu-
qui par ses suffrages conféroit toutes
charges & toutes les dignités, qui
t dans une république la plus belle
compense du mérite & de la probité.
avoit seul le droit d'établir & d'abro-
r des loix : &, ce qui est encore plus
nsidérable, c'étoit lui qui délibéroit
la paix & de la guerre, qui décidoit
s alliances, des traités de paix, des
nventions avec les peuples & les Prin-
s étrangers. Qui n'auroit pensé qu'un
gouvernement étoit absolument po-
laire & démocratique ?

## MUTUELLE DÉPENDANCE *des Conſul du Sénat & du Peuple.*

C'EST cette dépendance mutuelle d différentes parties d'une Républiqu qui en fait la ſureté, la force, & la bea té. De ce beſoin réciproque réſulte u eſpéce d'harmonie entre les différe membres, & un concours unanim qui les tenant tous étroitement unis e tre eux par le lien de l'intérêt commu rend le corps de l'Etat invulnérable invincible à toute force étrangére.

Nous avons dit que le pouvoir Conſul en tems de guerre étoit preſq ſouverain. Il dépendoit néanmoins a ſolument en pluſieurs choſes & du Séna & du Peuple. Car d'un côté ce n'éto que ſur l'ordre du Sénat qu'on délivro les ſommes néceſſaires pour les vivre pour les habits, pour la paie des ſo dats; & le refus ou le délai de ces f cours mettoit le Général hors d'ét de rien entreprendre, ou de pouſſer f entrepriſes auſſi loin qu'il l'auroit déſir Le même Sénat, au bout de l'année pouvoit nommer un ſucceſſeur au Con ſul, ou lui continuer le commande ment des armées; & par là il étoit maî tre de lui laiſſer ou de lui enlever l

lire d'avoir terminé la guerre. Enfin lépendoit du Sénat de ternir les exlits des Généraux, ou d'en relever clat : car c'étoit lui qui décernoit bnneur du triomphe, & qui régloit dépenſes néceſſaires pour cette auſte pompe. D'un autre côté, comme toit le Peuple qui ordonnoit les guer, qui confirmoit ou caſſoit les traités c les Princes & les peuples étranſ, & qui au retour de la campagne ſoit rendre compte aux Généraux leur conduite, il eſt aiſé de voir mbien ils devoient être attentifs à ſe ncilier les bonnes graces du Peuple. Pour le Sénat, quoique ſa puiſſance illeurs fût ſi grande, elle ne laiſſoit s en pluſieurs chefs d'être aſſujettie ſoumiſe à celle du Peuple. Dans les andes affaires & dans celles ſur tout il s'agiſſoit de la vie des citoiens, il loit que ſon autorité intervînt. Quand propoſoit quelques loix, même lles qui alloient à diminuer les droits, s honneurs, les prérogatives du Sénat les biens des Sénateurs, le peuple oit maître de les recevoir ou non. ais, ce qui marquoit le plus ſon pouoir, c'eſt qu'il ſuffiſoit qu'un ſeul de s Tribuns s'opposât aux réſolutions

& aux entrepriſes du Sénat pour l
arréter tout court, enſorte qu'apr
cette oppoſition le Sénat ne pouv
paſſer outre.

Enfin le Peuple auſſi de ſon côté avc
grand intérêt de ménager les Sénateur
ſoit en général, ſoit en particulier. L
Receveurs des impôts, des tributs, d
entrées, en un mot de tous les droits
de tous les revenus de l'Etat; les E
trepreneurs qui ſe chargeoient de fou
nir les vivres à l'armée, de faire les r
parations des temples & des autres éd
fices publics, d'entretenir les gran
chemins: ces perſonnes formoient
nombreuſes ſociétés, qui toutes étoie
tirées du Peuple, & faiſoient ſubſiſt
un grand nombre de citoiens, les u
étant emploiés à faire les receptes, l
autres ſervant de cautions aux fermier
d'autres prétant leur argent pour fai
les avances, & le mettant ainſi à profi
Or c'étoient les Cenſeurs qui adj
geoient ces fermes aux Compagni
qui ſe préſentoient pour cet effet, &
qui adjugeoient auſſi aux Entrepreneu
les différens ouvrages qu'il y avoit
faire: & c'étoit le Sénat qui ſoit pa
lui-même, ſoit par des Commiſſair
nommés, jugeoit ſans appel des cor

rations qui pouvoient naître sur toute ces matiéres, soit qu'il s'agît de faire quelquefois des marchés qui devinoient impraticables, & d'accorder des délais pour le paiement; ou qu'il fût diminuer le prix des baux à cause d quelque fâcheux accident. Et ce qui étoit le plus capable d'inspirer au puple de la retenue & du respect pour les décrets du Sénat, c'est qu'on tiroit de ce corps * les Juges pour la plupart des affaires publiques & particuliéres, qui étoient de quelque importance. Les citoiens étoient de même obligés de ménager les Consuls, de qui il dépendoient tous, principalement en tems de guerre, & lorsqu'ils servoient sous eux à l'armée.

* *Dans la suite la forme des jugemens changea.*

C'est ce raport mutuel & ce concert de tous les Ordres de la République, qui a rendu le gouvernement de Rome le plus accompli qu'on ait jamais vû.

Quand on lit dans le commencement de la République naissante, & dans les années qui suivirent, ces séditions presque continuelles qui divisérent si longtems le Sénat & le Peuple, & cette espéce de guerre intestine entre les Tribuns & les Consuls, on est étonné, & avec raison, comment un Etat agité

par de ſi fréquentes & de ſi violentes ſecouſſes, non ſeulement a pu ſubſiſter, mais a vaincu dans ce tems-là même tous les peuples voiſins, & bientôt après a porté ſes conquêtes dans des pays fort éloignés. Polybe en raporte une raiſon bien ſolide, & qui fait beaucoup d'honneur au Peuple Romain. C'eſt que lorſque la République étoit attaquée par un endroit du dehors, la crainte du danger commun, & le motif du bien public, ſuſpendoient les querelles particuliéres, & réuniſſoient tous les eſprits. Alors l'amour de la patrie étoit comme l'ame qui mettoit en mouvement toutes les parties & tous les membres de l'Etat, chacun ſe piquant à l'envi de remplir ſes fonctions & de faire ſon devoir, ſoit qu'il s'agît de prendre des réſolutions avec maturité & ſageſſe, ſoit qu'il falût les mettre à exécution avec promtitude & vivacité. Et c'eſt cette bonne intelligence & cette unanimité qui rendirent toujours la République invincible, & qui firent que toutes ſes entrepriſes furent toujours ſuivies d'un heureux ſuccès.

C'eſt cette même conſtitution du gouvernement Romain qui maintint en-

re pendant quelque tems & fit subsister la République, lors même que les citoiens, délivrés de la crainte des ennemis étrangers, devenus fiers & violens par leurs victoires, amollis par les délices & par les richesses, corrompus par les louanges & les flateries, commencérent à abuser de leur pouvoir, & à commettre mille injustices & mille violences. Car dans cet état, l'autorité du Sénat, & celle du peuple, étant toujours contrebalancées l'une par l'autre; quand l'un des deux partis songeoit à s'élever, l'autre aussitôt réunissoit ses forces pour le rabaisser & le tenir dans l'ordre. Ainsi, par cette égalité réciproque, & par ce balancement de pouvoir & de crédit, la République se maintenoit toujours dans sa liberté & dans son independance.

## CAUSES DU CHANGEMENT *d'une République en Monarchie.*

IL EN EST, dit Polybe, d'un Etat d'une République, comme du corps humain, qui a ses progrès & ses accroissemens, son point de force & de maturité, sa décadence & sa fin; & pour l'ordinaire, quand un Etat est

parvenu au comble de la grandeur & de la puiſſance, il dégénére enſuite par des déclins plus ou moins ſenſibles, & tombe enfin en ruine.

C'eſt ainſi, dit Polybe, que Carthage, pendant que ſon gouvernement auſſi bien que celui de Sparte & de Rome, fut mélé des trois * ſortes de pouvoir dont nous avons parlé, étoit ſi puiſſante & ſi floriſſante. Mais au commencement de la ſeconde guerre Punique, & du tems d'Annibal, on peut dire en quelque ſorte qu'elle étoit ſur le retour. Sa jeuneſſe, ſa fleur, ſa vigueur étoient déja flétries. Elle avoit commencé à déchoir de ſa premiére élévation, & elle panchoit vers ſa ruine: au lieu que Rome alors étoit, pour ainſi dire, dans la force & dans la vigueur de l'âge, & s'avançoit à grands pas vers la conquête de l'univers. La raiſon que Polybe rend de la décadence de l'une, & de l'accroiſſement de l'autre, eſt tirée du fonds même des principes qu'il avoit établis ſur les révolutions ſucceſſives des Etats; c'eſt que chez les Carthaginois le Peuple avoit pour lors la principale autorité

* *Les Rois, autrement nommés* Suffetes, *le Sénat, le Peuple.*

las les affaires publiques, & qu'au
ontraire à Rome, c'étoit le tems où
eSénat, c'eſt-à-dire cette compagnie
mpoſée d'hommes ſi ſages, avoit
is de crédit que jamais. De là il con-
id qu'il faloit néceſſairement qu'un
uple conduit par la prudence des an-
ns l'emportât ſur un Etat gouverné,
plutôt précipité par les conſeils té-
éraires de la multitude. Rome en
et, qui, à proprement parler, com-
nçoit alors à s'étendre & à eſſaier
s forces contre les Etrangers, guidée
r les ſages conſeils du Sénat, l'em-
rta enfin dans le gros de la guerre,
oiqu'en détail elle eût eu du deſa-
ntage dans pluſieurs combats, &
le établit ſa puiſſance & ſa grandeur
r les ruines de ſa rivale.

Mais toutes choſes dans le monde
nt leur affoibliſſement & leur fin, les
épubliques les plus ſages & les mieux
olicées comme tout le reſte. Or la
ine des Etats vient ou des cauſes in-
rieures & qui ſont dans l'Etat même,
u des cauſes étrangéres & qui naiſ-
nt du dehors. Il eſt difficile à la ſa-
eſſe humaine la plus pénétrante de
révoir celles-ci, qui dépendent de
ille événemens incertains & obſcurs;

au lieu que les premiéres ont, s'il est permis de parler ainsi, un ordre fixe & des indices presque certains.

Pour bien connoitre la cause du changement des Etats, il n'y a qu'à faire quelque attention à la maniére dont ordinairement ces Etats se forment & s'établissent; & l'on verra avec étonnement que par des révolutions imprévûes & inespérées les choses reviennent presque toujours au premier point d'où elles étoient parties.

Il est naturel * qu'une multitude d'hommes étant réunie ensemble dans une même contrée, mais encore sans loix, sans police, sans aucune subordination, & se trouvant par une conséquence nécessaire exposée à beaucoup d'injustices & de violences, le plus fort d'entre eux, comme il arrive toujours parmi les animaux, devienne le maître. Cet homme ensuite employant son pouvoir & son autorité pour protéger & secourir les autres, pour les défendre contre l'injustice & la violence, pour leur procurer le repos & la tranquillité, pour favori-

* *On voit chez Hérodote, liv. 1. que ce fut à peu près ainsi que s'établit le royaume des Médes dans la personne de Déjoce.*

r:onſtamment ceux qui ſont regar-
é:comme les plus gens de bien, &
or être exact à traiter chacun de ſes
ijts ſelon ſon mérite, on lui aſſure
u conſentement unanime une auto-
t qu'il avoit d'abord uſurpée, &
u de violente il a rendu juſte & rai-
nable; & on lui jure une obéiſſan-
ntiére & une ſoumiſſion parfaite,
atant plus ferme & ſtable, qu'elle
fondée ſur l'intérêt même de ceux
s'y engagent. Telle eſt ordinaire-
nt l'origine de la Monarchie, & tels
t les degrés par leſquels elle ſe con-
tit en une roiauté, [a] qui pour gou-
ner des ſujets volontaires, aime
ux emploier la ſageſſe des conſeils,
la terreur & la force. Ce furent de
eils motifs qui contribuérent le plus
aire Romulus roi.

Dans la ſuite des tems, les ſucceſ-
rs de cette autorité ſi juſte d'abord,
ouce, ſi ſalutaire, voiant leur puiſ-
ce bien affermie, & ſe trouvant dans
ondance de toutes ſortes de biens
d'honneurs, commencent à abuſer
leur pouvoir, commettent mille
lences & mille cruautés, & de-

a Μόνην τὴν ἐξ ἑκόντων πλείω ἢ φόβῳ καὶ βίᾳ κυβερνω-
μένην, καὶ τῇ γνώμῃ τὸ μένιν.

viennent l'objet de la haine des pe
ples. Il eſt aiſé de reconnoitre ici le c
ractére de Tarquin le ſuperbe, derni
roi des Romains.

La roiauté ſe changeant ainſi en t
rannie, il ſe forme des conſpiratio
contre les tyrans: & ce ſont ceux q
ont le plus d'élévation, de courag
& de hardieſſe, qui ſe mettent à la tê
des conjurés; parce que ce ſont l
hommes de ce caractére qui portent
plus impatiemment les injuſtes trait
mens de leurs maîtres. Le Peuple
voiant donc redevable à leur coura
de ſon repos & de ſa liberté, s'aba
donne volontiers à leur domination
& leur confie avec joie le commande
ment; comme cela arriva en effet lor
que les Tarquins eurent été chaſſés c
Rome. Et voila comment ſe forme l'A
riſtocratie, c'eſt-à-dire, le gouverne
ment des ſages & des anciens, te
qu'étoient ces graves vieillards qu
compoſérent le Sénat.

Cette ſorte de gouvernement peu
avoir plus de durée & de ſtabilité, mai
enfin elle dégénére à ſon tour comm
les autres; & au lieu de ces vieillard
prudens, expérimentés, déſintéreſſés
& qui n'avoient en vûe que le bien d

ptrie, un petit nombre de perſon-
es, qui ne ſe diſtinguent des autres
u par l'ambition, l'orgueil, l'avarice,
rchent à s'attirer l'autorité, & c'eſt
e qui fraie le chemin à l'Oligarchie ;
ot on vit déja des eſſais & une ima-
elans la conduite violente des Dé-
emvirs, & dans l'avarice cruelle des
ls riches Sénateurs, qui força plus
ne fois le Peuple à ſe mettre à cou-
ct de leurs vexations par ces fameuſes
raites ſur le mont Sacré & ſur le
nt Aventin : & c'eſt ce qu'on ap-
le l'Oligarchie.

La République étant dans cet état,
des citoiens ſe trouvant également las
fatigués de tous les gouvernemens
i ont précédé, il eſt naturel qu'ils
rnent leurs vûes & leurs deſirs vers
Démocratie, en s'efforçant d'aug-
nter en tout le pouvoir du Peuple,
d'égaler ſes droits & ſes priviléges à
ux de la Nobleſſe. Pendant que dure
core le ſentiment & le ſouvenir des
ux paſſés, le bon ordre ſubſiſte quel-
e tems, & l'égalité entre les citoiens
maintient. Mais ceux qui viennent
ès, peu touchés des avantages de
ncienne liberté & de l'égalité popu-
re dont le goût eſt uſé, cherchent à

s'élever au-dessus des autres ; & c
sont ordinairement ceux qui ont le plu
de richesses qui prennent ce parti. Com
me souvent l'entrée légitime aux hon
neurs, qui est la vertu & le mérite
leur est fermée ; ils emploient leur
grands biens pour acheter les suffrage
du Peuple, & ils ne songent plus qu'
le corrompre à force de présens & d
largesses. Quand une fois ces homme
ambitieux, & dévorés par le desir d
dominer, ont gagné & amorcé la multi
tude par l'appas du gain, il n'y a plu
d'excès dont elle ne soit capable. L
République tombe ainsi dans le plu
grand des maux, qui est que la popu
lace soit maitresse des affaires, ce qu
s'appelle Ochlocratie.

Polybe observe que ce changemen
de mœurs, qui entraîne après soi celu
du gouvernement, est la suite ordi-
naire des heureux succès & de la lon-
gue prospérité d'un Etat. Lors, dit-il,
qu'une République, après avoir essuié
de grands dangers, est sortie victo-
rieuse de longues & pénibles guerres,
& qu'arrivée au comble de la gloire &
de la puissance, elle n'a plus d'ennemis
qui lui disputent l'empire, mais que
tout lui est soumis & assujetti ; une

prospérité, si elle est longue & vérante, ne manque jamais d'in- uire dans cette République le luxe 'ambition, qui causent infaillible- t la ruine des Etats les plus floris- Le luxe, pour fournir aux dé- es, qui deviennent de jour en jour grandes & plus énormes, dégé- bientôt en avarice, & est forcé oir recours aux injustices & aux nes : & l'ambition, pour parvenir s fins, n'oublie rien de ce qui peut ner la faveur du Peuple, flateries, plaisances, largesses, corruptions. rive de là que la multitude, d'un irritée par les exactions injustes riches, & de l'autre gâtée & deve- insolente par les flateries & par largesses des ambitieux, ne con- e plus que sa passion & ses caprices s les délibérations publiques, re- d'écouter la voix des premiers Ma- rats, & de se soumettre à leur au- ité ; & se parant du beau nom de li- té & de démocratie, s'abandonne à licence effrénée, & secoue entié- nent le joug des loix. Accoutumée ivre du bien d'autrui, & à s'engrais- dans le repos & l'oisiveté, si elle uve un Chef, qui ne soit pas en

état de l'enrichir par lui-même, m
qui étant hardi & entreprenant lui
roiſſe capable de remplir d'ailleurs
deſirs, elle s'attache à lui, elle le ſo
tient, elle l'éléve. Et de là naiſſent
ſéditions, les meurtres, les exils,
proſcriptions, les nouveaux partag
de terres, l'abolition des dettes; ju
qu'à ce qu'enfin il ſurvienne quelqu'
plus fort & plus puiſſant que tous l
autres, qui s'empare de toute l'auto
té, & qui ſeul ſe rende maître du go
vernement. Ainſi le trop vif deſir
la liberté, ou, pour parler plus juſt
l'abus qu'en fait le Peuple, ſe termi
par la perte de cette même liberté
& par l'établiſſement d'une nouvel
domination, ſouveraine, & deſpotiqu

Telles furent en effet les révolutio
qui firent changer de face & de natu
à la République Romaine; & c'eſt
qu'il nous reſte à montrer.

## CHAPITRE SECOND.

### HANGEMENT DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE EN MONARCHIE.

E QUE Polybe avoit prévû, arri-va de la maniére & pour les cau-qu'il avoit marquées. Ce fut la ndeur même & la proſpérité de ne qui cauſérent la perte de ſa li-é. Dès que la République Romaine arrivée à ce haut point de gloire e courage & la vertu de ſes anciens héraux & de ſes anciens Magiſtrats oient portée, elle commença à dé-ir par des déclins d'abord imper-tibles, plus marqués dans la ſuite, qui ſe terminérent enfin par le vio-ent ouvert des anciennes maximes gouvernement, & par l'infraction loix fondamentales de l'Etat.

Lorſque la République, dit Salluſte, ut accrue par de laborieux efforts par la juſtice ; que des Rois puiſſans ent été vaincus dans la guerre ; que nations féroces & des peuples fort mbreux eurent été ſoumis par la for-; que Carthage, la rivale de Rome, *Salluſt. in bello Catilin.*

eut été ruinée de fond en comble ; un mot, que par terre & par mer tc eut été aſſujetti à l'Empire Romain ſe fit une révolution étonnante dc tout le corps de l'Etat. Ceux que les travaux, ni les dangers, ni tc d'adverſités n'avoient pu vaincre, ſi combérent à la douceur du repos, aux attraits de l'abondance & de proſpérité. L'avarice & l'ambitior ſources funeſtes de tous les maux, s'i crurent à proportion que la puiſſan de Rome prit de nouveaux accroiſ mens. L'avarice bannit de la Répub que la bonne foi, la probité, & tc tes les autres vertus ; & ſubſtitua leur place l'orgueil, le faſte, le m pris des dieux, & un commerce ho teux qui mettoit tout à prix, & ve doit tout. L'ambition de ſon côté troduiſit la diſſimulation, la fourber la perfidie, & bientôt après, les vi lences, les cruautés, les meurtres.

C'eſt ainſi, ſelon la belle penſée Juvénal, que le luxe, fléau plus neſte & plus cruel que la guerre, t vagea l'Empire Romain, & vengea nivers vaincu.

Sævior armis

Luxuria incubuit, victumq; ulciſcitur orbem

ne me reſte donc plus, pour mon-
la juſteſſe des ſages conjectures de
ybe ſur le changement qu'il avoit
vû devoir arriver dans la Répu-
ue, qu'à raporter en détail les prin-
les cauſes qui ont entraîné cette
olution, telles que nous les trou-
s dans les Auteurs contemporains,
qui ont écrit peu de tems après ce
nd événement. Par là on verra clai-
ent la différence étonnante qui ſe
contre entre les premiers ſiécles de
République Romaine, & ceux qui
cédérent ſa ruine ; & l'on aura une
e plus parfaite de tous les états par
uels elle a paſſé.

CHESSES, *ſuivies du luxe dans les âtimens, les meubles, la table, &c.*

E NE REPETERAI point ici ce que
dit dans le volume précédent ſur
noble déſintéreſſement des anciens
mains, & ſur le cas qu'ils faiſoient
la pauvreté, de la ſimplicité, de la
galité, de la modeſtie : vertus ſi
mmunes alors, & ſi généralement
tiquées, qu'on les attribuoit moins
mérite particulier des citoiens, qu'au
ie de la nation, & à l'heureux ca-
tére de ces premiers tems ; mais en

même tems vertus si sublimes, & pc
tées à un si haut point de perfectior
que dans les derniers siécles de la R
publique elles passoient pour des fabl
& pour des fictions, tant elles étoie
éloignées du goût qui dominoit po
lors ; & tant elles paroissoient sup
rieures à la foiblesse humaine.

[a] Depuis que les richesses eurent é
mi es en honneur, & que seules el
ouvrirent l'entrée au commandemen
à la puissance, à la gloire ; on ne
plus de cas de la vertu, on regarda
pauvreté comme une honte, & l'inn
cence des mœurs comme l'effet d'u
humeur mélancolique : & le fruit
ces richesses fut le luxe, l'avarice
l'orgueil.

L'époque de ce changement chez l
Romains, fut celle de l'aggrandiss
*Vell. Patere. lib. 2. n. 1.* ment de leur Empire. Le premier S
pion avoit jetté les solides fondeme
de leur grandeur future : le dernier p
ses conquêtes ouvrit la porte au lu
Depuis que Carthage, qui tenoit Ro

a Postquam divitiæ honori esse cœperunt, & eas gloria, imperium, potentia sequebatur ; hebescere virtus, paupertas probro haberi, innocentia pro malivolentia duci cœpit. tur ex divitiis juventu luxuria, atque avariti cum superbia invasere. *Sallust. in bello Jugurth.*

maleine en lui disputant l'empire, u été entiérement détruite, la déca- ece des mœurs n'alla plus lentement par dégrés, mais fut promte & pré- itée. La vertu aussitôt fit place aux ies, l'ancienne discipline au relâche- nt, la vie occupée & laborieuse à civeté & aux plaisirs.

Au lieu que les anciens Romains se uoient d'honorer les dieux plus par piété que par la magnificence, *co-* *Liv. lib. 34 n. 57.*
*ntur religiones piè magis quàm magni-* *:* les richesses immenses, qui étoient ruit des derniéres conquêtes, fu- t emploiées à construire des temples erbes pour les dieux, & des bâti- ns magnifiques pour décorer & em- lir Rome.

Il est difficile, pour ne pas dire im- ssible, que ce qui fait l'objet de l'ad- ration publique, ne devienne tôt tard le goût des particuliers. Aussi Historien remarque-t-il que dès 'on eut commencé à faire entrer le rbre dans la construction des tem- s, qu'on eut bâti des théâtres & des rtiques, le luxe des particuliers sui- de près la magnificence publique : *blicamque magnificentiam fecula priva-* *luxuria est.* On sait à quel excès la *Vell. Patere. lib. 2. n. 1. Sallust. in bello Catilin.*

fureur des bâtimens fut portée ; & comment de ſimples particuliers ſe firent un jeu, & en même tems un gloire, de venir à bout à force de dépenſes de raſer des montagnes, & de combler les mers.

Le luxe fut égal pour tout le reſte & ce fut l'armée revenue victorieuſe d'Aſie qui l'introduiſit dans Rome ou du moins qui l'y rendit beaucoup plus commun. Tite-Live fait un dénombrement de tous les meubles précieux qui depuis ce tems-là devinrent en uſage. Les comédiennes, les chanteuſes, les joueuſes d'inſtrument, commencérent auſſi alors à faire l'agrément des repas. Les repas même ne ſe ſentirent plus de l'ancienne ſimplicité, & ne ſe faiſoient plus qu'à grands frais & avec un grand appareil. Un cuiſinier qui n'étoit regardé chez les anciens que comme un vil eſclave, fut alors en eſtime & en honneur, comme un officier dont on ne pouvoit plus ſe paſſer : & ce qui juſques-là n'avoit été qu'un bas miniſtére, devint un art fort recherché & fort eſtimé. Tout cela cependant n'étoit encore rien en comparaiſon de l'excès où les choſes furent portées dans la ſuite.

*Liv. lib. 39. n. 6.*

Caton le Censeur ne s'étoit point *Liv. lib. 34. n. 4.*
é de représenter dans le Sénat les
es funestes du luxe qui commençoit
son tems à s'introduire dans la Ré-
blique. Voiant qu'on avançoit dans
Gréce & dans l'Asie, provinces rem-
s des amorces & des attraits dan-
eux de tous les plaisirs, & qu'on
mmençoit à porter la main sur les
fors des Rois : [a] » Je crains, disoit-
» que nous ne devenions les es-
laves de ces richesses, au lieu d'en
tre les maîtres ; & que les nations
aincues ne nous vainquent à leur
our, en nous communiquant leurs
ices. « Ses craintes n'étoient pas
aginaires, & tout ce qu'il avoit pré-
arriva.

ût *pour les statues, les tableaux, &c.*

[b] CE FUT la prise de Syracuse qui
oduisit ce malheureux effet. Quoique
statues & les tableaux, dont cette

[a] Hæc ego, quo melior
orque in dies fortuna
. est, imperiumque
cit; & jam in Græciam
mque transcendimus,
ibus libidinum illece-
repletas; & regias etiam
ectamus gazas: eo plus
eo, ne illæ magis res
ceperint, quàm nos il-
las. *Liv.*

[b] Hostium quidem illa spolia, & parta belli jure: ceterùm inde primum mirandi græcarum artium opera, licentiæque huic sacra profanaque omnia vulgò spoliandi, factum est. *Liv. lib. 25. n. 40.*

grande ville étoit remplie, fussent d dépouilles justement acquises par droit de la guerre, & que Marcell eût eu la retenue de n'en enlever q la moindre partie pour orner seul ment un temple à Rome, sans en rie réserver ni pour ses jardins, ni po sa maison : ces ouvrages de l'art si est més & si recherchés devinrent funest à l'Empire, en inspirant aux Roma de l'admiration & du goût pour c vains ornemens.

*Liv. lib. 27. n. 16.* Fabius, par le généreux mépris qu en fit après la prise de Tarente, mo tra plus de prudence que Marcellus n voit fait à Syracuse. Car un Offici demandant à Fabius ce qu'il voulo qu'on fît d'un si grand nombre de st tues qui se trouvoient dans la ville (c'étoient autant de dieux, tous d grande taille, représentés comm combattans chacun dans une attit de particuliére : *Qu'on laisse aux T rentins*, dit Fabius, *leurs dieux irrité*

Le second Scipion, dans la prise Carthage, se conduisit d'une manié encore plus digne de l'ancienne gra *Cic. Verr. 4. n. 86.* deur Romaine. Après avoir fait u sévére défense à ses gens de rien pre dre, ni même de rien acheter des d

oilles, il fit dire aux habitans de Si-
il qu'ils vinſſent chacun reconnoitre
reprendre les ſtatues que les Cartha-
ois leur avoient autrefois enlevées.
en rendant à ceux d'Agrigente le fa- *Verr. 6. n.*
ux taureau de Phalaris, il leur dit que 73.
enonument de la cruauté de leurs an-
ns Rois & de la bonté de leurs nou-
aux Maîtres, devoit leur apprendre s'il
er étoit plus avantageux d'être ſous
ejoug des Siciliens que ſous le gou-
rnement du Peuple Romain. Ce
ſt pas, dit Cicéron, que ce grand *Verr. 4. n.*
mme, d'un eſprit ſi cultivé, man- 87. & *Verr.*
âât ou d'endroits pour y placer ces *6. n. 98.*
vrages de l'art, ou de diſcernement
ur en ſentir toutes les beautés. Mais
ſt que ſurpaſſant, non ſeulement en
ſintéreſſement mais en délicateſſe de
ût tous nos connoiſſeurs qui ſe pi-
ent de l'avoir le plus fin, il jugeoit
e ces ouvrages avoient été faits,
n pour ſatisfaire la vaine curioſité,
encore moins le luxe des hommes,
ais pour ſervir d'ornement dans les
mples & dans les villes. Et, ſelon la *Vell. Pa-*
dicieuſe remarque d'un Hiſtorien, il *terc. lib. 1.*
roit été à ſouhaiter pour le bien & *n. 13.*
ur l'honneur de la République,
'elle eût toujours conſervé pour ces

beautés de l'art le noble mépris
Scipion, ou même l'ignorance &
groſſiéreté de Mummius. Ce dernier
en faiſant tranſporter à Rome ce q
s'étoit trouvé de plus rare parmi l
dépouilles de Corinthe, connoiſſo
ſi peu le prix & l'excellence de c
ſortes d'ouvrages, qu'il dit aux Entre
preneurs qui étoient chargés de le
voiturer, que s'ils les perdoient, il
ſeroient tenus d'en fournir d'autres
leurs dépens. La République auroit é
heureuſe, ſi on n'y eût jamais intro
duit ce prétendu bon goût, qui ouvri
la porte à des rapines & à des violen
ces, qui deshonorérent infiniment l
Peuple Romain chez les Etrangers.

A peine peut-on croire ce que Ci-
céron raporte des excès horribles auſ-
quels cette paſſion d'amaſſer des vaſe
& des tableaux de grand prix porta
Verrès pendant le tems de ſa Préture
en Sicile. La plupart des autres Gou-
verneurs ne lui cédoient guéres dans
cette eſpéce de brigandage. Quelle dif-
férence entre de tels Magiſtrats, & les
anciens Romains, qui ſe faiſoient un
devoir & un honneur de laiſſer aux
Alliés, & même aux peuples tributai-
res, ces ſortes d'ornemens, pour faire

rir aux uns la douceur du gouver-
ement Romain, & pour consoler les
ures de leur servitude !

### ARICE *insatiable : injustices : rapines : mauvais traitemens à l'égard des Alliés & des peuples conquis.*

C'EST une réflexion fort judicieuse de Cicéron, que cet oracle d'Apollon qui déclara que Sparte ne périroit jamais que par l'avarice, est une prédiction pour tous les peuples qui sont dans l'opulence, aussi bien que pour les Lacédémoniens. Cet oracle s'est vérifié par raport à la République Romaine plus que dans aucun autre Etat. Tous les Historiens qui parlent de sa ruine, conviennent que l'avarice en fut la cause ; & que cette avarice fut allumée par les richesses & le luxe. [a] En effet, dès qu'on vient à desirer passionnément la magnificence, les grands équipages, les beaux meubles, l'abondance & la délicatesse de la table ; c'est une suite naturelle & nécessaire qu'on aime sans bornes & sans mesure l'argent, qui est le prix de toutes ces choses. *Lib. 2. de Off. n. 77.*

[a] Delectant magnifici apparatus, vitæque cultus cum largitio & copia ; quibus rebus effectum est, ut infinita pecuniæ cupiditas esset. *De Offic. lib. 1. n. 25.*

ſes, & ſans lequel on ne peut ſe l
procurer.

*Salluſt. in bello Catilin.* Salluſte reconnoit, après avoir fa
beaucoup de réflexions ſur les cauſ
de la grandeur & de la puiſſance d
anciens Romains, qui ſouvent ave
peu de troupes ont défait de nombreu
ſes armées, & avec un revenu trè
médiocre ont ſoutenu de longues guer
res contre les Rois les plus opulens
ſans que jamais aucune adverſité ait p
abbattre leur courage : Salluſte, dis-je
reconnoit que Rome n'a été redevabl
de cette grandeur & de cette puiſſanc
qu'à un petit nombre d'illuſtres ci-
toiens, dont le rare mérite & la ſolid
vertu avoient rendu la pauvreté vic
torieuſe des richeſſes, & le petit nom
bre des ſoldats ſupérieur à des troupe
innombrables. Mais, ajoute-t-il, de-
puis que les citoiens ſe ſont laiſſé cor-
rompre par le luxe & par l'oiſiveté,
Rome, comme une mere épuiſée, a
ceſſé de produire de grands hommes ;
& ſi elle a encore ſubſiſté quelque
tems, ce n'a été que par une ſuite &
par un effet de ſon ancienne grandeur,
qui continuoit de ſoutenir la Républi-
que malgré la foibleſſe & les vices de
ſes Magiſtrats.

l eſt beau de comparer ces heureux
ıs où la pauvreté étoit généraleınt en honneur dans la République,
ec les derniers ſiécles où l'on vit réer le faſte, le luxe, la magnificence,
en même tems une baſſe & ſordide
ırice. Quels hommes que ces Conıs & ces Dictateurs qu'on alloit prenè à la charrue! Quelle nobleſſe,
elle grandeur d'ame dans les deux
ıpions, dans Fabius, dans Paul Emi! L'argent étoit-il compté pour quelıe choſe chez ces anciens Romains?
uand Pyrrhus entreprit de corrom- *Liv. lib. 34.*
e le Sénat par des préſens, ſe trou- *n. 4.*
-t-il dans la ville une ſeule perſonne
i fût tentée d'en recevoir? Les choı étoient bien changées du tems de
gurtha, qui avoit ſû gagner à force
ırgent les ſuffrages de preſque tous
ı Sénateurs. Auſſi lorſqu'il fut forcé *Salluſt. in*
ſortir de Rome, tournant les yeux *bello Jugurth.*
tems en tems vers cette ville, il dit
ıe, prête à ſe vendre au plus offrant,
e ne manquoit que d'un acheteur.

Tant que dura ce noble déſintéreſſeent, ceux qui avoient le commandeent des troupes ou le gouvernement
ı provinces, loin de ſonger à s'enchir des dépouilles des Alliés ou de

celles des peuples conquis, s'en
gardoient comme les tuteurs & les
*Salluſt. ibid.* res. C'eſt qu'alors le principe du Peuple Romain étoit de ſe ſoumettre
peuples moins par la force des arm
que par les bienfaits, & d'aimer mie
ſe faire des amis que des eſclaves.
la marche des troupes, ni le camp
ment des armées, ni les quartiers d'h
ver, ni le ſéjour des Commandans da
une ville, n'étoit à charge à perſonn
Et voila ce qui faiſoit tant d'honneu
& attiroit tant de reſpect à l'Empi
Romain. Le Sénat alors, dit Cicéron
étoit le recours & l'azyle des Roi
des peuples, des nations. Nos Magi
trats & nos Généraux faiſoient conſi
ter leur plus grande gloire à défendi
les provinces, & à ſoutenir les Alli
avec une juſtice & une fidélité invio
lable. [a] Ainſi nous étions les protecteu
plutôt que les maîtres du monde.

Ecoutons le même Cicéron, &
nous apprendra combien de ſon tem
*Verr. 4. n.* les choſes étoient changées. Toutes le
207. provinces, dit-il, gémiſſent, tous le
peuples libres ſont dans la déſolation

[a] Iraqué illud patrocinium orbis terræ veriùs, quàm imperium poterat nominari. *De Offic. lib.* n. 27.

cs les roiaumes ſe plaignent hautemnt des violences & des vexations q'ils ſouffrent de notre part. Il n'y a maintenant dans tout l'eſpace des contres qui s'étendent juſqu'à l'océan, aucn endroit ni ſi éloigné, ni tellement à'écart, où l'avarice & l'injuſtice de ns Généraux & de nos Magiſtrats nient pénétré. Il n'eſt plus poſſible de ſutenir, je ne dis pas la force, les arres, les attaques des nations ; mais lurs cris, leurs plaintes, leurs reproces. Il eſt difficile, dit-il ailleurs, de ous exprimer combien la conduite inſte & violente de ceux que nous enpions dans les provinces avec autori, nous a rendu odieux à toutes les ations étrangéres. Nul temple n'a été cré pour eux, nulle ville ne leur a aru reſpectable, nulle maiſon particuliére n'a pu être fermée & inacceſſile à leur avarice. Voila ce qu'étoit la épublique Romaine dans les derniers ems : &, ſi l'on cherche quelle fut la remiére cauſe & l'origine de tous ces éſordres, on trouvera (je ne puis le épéter trop ſouvent) que ce fut l'anour des richeſſes & du luxe.

*Pro Lege Manil. n. 65.*

AMBITION *démesurée, desir effréné dominer, suivis de factions, de séditions, de meurtres, de proscriptions & de la ruine entiére de la liberté.*

*Offic. lib. 1. n. 85.* CICERON, après Platon, prescrit deux régles essentielles à ceux qui sont chargés du gouvernement. La premiére est de n'avoir en vûe que le bien public, sans jamais regarder ce qui sera de leur avantage particulier : & la seconde, d'étendre leurs soins également sur tout le corps de l'Etat, & de n'en pas négliger une partie, en faisant du bien à l'autre. Car, ajoute-t-il, il en est de celui qui gouverne comme d'un tuteur, & il doit en cette qualité faire le bien de ceux dont les intérêts lui ont été confiés, & non le sien propre. En celui qui n'auroit soin que d'une partie des citoiens, & qui négligeroit les autres, exciteroit la discorde & la sédition, qui sont ce qu'il y a de plus pernicieux à toutes les Républiques.

On peut dire que ce sont là les loix fondamentales de tout bon & sage gouvernement : & c'est l'observation exacte de ces loix qui avoit toujours fait le caractére des bons citoiens & des grands hommes de la République, par-

e que c'étoit sur ce plan & sur ces
rincipes que la République avoit d'a-
cd été formée & établie. Lorsqu'à la
uissance des Rois qui étoit devenue
nipportable, on substitua celle des
Magistrats annuels, le Sénat fut consi-
ié comme le Conseil perpétuel &
ublic de l'Etat, pour être en quelque
ote l'ame & la tête de la République,
egardien & le défenseur des loix, le
rotecteur de la liberté & des privilé-
g du peuple ; & l'entrée dans cet il-
tre Corps fut ouverte à tous les ci-
ens, sans autre distinction que celle
l mérite & de la vertu. Les Magistrats
faisoient gloire de respecter l'autorité
l Sénat, & étoient regardés comme
e ministres de cet auguste Conseil : &
différens Ordres de l'Etat contri-
oient par leur éclat particulier à re-
ver la gloire de la premiére & de la
us noble Compagnie. C'est ce con-
rt & cette union pour le bien public,
ui conservérent si lontems la bonne
telligence dans la République, qui fi-
nt réussir toutes les guerres qu'on
ntreprit, & qui répandirent par tout
gloire & la terreur du nom Romain.
ne conduite opposée produisit un ef-
t tout contraire.

*Cic. Orat. pro Sext. n. 137.*

*Salluſt. in bello Jugurth.*

Avant la deſtruction de Carthage les diſputes entre les citoiens pour domination & la puiſſance, n'étoie point portées juſqu'aux derniéres vi lences : la crainte des forces étrangér étoit un frein qui les retenoit dans modération, & qui leur faiſoit reſpe ter les loix. [a] Juſques-là les Romai n'avoient pas eu encore aſſez de co rage pour répandre le ſang des citoien & le dernier excès des diſſenſions c viles étoit de ſortir de la ville, & d ſe retirer ſur quelque montagne voiſin Quand Rome ſe vit délivrée de tou crainte au dehors, la licence & l'o gueil, ſuites ordinaires de la proſpér té, troublérent bientôt le concert & l'union qui avoient régné juſques-là. L Nobleſſe & le Peuple, ſous prétexte d défendre, l'une ſa dignité, l'autre ſa li berté, ne ſongérent plus, chacun d leur côté, qu'à attirer tout à eux, & ſe rendre maîtres de tout. [b] La plupa de ceux qui ſe mirent à la tête de ce

a Nondum erant tam fortes ad ſanguinem civilem, nec præter externa noverant bella ; ultimaque rabies ſeceſſio ab ſuis habebatur. *Liv. lib.* 7. *n.* 40.

b Per illa tempora, quicumque rempublicam agitavere, honeſtis nominibus, alii ſicuti jura popu defenderent, pars quo Se natus auctoritas maxum foret, bonum publicum i mulantes, pro ſua quiſqu potentia certabant. *Sallu in bello Catilin.*

u partis, ſous le beau nom de dé-
urs du bien public, ne travaillé-
n en effet qu'à établir leur puiſſance
culiére : & au milieu de ces deux
ons, la République, déchirée par
artage, & livrée à l'ambition de ſes
ens, ſuivoit toujours la loi du plus
ſant [a] Il ne faut point demander
parmi ces chefs de parti avoit pour
la juſtice & le bon droit. Tous
ent injuſtes, tous étoient uſurpa-
s : mais celui qui étoit le plus fort,
qui demeuroit le vainqueur, étoit
ours ſûr d'être applaudi.

On voit par là que ce qu'il y a de
capable de faire oublier la juſtice
es loix, c'eſt la paſſion de dominer
le ſe rendre maître des autres : paſ-
d'autant plus dangereuſe, qu'elle
couverte d'une apparence de vertu
de gloire, & que par cette raiſon
entraîne ordinairement ceux qui

oni & mali cives ap-
i, non ob merita in
ublicam, omnibus pa-
corruptis, ſed uti
ue locupletiſſimus, &
ia validior, quia præ-
defendebat, pro bo-
ucebatur. *Salluſt. in*
*n.*

Maximè adducuntur
que ut eos juſtitiæ ca-
piat oblivio, cùm in im-
periorum, honorum, glo-
riæ cupiditatem incide-
runt. . . . Eſt autem in hoc
genere moleſtum, quòd in
maximis animis ſplendidiſ-
ſimiſque ingeniis plerum-
que exiſtunt honoris, impe-
rii, potentiæ, gloriæ cupi-
ditates. *Offic. lib.* 1. *n.* 26.

paſſent pour avoir plus d'élévation
de grandeur d'ame.

Nous allons voir ces funeſtes diſpo
ſitions ſe développer peu à peu, croît
comme par degrés avec le tems, & ca
ſer enfin la ruine entiére de la liberté.

## I. LES GRACQUES.

TIBERIUS & Caius Gracchus, de
cendus par leur mere du fameux Sc
pion, ſoutinrent par un rare mérite l'
clat de leur naiſſance. Ils avoient l'u
& l'autre l'eſprit grand, l'ame haut
un déſintéreſſement parfait, une élo
quence véhémente & propre à entra
ner les eſprits, un zêle vif & arde
pour la juſtice, une compaſſion natu
relle pour les miſérables, une haine i
réconciliable contre toute oppreſſion
que la réſiſtance faiſoit dégénérer e
animoſité perſonnelle contre les o
preſſeurs. On ne peut nier que ces deu
illuſtres freres n'euſſent des intentio
fort droites, que dans leurs entrepri
ils ne ſe propoſaſſent pour but une ré
formation qui paroiſſoit néceſſaire, &
qu'en effet ils n'aient remédié par d
ſages réglemens à pluſieurs déſordre
Mais des engagemens formés d'abor
par de bonnes vûes, & pouſſés enſuit

trop de chaleur, les portérent plus
qu'ils n'avoient penſé. Ils pourſui-
et avec une opiniâtreté inflexible
q'ils avoient commencé par un ſen-
nt de vertu : & par là de grandes
atés, qui auroient pu être fort uti-
l'Etat ſi elles avoient été condui-
ar une ſage modération, lui de-
ent funeſtes & pernicieuſes.
qui fournit le principal ſujet des
ordes fut la Loi qu'ils propoſérent
ujet de la diſtribution des terres,
pour cette raiſon étoit appellée *la*
*Agraire.* Quand les Romains avoient
quis des terres ſur leurs voiſins, ils
ient coutume d'en vendre une par-
d'ajouter les autres au domaine de
République, & de donner ces der-
es aux plus pauvres des citoiens
r les faire valoir, à condition qu'ils
paieroient tous les ans une petite
e au tréſor public. Les riches aiant
mencé à enchérir ſur eux & à por-
beaucoup plus haut ces rentes, &
aſſer par ce moien les pauvres de
s poſſeſſions, on fit une loi qui
oit qu'aucun citoien ne pourroit
éder que juſqu'à cinq cens arpens
erre. Cette loi réprima pour quel-
tems l'avarice des riches : mais
-ci dans la ſuite aiant trouvé le

moien de frauder la loi, en ſe faiſ
adjuger la ferme de ces terres ſous
noms empruntés, & enfin les ten
ouvertement eux-mêmes, les pauv
étoient réduits à une extrême miſé
& l'Italie étoit en danger de ſe v
remplie d'eſclaves & de barbares d
les riches ſe ſervoient pour cultiver
terres d'où ils avoient écarté les
toiens.

Rien n'étoit plus criant qu'un tel
ſordre, & rien auſſi ne paroiſſoit pl
raiſonnable que la loi propoſée par
Gracques. Ils s'étoient contentés d
bord d'ordonner que les riches q
avoient uſurpé des terres en ſortiroie
après avoir reçu du public le prix de
terres qu'ils retenoient ſi injuſtemen
& que les citoiens qui avoient beſo
d'être ſoulagés, y entreroient en le
*Plut. in vit. Gracch.* place. » Quoi, diſoient-ils au Peuple
» les bêtes ſauvages trouvent dans l
» montagnes & dans les forêts de l
» talie des forts & des taniéres pour s
» retirer : & ces braves Romains q
» combattent & qui s'expoſent à
» mort pour la défenſe de l'Italie, n
» jouiſſent que de la lumiére & de l'a
» qu'on ne peut leur ravir, & ſont ſa
» maiſons & ſans retraites, obligés d'

e dans les campagnes avec leurs
mes & leurs enfans. Ils ne font la
rre & ne meurent que pour aug-
nter le revenu & entretenir le luxe
riches : & ces prétendus maîtres
d'univers ( car on les appelle ainſi )
nt pas un ſeul pouce de terre qui
r appartienne.

eſt quelquefois de certains déſor-
dans un Etat, auſquels on ne peut
édier ſans ruiner l'Etat même : com-
l eſt des maladies dans le corps hu-
n, dont on ne peut tenter la gué-
n ſans un danger preſque certain de
t. Les plus gens de bien à Rome, &
Sénateurs les mieux intentionnés
r le bien public, voioient claire-
t les ſuites funeſtes des loix pro-
ées par les Gracques : & le mal-
r de ceux-ci, comme le remarque
éron, fut de n'être pas demeurés
de ſentimens & de conduite avec
e portion de la République la plus
e & la plus ſage. Il leur en couta la
à l'un & à l'autre : & leur fin tra-
ue ſembla lever l'étendart des diſ-
des ſanglantes, & donner aux ci-
ns le ſignal de combattre entre eux
ain armée pour ſatisfaire l'ambition
quelques particuliers. Depuis ce

*Cic. Orat. de Haruſp. reſp. n. 41.*

*Vell. Paterc. lib. 2. n. 1.*

tems les loix cédérent à la violence
plus puiſſant devint le maître : les
ſenſions civiles, qui juſques-là s'éto
terminées par des traités pacifiques
furent plus décidées que par la voie
armes : & comme les mauvais ex
ples vont toujours en croiſſant, on
bientôt le ſang des citoiens coul
grands flots dans Rome, & les arm
Romaines marcher enſeignes déplo
les unes contre les autres.

## 2. MARIUS ET SYLLA.

MARIUS & Sylla, nés tous deux a
les plus rares qualités, montrére
quels excès de fureur & de cruaut
peut porter l'ambition, quand elle r
point retenue dans de juſtes bornes
des ſentimens d'honneur & de prob
& par l'amour du bien public. Rie
ſemble de ce qui fait les grands hom
ne leur manquoit.

*Salluſt. in bello Jugurth.*

Le défaut de naiſſance dans Ma
étoit couvert par les plus grandes v
tus. Accoutumé dès l'enfance à une
dure, & nourri enſuite, non dans
rude des lettres grecques, ni dans la
licateſſe de Rome, mais dans les pé
bles exercices de la guerre, il ſ
bientôt la ſcience de l'art militaire,

prta auſſi loin que perſonne eût ja-
i fait. Capable des plus grandes en-
riſes dans la guerre, modéré dans
onduite particuliére, infiniment
gné de la volupté & de l'avarice,
avoit d'autre paſſion que celle de
loire. Il ſe conduiſit de telle ſorte
toutes les charges qu'il exerça,
parut toujours digne d'en obtenir
lus conſidérables. Le reſte de ſa vie
ndit à de ſi beaux commencemens.
ieurs Conſulats qui lui furent dé-
s de ſuite, la guerre de Jugurtha
reuſement terminée, des armées in-
nbrables de Barbares qui venoient
dre ſur l'Italie taillées en piéces dans
x combats, où il y en eut plus de
s cens mille tués ou pris, montrent
qu'étoit Marius.

ylla, quoique d'un caractére tout *Salluſt. ibid.*
érent, ne lui céda en rien. Il étoit
famille Patricienne, & avoit été
faitement inſtruit dans l'étude des
les-Lettres. Il avoit le cœur grand.
imoit les plaiſirs, mais il aimoit en-
e plus la gloire. Les délices rempliſ-
ent les momens de loiſir qu'il pou-
it avoir, ſans pourtant que jamais
s retardaſſent l'expédition des af-
res. Il étoit éloquent, d'un eſprit

fin, ami commode, d'un ſecret & d'
diſſimulation impénétrables, toujo
prêt à donner, & ſur-tout prodi
d'argent. Quoiqu'avant les guerres
viles on pût le regarder comme le p
fortuné des Romains, jamais ſon n
rite ne parut au-deſſous de ſa fortu
& l'on ne peut dire s'il fut plus h
reux que brave. Quelles preuves
courage, de hardieſſe, de prudenc
d'habileté ne donna-t-il point dans to
tes les guerres dont il fut chargé,
ſur-tout dans celle qu'il eut à ſoute
contre Mithridate le plus redoutal
ennemi des Romains!

Voilà certainement de grands ho
mes, & bien dignes d'eſtime, s'il fal
juger de la grandeur & de la gloire
les dignités, par les talens, par les a
tions éclatantes. Mais c'eſt ici qu'
peut toucher au doigt cette vérité q
j'ai tâché d'établir dans le volume p
cédent, que l'homme eſt par le cœ
tout ce qu'il eſt, & que le défaut
droiture & de probité ne ſe peut co
vrir par les qualités les plus brillant

Quel honteux perſonnage le dé
violent d'obtenir le Conſulat fit-il fai
d'abord à Marius? Parce que Métellu
ſous qui il ſervoit en qualité de Lie
tenan

it, ſembloit improuver ce deſſein, é vivement contre lui, & ne con- nt plus que ſon reſſentiment & ſon tion, il travailla d'abord ſecrette- à le décrier dans l'eſprit des ſol- & devenu bientôt l'ennemi déclaré calomniateur de ſon Général, il à bout par ces voies indignes de pplanter, & de ſe faire nommer en ace pour terminer la guerre contre rtha. Il n'en eut pourtant pas tou- gloire. Sylla ſon Queſteur, entre ains de qui Jugurtha fut remis, lui nleva une grande partie ; & fier événement qui lui étoit ſi glo- x, il en fit graver l'image ſur un eau dont il ſe ſervit toujours pour et : ce qui cauſa un dépit mortel à ius, & fut la premiére ſource de s diviſions.

aterculus peint merveilleuſement rois mots le caractére de Marius. oit, dit-il, un homme avide & in- ble de gloire, violent dans ſes dé- , & dévoré d'une ambition inquiet- *Immodicus gloriæ, inſatiabilis, im- ns, ſemperque inquietus.* Aſpirant à ſixiéme Conſulat, il n'y eut point aſſeſſe qu'il ne fît devant le Peuple, nt de voie indigne & criminelle *Lib. 2. n. 11.*

qu'il n'emploiât, jusqu'à s'associer de citoiens * les plus scélérats qui fussent dans la ville, pour écarter du Consulat Métellus ** l'un de ses compétiteurs, le plus homme de bien de la Republique, & il alla jusqu'à le faire exiler, n'épargnant pour cela ni le mensonge, ni le parjure, [a] qui, selon lui, faisoient partie du mérite & de l'habileté des grands hommes.

* *Glaucia & Saturninus.*

** *C'est le même dont il a été parlé auparavant.*

A quels tourmens un ambitieux n'est-il point livré ! Tant d'honneurs accumulés sur la tête de Marius, six Consulats qui lui furent déférés de suite (ce qui étoit sans exemple) des richesses immenses acquises en assez peu de tems, des victoires sans nombre & de toutes sortes d'ennemis, plusieurs triomphes plus glorieux les uns que les autres : tout cet amas de grandeurs & de prospérités ne faisoit plus qu'une impression légére sur le cœur de cet ambitieux, au lieu que la gloire naissante de Sylla qui alloit toujours en croissant, le brûloit au dedans de lui-même, le dévoroit de chagrins, & le tourmentoit comme un forcené.

* *Il y eut seulement deux années entre le premier & le second.*

*Plut. in vit. Mar.* Ce qui réveilla sa jalousie, fut

a Αὐτὰ εἰς ἀρετῆς καὶ δεινότητος μεγίστα τιθέμενος. *Plut. in vit. M.*

x d'un Général pour aller tenir tête
thridate. Il ne put ſouffrir que ce
mandement fût donné à ſon rival.
iqu'uſé de fatigues, affoibli par
, & devenu très peſant, il fit un
t pour paroitre au champ de Mars
ni les jeunes gens qui s'y exerçoient
courſe des chevaux, & à faire des
ès: ſpectacle qui faiſoit pitié à tous
ens de bien, & à toutes les per-
es ſenſées. On ne pouvoit com-
dre qu'à l'âge où il étoit, après
de triomphes & tant de gloire, il
encore ſonger à aller en Cappado-
à l'extrémité du Pont-Euxin, traî-
es reſtes de ſa vieilleſſe, & com-
re contre les Satrapes de Mithrida-
Cependant il fut nommé par le Peu-
our commander dans cette guerre,
ylla obligé de prendre la fuite, pour
re ſa vie en ſûreté.
ais Sylla revint bientôt de Rome à
e d'une armée nombreuſe. Marius,
s une foible réſiſtance, ſe vit à ſon
contraint de fuir. Sa tête fut miſe
x, & le Tribun Sulpitius égorgé.
, ſans s'arréter plus lontems à
e, marcha droit contre Mithridate,
ſûr que les victoires qu'il rempor-
it contre un ennemi ſi formidable,

ſerviroient plus que toute autre ch
à affermir ſon autorité.

L'abſence de Sylla donna lieu à M
rius de revenir. Il avoit eſſuié d'étr
ges avantures, obligé de fuir en tre
blant de ville en ville, & de ſe cac
tantôt dans des forêts, tantôt dans
fond d'un marais. Son entrée dans R
me fut ſuivie du meurtre d'un nom
infini de citoiens, & de ce qu'il y av
dans la ville de plus gens de bien at
chés au parti de Sylla.

Cependant le bruit ſe répandit c
Sylla, aiant terminé la guerre con
Mithridate, revenoit à Rome avec u
groſſe armée. Marius, qui s'étoit
nommer Conſul pour la ſeptiéme fo
fut tellement allarmé de cette nouve
qu'il en perdit le ſommeil, & tom
dans une maladie dont il mourut bi
tôt après. On dit que dans les délir
qui ne le quittérent point, il jettoit
cris, & faiſoit des geſtes comme
eût combattu contre Mithridate, [a] t
ſon envie de commander, & ſa jal
ſie naturelle, avoient profondém
imprimé dans ſon cœur une forte

a Οὕτω δεινὸς ἀντῷ ἐ δυσπαραμύθητος ἐκ φιλαρχίας ἢ φιλοτιμίας ἔσως ἐντεθῆκει τῶν πράξεων ἐκείνων. *Plut. in Mar.*

ente passion d'avoir cette guerre
onduire.

a cruauté de Marius ne parut rien
omparaison de celles qu'on vit en-
e exercer à Sylla. Il remplit Rome
eneurtres sans fin & sans mesure. Le
g des citoiens ne lui coutoit rien. Il
proscrivit à différentes reprises un
grand nombre, avec peine de mort
tre ceux qui auroient reçu chez
ou sauvé un proscrit, sans excep-
celui qui auroit sauvé un frere, un
, un pere; & proposant même une
ompense pour l'homicide, fût-ce un
lave qui eût tué son maître, ou un
qui eût égorgé son propre pere. La
rt des proscrits étoit suivie de la
fiscation de leurs biens. Ainsi l'a-
ice donna lieu à la cruauté, les ri-
sses devinrent un crime, chacun pa-
ssant criminel à proportion des biens
il possédoit, qui faisoient en même
ns le danger des riches, & la ré-
mpense des meurtriers. Sylla se nom-
& se déclara lui-même Dictateur,
nité qui depuis six-vingts ans étoit

Id quoque accessit, ut tiæ causam avaritia peret, & modus culpæ pecuniæ modo consti- ctur, & qui fuisset le- cuples fieret nocens, fui- que quisque periculi mer- ces foret. *Vell. Patere. lib. 2. n. 22.*

inconnue à Rome. Il se fit donner
abolition générale de tout le passé,
un plein pouvoir pour l'avenir de f
mourir les citoiens à sa volonté,
confisquer les biens, de distribuer
terres, de ruiner des villes, d'en b
d'autres, d'ôter les roiaumes, &
les donner à qui il voudroit.

Mais, ce qu'on a peine à compr
dre, c'est qu'après avoir fait mo
tant de milliers d'hommes, après av
introduit dans la République des n
veautés si étranges & des changem
si inouis, il osa se démettre de la D
tature pour vivre en simple parti
lier, & qu'il termina ses jours dans
lit, sans que parmi tant de citoiens d
il avoit fait égorger les peres, ou
freres, ou les enfans, il s'en trou
aucun qui entreprît d'attenter à sa v
La divine Justice s'en étoit réservé
punition. Elle le frapa d'une horri
maladie, & le livra en proie à une h
teuse & cruelle vermine, qui renaiss
sans cesse de ses chairs corrompues, f
que rien en pût arrêter la source in
rissable, & infectant toute la mai
d'une insupportable odeur, le fit en
périr misérablement.

Marius & Sylla nous montrent co

ie peuvent être funeſtes les ſuites
ue ambition mal réglée. On eſt
ons étonné que Marius, qui avoit
ours eu dans l'humeur quelque
ſe de dur, d'auſtére, & de farouche,
*ius atque horridus ;* qui étoit ſans *Patere.*
de, ſans éducation, ſans politeſſe,
porté la vengeance & la cruauté
ſi loin qu'on l'a vû. Mais de tels ex-
ſont preſque incroiables dans un
mme du caractére de Sylla, qui avoit *Plut. in Syl.*
jours paru doux, humain, tendre,
able de pitié pour le malheur des
res juſqu'à verſer des larmes ; qui
ſa jeuneſſe avoit aimé la joie & les
iſirs ; & qui avoit uſé d'abord de ſa
tune avec tant de ſageſſe & de mo-
ration. Seroit-ce, demande Plutar-
e, un changement de naturel & de
eurs, cauſé par de grands honneurs
de grandes proſpérités ; ou plutôt
ſimple dévelopement d'une dépra-
tion cachée dans le fond du cœur, à
uelle le ſouverain pouvoir donne
erté de ſe manifeſter ? Quoi qu'il en
t, il faut conclure que l'ambition,
and il s'agit d'écarter un rival, eſt
able des crimes les plus noirs, & des
autés les plus inhumaines.

Celle de Sylla produiſit les effets les

plus funeſtes pendant pluſieurs ſiécl
Poſſédé par une paſſion démeſurée
dominer, il fut le premier, qui, pc
gagner l'affection des troupes, les c
rompit par les lâches complaiſan
qu'il eut pour elles, & par les largeſ
exceſſives qu'il leur fit. Il leur app
qu'elles pouvoient donner des maît
à l'Empire : & c'eſt depuis ce prem
exemple que les légions s'accoutum
rent à regarder comme un droit qui le
appartenoit, à l'excluſion même du S
nat, de diſpoſer abſolument de l'Er
pire, de faire & de défaire les Emp
reurs ſelon leurs caprices, ſans reſpe
ter le mérite des plus grands & d
meilleurs Princes.

### 3. CÉSAR. POMPÉE.

VOICI deux autres ambitieux, d'u
caractére tout différent des premiers
dont l'ambition, couverte & ſoutenu
des qualités les plus éclatantes, paro
moins digne de blâme, & ne fut pa
cependant moins pernicieuſe à la Ré
publique.

L'antiquité n'a rien au-deſſus de ce
deux grands hommes, ſi l'on ne conſi
dére que leurs vertus guerriéres, leur
entrepriſes, leurs victoires, qui rempl

et l'univers de la gloire de leur nom.

César, en moins de dix ans qu'il fit la guerre dans les Gaules, prit de force plus de huit cens villes, domta trois cens nations, combattit à diverses fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en tailla en piéces un million, & en fit un million de prisonniers. C'est pourquoi un Historien dit que par la grandeur de ses vûes, par la rapidité de ses conquêtes, par son courage & son intrépidité dans les dangers, il pouvoit être comparé à Alexandre le Grand, mais à Alexandre exempt des excès du vin & de la colére: *Magnitudine cogitationum, celeritate belli, patientia periculorum, Magno illi Alexandro, sed sobrio, neque iracundo, similimus.* *Plut. in Cæsar.* *Paterc. lib. 2. n. 41.*

Rien n'égale les éloges que Cicéron donne en mille endroits au mérite de Pompée. Dès sa jeunesse il se signala par de grands commandemens, & par des importantes expéditions. Il eut part à plus de combats, que ceux de son rang & de son âge n'ont coutume d'en avoir lu. Il remporta autant de triomphes, que le monde a de différentes parties; autant de victoires, qu'il y a de diverses sortes de guerres. Le bon- *Pro Cornel. Balb. n. 9. Proleg. Manil. n. 28. & 41.*

heur & le courage l'avoient par to
accompagné avec tant de conſtanc
qu'on peut dire qu'il étoit en quelq
ſorte élevé au-deſſus de la conditi
humaine. Enfin toutes les vertus m
rales, la probité, l'intégrité, le deſi
téreſſement, la religion l'avoient re
du infiniment reſpectable aux peupl
étrangers, & leur avoient fait croi
que ce qu'on racontoit de la vertu d
anciens Romains, n'étoit point u
fable ni une fiction.

Otez à ces deux rivaux l'ambitio
& ſubſtituez-y un véritable amour
la patrie; je le répéte, l'antiquité n
point eu de plus grands hommes. Ma
l'un ne pouvoit ſouffrir de ſupérieur
*Vell. Pa-* ni l'autre d'égal. Pompée, dit un Hi
*terc. lib. 2.* torien, étoit exemt de preſque tous le
*n. 29.* défauts, ſi ce n'en étoit pas un des plu
grands de ne pouvoir ſouffrir, étant n
dans une ville libre & maitreſſe des na
tions, où de droit tous les citoien
étoient égaux, de ne pouvoir ſouffri
qu'aucun l'égalât en dignité & en puiſ
ſance. Et Céſar, voulant à quelque pri
*Cic lib. 3.* que ce fût dominer & être le maître
*de Off. n. 82.* répétoit ſans ceſſe des vers d'Euripid
qui inſinuent que pour monter ſur l
trône les plus grands crimes ne doiven
rien couter:

lam si violandum est jus, regnandi gratia
iolandum est : aliis rebus pietatem colas.

Le Triumvirat formé entre Pompée, César, & Crassus, uniquement pour lers intérêts particuliers, & qui enrîna leur ruine aussi bien que celle de aRépublique, montre ce qu'il faut nser de la probité si vantée du grand Pmpée. Il alla plus loin, & pour affermr sa puissance, il ne rougit point de pendre Céſar pour son beau-pere, aoptant par cette alliance toutes ses ues & tous ses desseins criminels, dont i connoissoit l'injustice mieux qu'un atre. Aussi Caton, répondant à ceux ui disoient que les differens survenus ntre Pompée & Céſar avoient ruiné République : *Non*, dit-il, *mais leur nion.*

*Paterc. lib. 2. n. 44.*

*Cic. lib. 3. de Off. n. 82.*

*Plut. in Pomp.*

Caton ne s'y étoit point trompé. Il voit prévû tout ce qui arriva. En oiant toutes les loix renverſées, l'aorité du Sénat mépriſée, le Peuple orrompu par les largeſſes des Grands, s premiéres charges de la République endues publiquement à prix d'argent, u sû & du consentement même de ompée, il ne ceſſoit d'avertir le Sénat le Peuple qu'ils travailloient eux-

mêmes à ſe donner un maître, & à
dépouiller du plus précieux de leu
biens, qui étoit la liberté.

La choſe arriva comme il l'avoit pr
dit. On vit enfin éclater la diſcorde. L
deux partis prirent les armes. [a] L'u
paroiſſoit avoir pour lui la juſtice, l'a
tre avoit la force. Là les prétexte
étoient ſpécieux, ici les meſures priſe
plus ſagement. Pompée avoit pour l
l'autorité du Sénat, Céſar comptoit ſu
la valeur de ſes ſoldats. Le parti qu
prit Pompée d'abandonner Rome & l'I
talie, rabattit beaucoup de l'eſtim
qu'on avoit conçue de ſon mérite.

Le ſuccès de cette guerre civile fu
tel que tout le monde ſait. Après beau-
coup de ſang répandu, & le plus pu
ſang de la République, Céſar demeura
le maître, & s'attribua une puiſſance
ſouveraine, à laquelle, pour aſſouvir
ſon ambition, il ne manquoit que le
diadême, & le titre de Roi, qu'il eſſaia
en vain pluſieurs fois par ſes émiſſaires
de ſe faire accorder. C'eſt ce qui hâta
ſa mort, & qui par un dernier effort de
la liberté expirante, arma contre lui les

a Alterius ducis cauſa me- lior videbatur, alterius erat firmior. Hîc omnia ſpecioſa, illic valentia. Pompeium Senatus auctoritas, Cæſarem militum armavit fiducia. *Paterc. lib.* 2. n. 49.

ns de ſes meilleurs amis, & de ceux il avoit le plus comblés de bienfaits. regarda comme un effet de la ven- ence divine, de ce que cet uſurpa- r, qui après s'être ſervi du crédit de npée pour établir ſa tyrannie l'avoit périr, étoit tombé mort & percé coups aux piés de la ſtatue de ce me Pompée.

## 4. LE JEUNE OCTAVIUS.

LES CHOSES en étoient venues dans République Romaine à ce point de ordre & de confuſion dont parle Po- e, où l'unique reméde des maux ſens eſt l'autorité ſouveraine d'un mme puiſſant, ſeule capable de ré- lir l'ordre & la régle. Le jeune Oc- ius fut cet homme, deſtiné pour in- duire une nouvelle forme de gou- rnement. Il étoit fils de la niéce de e Céſar, qui l'avoit adopté & dé- ré ſon héritier par ſon teſtament, & 'avoit pas encore alors vingt ans ac- mplis. Dès qu'il eut appris ſa mort, ſe rendit à Rome, prit le nom de ſar, diſtribua aux citoiens tout l'ar- nt que le défunt lui avoit laiſſé, & là ſe fit un puiſſant parti contre An- ne qui aſpiroit à la domination.

Ce fut Cicéron qui contribua le pl
à élever le jeune Céſar. Qu'il me ſo
permis d'expoſer ici avec quelque éte
due la part qu'eut Cicéron à ce gra
événement. J'ai tâché dans le ſeco
Tome de donner quelque idée de ſo
génie & de ſon éloquence : il ne ſe
peut être pas hors de propos de le mo
trer maintenant comme politique
comme homme d'Etat. Un Auteur, q
ne ſort preſque jamais des mains de
jeuneſſe, mérite d'en être connu
toute maniére.

Cicéron étoit alors tout puiſſant da
la République. Tous les yeux étoie
tournés ſur lui, comme ſur le plus fo
appui & le plus ferme défenſeur de l
liberté. Sa haine contre Antoine, do
il avoit tout à craindre, contribu
beaucoup à le faire pancher du côt
d'Octavius : mais il s'attacha auſſi à lui
*In vit. Cic.* dit Plutarque, par un mouvement ſe
cret de vanité & d'ambition, dans l'eſ
pérance que les armes de ce jeun
homme aſſureroient & augmenteroien
ſa puiſſance & ſon autorité dans l
gouvernement pour le bien de la Ré
publique.

Ç'avoit toujours été là le foible d
Cicéron, qui lui fit faire tant de baſ

à l'égard de Céſar depuis ſa vic-
, & qui l'empécha même de ſe dé-
rde Pompée comme il auroit dû
r, & comme on l'y exhortoit, en
vertiſſant qu'il ne faloit pas toujours
pter ſur ſes paroles, & qu'il étoit
, à travers ſes beaux diſcours, de
ouvrir ce qu'il penſoit, & ce qu'il
roit. Mais Cicéron vouloit être
, flaté, conſidéré, emploié. Un
e où il paroiſſoit quelque réſerve,
t capable, ſinon de le brouiller, du
ns de le refroidir à l'égard de ſes
leurs amis; comme effectivement
arriva par raport à Brutus, qui
oit contenté dans une occaſion de
peller *un excellent Conſul.* Quoi! dit
éron, un ennemi parleroit-il plus
ement? Au contraire on obtenoit
t de lui par des louanges & des ca-
es. Et le jeune Céſar ne les lui épar-
point. Il le combloit d'honnêtetés
de flateries: il l'appelloit ſon pere: il
loit dépendre en tout de lui, & ne
faire ſans ſon conſeil. Voila pour-

Pompeius ſolet aliud re & loqui: neque tantum valet ingenio, non apparet quid cu- *Epiſt.* 1. *lib.* 3. *ad Famil.* Hic autem (Brutus) ſe etiam tribuere multum mihi putat, quòd ſcripſerit optimum Conſulem Quis enim jejuniùs dixit inimicus? *Ad Att. lib.* 12. *Epiſt.* 22.

quoi Cicéron, qui étoit extrêmem
vif dans tout ce qu'il prenoit à cœ
l'exalta si fort dans le Sénat & dev
le peuple, & lui fit accorder tan
priviléges, tant de dispenses, t
d'honneurs extraordinaires, en r
vant au-dessus des actions les plus
rieuses le courage avec lequel il s'é
opposé à Antoine. Et comme les g
sensés, qui entrevoioient sans do
dans le jeune César avec beaucoup
mérite un grand fond d'ambition, c
gnoient que des distinctions si marqu
n'eussent des suites fâcheuses, & q
*Philip.* 5. *n.* 50. 51. la liberté publique n'en souffrît: Ci
ron, pour les rassurer, ne cessoit
répéter que bien loin d'en devoir pr
dre aucune allarme, on devoit au c
traire tout attendre de ce jeune ho
me, dont il connoissoit à fond les s
timens, & pour qui il n'y avoit r
de plus cher que la République, r
de plus respectable que l'autorité du
nat, rien de plus précieux que l'esti
des gens de bien, rien enfin de plus do

a Laudo, laudo vos, Quirites, cùm gratissimis animis prosequimini nomen clarissimi adolescentis, vel potiùs pueri: sunt enim facta ejus immortalitatis, non ætatis. Multa memini, multa audi multa legi: nihil tale novi, &c. *Philip.* 4. Qui nisi in hac rep. esset, rempe scelere A nii nullam haberemus. *lip.* 3. *n.* 5.

d plus ſenſible que la véritable gloire.
Eutus, quoiqu'éloigné de Rome & entre des affaires, lui marquoit les ères craintes & les mêmes allarmes. l repréſentoit que placé dans le plus u degré d'autorité & de crédit où être un citoien dans une ville libre, ù on le voioit avec joie, il deve- en quelque ſorte reſponſable de les événemens; que pour un hom- comme lui les bonnes intentions uffiſoient pas, qu'elles devoient accompagnées de prudence; & que la conjoncture préſente le principal t de la prudence étoit de modérer honneurs à l'égard de ceux qui ren- ent ſervice à la République, le Sé- ne devant jamais rien accorder à particulier qui pût devenir pour les -intentionnés un exemple perni- ux, ou même leur fournir des ar- & des forces contre l'Etat.

*Brut. Epiſt. 3. ad Cic.*

Cicéron ne connut bien la ſageſſe & portance de ces avis, que quand le ne Céſar commença à lui échaper. Il it alors quel poids c'étoit pour lui de s'être rendu ſa caution envers République, & il appréhenda de ſe uver hors d'état de lui tenir parole. n'eſt pas qu'il déſeſpérât encore en-

*Epiſt. 17. Cic. ad Brutum.*

tiérement ; il croioit voir de la reſſo
ce dans ſon bon naturel : mais il cr
gnoit la légéreté & la flexibilité de
âge, & il redoutoit encore plus ce
foule de flateurs qui ne ceſſoient
l'obſéder, & qui travailloient à lui r
verſer l'eſprit par de fauſſes idées d'u
vaine & frivole grandeur.

Les conjurés, à la tête deſquels ét
Brutus, avoient d'abord été comb
de louanges & d'honneurs ; le jeu
Céſar même, en pourſuivant Antoi
comme ennemi de la République, av
paru ſe déclarer hautement en leur f
veur. Mais quand il vit ſon pouvoir e
tiérement affermi, il ne diſſimula plu
& ſe démaſqua. Ce changement fit u
peine extrême à Cicéron, qui en pr
voioit bien les ſuites qu'il n'étoit pl
en état d'empécher. Il lui écrivit à
ſujet une lettre, dans laquelle il in
ploroit ſa protection pour les Conj
rés, mais d'une maniére qui bleſſa v
vement la délicateſſe de Brutus, à qu
de concert ſans doute avec Cicéron
Atticus, leur ami commun, avoit en
voié une copie de cette lettre. Brut
en témoigna ſon étonnement & ſa dou
leur à l'un & à l'autre dans deux lettre
qui méritent bien d'être lues, & q

otrent, par la nobleſſe & la gran-
er des ſentimens qu'on y voit, que
e avec raiſon que ce généreux dé-
reur de la liberté fut appellé le der-
ie des Romains. J'eſpére qu'on ne me
ra pas mauvais gré ſi j'en raporte ici
ulques traits.

Dans celle qui eſt adreſſée à Cicé- *Lib. Epiſt. ad Brut. Ep. 15.*
ro, après les premiers complimens il
ouvre ſon cœur ſur la maniére baſſe
rampante dont il a écrit à Octavius,
qui feroit preſque ſoupçonner que Ci-
ron croit n'avoir que changé de maî-
re, & non ſecoué le joug de la domi-
ation. *On ne lui demande*, lui dites-
us, *& on n'attend de lui qu'une choſe, qui eſt qu'il veuille protéger & conſerver les citoiens qui ſont eſtimés & chéris des dieux de bien, & du peuple Romain.* Juoi! nous voila donc à la diſcrétion Octavius! & s'il ne lui plaît pas de ous protéger, c'en eſt fait de nous! Il audroit mieux cent fois mourir, que lui être redevable de la vie. [a] Je ne ois point les dieux aſſez ennemis de

[a] Ego medius fidius non timo tam omnes deos adfos eſſe à ſalute populi nani, ut Octavius oran ſit pro ſalute cujuſquam s, non dicam pro liberatoribus orbis terrarum. Juvat enim magnificè loqui; & certè decet adversùs ignorantes quid pro quoque timendum, aut à quoque patendum ſit.

Rome, pour vouloir qu'on demar
par grace à Octavius la conſervati
d'aucun citoien, & bien moins enc
des libérateurs de l'univers : car il n
convient de prendre ce ton avec
perſonnes qui ne ſavent ni ce qu'il f
craindre pour gens d'un certain cara
tére, ni ce qu'il faut demander po
eux, & à qui. Ne s'agit-il donc pl
que de convenir des conditions de
ſervitude, & non de repouſſer la ſe
vitude même ? Qu'importe que ce ſo
ou Céſar, ou Antoine, ou Octaviu
qui domine ? N'avons-nous pris les a
mes que pour changer de maître,
non pour devenir libres ? Les dieu
m'arracheront plutôt cent fois la v
que de m'arracher la réſolution où
ſuis de ne point ſouffrir, je ne dis p
que l'héritier de celui que j'ai tué ré
gne en ſa place, mais que mon per
même, s'il revenoit en vie, ſe rend
le maître des loix & du Sénat. Vou
ſuppliez pour notre ſûreté & pour no
tre retour à Rome. Mais croiez-vou
que nous faſſions aucun cas ni de l'u
ni de l'autre, s'il les faut acheter a
prix de l'honneur & de la liberté ? [a] Vi

a Ego verò longè à ſervien- | cabo eſſe Romam, ubicun
tibus abero, mihique ju di- | que locorum eſſe licebit.

our moi, ce ſera de me trouver
né de la ſervitude, & de ceux qui
ſont point ennemis. Tout endroit
pourrai être libre, me tiendra
e Rome. [a] Gardez-vous donc bien
venir de me recommander ainſi à
Céſar; &, ſi vous m'en croiez,
ous y recommander vous-même.
eu d'années qu'il vous reſte à vi-
ne mérite pas que vous faſſiez à
eune homme des ſupplications ſi
s & ſi rampantes. Pour moi, je
bien réſolu de ne me point laiſſer
aîner par la foibleſſe ni par la dé-
on des autres. Je tenterai tout,
reprendrai tout, pour tirer notre
ie commune de la ſervitude; [b] &
egarderai avec pitié ceux en qui ni
âge avancé, ni la gloire de leurs
ons paſſées, ni l'exemple de cou-
e que d'autres leur donnent, ne peu-
t diminuer l'amour de la vie. Si le
cès répond à nos vœux & à la juſtice
notre cauſe, nous ſerons tous contens.
es choſes tournent autrement, je ne

Me verò poſt hac ne
iendaveris Cæſari tuo,
quidem ipſum, ſi me
es. Valdè care æſtimas
annos, quot iſta ætas
it, ſi propter eam cau-
puero iſti ſupplicatu-
rus es.

b Ac veſtri miſerebor, quibus nec ætas, neque honores, neque virtus aliena dulcedinem vivendi minuere potuerit.

m'en jugerai pas moins heureux : je croi n'être né, & ne devoir vivre que pour défendre & délivrer mes toiens.

*Ibid. Epist.* 16. Il parle d'une maniére encore plus forte & plus libre dans la lettre qu'il écrit à Atticus. Je conviens, lui dit-il, que Cicéron, dans tout ce qu'il a fait, a eu les meilleures intentions du monde. Personne ne connoit mieux que moi son affection & son zêle pour la République. Mais dans cette occasion, dirai-je qu'il a été ou peu clair-voiant lui qui est si sage : ou trop politique, lui qui n'a point craint pour le salut de l'Etat de se faire un ennemi d'Antoine ? Ce que je sai, c'est qu'en ménageant trop Octavius, il n'a fait que nourrir & irriter sa cupidité & son audace. Il se vante d'avoir terminé, sa sortir de Rome, la guerre contre Antoine : n'a-ce été que pour lui donner un successeur ? Je vous écris ceci avec la plus vive douleur : mais vous avez exigé de moi que je vous parlasse avec une ouverture de cœur entiére. Quelle imprudence, d'aller par une crainte aveugle au-devant des maux qu'on appréhende, & qu'on auroit peutêtre pu

r ! [a] Nous craignons trop la mort, i, & la pauvreté. Il ſemble que on regarde toutes ces choſes com- ls derniers des malheurs : & pour- u'il trouve des perſonnes qui le dérent & le louent, & de qui il inne ce qu'il ſouhaite, la ſervitude i fait point de peur pour peu qu'elle honorable : ſi pourtant il peut y r quelque choſe d'honorable dans rniére des infamies, accompagnée ême tems des miſéres les plus ex- es. Octavius a beau appeller Ci- n ſon pere, paroitre vouloir dé- re de lui en tout, lui donner des nges, le combler d'honnêtetés : on a bientôt les effets détruire ce lan- . Y a-t-il en effet rien de plus con- e au ſens commun que de donner om de pere à celui que l'on ne re- le pas comme un homme libre ? s il eſt aiſé de voir que le bon Ci- on ne ſonge & ne travaille qu'à ſe dre Octavius favorable. [b] Je ne fais

Nimiùm timemus mor- , exilium, & pauper- n. Hæc mihi videntur roni ultima eſſe in ma- & dum habeat à qui- mpetret quæ velit, & ibus colatur ac laude- , ſervitutem, honori-

ficam modò, non aſperna- tur : ſi quicquam in extre- ma ac miſerrima contume- lia poteſt honorificum eſſe.

b Ego verò jam iis arti- bus nihil tribuo, quibus ſcio Ciceronem inſtructiſſimum eſſe. Quid enim illi profunt,

plus aucun cas de toute ſa philoſoph
De quel uſage lui ſont ces ſentimen
nobles & ſi magnifiques dont il a re
pli ſes Livres, en parlant de la mo
de l'exil, de la pauvreté, de la fol
gloire, du véritable honneur, &
zêle qu'on doit avoir pour la libe
de ſa patrie ? [a] Que Cicéron vive d
la ſoumiſſion & dans la ſervitude, pu
qu'il en eſt capable, & que ni ſon â
ni ſes dignités, ni ſes actions paſſ
ne le font point rougir de prendre
tel parti. Pour moi nulle condition
la ſervitude, quelque honorable qu'e
puiſſe paroitre, ne m'empéchera
déclarer la guerre à la tyrannie, a
commandemens accordés contre les
gles, à la domination injuſte, & à to
te puiſſance qui voudra s'élever a
deſſus des loix. Il finit ſa lettre
avouant, que ſans rien diminuer de ſ
amitié pour Cicéron, il ne peut pas
point rabattre beaucoup de l'eſti
qu'il en faiſoit : parce qu'il ne nous
pas libre de juger autrement des p

quæ pro libertate patriæ, quæ de dignitate, de morte, exilio, paupertate ſcripſit copioſiſſimè ?

[a] Vivat hercule Cicero, qui poteſt, ſupplex & noxius, ſi neque ætatem neque honorum, neque rum geſtarum pudet.

ſonn

ıes que ſelon l'idée que nous en
os conçue.
Ls choſes tournérent comme Brutus
vit prévu. Le jeune Céſar s'aperçut
ıôt que les gens de bien, tous zé-
our la liberté, ſongeoient à reſ-
ır ſon autorité dans les juſtes bor-
s'un pouvoir légitime. Il apprit auſſi
Cicéron, qui avoit de la peine à
air un bon mot, & qui ſe piquoit
eller en raillerie; (dangereux ta-
our quiconque gouverne!) que Ci-
n, dis-je, en jouant ſur l'équivoque
e expreſſion latine qu'on ne peut
ſentir en françois, parloit de lui
me d'un jeune homme qu'il faloit
bler de louanges & d'honneurs,
s'en défaire : *laudandum adoleſ-* *Epiſt.* 11.
*m, ornandum, tollendum.* Mais il *lib.* 20. *ad*
ien dire qu'il donneroit bon ordre *Famil.*
cela n'arrivât pas : *ſe non eſſe com-*
*rum ut tolli poſſit.*
y pourvut en effet, & s'étant dé-
é tout d'un coup contre les Con-
s, il les fit appeller en jugement.
s Céſar, Lépidus, & Antoine,
nt raccommodés, & aiant fait en-
ux cette fameuſe ligue ſi connue
le nom de ſecond Triumvirat,
agérent les provinces, & firent

cette horrible proscription de plus
deux cens des plus illustres citoien
Rome, dont ils mirent la tête à p
On vit ici une seconde fois com
l'ambition, dans les personnes qui
roissent du naturel le plus doux, l
violente & cruelle, & comment
éteint dans le cœur tout sentim
d'honneur, de probité, de reconn
*Vaterc. lib. 2. n. 66.* sance. César, pour parvenir à ses fi
après une foible & molle résistance
crifia à la haine d'Antoine son bien
teur, l'artisan de sa fortune, en un
celui qu'il appelloit son pere. C
qui pendant tant d'années avoit e
ployé sa voix pour défendre les in
rêts des particuliers & du public, m
rut sans trouver aucun défenseur.

*Liv. in fragm.* Quel spectacle ! On vit la tête
Cicéron placée entre ses deux ma
sur cette même Tribune aux ha
gues, où, comme Consul, & dep
en qualité de Consulaire, il avoit t
de fois fait entendre sa voix ; & i
cette année-là même il avoit décla
contre Antoine avec une éloque
plus qu'humaine, & des applaudi
mens sans exemple. Il avoit vécu
xante & trois ans, & sa mort au
pu ne point paroitre prématurée

en'avoit point été violente. Son
n éclata également & par les Ou-
ages qui en furent le fruit, & par les
meurs qui en furent la récompense.
nétat de prospérité, qui dura lon-
m, fut entremélé d'épreuves fort
rs : l'exil, la ruine du parti qu'il
ct embrassé, la mort d'une fille qu'il
nit tendrement, une fin si tragique
funeste. De tant de rudes coups,
rort fut le seul qu'il souffrit en hom-
ele courage. Après tout, si l'on veut
rpenser le bien & le mal, on peut
r que ce fut véritablement un grand
nnage, qui mérite l'admiration de
les siécles : & pour le louer digne-
et, il lui faudroit un autre Cicéron.

aint Augustin, en parlant de cet évé- *De Civit. Dei, lib. 3. cap. 30.*
ient, fait remarquer combien les
s des hommes les plus prudens sont
nées, & combien ils sont peu clair-
ns dans l'avenir. Cicéron avoit em-
sé avec chaleur le parti du jeune
ar, dans l'espérance de surmonter
son crédit celui d'Antoine son en-
i, & rétablir par son moien la li-
é : & c'est précisément tout le con-
re qui arriva. Ce fut ce jeune homme
le livra lui-même à la fureur d'An-
e, & qui peu de tems après enva-

hit la domination, & se rendit maît
de la République.

Pour reprendre la suite du récit &
le terminer, César, délivré de ses deu
rivaux par des événemens qu'il sero
trop long de raporter ici, se trouva seu
maître de tout ce qui obéissoit aux Ro
*Dion. lib.* mains. Alors il délibéra avec Agripp
*51. M. de Till. vie d'Aug.* & Mécéne, ses plus intimes amis, s'
rétabliroit la République en son an
cienne liberté, en remettant l'autorit
entre les mains du Sénat & du peuple
ou s'il se maintiendroit dans la puis
sance souveraine. Agrippa, quoiqu'
fût le compagnon de sa fortune, & ma
de sa niéce, lui conseilla le premie
Mécéne lui représenta par beaucou
de raisons que l'Etat ne pouvoit plu
subsister que sous un Monarque ; qu'
ne pouvoit lui-même se démettre d
son autorité sans être en danger de
vie ; mais qu'il trouveroit sa gloire aus
bien que sa sûreté dans un gouverne
ment sage & équitable. César se rendi
donc à ce dernier avis. On trouve dan
M. de S. Evremont un portrait de so
gouvernement & de son génie, qu
mérite d'être lu. J'en inférerai ici u
extrait.

» Après la tyrannie du Triumvirat

& la désolation qu'avoit apporté la
erre civile, il voulut enfin gouver-
r par la raison un peuple qu'il avoit
ujetti par la force ; & dégoûté
'ne violence où l'avoit peut-être
ligé la nécessité de ses affaires, il
u établir une heureuse sujettion,
is éloignée de la servitude que de
ncienne liberté.

Un des grands soins qu'il eut tou-
rs, fut de bien faire goûter aux
mains le bonheur du gouverne-
ent, & de leur rendre, autant qu'il
t, la domination insensible. Il re-
ta jusqu'aux noms qui pouvoient
plaire, & sur toutes choses la qua-
é de Dictateur, détestée dans Syl-
, & odieuse en César même.

La plupart des gens qui s'élévent,
ennent de nouveaux titres pour au-
riser un nouveau pouvoir. Il vou-
cacher une puissance nouvelle
s des noms connus, & sous des
gnités ordinaires. Il se fit appeller *
mpereur de tems en tems pour con-
ver son autorité sur les légions.
e fit créer Tribun ** pour disposer

* ...nsmit à ses succes... e titre d'Empereur, ...ien que celui d'Au... u'il avoit reçu après la fameuse journée d'Actium.

** Il eut la puissance Tribunicienne, mais il ne fut point Tribun.

» du peuple, Prince du Sénat pou
» gouverner. Mais quand il réunit
» ſa perſonne tant de pouvoirs di
» rens, il ſe chargea auſſi de div
» ſoins; & il devint l'homme des
» mées, du Peuple & du Sénat, qu
» il s'en rendit le maître. Encore n'
» t-il de ſon pouvoir que pour ôte
» confuſion qui s'étoit gliſſée en t
» tes choſes. Il remit le Peuple dans
» droits, & ne retrancha que les l
» gues aux élections des Magiſtrats.
» rendit au Sénat ſon ancienne ſpl
» deur, après en avoir banni la c
» ruption. Car il ſe contenta d'une pu
» ſance tempérée, qui ne lui laiſſoit
» la liberté de faire le mal; mais il
» voulut abſolue, quand il s'agit d'i
» poſer aux autres la néceſſité de fa
» le bien. Ainſi le peuple ne fut mo
» libre, que pour être moins ſéditieu
» le Sénat ne fut moins puiſſant, q
» pour être moins injuſte. La libe
» ne perdit que les maux qu'elle pe
» cauſer, rien du bonheur qu'elle pe
» produire.

*M. Tillem. vie d'Aug.* Il eut la joie de voir, dès les pr
miers jours de ſon autorité ſouver
ne, le temple de Janus fermé, ce q
ne ſe faiſoit que lorſque les guer

cent ceſſé dans tout l'Empire. Mon- de Tillemont remarque, après be, que le Fils de Dieu étant près faire homme pour nous apporter ciel la paix véritable avec Dieu, nous-mêmes, & avec les autres mes, a voulu donner en même s une image de cette paix intérieu- en établiſſant ſur la terre une paix rieure & viſible. Cette paix & e réunion d'un grand nombre de vinces en une même monarchie, it favorable aux deſſeins de Dieu la facilité qu'elle donnoit aux Pré- ateurs de l'Evangile de paſſer de pro- ce en province pour porter par t la lumiére de la foi: & les peuples tant point occupés par le trouble & umulte des guerres, écoutoient avec erté ce qu'on leur préchoit, & l'em- ſſoient avec joie lorſque Dieu ou- oit leurs cœurs par ſa grace.

C'eſt ainſi que Dieu, unique arbitre tous les événemens humains, dé- le en maître du ſort des Empires, en eſcrit la forme, en régle les limites, marque la durée, faiſant ſervir les ſſions & les crimes mêmes des hom- es à l'exécution de ſes deſſeins ſur le nre humain pleins de bonté & de

juſtice ; & que par les reſſorts cach
d'une ſageſſe qu'on ne peut trop adm
rer , il diſpoſe de loin , & ſans que
hommes s'en aperçoivent , les prép
ratifs de la grande œuvre à laque
tout le reſte ſe raporte , qui eſt l'é
bliſſement de l'Egliſe , & le ſalut d
Elus.

# QUATRIEME PARTIE.

# DE LA FABLE

## ET

## CES ANTIQUITÉS.

me reſte, dans cette quatriéme Par-
e, à parler de la Fable & des Anti-
ués. Je le ferai en très peu de mots.

## CHAPITRE PREMIER.

### De la Fable.

L n'y a guére de matiére, dans ce
qui regarde l'étude des Belles-Lettres,
ſoit ni d'un plus grand uſage que
le dont je parle ici, ni plus ſuſcepti-
d'une profonde érudition, ni plus
barraſſée d'épines & de difficultés.
on deſſein n'eſt pas de percer ces ob-
rités, ni de les éclaircir, mais ſeule-
nt d exhorter les jeunes gens à ne pas
gliger une étude, dont ils peuvent
irer beaucoup de fruit. Pour cela je
bornerai à deux réflexions, que je
toucherai même que fort légérement;
nt l'une regardera l'origine de la Fa-
, & l'autre ſon utilité.

## ARTICLE PREMIER.

### *De l'origine de la Fable.*

La Fable, qui eſt un mélange & compoſé de faits réels & de menſonge embellis & ornés, eſt née de la vérité c'eſt-à-dire de l'Hiſtoire tant ſacrée q profane, dont pluſieurs événemens c été altérés en différentes maniéres, en différens tems, ſoit par les opinio populaires, ſoit par les fictions po tiques.

*Première ſource de la Fable : Altération des faits de l'Hiſtoire Sainte.*

Je dis que la Fable eſt née en part de l'Hiſtoire Sainte, & c'eſt là ſa pr miére & ſa principale origine. La f mille de Noé, inſtruite parfaiteme de la religion par ce ſaint Patriarche conſerva quelque tems le culte d vrai Dieu dans toute ſa pureté. Ma lorſqu'après avoir inutilement entre pris la conſtruction de la tour de Bab elle ſe fut ſéparée, & qu'elle ſe répan dit en différentes contrées, la diverſi té de langage & de demeure fut bien tôt ſuivie de l'altération du culte. L vérité, qui juſques-là n'avoit été con fiée qu'au canal ſeul de la vive voi ſujet à mille variations, & qui n'étoi point encore fixée par l'écriture gar

ine sûre des faits ; la vérité, dis-je, oscurcit par un nombre infini de fa-les, dont les derniéres augmentérent eucoup les ténébres que les plus an-ennes y avoient déja répandues.

La tradition des grands principes & grands événemens se conserva par-tous les peuples, non sans quelque rlange de fictions, mais avec des tra-es de vérités évidentes & tout-à-fait connoissables : preuve certaine que peuples étoient tous sortis de la me origine.

De là ce sentiment, répandu chez us les peuples, d'un Dieu souve-in, tout-puissant, maître & créateur l'univers : &, ce qui en est une sui-, de la nécessité d'un culte extérieur r des cérémonies & des sacrifices. De le consentement uniforme & géné-l sur certains faits : la création de omme par les mains de Dieu même : n état de bonheur & d'innocence, arqué par le siécle d'or, où la terre, ns être arrosée de ses sueurs, ni cul-vée par un pénible travail, lui four-ssoit tout en abondance ; la chute du ême homme, source de tous ses mal-urs, suivie d'un déluge de crimes qui tira celui des eaux ; le genre humain

ſauvé par une arche qui s'arréta ſur u
montagne ; & enſuite la propagation
genre humain par un ſeul homme
par ſes trois fils.

Mais le détail des actions partic
liéres étant moins important, & p
cette raiſon moins connu, fut bient
altéré par des fables & des fiction
comme on le voit clairement dans
famille même de Noé. Comme il f
pere de trois enfans, & que les peupl
qui en étoient deſcendus ſe répanc
rent après le déluge dans les trois di
férentes parties de la terre ; cette hi
toire a donné lieu à la fable de Saturn
dont les trois enfans, ſi on en croit l
poétes, partagérent entr'eux l'empi
du monde.

*Cham* eſt le même qu'Ammon, c'eſ
à-dire Jupiter. *Japhet*, connu ſous
nom dans les poétes, fut auſſi ado
ſous celui de Neptune, parce que l
pays maritimes lui échurent. La poſt
rité de *Sem*, plus religieuſe dans plu
ſieurs de ſes deſcendans, a laiſſé ſo
nom dans un oubli, qui l'a fait prendr
pour le Dieu des morts & de l'oubli.

Il eſt aiſé de voir ſur quoi eſt fondé
l'hiſtoire ſcandaleuſe de Saturne, trait
injurieuſement par l'un de ſes fils.

l eſt aiſé auſſi de comprendre que la ience des Saturnales venoit d'une mémoire peu reſpectueuſe de l'ivreſſe de Saturne, c'eſt-à-dire de Noé.

La ſévére punition de celui qui avoit vû la nudité de Noé, a laiſſé parmi les payens la mémoire de l'indignation de Saturne, qui, ſelon Callimaque, fit une loi irrévocable, que quiconque auroit vû pareille témérité à l'égard des dieux, perdroit auſſitôt la vûe. *Callimach. hymn. εἰς λοῦτρα τῆς πάλλαδος.*

Quels raports ne trouve-t-on point entre Moyſe & Bacchus : & ainſi de beaucoup d'autres ?

Voila donc certainement une des ſources de la Fable, qui eſt l'altération des faits & des évènemens de l'Hiſtoire ſainte.

*Seconde ſource de la Fable : Miniſtére des Anges.*

LE MINISTÉRE des Anges à l'égard des hommes, en a été une autre. Dieu, qui avoit aſſocié les Anges à ſa nature ſpirituelle, à ſon intelligence, à ſon immortalité, a voulu encore les aſſocier à ſa providence dans le gouvernement du monde, ſoit en ce qui concerne la nature & les élémens, ſoit en ce qui a raport à la conduite des peuples. L'Ecriture nous parle d'Anges qui préſident aux eaux, aux vents, aux foudres, aux tonnerres, aux tremblemens *Apoc. c. 7. v. 1. c. 8. v. 1. 5. & 7. c. 16. v. 5.*

de terre. Elle nous en montre d'autres qui armés d'une épée foudroyante ravagent toute l'Egypte, font périr par la peste dans Jérusalem un peuple innombrable, exterminent l'armée d'un Prince impie. Il y est fait mention d'un Ange prince & protecteur de l'Empire des Perses ; d'un autre, prince de celui des Grecs ; de l'Archange Michael prince du peuple de Dieu. Le ministére extérieur des Anges est aussi ancien que le monde, comme on le voit par l'exemple du Chérubin placé à la porte du Paradis terrestre pour en garder l'entrée.

*Dan. ch* 10 *v.* 20. & 21.

Noé, & les Patriarches, étoient parfaitement instruits de cette vérité qui les intéressoit très vivement, & il avoient eu soin sans doute d'en instruire leurs familles ; qui peu-à-peu perdant les idées plus pures & plus spirituelles d'une Divinité cachée & invisible, ne furent plus attentifs qu'aux ministres de ses bienfaits & de ses vengeances. Il a pu arriver de là que les hommes se soient formé l'idée de dieux, dont les uns présidoient aux fruits de la terre, d'autres aux fleuves, ceux-là à la guerre, ceux-ci à la paix, & ainsi de tout le reste ; de dieux, dont

ouvoir & le miniſtére étoient bor-
é à certaines contrées, & à certains
eples : mais qui tous étoient ſoumis
autorité d'un Dieu ſuprême.

JN AUTRE principe de religion, gravé généralement dans l'eſprit de tous les peuples, a donné lieu encore à la multiplicité des divinités payennes : c'eſt la perſuaſion où l'on a toujours été, que la Providence divine préſide à tous les événemens humains grands & petits, & qu'aucun, ſans exception, n'échape à ſon attention ni à ſes ordres. Mais les hommes, effraiés du détail immenſe où il faloit que la Divinité deſcendît, ont cru la devoir ſoulager, en donnant à chaque Dieu en particulier une fonction propre & perſonnelle : *ſingulis rebus propria diſpertes officia numinum.* Le ſoin de toute la campagne auroit donné trop d'affaires à un dieu ſeul : les terres étoient confiées à l'un, les montagnes à l'autre, les collines à un troiſiéme, les vallées à un autre encore. Saint Auguſtin compte une douzaine de divinités différentes, toutes occupées autour d'un chalumeau de blé, dont chacune d'elles, ſelon ſa deſtination, prend un ſoin particulier dans les différens tems,

*Troiſiéme ſource de la Fable : Détail où entre la Providence dans le gouvernement du monde.*

*S. Aug. de Civit. Dei, lib. 4. cap. 8.*

depuis le premier moment que la
mence a été jettée en terre, juſqu'à
que le blé ſoit parfaitement mûri.

*Id. lib. 7. cap. 2.*

Outre la foule de dieux du bas é
ge deſtinés à ces menues fonctions,
y en a d'autres, dit ſaint Auguſtin,
plus conſidérables, & d'un rang pl
élevé, parce qu'apparemment ils o
une plus noble part au gouverneme
du monde.

*Quatrième ſource de la Fable : Corruption du cœur humain qui a voulu autoriſer ſes crimes & ſes paſſions.*

c MAIS, ajoute le même Pere, ce ſo
ces dieux-là même plus importans
plus renommés que la Fable a le pl
décriés & diffamés, en leur attribua
les crimes les plus honteux & les d
ſordres les plus déteſtables, des meu
tres, des adultéres, des inceſtes; a
lieu que par raport à ces petits dieu
leur obſcurité & leur baſſeſſe, en l
laiſſant dans l'oubli, a mis leur ho
neur en ſûreté. Et ceci a encore été un
ſource féconde de fictions, que la co
ruption du cœur de l'homme a fou
nie à la Fable, pour pallier & excuſ

a Illam quaſi plebeiam numinum multitudinem minutis opuſculis deſtinatam.

b Numina ſelecta dicuntur..... quia opera majora ab his adminiſtrantur in mundo.

c Illam infimam turba ipſa ignobilitas texit, obrueretur opprobriis.. Vix ſelectorum quiſpiam qui non in ſe notam co tumeliæ inſignis acceper *Lib. 7. cap. 4.*

dordres les plus affreux par l'e-
mple des dieux mêmes.

Il n'y avoit point d'infamie qui ne
autoriſée, & même conſacrée, par
clte qu'on rendoit à certains dieux.
nchantoit dans la ſolennité de la *Id. lib. 2. cap. 4. & 5.*
ee des dieux des chanſons, dont la
er d'un Comédien auroit rougi : &
ion Naſica, qui fut choiſi par le
rt comme le plus honnête homme
a République pour aller recevoir
ſtue, auroit été bien fâché que ſa
ee eût été déeſſe à ce prix, & eût
n la place de Cybéle.

Les Philoſophes blâmoient toutes
impures cérémonies, mais timide-
ot, à voix baſſe, & ſeulement dans
ceinte de leurs écoles. Religieux
mi leurs diſciples, ils ſuivoient le
ple dans les temples & aux théâ-
, où ces abominations avoient lieu :
Sénéque, dans un ouvrage que nous *Lib. 6. cap. 10.*
ons perdu, où il invectivoit avec la
niére force contre ces ſuperſtitions
iléges, déclare pourtant que le
e s'y conformera au dehors pour
vre les loix de l'Etat, quoiqu'il ſa-
bien qu'un tel culte, loin de plaire

Etſi non liberè prædi-
o, ſaltem utcumque
iſputationibus muſſi-
tando, talia ſe improbare
teſtati ſunt. *Lib. 6. cap. 1.*

aux dieux, n'eſt capable que de les irriter : *Quæ omnia ſapiens ſervat, tanquam legibus juſſa, non tanquam iis grata.*

*Cinquiéme ſource de la Fable : Honneurs rendus aux parens, aux Inventeurs des arts, aux Héros &c.*

JE NE ME propoſe pas de raporter ici toutes les ſources d'où la Fable eſt ſortie, mais d'en indiquer ſeulement quelques-unes des plus connues. On peut mettre dans ce nombre le ſentiment d'admiration ou de reconnoiſſance qui a porté les hommes à attacher l'idée de divinité à tout ce qui frapoit leur vûe, ou qui les touchoit de près, ou qui paroiſſoit leur procurer quelque utilité ; tels que ſont le ſoleil, la lune, les étoiles ; les peres à l'égard de leurs enfans, & les enfans à l'égard de leurs peres ; les perſonnes qui avoient inventé, ou perfectionné les arts utiles au genre humain ; les Héros qui s'étoient diſtingués dans la guerre par un courage extraordinaire, ou qui avoient purgé la terre des brigands & des ennemis du repos public ; enfin tous ceux qui par quelque vertu ou quelque action éclatante paroiſſoient au-deſſus du commun des hommes. Et l'on ſait bien, ſans que j'en avertiſſe, que l'Hiſtoire profane, auſſi bien que la ſacrée, a donné lieu à tous ces demi-dieux

ces Héros que la Fable a placés
le ciel, en réuniſſant ſouvent ſur
tie & ſous le nom d'un ſeul des ac-
très ſéparées & pour les tems,
pour les lieux, & pour les perſon-
es

## ARTICLE II.

### *De l'utilité de la Fable.*

E QUE j'ai dit juſqu'ici de l'origine
Fables, qui doivent leur naiſſance
fiction, à l'erreur, au menſonge,
altération des faits hiſtoriques, & à
corruption du cœur humain, peut
nner lieu à une queſtion, & faire
mander s'il eſt fort à propos d'inſ-
ire des enfans chrétiens de toutes les
es inventions, & des réveries ab-
des, dont il a plu au paganiſme de
nplir les livres de l'antiquité.

Cette étude, quand elle eſt faite avec
précautions & la ſageſſe que de-
nde & qu'inſpire la Religion, peut
e d'une grande utilité pour les jeu-
s gens.

PREMIEREMENT elle leur apprend
qu'ils doivent à Jeſus-Chriſt leur
érateur, qui les a arrachés de la
iſſance des ténébres, pour les faire

paſſer à l'admirable lumiére de l'E
gile. Avant lui qu'étoient les hom
même les plus ſages & les plus rég
ces célébres Philoſophes, ces gr
Politiques, ces fameux Légiſlateur
la Gréce, ces graves Sénateurs de
me, en un mot, toutes les nations
monde les mieux policées & les
éclairées ? La Fable nous l'apprend.
toient des adorateurs aveugles du
mon, qui fléchiſſoient le genou dev
l'or, l'argent, & le marbre; qui
froient de l'encens & des priéres à
ſtatues ſourdes & muettes; qui rec
noiſſoient pour dieux des animau
des reptiles, des plantes même; qui
rougiſſoient point d'adorer un M
adultére, une Vénus proſtituée,
Junon inceſtueuſe, un Jupiter ſou
de tous les crimes, & digne par ce
raiſon de tenir le premier rang par
les dieux.

Quelles impuretés, quelles abo
nations ne régnoient point dans le
cérémonies, dans leurs ſolennité
dans leurs myſtéres ! Les temples d
dieux étoient des écoles de déſordre
leurs tableaux, des invitations au c
me : leurs bois ſacrés, des lieux
proſtitution : leurs ſacrifices, un m

affreux de superstitions & de
atés.

Voila ce qu'ont été tous les hommes,
exception du peuple Juif, pendant
sle deux mille ans. Voila ce qu'ont
os peres, & ce que nous serions
re nous-mêmes, si la lumiére de
ngile n'eût dissipé nos ténébres.
que histoire de la Fable, chaque
nstance de la vie des dieux, doit
remplir en même tems de confu-
d'admiration, de reconnoissance;
mble nous crier à haute voix, ce
saint Paul disoit aux Ephésiens :
*enez-vous*, & ne l'oubliez jamais, *Ephes.* 2. 11.
*ant Gentils par votre origine* .... 12.
*n'aviez point l'espérance des biens*
*uis, & que vous étiez sans Dieu en ce*
*de.*

UN SECOND avantage de la Fable,
qu'en nous découvrant les céré-
nies absurdes & les maximes impies
paganisme, elle doit nous inspirer
nouveau respect pour l'auguste ma-
é de la religion chrétienne, & pour
sainteté de sa morale. L'Histoire Ec-
siastique nous apprend qu'un saint
êque *, pour achever de décrier l'i- * *Théophile Evêque d'Alexandrie.*
âtrie dans l'esprit des fidéles, pro-
sit à la lumiére, & exposa aux yeux *Theodor.* 5,

*l. 22. Ruff* du public, tout ce qui se trouva d
*11. c. 22. &*
*23. Socr. 5.* l'intérieur d'un temple qu'il avoit
*c. 16.* démolir ; des ossemens d'hommes,
membres d'enfans immolés aux
mons, & beaucoup d'autres vesti
du culte sacrilége que les payens r
doient à leurs divinités. C'est à
près l'effet que doit produire dans l'
prit de toute personne sensée l'étu
de la Fable : & c'est aussi l'usage qu
ont fait les saints Peres, & tous
Apologistes de la Religion chrétienn

Il est impossible d'entendre les
vres qu'ils ont composé sur ce suj
sans avoir quelque connoissance des l
bles. Le grand ouvrage de S. Aug
tin, qui a pour titre de la Cité de Di
& qui a fait tant d'honneur à l'Egli
est en même tems & une preuve de
que j'avance, & un parfait modéle
la maniére dont on doit sanctifier
études profanes. Il en faut dire auta
des autres Peres qui ont travaillé
le même plan dès les premiers siéc
de l'Eglise, Théophile d'Antioch
Tatien, Arnobe, Lactance, Théod
ret, Eusébe de Césarée, & sur to
saint Clément d'Alexandrie, dont l
Stromates sont un livre fermé & ina
cessible à quiconque n'est point ve

cette partie de l'ancienne érudi-
au lieu que la connoiſſance des
s en facilite infiniment l'intelli-
; ce qui ne doit pas être compté
un médiocre avantage.

EN EST encore un d'une fort gran-
endue, & particulier aux jeunes
pour qui j'écris, que l'intelli-
e des Auteurs ſoit grecs, ſoit la-
ſoit françois même, dans la lec-
deſquels on eſt ſouvent arrêté tout
t, ſi l'on n'a quelque teinture de
ible. Je ne parle pas ſeulement des
es, dont on ſait qu'elle eſt comme
ngage naturel : elle eſt ſouvent em-
e auſſi par les Orateurs, & elle
fournit quelquefois par d'heureu-
pplications des traits fort vifs &
éloquens. Tel eſt, par exemple,
e beaucoup d'autres, celui qu'on
ve dans une harangue de Cicéron *Pro Lege*
ujet de Mithridate roi de Pont. *Manil. n. 22.*
rateur marque que ce Prince fuiant
ant les Romains après la perte d'une
ille, trouva le moien d'échaper aux
ns avares des vainqueurs en répan-
t ſur la route d'eſpace en eſpace une
tie des tréſors & des dépouilles que
voient acquis ſes conquêtes paſſées:
eu près, dit-il, comme on raporte

que Médée, poursuivie par son p
dans la même région, répandit sur
chemins les membres de son frere
fyrte dont elle avoit coupé le corps
piéces, afin que le soin de ramasser
membres épars, & la douleur d
un si triste spectacle pénétreroit un p
retardassent la vivacité de sa poursu
La ressemblance est parfaite, si ce n'
comme le remarque Cicéron, que
fut la tristesse qui arréta Aëta pere
Médée, & la joie les Romains.

Il est d'autres espéces de livres,
posés aux yeux de tout le monde:
tableaux, les estampes, les tapisseri
les statues. Ce sont autant d'énigm
pour ceux qui ignorent la Fable,
souvent en est l'explication & le
nouement. Il n'est pas rare que dans
entretiens on parle de ces matiéres.
n'est point, ce me semble, une ch
agréable, que de demeurer muet &
paroitre stupide dans une compagni
faute d'avoir été instruit pendant
jeunesse d'une chose, qui coute fort p
à apprendre.

Toutes ces raisons m'ont toujou
fait souhaiter qu'on travaillât à u
histoire de la Fable, qui pût être m
entre les mains de tout le monde,
q

fût faite exprès pour les jeunes gens.
ivre du Pere Gautruche eſt à peu
de ce genre : mais il n'a pas aſſez
endue, non plus que le traité du
Jouvenci, dont le titre eſt *Appen-*
*de Diis*, & qui d'ailleurs eſt excel-
. Celui de M. l'Abbé Banier ren-
ne en trois tomes une grande par-
le ce qu'on peut deſirer ſur la Fa-
, dont il tire le fond de l'hiſtoire
ne, ce qui eſt en ce genre le meil-
ſyſtême, & dont il explique les
érentes ſources avec beaucoup de
dité & d'érudition : mais cet ou-
ge eſt trop ſavant & trop étendu
r de jeunes gens : comme le ſeroit
i celui du Pere Tournemine, dont
ous a tracé un plan, qui feroit de-
r que l'ouvrage fût achevé. On a
né depuis peu un Livre, qui a pour
, Dictionnaire de la Fable. Il peut
fort utile pour s'éclaircir ſoi-même
les difficultés qu'on trouve dans ſes
ures ſur la Fable : mais ce n'eſt pas
hiſtoire ſuivie.
On pourroit en donner une, ren-
née en un ſeul tome, qui fût d'une
onnable étendue ; où l'on raporte-
t les faits les plus conſidérables &
plus connus, & qui peuvent le plus

contribuer à l'intelligence des Aute
Il ſeroit bon, ce me ſemble, d'év
ce qui n'a raport qu'à l'érudition
qui rendroit l'étude de la Fable plus
ficile, & moins agréable; ou du m
de rejetter dans de courtes notes les
flexions qui ſeroient de ce genre. N
avant tout, il faudroit en écarter a
une ſévérité inflexible tout ce qui p
roit nuire à la pureté des mœurs
n'y laiſſer, non ſeulement aucune
toire, mais aucune expreſſion, qui
bleſſer le moins du monde des ore
chaſtes & chrétiennes.

---

## CHAPITRE SECOND

### DES ANTIQUITÉS.

OUTRE les événemens conte
dans l'Hiſtoire, & les réflexi
qui en ſont une ſuite naturelle; c
étude renferme encore une autre
tie, moins néceſſaire & moins ag
ble à la vérité, mais qui peut être
utile; ſi elle ſe fait avec goût &
cernement: je veux dire la connoiſ
ce des uſages, des coutumes, &
tout ce qu'on entend par le nom d'
tiquités. Il me ſemble qu'il en eſt à

de ceux qui étudient l'Hiſtoire,
me des voiageurs. Ceux-ci pour
inaire ſe propoſent un certain but,
eſt d'arriver dans leur patrie, ou
quelque autre lieu où leurs affai-
& leurs intérêts les appellent : &
ce but, ce motif, qui les fait agir,
s met en mouvement. Ils ne laiſ-
pas néanmoins, s'ils en ont le loi-
& s'ils ſe piquent de curioſité,
aminer chemin faiſant ce qui ſe ren-
re ſur leur route de plus remar-
le, & d'en faire des eſpéces de
naux & de mémoires pour leur
e particulier. Voila ce qu'on doit
pratiquer en étudiant l'Hiſtoire ;
-à-dire, qu'outre la ſuite des faits
es événemens, & les ſages réfle-
s auſquelles ils donnent lieu, on
encore y ramaſſer avec ſoin tout
ui regarde les uſages, les coutumes,
ix, les arts, & mille autres con-
ances curieuſes, qui ſervent à or-
l'eſprit, & qui contribuent auſſi
coup à l'intelligence parfaite de
ſtoire.

*Utilité de l'étude des Antiquités.*

ETTE ÉTUDE eſt, juſqu'à un cer-
point, d'une néceſſité abſolue pour

tous les maîtres. Sans elle il y a da
tous les Auteurs beaucoup d'expre
ſions, d'alluſions, de comparaiſon
qu'on ne peut entendre : ſans elle
n'eſt preſque pas poſſible de faire
pas dans la lecture même de l'Hiſtoir
qu'on ne ſe trouve arrété par des dif
cultés, dont ſouvent une légére co
noiſſance de l'Antiquité donneroit
ſolution. Qu'on parcoure ſeulement
premier livre de Tite-Live, qui av
l'origine du Peuple Romain renfern
celle de preſque toutes ſes loix & ſ
coutumes, & l'on reconnoitra de quel
utilité & de quel ſecours eſt l'étu
dont je parle.

Je ſai que cette étude, comme to
tes les autres, ſi on la pouſſe trop loi
a ſes dangers & ſes écueils. Il y a ur
ſorte d'érudition obſcure & mal co
duite, qui ne s'occupe que de queſtio
également vaines & épineuſes, q
dans chaque matiére cherche ce qu'il
a de plus abſtrus & de plus inconnu
& qui ſe borne preſque à la découve
te de choſes abſolument ſuperflues
qu'il ſeroit ſouvent plus utile d'ignor
que de ſavoir. Sénéque, en plus d'u

a Ecce Romanos quoque invaſit inane ſtudium ſuper-vacua diſcendi. *Lib. de br vit. cap.* 14.

coit, se plaint que ce mauvais goût, avoit pris naissance chez les Grecs, et passé chez les Romains, & commençoit à saisir la nation. Il remarque il y a, en matiére d'étude, comme le reste, un excès & une intemérance vicieuse : Qu'il n'est pas moins nable de faire à grands frais un s de connoissances inutiles, que de bles superflus : Que cette sorte udition n'est propre qu'à faire d'imctuns discoureurs, sottement entêtés leur mérite, & qui dans le fond t de vrais ignorans. Il parle de Dine, ce fameux Grammairien, qui oit composé quatre mille volumes, il examinoit une infinité de questns inutiles, qui n'étoient bonnes à être oubliées. Je le trouverois, Sénéque, bien malheureux, s'il oit été condanné, je ne dis pas à mposer, mais seulement à lire un si nd nombre de livres : *Quatuor millia orum Didymus Grammaticus scrip-*

Plus scire velle, quàm tis, intemperantiæ gest . . . An tu existimas ehendendum, qui sacua usu sibi comparat, retiosarum rerum pomin domo explicat? non is eum, qui occupatus est in supervacua literarum suppellectile? Quid quòd ista liberalium artium consectatio molestos, verbosos, intempestivos, sibi placentes facit, & ideo non dicentes necessaria, quia supervacua didicerunt. *Epist.* 88.

*fit ; miſer ſi tam multa ſupervacua . giſſet.*

Juvénal * ſe moque auſſi avec i ſon du mauvais goût de ceux de t tems, qui exigeoient qu'un Précept fût en état de répondre ſans prépa tion ſur mille queſtions abſurdes & dicules. En effet, c'eſt bien peu co noitre le prix du tems, & bien mal p cer ſa peine & ſon travail, que de emploier à l'étude de choſes obſcu & difficiles, & en même tems, com le dit [a] Cicéron, non néceſſaires, quelquefois même vaines & frivoles

*Martial.* Turpe eſt difficiles habere nugas,
Et ſtultus labor eſt ineptiarum.

Un maître ſenſé évitera avec ſoin défaut. En s'appliquant à l'Hiſtoire aux Antiquités, il ne pouſſera po

* Sed vos ſævas imponite leges,
Ut præceptori verborum regula conſtet;
Ut regat hiſtorias; auctores noverit omnes
Tanquam ungues digitoſque ſuos; ut fortè rogatus,
Dum petit aut thermas, aut Phœbi balnea, dicat
Nutricem Anchiſæ, nomen patriamque novercæ
Anchemoli; dicat, quot Aceſtes vixerit annos,
Quot Siculus Phrygibus vini donaverit urnas.
*Juvenal. lib. 3. Satyr. 7.*

a Alterum eſt vitium, quòd quidam nimis magnum ſtudium multamque operam in res obſcuras atque difficiles conferunt e demque non neceſſar *Offic. lib. 1. n. 19.*

loin ſes recherches, & gardera cette étude une ſage ſobriété. Il ſe viendra de ce que dit Quintilien, c'eſt une ſote & pitoiable vanité de ſe piquer de ſavoir ſur un ſujet ce qu'en ont dit les Auteurs les ns eſtimables ; qu'une telle occupa- uſe & conſume mal à propos un s & des efforts que l'on doit réſer- pour de meilleures choſes, & entre les vertus & les perfections n bon maître, celle de ſavoir igno- certaines choſes n'eſt pas la moin- *Ex quo mihi inter virtutes Gramma- habebitur, aliqua neſcire.*

*Quintil. lib. 1. cap. 8.*

Il y a un art de faire entrer de l'agré- nt dans ces matiéres ſéches pour rdinaire & rebutantes, de les aſſai- nner par de courtes hiſtoires ou ré- xions qu'on y mêle, d'en écarter eſque toutes les difficultés & les épi- s, de n'en laiſſer cueillir aux jeunes ns pour ainſi dire que la fleur, de ré- iller leur goût & de piquer leur cu- oſité par des traits ſinguliers & fra- ns, en un mot de leur faire deſirer attendre avec quelque impatience tte ſorte d'exercice.

Avec ces précautions on ne peut op recommander l'étude des Antiqui-

tés ni aux écoliers ni aux maîtres. Ce
ci la doivent regarder comme un e
leurs devoirs eſſentiels. Elle fait p
tie d'une érudition qui eſt non ſeu
ment convenable, mais abſolument n
ceſſaire à des perſonnes deſtinées p
leur état à étudier & à enſeigner l
Belles-Lettres. L'Univerſité dans t
les tems s'eſt diſtinguée par cet endr
autant que par tous les autres. O
toujours vû ſortir de ſon ſein des sav
en tout genre, qui ont fait honn
à la litérature & à la Nation par l
doctes ouvrages qu'ils ont donnés
public : Turnebe, Muret, Buchana
Scaliger, Caſaubon, & tant d'autr
qui ont enſeigné ou étudié dans l'U
verſité de Paris.

C'eſt à nous à ſoutenir leur gloir
& à regarder leur réputation com
un riche & précieux patrimoine q
nous devons tranſmettre à nos ſucc
ſeurs dans ſon entier, & ne pas ſouff
qu'il diminue ou ſe diſſipe par not
pareſſe & notre indolence. Nous voio
pluſieurs de nos confreres ſe diſtingu
dans l'Univerſité, chacun ſelon ſ
goût & ſon attrait, en différens genr
de litérature : compoſition en proſe c
en vers grecs & latins ; étude pr

rle de la Rhétorique & des anciens
Hteurs, de la Poétique & des Maî-
re qui en ont traité, de la Grammai-
e n général, & de toutes ſes parties;
onoiſſance exacte des Auteurs an-
ins, de l'Hiſtoire tant Grecque que
Rmaine, & des Antiquités de l'une
de l'autre nation. Une noble ému-
aon nous eſt permiſe en ce point.
Nus devons, tous tant que nous ſom-
n's, faire effort pour atteindre, &
me, s'il ſe peut, pour paſſer ceux
qi juſqu'ici nous ont devancés.

Il ne s'agit pas ſeulement de la gloire
d l'Univerſité, mais de l'honneur de
l Nation, qui doit nous toucher ſen-
ſiblement. Il ſemble que certains peu-
les voiſins travaillent à nous enlever
gloire de l'érudition par l'applica-
on extraordinaire qu'ils donnent aux
iences, & par les grands & les doc-
s ouvrages dont ils enrichiſſent le Pu-
lic. Ils ne peuvent diſputer aux Fran-
ois celle d'exceller dans ce qui regar-
e l'éloquence & la poéſie, l'étude des
elles-Lettres, la fineſſe & la délica-
ſſe de la compoſition; le ſiécle de
ouis le Grand aiant été pour nous,
e que fut autrefois celui d'Auguſte
our les Romains, c'eſt-à-dire la régle

& le modéle du bon goût en tout ge
re. En conſervant avec ſoin & avec j
louſie cette glorieuſe partie de not
ancien héritage, il n'en faut pas n
gliger une autre, qui doit auſſi no
être précieuſe; & la perfection de n
tre état eſt de joindre enſemble c
deux choſes, le bon goût des Belle
Lettres, & celui de l'érudition.

Ces deux parties, quoique bien di
férentes, ne ſont point incompatible
& elles doivent ſe préter un mutu
ſecours. En effet l'érudition brille to
autrement, quand elle eſt ſoutenu
d'une compoſition fine & délicate
telle qu'on la voit dans les ouvrage
de Muret, de Manuce, & de beau
coup d'autres illuſtres ſavans qui on
fait tant d'honneur à la litérature: &
d'un autre côté la délicateſſe de la com
poſition eſt infiniment relevée par l
ſolidité & la multiplicité des penſée
& des choſes que l'érudition lui fournit

Je ne ſai ſi l'amour de la patrie, &
la prévention pour un corps dont j'ai
l'honneur d'être, m'aveuglent: mais
il me ſemble que les deux caractéres
dont je viens de parler ſe trouvent
heureuſement réunis dans la plupart
des Mémoires qu'a donné au public

Académie Roiale des Inſcriptions & e Belles-Lettres. On y trouve une ;nde partie des Antiquités expliquées ivc beaucoup de netteté & d'élégan- ce J'en ai fait grand uſage dans ge j'en raporte ici. Le double titre dnſcriptions & de Belles-Lettres que prte cette Académie, marque aſſez qe ſon but eſt de joindre la délicateſſe d la litérature à la profondeur de l'é- rdition. Pour ne point parler de laucoup d'autres ſavans Académi- ens, tels qu'étoient M. l'Abbé Fra- ier & M. l'Abbé Maſſieu, elle a erdu depuis peu un excellent ſujet, ui réuniſſoit dans un degré éminent es deux qualités : je parle de M. Boi- in le jeune, Profeſſeur Roial en lan- ue Grecque, Garde de la Bibliothé- ue du Roi, & l'un des Quarante de Académie Françoiſe. Il avoit une vaſte rudition, & je ne ſai ſi dans toute l'Eu- ope il y avoit un homme qui poſſédât langue Grecque plus parfaitement ue lui. Mais en même tems il compo- it dans les trois langues, grecque, tine, & françoiſe, ſoit en proſe ſoit n vers, avec une extrême délicateſſe. lufieurs de nos plus habiles Profeſ- urs de l'Univerſité ne manquoient ja-

mais de lui montrer leurs compoſition
& ils ſe trouvoient toujours bien de
critique, également modeſte & jud
cieuſe. Pour moi, quoiqu'il fût mo
cadet pour l'âge, je l'ai toujours re
gardé comme mon maître pour l
Belles-Lettres, ſur tout pour le grec
& je lui dois une grande partie du pe
que je ſai.

C'eſt à cette érudition que doiven
tendre les jeunes maîtres qui ſongen
à faire des études ſérieuſes, & à con-
duire celles des autres. La longueur &
la difficulté du travail ne doivent poin
les rebuter. En conſacrant tous les
jours un certain tems réglé à la lecture
des anciens Auteurs, ils feront peu-à-
peu un amas de richeſſes, dont ils ſe-
ront eux-mêmes étonnés dans la ſuite.
Il ne s'agit que de commencer, de
mettre le tems à profit, & de faire ſes
remarques avec ordre & clarté. Pour
ſavoir ce qu'il eſt à propos d'obſerver
dans ſes lectures, il faudroit déja avoir
quelque goût & quelque teinture d'é-
rudition. Ainſi, pour me renfermer
dans celle dont il s'agit ici, il ſeroit à
ſouhaiter qu'un maître, avant que de
s'engager dans l'étude des anciens Hiſ-
toriens, eût parcouru au moins ce que

cnus a écrit sur les antiquités Romaines. Ce travail n'eſt pas de longue aine, & il peut cependant être d'un rad uſage pour les jeunes maîtres as la lecture des Auteurs, en les renlat attentifs à pluſieurs choſes, qui as cela pourroient leur échaper. On n petit traité latin du P. Cantel Jéue, intitulé *De Romana Republica*, q eſt fort propre pour les commenas. Il y en a un en françois, * mais ct abrégé, qui a pour titre, *Abrégé* le *Antiquités Romaines*, qu'on pourct mettre entre les mains des jeunes gs, juſqu'à ce qu'on en ait fait un près pour eux : & j'eſpére que quelle habile maître voudra bien ſe charg de ce petit ouvrage.

* *Il eſt imprimé chez Jean-Luc Nion, près le Collége Mazarin.*

On peut raporter à ſept ou huit chefs ne bonne partie de ce qui regarde les tiquités : La religion ; le gouvernent politique ; la guerre ; la navigan ; les monumens & édifices pucs ; les jeux ; les combats ; les ſpecles ; les arts & les ſciences ; les uſas de la vie commune, comme les res, les habits, les monnoies, &c.

Chacune de ces parties en renferme aucoup d'autres. Par exemple, ſous titre de religion ſont compris, les

dieux ; les prêtres ; les temples ; les v
ſes , meubles , inſtrumens emploiés
divers actes de religion ; les ſacrifice
les fêtes ; les vœux & les oblations ; l
oracles & les préſages. Sous le titre
gouvernement politique , les Comic
ou Aſſemblées , les différentes Mag
tratures , les Loix , les Jugemens. I
ainſi de tout le reſte.

Il y a mille choſes curieuſes , & d
gnes certainement d'être obſervées
qu'un maître un peu verſé dans cet
étude fait remarquer à ſes diſciples ſe
lon que l'occaſion s'en préſente ; &
la longue il leur remplit l'eſprit d'u
grand nombre de connoiſſances utile
& agréables , qui ne leur coutent pre
que aucun travail. Quelques exemple
en ſeront la preuve , & montreron
combien l'étude des Antiquités peu
ſervir ſoit pour exciter la curioſité de
jeunes gens & leur inſpirer du goû
pour la lecture , ſoit même pour leu
inſinuer d'utiles principes par raport
aux mœurs & à la religion. Je me bor-
nerai ici à un ſeul article qui regarde
les Arts , & je n'en traiterai qu'une
très médiocre partie.

*aits & réflexions ſur ce qui regarde l'invention des Arts.*

IL EST important, en liſant les Au-rs, d'y remarquer ſoigneuſement o-igine des arts & des ſciences, leurs i-rens progrès, leur décadence & r chute, les faits rares & curieux on y trouve ſur ce ſujet, les hom-s illuſtres qui y ont excellé : les nces qui en ont fait fleurir l'étude ccordant leur protection aux per-nes qui ſe diſtinguoient en quelque re que ce fût ; & l'on ne doit pas ettre les découvertes qui ont écha-aux recherches des Anciens, & qui ient réſervées pour les ſiécles poſté-urs. Je ne toucherai que les deux niers articles ; & je me contenterai n indiquer ſeulement quelques exem-s. J'y joindrai quelque choſe ſur les ſures & les monnoies.

1. *Découvertes échapées aux Anciens.*

LES JEUNES GENS entendent ſou-nt parler de cavalerie dans les deſ-ptions des combats dont les Au-rs ſont pleins, mais il eſt rare qu'ils ſent attention à une choſe fort éton-nte en elle-même, & qu'on a de la

peine à comprendre : c'eſt qu'anci nement les cavaliers ne ſe ſervoi point d'étriers. Il faloit donc, qua l'âge les appeſantiſſoit, qu'ils ſe fiſſ mettre à cheval par leurs Ecuiers en avoient, ou qu'ils priſſent l'avan ge d'un terrain plus élevé, ou de qu que pierre, ou d'un tronc d'arbre. Pl tarque obſerve que Gracchus fit mett ſur les grands chemins d'eſpace en e pace des pierres pour aider les cav liers à monter à cheval.

*In vit. Gracch.*

On eſt ſurpris avec raiſon que l Anciens n'aient point emploié le ver pour leurs fenêtres. Le verre cepe dant étoit en uſage chez eux. Sans pa ler des glaces & des miroirs dont l chambres étoient parées, on emploio le verre pour faire des vaſes, des ta ſes, des gobelets, qui imitoient pa faitement le cryſtal, & qui n'étoie pas un des moindres ornemens des bu fets. Quoi de plus facile que d'en fai des vitres ? Cependant les Anciens n s'en étoient point aviſés.

Ils n'uſoient point non plus de li pour les chemiſes, qui contribuen beaucoup pourtant à la propreté & la ſanté : & c'eſt une des raiſons qui ren doient chez eux le bain abſolument né ceſſaire.

On fait de même obſerver aux jeu-
nes gens que pluſieurs inventions des
plus néceſſaires à la vie, telles que ſont
les moulins à eau, les moulins à vent,
les lunettes, la bouſſole, l'imprimerie,
& d'autres choſes pareilles n'étoient
point connues des Anciens, & que
nous devons la plupart de ces rares &
précieuſes inventions à des ſiécles de
barbarie, où régnoient encore la groſ-
ſiéreté & l'ignorance que l'irruption
des peuples du Nord, ennemis & deſ-
tructeurs de tous les ouvrages de l'art,
avoit répandues dans toute l'Europe.
Quelles découvertes n'a-t-on point
faites dans l'aſtronomie par le moien des
lunettes d'approche! Quel changement
la bouſſole n'a-t-elle point apporté dans
la navigation!

On ne manque pas, à cette occaſion,
de faire remarquer aux jeunes gens que
l'invention des arts ne doit point être
attribuée à l'induſtrie humaine ſeule,
mais à une providence particuliére qui
ſe cachant pour l'ordinaire ſous des
rencontres qui ne paroiſſoient que l'ef-
fet du hazard, a conduit les hommes
par dégrés à des découvertes merveil-
leuſes, pour leur procurer dans les
tems marqués les néceſſités & les com-

modités de la vie. C'eſt une vérité q
les payens même ont reconnue ;
*Cic. lib. 1. de Divin. n. 116.* Cicéron, parcourant ce qu'il y a
plus utile & de plus précieux dans
nature, avoue que tout cela ſeroit c
meuré enſeveli dans l'oubli, & cac
dans les entrailles de la terre, ſi Di
n'en avoit donné la connoiſſance & l'
ſage à l'homme.

Pour appuier cette réflexion, & re
dre cette vérité plus ſenſible, on e
plique en détail aux jeunes gens ce q
regarde la bouſſole, & un tel récit n
peut que leur faire beaucoup de pla
ſir. La bouſſole, leur dit-on, eſt un
boëte où il y a une éguille aimantée
& ſoutenue de telle ſorte qu'elle peu
tourner de tous côtés. Cette éguille
par la vertu de l'aimant dont on l
frottée, ſe dirige toujours d'une ma
niére fixe à peu de choſe près ſur
ligne méridienne, tournant une de ſe
extrémités vers le nord, & l'autre ver
le midi ; & par ce moien elle découvr
au Pilote de quel côté eſt porté le vai
ſeau. Les Anciens, avant l'inventio
de la bouſſole, ne pouvoient navige
fort loin en pleine mer, parce qu'il
n'avoient pour ſe conduire que le ſo
leil & les étoiles, & quand ce ſecou

manquoit, ils alloient au hazard, n savoient de quel côté le vaisseau açoit. C'est pour cela qu'ils ne s'é- goient pas beaucoup des côtes, & s n'osoient entreprendre des voia- le long cours. La bousſole a levé s difficultés, parce que quelque tems ' fasse pendant le jour, & quelque urité qu'il y ait pendant la nuit, montre toujours où est le nord & idi, & par une suite nécessaire où orient & l'occident, & fait con- re sûrement la route que tient le seau.

La découverte du nouveau monde, par conséquent le salut d'une infini- l'ames, dépendoit de l'invention de bousſole : & il est étonnant qu'elle été ignorée si lontems, car elle n'est nue en Europe que depuis environ is cens ans. Des deux vertus spéci- es qu'a la pierre d'aimant, les An- ns en connoissoient une parfaite- nt, savoir celle d'attirer & de sou- r le fer. Comment ne sont-ils point venus à découvrir l'autre, qui est se tourner & de se fixer toujours s le nord & le midi ; découverte nous paroit maintenant si facile & aturelle ? Qui ne voit clairement

que Dieu, qui rend les hommes attentifs ou distraits sur les effets de la nature selon ses vûes & son bon plaisir, avoit réservé dans ses décrets éternels cette importante découverte pour les tems où il vouloit que l'Evangile fût porté dans ces terres, inaccessibles jusques-là à nos vaisseaux, parce qu'elles étoient séparées de nous par des espaces immenses de mer qu'il ne pouvoient traverser, & que Dieu n'avoit point encore levé les barriéres qui nous en avoient fermé l'entrée.

En parlant aux jeunes gens des vaisseaux des Anciens, on les avertit qu'il y a une grande difficulté entre les savans pour expliquer comment les rangs de rames étoient disposés. Il y en a, tel le P. de Montfaucon, qui veulent qu'ils fussent mis en long, & à peu près comme sont aujourd'hui les rangs de rames dans les galéres. D'autres, & il est lui-même de ce nombre, soutiennent que les rangs des birémes, des trirémes, des quinquérémes, ou pentéres, & d'autres, multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux, étoient les uns sur les autres non perpendiculairement, ce qui auroit été impossible, mais obliquement

:mme par dégrés ; & ils le prou-
:par une infinité de paſſages d'Au-
rs Mais ce qu'il y a de plus fort
ce ſentiment, c'eſt que les anciens
mens, ſur tout la colonne Tra-
e nous repréſentent ces rangs les
s ir les autres. Cependant, ajoute le
e Montfaucon, nos plus habiles
n de marine prétendent que cela eſt
pſſible. Tous ceux, dit-il, à qui
mi parlé, dont quelques-uns ſont
premiére diſtinction, & d'une ha-
lé reconnue de tout le monde, par-
nde même.

Sns être fort habile dans la marine,
n conçoit aiſément qu'il devoit y
ir une difficulté preſque inſurmon-
le dans la manœuvre des vaiſſeaux
ne grandeur extraordinaire, tels que
x * de Ptolémée Philopator roi d'E-
pte, & d'Hiéron roi de Syracuſe.
vaiſſeau d'Hiéron, fabriqué ſous la
ection d'Archiméde, avoit vingt
gs de rames, & l'autre quarante.
lui-ci étoit long de 280 coudées,
ge de 38, & en avoit de hauteur en-
on 50. Les rames de ceux qui te-
ient le plus haut rang, avoient de
ngueur 38 coudées. Il paroit par la
lonne Trajane que dans les birémes

* *On en peut voir la deſcription dans Athénée, l. 5.*

& dans les trirémes, il n'y avoit qu
rameur à chaque rame : il n'eſt
aiſé de décider pour les autres. A
Plutarque remarque-t-il que le vaiſſ
de Ptolémée, plus ſemblable à un
timent immobile qu'à un navire, n
toit que pour la pompe & le ſpectac
& non pour l'uſage. Tite-Live di
peu près la même choſe du navire
Philippe roi de Macédoine, qui av
ſeize rangs de rames : *Juſſus Philipp
naves omnes tectas tradere ; quin &
giam unam inhabilis prope magnitudi
quam ſexdecim verſus remorum ageba*
Végéce ne compte entre les vaiſſea
de raiſonnable grandeur, & propr
pour la guerre, que les quinquéréme
& ceux de moindre rang ; & il n'
guéres parlé que de ceux-là dans l
Auteurs. Il paroit même que depuis A
guſte on n'a guéres emploié d'autr
vaiſſeaux à pluſieurs rangs de ram
que les trirémes & les birémes.

*In vit. Demetr.*

*Liv. lib. 33. p. 30.*

Mais, pour bien juger de la manœu
vre de ces vaiſſeaux d'une grandeur ex
traordinaire, il faudroit l'avoir vûe d
ſes propres yeux. L'Hiſtoire parle de
navires de Démétrius ſurnommé le Po
liorcéte, qui étoient à ſeize rangs d
rames ; avant lui on n'en avoit poin

*Plut. in vit. Demetr. Diod. Sic. lib. 20.*

ce vû de tels. Leur agilité, dit Plu-
que, leur viteſſe, & leur adreſſe à
ner, étoient encore plus admira-
sque leur grandeur énorme. Tout
étoit de l'invention de ce Prince,
i voit un merveilleux génie pour
ts, & qui inventa bien des cho-
nconnues aux architectes. Ces na-
faiſoient l'admiration des gens de
ntems, qui n'auroient jamais pu
re que cela fût poſſible, s'ils ne
bient vû.

Ji fait ces remarques, pour montrer
bien il eſt important, en liſant les
eurs grecs & latins, d'être attentif
obſerver exactement dans les deſ-
tions qu'on y trouve de flotes &
ombats ſur mer, tout ce qui a ra-
à la conſtruction des vaiſſeaux, à
s formes, & à leurs eſpéces diffé-
es, & aux différens changemens
ſont arrivés dans la marine par ra-
t à la navigation.

e dois pourtant avertir les jeunes
s en général qu'il y a certains faits
rveilleux raportés par les Anciens,
leſquels il eſt bon de ſuſpendre un
ſa croiance, juſqu'à ce qu'on les
examinés avec plus de ſoin. Pline *Lib. 36. cap.* 26.
que du tems de Tibére on avoit

trouvé le ſecret de rendre le verre
léable, mais qu'on avoit étouffé
tiérement cette invention, de
qu'elle ne fît perdre le prix & l'eſt
à l'or, à l'argent, & à toutes ſorte
*Lib. 57. pag. 617.* métaux. Dion raporte l'hiſtoire
ouvrier, qui aiant laiſſé tomber à
ſein devant Tibére un vaſe de v
qu'il lui préſentoit, en ramaſſa ſu
champ les morceaux, & après les av
un peu maniés, montra le vaſe en
& ſans aucune fracture. D'autres
teurs, ſur la foi de Pline, ont raco
le même fait. Cependant les ſavans
ſurent que la prétendue *malléabilité*
verre eſt une chimére, que la ſa
phyſique dément abſolument. A
Pline avoue que ce qu'on en diſo
avoit plus de cours que de fon
ment : *Ea fama crebrior diù quàm cer
fuit.*

Je ne ſai ſi l'on peut faire plus
*Lib. 32 cap. 1.* fond ſur ce que le même Pline raco
d'un petit poiſſon appellé par les Gr
*Echeneis*, & par les Latins *Remor*
qui s'étant attaché ſous le gouvern
de la galére qui portoit l'Empereur
ligula, l'arréta tout court, ſans q
quatre cens rameurs qui y étoi
la puſſent faire avancer.

§

2. *Honneurs rendus aux Savans.*

Y AUROIT beaucoup de choſes à
ver dans l'Hiſtoire ancienne ſur
i regarde les honneurs rendus à
qui ont inventé ou perfectionné
ts, & en général aux Savans du
ier ordre qui ſe ſont diſtingués
e maniére particuliére : mais mon
in ne me permet pas de m'étendre
coup ſur ce ſujet, quelque inté-
t qu'il fût pour nous.

ne peut lire la lettre que Philippe
le Macédoine écrivit à Ariſtote, *Aul. Gel. l. 9. cap. 3.*
être ravi d'admiration en voiant
e Prince préféroit à la joie que
voit cauſé la naiſſance d'un fils,
qu'il auroit de lui donner pour
e le premier Philoſophe de ſon
, & le plus habile qui eût jamais

ſtime ſinguliére que fit Alexan-
le Grand des poéſies d'Homére,
s égards qu'il eut dans le ſac de la
de Thébes pour la mémoire de
re, ne lui ont guéres moins ac-
de réputation que toutes ſes con-
s : & on l'admire preſque autant,
ue, déchargé du faſte de la roiau-
l aime à s'entretenir familiére-

ment avec les célébres Peintres & Sculpteurs de ſon tems, que lorſque marchant à la tête de ſes armées il portoit par tout la terreur.

La protection éclatante que Médicis accorda aux gens de lettres, employant pour leur faire du bien tout le crédit qu'il avoit auprès du Prince, a rendu ſon nom immortel, & a procuré au ſiécle d'Auguſte la gloire d'être regardé à jamais comme l'âge d'or de la littérature & la régle du bon goût en tout genre d'érudition.

*Hiſt. de Ximen. par M. Fléchier, l. 6.* Quand on lit que le Roi Catholique & le Cardinal Ximénès, allant un jour à un Acte public qui ſe ſoutenoit dans la nouvelle Univerſité d'Alcala, virent que le Recteur marchât au milieu d'eux, (prérogative que cette Univerſité a toujours conſervée depuis; ils ſentent bien que ce n'étoit point à la perſonne du Recteur qu'ils rendoient cet hommage public, mais qu'en grand Roi & en grand Miniſtre ils vouloient aller là inſpirer le goût des lettres & des ſciences, qui rendent toujours en uſure aux Princes la gloire qu'elles en reçoivent.

Les priviléges ſinguliers que les Rois accordérent autrefois à l'Un-

éde Paris, la mere & le modéle de
ues les autres, partoient du même
ricipe : & la réputation qu'elle s'eſt
quiſe à elle-même & au Roiaume dans
u le monde chrétien, montre que
s lois nos fondateurs n'ont point été
mpés dans leurs vûes, qu'elle a rem-
is au delà de toutes leurs eſpérances.
a ſera ainſi dans tous les tems. Les
t & les ſciences fleuriront toujours
s les Etats où elles ſeront honorées :
leur tour elles honoreront infini-
nt les Etats & les Princes qui les au-
t fait fleurir.

e ne puis m'empécher d'inférer ici
fait arrivé tout récemment & preſ-
ſous nos yeux, qui mérite d'être
ébré dans toutes les langues, & inſ-
en caractéres éclatans dans tous les
es de la Litérature. C'eſt ce qui s'eſt fait
Angleterre dans les obſéques du cé-
re M. Newton, l'Archiméde de no-
ſiécle par la ſublimité de ſes rai-
nemens dans la théorie, & par la
ce de ſon génie induſtrieux & in-
tif dans la pratique. Je ne ferai que
ſcrire ce qui ſe trouve dans le bel
ge qu'en fit M. de Fontenelles avec
éloquence ordinaire dans l'ouver-

ture de l'Académie des Sciences
l'année 1727.

» Son corps fut expoſé ſur un lit
» parade dans la chambre de Jéruſale
» endroit d'où l'on porte au lieu
» leur ſépulture les perſonnes du p
» haut rang, & quelquefois les tê
» couronnées. On le porta dans l'A
» baye de Veſtminſter, le poéle ét
» ſoutenu par Milord Grand Chan
» celier, par les Ducs de Montroſe,
» Roxbugh; & par les Comtes de Pe
» brock, de Suſſex, & de Maſclesfie
» Ces ſix pairs d'Angleterre, qui fir
» cette fonction ſolennelle, ſont aſ
» juger quel nombre de perſonnes
» diſtinction groſſirent la pompe fu
» bre. L'Evêque de Rocheſter fit le ſ
» vice, accompagné de tout le Cle
» de l'Egliſe. Le corps fut enterré p
» de l'entrée du Chœur. Il faudr
» preſque remonter chez les anci
» Grecs, ſi l'on vouloit trouver
» exemples d'une auſſi grande vén
» tion pour le ſavoir. La famille
» M. Newton imite encore la Gréce
» plus près par un monument qu'e
» lui fait élever, & auquel elle e
» ploie une ſomme conſidérable.
» Doien & le Chapitre de Veſtmin

ot permis qu'on le conſtruiſe dans
n endroit de l'Abbaye, qui a été
ſouvent refuſé à la plus haute No-
bleſſe. La patrie & la famille ont fait
éclater pour lui la même reconnoiſ-
ſance, que s'il les avoit choiſies.

Je n'ai pas beſoin de prier qu'on me
donne cette digreſſion. Pour peu
qu'on ſoit ſenſible au bien public & à
l'honneur des Lettres, il ne ſe peut
qu'on ne ſoit vivement touché de cette
eſpece d'hommage ſolennel que la No-
bleſſe d'un puiſſant Roiaume, au nom
& comble de toute la Nation, rend à la
Science & au mérite.

3. *Des meſures de tems & de lieux, & des monnoies anciennes.*

J'ajoute cet article, non pour entrer
ici la diſcuſſion de ces matiéres, la
plupart très difficiles, mais pour en don-
ner une légére connoiſſance aux jeunes
Lecteurs, & pour mettre ſous leurs yeux un
recueil des différentes ſommes qui ſe ren-
contrent ſouvent dans les Auteurs, &
qui par elles-mêmes ne préſentent à
l'eſprit aucune idée claire de leur va-
leur. Pline l'ancien, dit que Roſcius, *Lib. 7. cap.* 39.
le plus célébre Acteur de ſon tems, ga-
gnoit par an cinq cens mille ſeſterces;

*Apud majores Roſcius Hiſtrio H-S. qu*
*genta annua meritaſſe proditur.* On
*Lib. 1. cap. 9.* dans Paterculus que Paul Emile
dans le tréſor public deux cens milli
de ſeſterces : *Bis millies centies H-S a*
*rio contulit.* De jeunes gens ne c
noiſſent point nettement la valeur
ces ſommes. Le Tarif leur apprend
un coup d'œil que la premiére ſom
eſt de 62500 liv. & la ſeconde
vingt-cinq millions de notre monn

## I. *Meſures de tems.*

Les Grecs comptoient par *Olymp*
*des*, dont chacune comprenoit l
pace de quatre années entiéres. Et
Olympiades prenoient leur nom
Jeux Olympiques, qui ſe célébroi
dans le Péloponnéſe auprès de la v
de Piſa, autrement dite *Olympia.*
premiére Olympiade, où Coroe
remporta le prix, commence, ſe
Uſſérius, à l'été de l'année du mo
3228.

Varron place la fondation de Ro
à la 3^e^ année finiſſante de la VI Oly
piade, qui eſt l'an du monde 3251
lon Uſſérius, & avant Jeſus-Chriſt 7
Caton la place deux ans plus t
Uſſérius ne ſuit ni l'un ni l'autre,

ſt cinq ans plus tard que Varron.
te Live, ſelon M. Dodwel, a ſuivi
ſtiment de Caton : c'eſt ce qui m'a
rminé à m'y attacher auſſi depuis
e j'ai formé le deſſein de travailler à
Hoire Romaine. Ainſi je place, avec
on, la fondation de Rome à la fin
la premiére année de la VII^e Olym-
ade, qui eſt l'an du monde 3253, &
nt Jeſus-Chriſt 751.

oila les deux époques les plus né-
ires pour l'intelligence de l'Hiſtoi-
les Olympiades & la fondation de
me ; en y joignant celles du monde
de l'Ere chrétienne.

## II. *Meſures Itinéraires.*

Le poinct eſt la moindre partie qui ſe
ſſe décrire.

Douze poincts font une ligne.

Douze lignes font le pouce.

Douze pouces font le pied.

Deux piés & demi font le pas com-
n.

Deux pas communs, ou cinq piés,
nt le pas géométrique.

Cela poſé, voici les meſures itiné-
res les plus connues.

LE STADE étoit particulier aux
ecs, & eſt de 125 pas géométriques.

Par conſéquent il en faut 20 pour fai
une lieue commune de France, qui
de 2500 pas.

Le Mille chez les Romains eſt
8 ſtades, ou de 1000 pas géométrique
un peu moins d'une demie lieue.

La Lieue des anciens Gaulois eſt
1500 pas.

La Parasange chez les Perſes
ordinairement de 30 ſtades, c'eſt-à-di
d'une lieue & demie. Il y en a depu
20 juſqu'à 60 ſtades.

Le Schoene le plus commun ch
les Egyptiens eſt de 40 ſtades; & ain
de deux lieues. Il y en a depuis 20 ju
qu'à 120 ſtades.

La Lieue commune de France e
de 2500 pas: La petite de 2000 pas
La Grande de 3000 pas. Quand o
parle des lieues de France, on enten
ordinairement les communes.

### III. *Des Monnoies anciennes.*

La Dragme Attique, à laquelle ré
pond le Denier Romain, nous doit ſer
vir de régle pour connoitre la valeu
de toutes les autres monnoies. M. d
Tillemont la fait monter à douze ſol
de notre monnoie: le Pere Lami à hui
ſols à quelque choſe près; M. Dacier

ſls. C'eſt à ce dernier ſentiment que
n tiens, ſans examiner ici les rai-
ſle ces différences, ſeulement parce
ecette maniére de compter eſt la
ſ facile, & par conſéquent la plus
ore pour les jeunes gens. Je prens
e monnoie en fixant le marc à vingt-
livres tournois, ce qui eſt regardé
ra plupart des nations de l'Europe
me le prix intrinſéque de l'argent.

*Monnoies Grecques.*

L'OBOLE Attique eſt la ſixiéme partie
e dragme Attique.

LA DRAGME Attique eſt compoſée
ix oboles. Elle répond au denier
main, & vaut dix ſols de France.

LA MINE Attique vaut cent dragmes,
ar conſéquent 50 livres de France.

LE TALENT Attique vaut ſoixante
es, & par conſéquent trois mille
es de France.

MYRIADE eſt un mot grec qui ſigni-
dix mille. Ainſi une myriade de drag-
ſignifie dix mille dragmes, & vaut
o livres.

LE STATER Attique étoit une mon-
e d'or du poids de deux dragmes,
valoient vingt dragmes d'argent,
ar conſéquent dix livres de France.

Le *Darique*, monnoie d'or des Perſe & celle qui portoit le nom de Philip roi de Macédoine, *Philippei*, étoient la même valeur que le Stater Attiqu

Le Sicle, monnoie des Hébreu valoit quatre dragmes Attiques, c'e à-dire 40 ſols.

*Monnoies Romaines.*

L'As Romain, autrement appel *libra*, ou *pondo*, valoit dans ſon origi la dixiéme partie du denier Romain.

Le petit Sesterce, *ſeſtertius*, *nummus*, étoit la quatriéme partie d denier Romain, & valoit deux ſols demi de France. Il étoit d'abord marq ainſi, L-L-S, parce qu'il valoit deu *as*, ou deux livres & demie : *ſeſterti* pour *ſemiſtertius*, comme qui diroit u demi ôté de trois. Enſuite les Librair ont mis une H pour les deux L-L, ont ainſi marqué le ſeſterce, H-S.

Le Denier étoit une petite piéc d'argent, qui valoit 10 as, 4 ſeſterces & par conſéquent 10 ſols de France.

Le grand Sesterce, c'eſt-à-dir *ſeſtertium*, au neutre, ſignifie une ſom me qui valoit 1000 petits ſeſterces 250 deniers Romains, 125 livres d France.

Cette derniére ſomme ſe comptoit diverſement. *Decem ſeſtertia*, dix grands ſeſterces, ou dix mille petits. *Centena millia H-S*, ou *nummûm* : cent mille petits ſeſterces. *Decies centena millia H-S* : dix fois cent mille petits ſeſterces, ou un million de petits ſeſterces. Quelquefois on met l'adverbe ſeul : *decies* ; & alors on ſous-entend *centena millia H-S*.

Le nom de la monnoie d'or étoit *Aureus* ou *Solidus*. Il eſt eſtimé ordinairement dans les Auteurs 25 deniers d'argent.

La proportion de l'or à l'argent a fort varié dans tous les tems. On peut s'en tenir à celle de dix à un pour l'antiquité. Ainſi un talent d'argent vaut trois mille livres, un talent d'or trente mille livres. Maintenant la proportion de l'or à l'argent eſt à peu près de quinze à un.

*Nombres Romains.*

| | |
|---|---|
| I. | 1. |
| V. | 5. |
| X. | 10. |
| L. | 50. |
| C. | 100. |
| IↃ. | 500. |
| CCIↃ. | 1000. |

| | |
|---|---|
| IↃↃ. | 5000 |
| CCIↃↃ. | 10000 |
| IↃↃↃ. | 50000 |
| CCCIↃↃↃ. | 100000 |

## *Tarif des Monnoies Grecques.*

### MYRIADES.

| | |
|---|---|
| 1 myrias drachmarum Atticarum. | 5000 l |
| 2 myriades. | 10000 l<br>dix mille livres. |
| 3 myriades. | 15000 l. |
| 4 myriades. | 20000 l. |
| 5 myriades. | 25000 l. |
| 10 myriades. | 50000 l. |
| 20 myriades. | 100000 l.<br>cent mille livres. |
| 50 myriades. | 250000 l. |
| 100 myriades. | 500000 l. |
| 200 myriades. | 1000000 l.<br>un million de livres. |
| 1000 myriades. | 5000000 l.<br>cinq millions. |

### TALENTA.

| | |
|---|---|
| 1 talent. | 3000 liv. |
| 2 talents. | 6000 liv. |
| 5 talents. | 15000 liv. |
| 10 talents. | 30000 liv. |
| 50 talents. | 150000 liv. |
| 100 talents. | 300000 liv.<br>trois cens mille francs. |
| 500 talents. | 1500000 liv.<br>un million cinq cens mille francs. |
| 1000 talents. | 3000000 liv.<br>trois millions. |

| | |
|---|---|
| o talents. | 15000000 liv. quinze millions. |
| oo talents. | 30000000 liv. rrente millions. |
| o talents. | 60000000 liv. ſoixante millions. |
| o talents. | 150000000 liv. cent cinquante millions. |
| o talents. | 300000000 liv. trois cens millions. |

## *Tarif des Monnoies Romaines.*

### AS.

| | |
|---|---|
| Millia ſingula æris, *ou* mille aſſes. | 50 l. |
| Duo millia æris. | 100 l. |
| Quatuor millia æris. | 200 l. |
| lia æris. | 250 l. |
| illia æris. | 500 l. |
| illia æris. | 1000 l. |
| illia æris. | 2500 l. |
| nillia æris. | 5000 l. |
| nillia æris. | 25000 l. |
| millia æris. | 50000 l. |
| millies. | |
| o millia æris. | 500000 l. |
| ecies millies. | cinq cens mille francs. |
| o millia æris. | 1000000 l. |
| igeſies millies. | un million. |
| oo millia æris. | 5000000 l. |
| nties millies. | cinq millions. |

### SESTERTIUS.

| | |
|---|---|
| eſtertius, ſive nummus. | 2 ſols & demi de Fr. |
| eſtertii, ſeu nummi. | 1 l. |
| eſtertii. | 3 l. |
| eſtertii. | 10 l. |
| eſtertii. | 12 l. 10 ſ. |
| eſtertii. | 25 l. |

| | |
|---|---|
| 400 seſtertii. | |
| 800 seſtertii. | 1 |
| 1000 seſtertii. | 1 |
| 4000 seſtertii. | 5 |
| 8000 seſtertii. | 10 |
| | mille fra |
| 80000 seſtertii. | 100 |
| | dix mille fra |
| 100000 vel centena millia HS. seu nummûm. | 125 |
| 200000 vel bis centena millia HS. | 250 |
| 500000 vel quingenta millia HS. | 625 |
| 1000000 vel decies cent. millia HS. | 1250 |
| un million de HS. cent vingt cinq mille fra | |
| Quindecies centena millia HS. | 1875 |
| Vicies centena millia HS. | 2500 |
| Quinquagies centena millia HS. | 6250 |
| Centies centena millia HS. *ou*, dix millions de seſterces. | 1 million 2500 |
| Quingenties centena millia HS. *ou*, 50 millions de seſterces. | 6 millions 2500 |
| Millies centena millia HS. *ou*, cent millions de seſterces. | 12 millions 5000 |
| Bis millies centena mil. HS. *ou*, 200 millions de seſtercs. | 25 millions. |
| Decies millies centena millia HS. *ou*, mille millions de seſterces | 125 millions. |
| Vicies millies centena millia HS. *ou*, deux mille millions de seſterces. | 250 millions. |

uatragies millies centena millia HS, *ou*, 4 mille millions de ſterces. 500 millions.

uiquatragies quater millies C. M. HS. *ou*, 500 millions de ſeſterces. 550 millions.

uiquatragies octies millies C. M. HS. *ou*, 600 millions de ſeſterces. 600 millions.

uinquagies ſexies millies C. M. HS. *ou*, 700 millions de ſeſterces. 700 millions.

uinquagies quater millies C. M. HS. *ou*, 6400 millions de Seſterces. 800 millions.

uinquagies bis millies C. M HS *ou*, 7200 millions de Seſterces. 900 millions.

Quinquagies millies C. M. HS. *ou*, huit mille millions de ſeſterces. 1000 *ou*, mille millions.

Octies millies centena millia HS. *ou*, dix mille millions de ſeſterces. 1250 millions.

## SESTERTIUM.

| | | |
|---|---|---|
| 1 seſtertium. | 250 drachmæ. | 12 |
| 2 seſtertia. | 500 | 25( |
| 4 seſtertia. | 1000 | 50( |
| 10 seſtertia. | 2500 | 125( |
| 20 seſtertia. | 5000 | 250( |
| 50 seſtertia. | 12500 | 625( |
| 100 seſtertia. | 25000 | 12500 |

1000 seſtertia, ou *decies seſtertiûm*, eſt la mêm choſe que *decies centena millia* HS, marqué devant, & ainſi des nombres ſuivans.

# IVRE CINQUIEME.

## DE LA

# PHILOSOPHIE.

SI J'ENTREPRENOIS de traiter à fond de la Philoſophie, je pourrois adreſſer aux jeunes gens pour qui j'écris, les paroles que Ci-on met dans la bouche d'Antoine, on avoit engagé malgré lui à parler Rhétorique. [a] » Ecoutez, diſoit-il, coutez un homme qui va vous inſ-ire de ce qu'il n'a lui-même jamais pris. « Il y auroit ſeulement cette rence à remarquer, que du côté toine l'ignorance étoit feinte & fi-e, au lieu que du mien elle eſt tive & réelle, ne m'étant appliqué très ſuperficiellement à l'étude de

udite verò, audite, , hominem, &c. o vos, diſcipuli, id ſe non didici, quid de omni genere dicendi ſentiam. *Lib. 2. de Orat. n. 28. & 29.*

la Philoſophie, de quoi j'ai ſouven
eu lieu de me repentir. Peutêtre que
ſi je l'avois étudiée ſous des maître
auſſi habiles qu'il y en a eu depuis dan
l'Univerſité, & qu'on y en voit er
core en grand nombre, j'y aurois pr
autant de goût qu'à l'étude des Belle
Lettres, auſquelles ſeules j'ai donn
tout mon tems. Mais du moins je cor
nois aſſez l'utilité & les grands avan
tages qu'on peut tirer de la Philoſo
phie, pour exhorter les jeunes ger
à ne pas manquer de donner à un
ſcience ſi importante toute l'applica
tion dont ils ſont capables : & c'eſt
quoi je me bornerai dans cette petit
diſſertation, qui ne ſera point un trait
de Philoſophie, mais une ſimple ex
hortation aux jeunes gens à l'étudie
avec ſoin.

Quand on n'auroit en vûe que l'élo
quence, cette étude ſeroit abſolumer
néceſſaire, comme Cicéron le déclar
en plus d'un endroit : & il ne crair
point d'avouer, que s'il a fait quelqu
progrès dans l'art de parler, il en e
moins redevable aux préceptes des Rhe
teurs, qu'aux leçons des Philoſophes

Orat. n. 12. *Fateor me oratorem, ſi modò ſim, non e*
*Rhetorum officinis, ſed ex Academiæ ſpa*

*is extitiſſe.* Mais l'utilité de la Philo-ophie ne ſe borne point à ce qui re-arde l'éloquence : elle s'étend à tou-s les conditions & à tous les tems de vie.

En effet, cette étude, quand elle ſt bien conduite & faite avec ſoin, eut beaucoup contribuer à régler les ıœurs, à perfectionner la raiſon & le ıgement, à orner l'eſprit d'une infi-ité de connoiſſances également utiles curieuſes; &, ce que j'eſtime infi-iment plus, à inſpirer aux jeunes gens n grand reſpect pour la religion, & à es prémunir par des principes ſolides ontre les faux & dangereux raiſonne-nens de l'incrédulité, qui ne fait tous es jours parmi nous que de trop grands rogrès.

## ARTICLE PREMIER.

### *La Philoſophie peut beaucoup ſervir au réglement des mœurs.*

UN DES MOIENS les plus efficaces our régler la conduite de l'homme, eſt de lui faire connoitre ce qu'il eſt, à quelles conditions il a reçu l'être, quelles obligations & quels devoirs y ſont attachés, où il doit tendre, &

quelle eſt ſa fin. Or c'eſt ce que ſe pro
poſe la Philoſophie, je dis même l
Philoſophie payenne : & il me ſembl
que ſes leçons ſur tous ces points, quo
qu'imparfaites & mélées ſouvent de t
nébres, doivent être d'un grand poi
ſur tout eſprit raiſonnable.

L'homme, ſorti des mains de Dieu
dont il eſt non ſeulement l'ouvrage l
plus excellent, mais encore l'image l
plus parfaite, ſe reſſent, en tout c
qu'il eſt, de la nobleſſe de ſon extra
tion, & porte comme empreints dan
ſa nature les traits & les caractéres d
ſon origine.

Du côté de l'ame, une avidité d'ap
prendre inſatiable, une pénétration &
une ſagacité qui s'étend à tout, un de
ſir du bonheur que rien de borné n
peut ſatisfaire, le vif ſentiment d'un
liberté à qui tout eſt indifférent excep
té un ſeul * objet, l'intime conviction
de ſa deſtination à l'immortalité : tou
cela, & beaucoup d'autres traits, mon
trent combien l'homme eſt grand, &
[a] comment ( c'eſt Cicéron qui parl
ainſi ) il ne peut, s'il eſt permis de s'ex

* *Le bien pris en général, & le ſouverain bien clairement connu.*

a Animus humanus, decerptus ex mente divina, cum alio nullo, niſi cum ipſo Deo, ſi hoc fas eſt d tu, comparari poteſt. *Tuſcul. Quæſt. lib.* 5. *n.* 38.

rimer de la sorte, être comparé qu'à Dieu seul.

A ne considérer même en lui que la ructure * de son corps, on reconnoit u'il n'y a eu qu'une main divine capable de former un ouvrage si parfait, t d'y mettre tant d'ordre, tant de eauté, tant de raports & de proporons entre toutes les parties qui le ompoſent, [a] en sorte que ce fût une emeure digne du maître qui l'habite; t l'on voit combien Sénéque a eu raon de dire que l'homme n'étoit point n ouvrage fait à la hâte & sans desein, mais le chef-d'œuvre de la sageſſe ivine : *Scias non esse hominem tumultuarium & incogitatum opus.* *Lib. 6. de benef. cap. 23.*

OR QUEL A ÉTÉ ce deſſein ? On peut e dire en un mot : Dieu a formé le ıonde entier pour l'homme, & l'home pour lui-même, afin que par lui ı nature, muette d'ailleurs & ſtupide, evînt en quelque sorte ſpirituelle & *Premier devoir de l'homme, par raport à la Divinité.*

* *On peut voir dans Cicéron*, Liv. 2. de la Nat. es dieux, n. 133 153. *Et ans M. de Fénelon.* Let es ſur la Religion, p. 163. *Une description admirable où ils font de toutes les parties du corps, & de leurs différentes fonctions.*

a Figuram corporis habilem & aptam ingenio humano dedit. *Lib.* 1. *de Leg. n.* 26.

b Omnia quæ sunt in hoc mundo, quibus utuntur homines, hominum causa facta sunt & parata. *Lib.* 2. *de nat. deor. n.* 154.

reconnoiſſante à l'égard de ſon Créa
teur ; & que l'homme, placé au m
lieu des créatures, toutes deſtinées
ſon uſage & à ſon ſervice, leur prêt
ſa voix, ſon intelligence, ſon admir
tion, & fût comme le prêtre de la na
ture entiére. De quels biens en eff
Dieu n'a-t-il point comblé l'homme
Non content de pourvoir à ſes néce
ſités, ſon attention & ſa tendreſſe lu
ont fourni juſqu'aux délices même

*Senec. de benef. lib. 4. cap. 5.*

*Neque enim neceſſitatibus tantummoa noſtris proviſum eſt : uſque in delicia amamur.* [a] Quelle foule d'arbres, de l
gumes, de fruits excellens pour l
différentes ſaiſons de l'année ! Que
nombre infini d'animaux l'air, la terre
la mer lui fourniſſent-elles à l'envi !
n'y a aucune partie de la nature qui n
paie un tribut à l'homme, afin qu
l'homme de ſon côté paie à l'Auteu
de tous ces biens le juſte hommag
de reconnoiſſance & de louanges
qui ſont la principale partie du cul

a Tot arbuſta non uno modo frugifera, tot herbæ ſalutares, tot varietates ciborum per totum annum digeſtæ, ut inerti quoque fortuita terræ alimenta præberent. Jam animalia omnis generis, alia in ſicco ſolidoque, alia in humido naſcentia, alia p ſublime dimiſſa : ut o nis rerum naturæ pars tr butum nobis aliquod co ferret. *Senec. de benef. li* 4. c. 5.

e qui eſt dû à la Divinité, & le evoir le plus eſſentiel de la créature, t il ne faut point que l'ingratitude iſe que c'eſt la nature qui nous fourit tous ces biens : car par ce mot, auquel on n'attache ordinairement aune idée diſtincte, on ne doit entendre autre choſe que la Divinité même, qui meut tout, qui produit tout, qui e montre à nous par tout, & ſe fait entir à chaque moment par ſes bienaits & ſes libéralités. *Quocumque te flexeris, ibi illum videbis occurrentem tibi. Nihil ab illo vacat. Ergo nihil agis, ingratiſſime mortalium, qui te negas Deo debere, ſed naturæ..... Quid enim aliud eſt natura, quàm Deus?* *Senec. de benef. lib. 4. cap. 7. & 8.*

Si l'homme, dit * Epictéte, avoit quelque ſentiment d'honneur & de gratitude, tout ce qu'il voit dans la nature, tout ce qu'il éprouve en lui-même, ſeroit pour lui un ſujet continuel de louange, de reconnoiſſance, d'action de graces. L'herbe des champs qui fournit aux animaux du lait pour ſa nourriture, la laine de ces animaux qui lui fournit de quoi ſe vétir, de- *Arriani Epictetus, lib. 1. cap. 16.*

a * *Epictéte étoit un philoſophe Stoïcien, qui vivoit dans le premier ſiécle. Il étoit eſclave d'Epaphrodite, Capitaine des gardes de Néron.*

vroient le remplir d'admiration. Quan
il voit le ſoc d'une charrue briſer &
amollir les mottes de terre, & trace
un long ſillon pour recevoir la ſemen
ce, il devroit s'écrier : Que Dieu e
grand, qu'il eſt bon, de nous avoi
procuré tous les inſtrumens propres a
labourage ! Quand lui-même ſe met
table pour manger, tout devroit le rap
peller à Dieu, & renouveller ſa re
connoiſſance. C'eſt lui, devroit il dire
qui m'a donné des mains pour prendr
la nourriture, des dents pour la cou
per & la broier, un eſtomac pour l
digérer : &, ce qui eſt le ſujet d'un
louange infiniment plus intéreſſant
pour moi, c'eſt lui qui, à tous les bien
dont il me comble, y ajoute encor
l'avantage ineſtimable d'en connoitr
l'auteur, & d'en faire un uſage con
forme à ſa volonté. Quoi donc, con
tinue le même Epictéte, tous les hom
mes étant plongés dans un ſommeil lé
thargique ſur ce qui regarde la Provi
dence, n'eſt-il pas juſte que quelqu'un
au nom de tous entonne publiquement
des hymnes & des cantiques en ſon
honneur ? Que peut faire autre choſe
un vieillard foible & boiteux * comme

* *Un jour que ſon Maî lui donna un grand coup tre, qui étoit fort violent, ſur la jambe, il lui dit*

je

suis, que de célébrer les louanges vines ? a Si j'étois cygne ou rossignol, chanterois, parce que telle seroit a destination. Mais j'ai reçu en partage la raison. Je dois donc m'occuper à ouer Dieu. C'est-là ma fonction & on ouvrage. Je m'en acquitte régulièrement, & je ne cesserai de m'en quitter tant qu'il me restera un souffe de vie. Je vous exhorte à en faire tant. On s'imagine entendre ici parler, non un philosophe Stoïque, mais n chrétien.

*Second devoir de l'homme, par rapport à lui-même.*

OUTRE ce premier devoir, qui est fondement de la Religion, l'homme n a un second, qui est de représenter & d'imiter par ses vertus la divinité dont il est l'image vivante & animée. a Pour peu qu'il rentre en lui-même, dit Cicéron, il en reconnoit

*pidement de prendre garde de la lui rompre. Et le laître aiant redoublé ses ups de telle sorte qu'il i cassa l'os, Epictéte lui ondit sans s'émouvoir : e vous l'avois je pas bien , que vous vous jouiez ne rompre la jambe ? Il luisoit toute la philosoie à deux points ; souffrir, s'abstenir.*

ίχυ, ἢ ἀπέχυ.

ἐποίων τὰ τῆς ἀνδρὸς · εἰ κύκνος, τὰ τῦ κύκνυ · Νῦν δὲ λογικὸς εἰμι. ὑμνεῖν με δεῖ τὸν θεόν.

a Qui se ipse norit, aliquid sentiet se habere divinum, ingeniumque in se suum sicut simulacrum aliquod dedicatum putabit : tantoque munere deorum semper dignum aliquid & faciet & sentiet. *Lib.* 1. *de Leg. n.* 59.

les traces précieuſes & l'empreinte gr
vée dans ſon ame, qui eſt comme l
temple de la divinité : ce qui doit le po
ter à répondre par la nobleſſe de ſ
ſentimens à celle de ſon origine. De
viennent ces idées naturelles, & c
notions primitives, que nous porto
en nous-mêmes du bon & du mauvai
du juſte & de l'injuſte, de la vertu
du vice : [a] notions communes à to
les hommes, qui, ſans en être conv
nus entr'eux, attachent pareilleme
l'idée de turpitude au crime, &
gloire à la vertu. Car il n'y a point
nation qui n'eſtime & n'aime ceux q
ſont d'un caractére doux, humain
bienfaiſant, reconnoiſſant ; & qui
contraire ne mépriſe & ne haïſſe l
perſonnes fiéres, ingrates, cruelles
& qui ſe plaiſent à faire du mal. [b] I
là vient auſſi ce témoignage intérie
& cette voix ſecrette de la conſcienc

a Communis intelligentia nobis notas res efficit, eaſque in animis noſtris inchoavit, ut honeſta in virtute ponantur, in vitiis turpia.... Quæ natio non comitatem, non benignitatem, non gratum animum & beneficii memorem diligit ? Quæ ſuperbos, quæ maleficos, quæ crudeles, quæ ingratos non aſperatur & odit ? *Lib. 1. de L. n. 44. & 32.*

b Magna vis eſt conſcientiæ in utramque partem : ut neque timeant impii nihil commiſerunt, & bonam ſemper ante oculos verſari putent qui peccarunt. *Cic. pro Mil. n. 6*

qui fait goûter aux juſtes une paix ſi douce au milieu des plus grandes afflictions, & qui cauſe aux impies de ſi cruels tourmens dans le ſein même de la joie la plus vive & des plaiſirs les plus ſenſibles ; & qui preſcrit aux uns & aux autres les régles qu'ils doivent ſuivre, & les devoirs qu'ils doivent remplir.

[a] Ces régles, ces loix ne ſont point arbitraires, & ne dépendent point du caprice des hommes. Elles ſont imprimées dans le fond de l'ame par la main du Créateur. Elles ſont avant tous les ſiécles, & plus anciennes que le monde, puiſqu'elles ſont un écoulement de la Sageſſe divine, à qui il n'eſt pas

a Hanc video ſapientiſſimorum hominum fuiſſe ſententiam : Legem neque hominum ingeniis excogitatam, neque ſcitum aliquod eſſe populorum, ſed æternum quiddam, quod universum mundum regeret imperandi prohibendique ſapientia..... Quæ vis non modò ſenior eſt quàm res populorum & civitatum, ſed æqualis illius cœli atque terras tuentis & regentis Dei. Neque enim ulla mens divina ſine ratione poteſt : nec ratio divina non hanc vim in rectis pravisque ſanciendis habere..... Quamobrem lex vera atque princeps, apta ad jubendum & ad vitandum, ratio eſt recta ſummi Jovis.... Ergo eſt lex juſtorum injuſtorumque diſtinctio, ad illam antiquiſſimam & rerum omnium principem expreſſa naturam, ad quam leges hominum diriguntur, quæ ſupplicio improbos afficiunt, & defendunt & tuentur bonos. *Lib.* 2. *de Leg. n.* 8-13.

libre de penſer autrement de la vert
& du vice. Elles ſont le modéle & l'o
riginal des loix humaines, qui ceſſen
en un ſens de l'être, dès qu'elles s'é
cartent de ce type primitif de juſtice &
de vérité que les Légiſlateurs doi
vent ſe propoſer dans toutes leurs or
donnances.

Ces premiéres notions de bien & d
mal peuvent être affoiblies & obſcur
cies par une mauvaiſe éducation, pa
le torrent de l'exemple, par la violen
ce des paſſions, & ſur tout par les at
traits dangereux de la volupté, qu
gâte & corrompt notre eſprit par le
fauſſes douceurs qu'elle nous fait ſen
tir, & que nous ne trouvons poin
dans la pratique de la vertu. Mais i
reſte toujours en nous un ſentiment in
térieur de ces vérités primitives; & l
ſoin de la Philoſophie eſt de ranime
par ſes leçons ſalutaires ces précieuſe
étincelles; de nous détromper de tou
tes ces erreurs, en nous raprochan
des premiers principes; de nous gué
rir des opinions & des préjugés popu
laires; de nous faire entendre [a] qu
nous ſommes nés pour la juſtice & l

a Nos ad juſtitiam eſſe na- | natura conſtitutumeſſe ju
tos, neque opinione, ſed | *Lib. 1. de Leg. n. 28.*

ertu ; de nous convaincre par des reuves ſenſibles & évidentes [a] qu'il y une Providence qui conduit tout & préſide à tout, & qui prend ſoin non eulement du monde en général, mais le chaque homme en particulier ; que ien n'échape à ſes yeux clairvoians, & que Dieu connoit à fond toutes ios actions, & voit à nud nos penſées & nos intentions les plus ſecrettes : car ine telle conviction eſt bien propre à ious inſpirer du reſpect pour la divinité, & de l'amour pour la vertu.

*Troiſiéme devoir de l'homme, par rapport à la ſociété.*

QUAND un homme ſeroit ſeul ſur la erre, il ſeroit toujours tenu aux deux ortes de devoirs dont je viens de parer : c'eſt-à-dire qu'il devroit toujours ionorer la divinité, & ſe reſpecter lui-nême en vivant d'une maniére ſage & réglée. [b] Mais il a d'autres obligations

a Dominos eſſe omnium rum ac moderatores deos, aque quæ gerantur, eorum eri judicio ac numine. (Neue univerſo generi homium ſolùm, ſed etiam ſinulis à diis immortalibus onſuli & provideri. *Lib.* 2. *e nat. deor. n.* 164 ) Eoſdem ualis quiſque ſit, qui lagit, uid in ſe admittat, qua aenre, qua pietate religiones olat, intueri; piorumque & mpiorum habere rationem. is enim rebus imbutæ mentes, haud ſanè abhorrebunt ab utili & à vera ſententia. *Lib.* 2. *de Leg. n.* 15.

b Quoniam ( ut præclarè ſcriptum eſt à Platone ) non nobis ſolùm nati ſumus, ortuſque noſtri partem patria vindicat, partem parentes, partem amici ; hominesque hominum cauſa generati ſunt, ut ipſi inter ſe alius alii prodeſſe poſſint : in hoc naturam debemus ducem ſequi, & communes utilitates in medium afferre mu-

par raport à la ſociété commune, dont il fait partie. Dieu eſt le pere commun d'une grande famille, dont tous les hommes ſont les enfans, unis enſemble par le lien de l'humanité, formés les uns pour les autres, obligés par conſéquent de concourir au bien public, & de s'entr'aider mutuellement par toutes ſortes de ſervices. Ainſi l'homme ne doit point borner ſes vûes ni ſon zéle au ſeul lieu particulier où il eſt né, mais ſe regarder comme un citoien du monde entier, [a] qui dans ce ſens ne fait qu'une ſeule ville.

[b] Il eſt vrai que cette ſociété générale, qui embraſſe d'abord tous les hommes, ſe partage enſuite par dégrés en d'autres ſociétés particuliéres plus étroites entre les hommes d'une même nation, d'une même ville, d'une même famille. Et de là naiſſent les différens devoirs de la ſociété civile à l'é-

tatione officiorum. *Lib.* 1. *de Off. n.* 22.

a Univerſus hic mundus, una civitas communis hominum exiſtimanda. *De Leg. lib.* 1. *n.* 23.

Socrates quidem, cùm rogaretur Cujatem ſe eſſe diceret, Mundanum inquit: totius enim mundi ſe incolam & civem arbitrabatur. *Lib.* 5. *Tuſc. Quæſt. n.* 108.

b Gradus plures ſunt ſocietatis hominum. . . . Ab illa enim immenſa ſocietate generis humani, in exiguum anguſtumque concluditur. *Lib.* 1. *de Offic. n.* 53.

gard des amis, des alliés, des parens, es peres & meres, de la patrie. Mais ls ont tous leur source dans le premier principe dont nous avons parlé, qui st que l'homme, selon les vûes & la destination de Dieu, est né pour homme.

Voila un petit abrégé des maximes e morale que le paganisme nous four-t. Ces principes, il faut l'avouer, ont grands, solides, lumineux : mais s ne vont pas jusqu'où ils devroient ller, & quelque parfaits qu'ils pa-oissent, ils laissent l'homme en che-in, sans lui montrer ni le motif qui oit sanctifier ses actions, ni la fin qu'il oit se proposer. Il n'y a que l'Ecritu-e sainte qui nous donne une notion laire & certaine de l'homme, en nous découvrant les avantages de sa premié-e origine : sa chute dans le péché, & es suites funestes de cette chute ; sa ré-paration par le Libérateur ; ses diffé-ens devoirs à l'égard de Dieu, du prochain, & de lui-même ; le but où l doit tendre, & la route qui peut l'y conduire : & un Philosophe chrétien ne manque pas d'instruire ses disciples le toutes ces vérités. Mais il me sem-ble que c'est un grand avantage pour

eux que de leur montrer dans le paganisme même des régles de mœurs si pures, & des principes de conduite si sublimes, qui prouvent invinciblement que la vertu n'est point, comme les libertins voudroient se le persuader, un simple nom; ni les devoirs de la religion & de la vie civile, de simples établissemens humains, sagement inventés par une politique adroite pour contenir la multitude : mais que tous ces devoirs, toutes ces obligations, toutes ces loix, sont renfermées dans la nature même de l'homme, & sont une suite nécessaire des desseins de Dieu sur lui.

C'est pour cela que je regarde comme une pratique très utile de faire lire en classe de tems en tems aux jeunes gens qui étudient la philosophie, des endroits choisis des livres philosophiques de Cicéron, & sur tout de ceux où il traite des Offices & des Loix.

Outre cet avantage, les jeunes gens y trouveront de quoi nourrir & entretenir le goût des Belles-Lettres qu'ils auront pris dans les classes précédentes. Cette lecture pourra être aussi d'une grande utilité aux maîtres mêmes, pour leur donner une latinité pure, nette,

légante, & propre aux matiéres philo-
ophiques, ce qui n'eſt pas une choſe de
etite conſéquence pour leur profeſſion.

## ARTICLE SECOND.

### *La Philoſophie peut beaucoup ſervir à perfectionner la raiſon.*

[a] DE TOUS les dons naturels que
homme a reçus de Dieu, la raiſon eſt
e plus excellent, celui qui le diſtin-
ue davantage du reſte des animaux,
& qui fait briller en lui les traits les
lus lumineux de ſa reſſemblance avec
Dieu. Par elle il a l'idée du beau, du
rand, du juſte, du vrai : il prononce
& juge ſur les qualités & les proprié-
és de chaque choſe : il compare en-
emble pluſieurs objets, tire les con-
équences des principes, ſe ſert d'une
érité pour paſſer & s'élever à une
utre : enfin par elle il met dans ſes
onnoiſſances & dans ſes raiſonnemens
n ordre & une ſuite, qui y répan-
lent la lumiére & la grace, qui les
endent tout autrement intelligibles,
& qui en font bien mieux ſentir toute

[a] In homine optimum
uid eſt ? ratio Hac ante-
elit animalia. Ratio per-
cta, proprium hominis bonum eſt : cetera illi cum animalibus ſatiſque communia. *Senec. Epiſt.* 76.

la force & toute la vérité. Il eſt aiſé de comprendre combien eſt importante une ſcience qui aide & conduit l'eſprit dans toutes ces opérations.

On trouve d'excellentes réflexions ſur ce ſujet dans le premier diſcours qui eſt à la tête de l'Art de penſer. J'en ferai ici un grand uſage, ne connoiſſant rien qui ſoit plus propre à donner aux jeunes gens de l'eſtime & du goût pour la Philoſophie, ni qui puiſſe mieux leur en faire ſentir tous les avantages, & même la néceſſité.

Il n'y a rien, dit l'Auteur de cette Logique, de plus eſtimable que le bon ſens, & la juſteſſe de l'eſprit dans le diſcernement du vrai & du faux. Toutes les autres qualités de l'eſprit ont des uſages bornés : mais l'exactitude de la raiſon eſt généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie. Ce n'eſt pas ſeulement dans les ſciences qu'il eſt difficile de diſtinguer la vérité de l'erreur, mais auſſi dans la plupart des ſujets dont les hommes parlent, & des affaires qu'ils traitent. Il y a preſque par tout des routes différentes, les unes vraies, les autres fauſſes ; & c'eſt à la raiſon d'en faire le choix. Ceux qui choiſiſſent

bien, ſont ceux qui ont l'eſprit juſte ; ceux qui prennent le mauvais parti, ſont ceux qui ont l'eſprit faux. Et c'eſt la premiére & la plus importante différence qu'on peut mettre entre les qualités de l'eſprit des hommes.

Ainſi la principale application qu'on devroit avoir, ſeroit de former ſon jugement, & de le rendre auſſi exact qu'il le peut être : & c'eſt à quoi devroit tendre la plus grande partie de nos études. On ſe ſert de la raiſon comme d'un inſtrument pour acquérir les ſciences : & on ſe devroit ſervir au contraire des ſciences comme d'un inſtrument pour perfectionner ſa raiſon ; la juſteſſe de l'eſprit étant infiniment plus conſidérable que toutes les connoiſſances ſpéculatives, auſquelles on peut arriver par le moien des ſciences les plus véritables & les plus ſolides.... Les hommes ne ſont pas nés pour employer leur tems à meſurer des lignes, à examiner le raport des angles, à conſidérer les divers mouvemens de la matiére. Leur eſprit eſt trop grand, leur vie trop courte, leur tems trop précieux, pour l'occuper à de ſi petits objets. Mais ils ſont obligés d'être juſtes, équitables, judicieux dans tous leurs

diſcours, dans toutes leurs actions, & dans toutes les affaires qu'ils manient & c'eſt à quoi ils doivent particuliérement s'exercer & ſe former.

Ce ſoin & cette étude eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il eſt étrange combien c'eſt une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre par tout que des eſprits faux, qui n'ont preſque aucun diſcernement de la vérité, qui prennent toutes choſes d'un mauvais biais, qui ſe paient des plus mauvaiſes raiſons, & qui veulent en paier les autres, qui ſe laiſſent emporter par les moindres apparences, qui ſont toujours dans l'excès & dans les extrémités, qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent & n'entendent point, & qui s'arrétent à leur ſens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourroit les détromper.....

Cette fauſſeté d'eſprit n'eſt pas ſeulement cauſe des erreurs que l'on mêle dans les ſciences, mais auſſi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile : des querelles injuſtes, des procès mal fondés, des avis téméraires, des entrepriſes mal concertées. Il y en a peu qui n'aient leur ſource

dans quelque erreur & dans quelque faute de jugement : de sorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'intérêt de se corriger....

Une grande partie des faux jugemens des hommes est causée par la précipitation de l'esprit, & par le défaut d'attention, qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connoit que confusément & obscurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité, fait qu'ils ne se mettent pas en peine la plupart du tems de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils laissent entrer dans leur ame toutes sortes de discours & de maximes. Ils aiment mieux les supposer pour véritables, que de les examiner. S'ils ne les entendent pas, ils veulent croire que les autres les entendent bien. Et ainsi ils se rempliſſent la mémoire d'une infinité de choses fausses, obscures, & non entendues ; & raisonnent ensuite sur ces principes, sans presque considérer ni ce qu'ils disent, ni cé qu'ils pensent. La vanité & la présomption contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte à douter & à ignorer ; & l'on aime mieux parler & décider au hazard, que de re-

connoitre qu'on n'eſt pas aſſez informé des choſes pour en porter jugement. Nous ſommes tous pleins d'ignorances & d'erreurs ; & cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes cette confeſſion ſi juſte & ſi conforme à leur condition naturelle : Je me trompe, & je n'en ſai rien.

Il s'en trouve d'autres au contraire, qui aiant aſſez de lumiére pour connoitre qu'il y a quantité de choſes obſcures & incertaines, & voulant par une autre ſorte de vanité témoigner qu'ils ne ſe laiſſent pas aller à la crédulité populaire, mettent leur gloire à ſoutenir qu'il n'y a rien de certain. Ils ſe déchargent ainſi de la peine de les examiner ; & ſur ce mauvais principe ils mettent en doute les vérités les plus conſtantes, & la religion même. C'eſt la ſource du Pyrrhoniſme, qui eſt une autre extravagance de l'eſprit humain, qui paroiſſant contraire à la témérité de ceux qui croient & décident tout, vient néanmoins de la même ſource, qui eſt le défaut d'attention. Car comme les uns ne veulent pas ſe donner la peine de diſcerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'en-

ïsager la vérité avec le soin nécessaire
our en apercevoir l'évidence. La
noindre lueur suffit aux uns pour les
ersuader de choses très fausses, &
lle suffit aux autres pour les faire dou-
er des choses les plus certaines ; mais
ans les uns & dans les autres, c'est le
nême défaut d'application qui produit
es effets si différens.

La vraie raison place toutes choses
ans le rang qui leur convient. Elle
ait douter de celles qui sont douteuses,
ejetter celles qui sont fausses, & re-
connoitre de bonne foi celles qui sont
videntes.

A ces réflexions, tirées de l'Art de
enser, j'en ajouterai une de M. l'Abbé
leury.

Tout le monde, dit-il dans son Trai- *Pag.* 142.
té des études, voit l'utilité de raison-
ner juste, je ne dis pas seulement dans
les sciences, mais dans les affaires &
dans toute la conduite de la vie : mais
peutêtre plusieurs ne voient pas la né-
cessité de remonter jusques aux pre-
miers principes, parce qu'en effet il y
en a peu qui le fassent. La plupart des
hommes ne raisonnent que dans une
certaine étendue, depuis une maxime
que l'autorité des autres, ou leur pas-

ſion, a imprimée dans leur eſprit, juſques aux moiens néceſſaires pour acquérir ce qu'ils déſirent. Il faut s'enrichir : donc je prendrai un tel emploi, je ferai telle démarche, je ſouffrirai ceci & cela, & ainſi du reſte. Mais que ferai-je de mon bien quand j'en aurai acquis ? mais eſt-il avantageux d'être riche ? c'eſt ce que l'on ne cherche point.....

Le véritable ſavant, le véritable philoſophe va plus loin, & commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'autorité des autres, ni à ſes préjugés. Il remonte toujours, juſqu'à ce qu'il ait trouvé un principe de lumiére naturelle, & une vérité ſi claire, qu'il ne la puiſſe révoquer en doute. Mais auſſi, quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conſéquences, & ne s'en écarte jamais. De là vient qu'il eſt ferme dans ſa doctrine & dans ſa conduite, qu'il eſt inflexible dans ſes réſolutions, patient dans l'exécution, égal en ſon humeur, & conſtant dans la vertu.

On ſent aſſez combien il eſt important de prémunir de bonne heure par de tels principes l'eſprit des jeunes gens contre les faux jugemens & les faux

raisonnemens, si communs dans les discours & dans la conduite des hommes ; & c'est ce que fait la Philosophie, dont le principal but est, comme je l'ai déja dit, de perfectionner la raison.

Je sai bien que la raison est un don naturel, qui ne vient point de l'art, & qui ne peut être un pur effet du travail : mais l'art & le travail peuvent la cultiver, la rectifier, la perfectionner. On trouve maintenant dans les ouvrages d'esprit, dans les discours de la chaire & du barreau, dans les traités de science, un ordre, une exactitude, une justesse, une solidité, qui n'étoient pas autrefois si communes. Plusieurs croient, & ce n'est point sans fondement, qu'on doit cette maniére de penser & d'écrire au progrès extraordinaire qu'on a fait depuis un siécle dans l'étude de la Philosophie.

Quand je dis qu'elle est très propre à perfectionner la raison, je n'entends pas parler seulement des régles que donne en particulier sur ce sujet la Logique. Elles sont très utiles en elles-mêmes, non seulement parce qu'elles servent à découvrir le défaut de certains argumens embarrassés, mais parce qu'elles

nous aident à connoitre la source de la plupart des erreurs qui se glissen dans nos pensées & dans nos raisonnemens. Il en est de ces régles, comme de celles de la Rhétorique. On ne peut pas nier que celles-ci ne soien d'un très grand secours pour l'éloquence, mais c'est principalement par l'application qu'on en fait aux discours des anciens & des modernes, dont on fait découvrir aux jeunes gens les beautés & les défauts par la conformité ou l'opposition qu'ils ont avec ces préceptes.

J'en dis autant des régles de la Logique. Leur principale utilité consiste à les appliquer à toutes les questions que l'on examine, à tous les raisonnemens que l'on fait, sur quelque sujet que ce puisse être.

Comme les jeunes gens, lorsqu'ils entrent en Philosophie, ont pour l'ordinaire l'esprit encore peu formé & peu ouvert; on les exerce sur des matiéres faciles, intelligibles, & qui soient à leur portée. La maniére de raisonner par syllogismes, qui paroit à quelques personnes longue & ennuieuse, est d'une absolue nécessité, sur tout dans les commencemens, & les jeunes

gns demeureroient muets & comme ſtpides, ſi on vouloit les faire parler atrement.

On leur fait remarquer comment qelquefois l'omiſſion d'un mot, le cangement d'un terme, un double ſs, une équivoque, rend un raiſonrment vicieux.

On leur apprend à ſe tenir fermes à lur principe, à y ramener tout, à ne sn point laiſſer écarter, & à y trouer la ſolution des difficultés qu'on leur ópoſe.

Par cet exercice journalier, & cette pplication continuelle des régles, leur prit s'ouvre & ſe forme peu à peu, ſe évelope de plus en plus chaque jour, accoutume à ſentir le faux, acquiert ne facilité de s'exprimer, & devient ıpable d'entrer dans les queſtions les us difficiles & les plus abſtruſes. J'éis étonné, quand j'aſſiſtois aux exerces de Philoſophie, de voir dans les coliers un changement ſenſible de ois mois en trois mois, tant leur iſon ſe perfectionnoit ; & à la fin du ours ils n'étoient plus reconnoiſſables. oila ce qui arrive communément dans s claſſes de Philoſophie, quand les coliers ne manquent ni d'eſprit, ni

d'application ; & l'on ne peut exprime quels fruits ils retirent de cette étude.

Le paſſage ſubit de l'étude des Belles Lettres à celle de la Philoſophie, c'eſt à-dire, d'un pays agréable, riant, & tout rempli de fleurs, à une régio pour l'ordinaire ſéche, épineuſe, & eſcarpée, rebute quelquefois les jeune gens : & c'eſt pour cela, comme je l'a déja inſinué, qu'il ſeroit à ſouhaite que la latinité des cahiers fût pure & élégante comme celle des œuvres philoſophiques de Cicéron. Mais cet inconvénient-là même prouve combien l'étude de la Philoſophie eſt néceſſaire. Rien n'eſt plus contraire à la ſolidité de l'eſprit, auſſi bien qu'à la ſanté du corps, que de les tenir dans des délices continuelles. Par là ils contractent l'un & l'autre une foibleſſe, une molleſſe, qui les rend incapables de tout effort. Chercher par tout de l'agrément & du plaiſir, c'eſt vouloir ſe nourrir toujours de lait, & demeurer dans une continuelle enfance.

La vérité peut s'offrir à nous ſous deux faces. Quelquefois elle ſe montre avec toute la pompe & tout l'éclat de l'éloquence, dont les ornemens lui appartiennent à juſte titre, & ſont par-

de ſon cortége. Souvent auſſi elle roit avec un habit ſimple, ſous un hors négligé, ſans ſuite & ſans eſ- rte; & cette derniére marche eſt celle i lui plait davantage, & qui eſt plus ſon goût. Le bon eſprit conſiſte, ns le premier cas, à ſéparer la vérité s ornemens qui l'environnent, & i peuvent lui être communs avec la ıſſeté; & dans le ſecond, à ne ſe int rebuter d'un extérieur peu ma- lueux, & quelquefois même cho- ıant, mais de l'enviſager en elle- ême, & d'en faire tout le cas qu'elle érite.

Les maîtres rendent ce double ſer- ce aux jeunes gens. Ceux qui leur en- ignent les Belles-Lettres & l'élo- ıence, les accoutument de bonne ure, & dès les premiéres claſſes, à ſer les raiſons plus que les paroles; diſcerner par tout le vrai; à dépouil- r les raiſonnemens de toute la pa- re que leur préte l'éloquence, pour ı mieux ſentir la force, ou la foi- leſſe; & à ne ſe point laiſſer éblouir ır un éclat trompeur de paroles & de gures, ſouvent vuide de choſes & de enſées. Les Philoſophes, de leur côté, availlent principalement à rendre les

jeunes gens attentifs à la vérité cor-
dérée en elle-même, à leur donner c
régles sûres pour la bien discerner, à
accoutumer à une grande justesse &
une grande exactitude dans tous le
raisonnemens, & à leur inspirer, s
est permis de s'exprimer ainsi, un ce
tain goût & un certain sentiment
vrai, qui le leur fasse reconnoitre p
tout où il se rencontre, & qui le
fasse aussi rejetter ce qui n'en a que
dehors & l'apparence.

Un autre inconvénient qui nuit e
core beaucoup aux hommes, non se
lement dans l'étude des sciences, ma
aussi dans la conduite ordinaire & da
les différens emplois de la vie; c'est
ne pouvoir donner une forte attentio
à des choses difficiles & épineuses,
suivre un raisonnement un peu long &
embarrassé, ni enfin s'appliquer à d
matiéres subtiles, abstraites, & indé
pendantes des sens. C'est à quoi la Ph
losophie remédie d'une maniére me
veilleuse, sur tout par l'étude de l
Métaphysique & des Mathématiques
dont les objets purement spirituels éle
vent l'ame au dessus de la matiére, &
la délivrent de la servitude où les sen
s'efforcent de la retenir.

L'Auteur de l'Art de penſer n'a pas anqué de faire obſerver les deux in-onvéniens dont je parle, pour mar-uer combien il eſt avantageux de exercer de bonne heure à entendre s vérités difficiles. L'endroit eſt trop eau pour ne pas l'inſérer ici tout en-er.

Il y a, dit-il, des eſtomachs qui ne euvent digérer que les viandes légé-s & délicates : & il y a de même des ſprits qui ne ſe peuvent appliquer à omprendre que les vérités faciles, & evétues des ornemens de l'éloquence. 'un & l'autre eſt d'une délicateſſe blâ-able, ou plutôt une véritable foi-leſſe. Il faut rendre ſon eſprit capable e découvrir la vérité lors même qu'elle ſt cachée & envelopée, & de la reſ-ecter ſous quelque forme qu'elle pa-oiſſe. Si on ne ſurmonte cet éloigne-ent & ce dégoût qu'il eſt facile à tout e monde de concevoir de toutes les hoſes qui paroiſſent un peu ſubtiles & cholaſtiques, on étrécit inſenſiblement on eſprit, & on le rend incapable de comprendre ce qui ne ſe connoit que ar l'enchaînement de pluſieurs propo-itions. Et ainſi, quand une vérité dé-end de trois ou quatre principes qu'il

eſt néceſſaire d'enviſager tout à la fois on s'éblouit, on ſe rebute, on ſe pr ve par ce moien de la connoiſſance d pluſieurs choſes utiles, ce qui eſt u défaut conſidérable. La capacité de l'e prit s'étend & ſe reſſerre par l'accou tumance : & c'eſt à quoi ſervent prin cipalement les Mathématiques, & gé néralement toutes les queſtions épi neuſes & abſtraites. Car elles donnen une certaine étendue à l'eſprit, & elle l'exercent à s'appliquer davantage, & à ſe tenir plus ferme dans ce qu'il con noit.

On ne ſauroit croire combien cett ſorte d'étude eſt propre à donner au jeunes gens une force, une juſteſſe une pénétration d'eſprit, qui les con duiſent peu à peu à entendre par eux mêmes & à débrouiller les queſtion les plus abſtraites & les plus embarraſ ſées. J'ai vû pratiquer au Collége un coutume, qui a toujours eu beaucou de ſuccès : c'étoit pour les écoliers le plus forts. Outre les cahiers de la claſ ſe, on leur faiſoit lire ſoit en public ſoit en particulier, certaines parties d traités de Philoſophie, comme les fi livres de la Recherche de la vérité d P. Mallebranche, les Méditations d

Deſcartes

eſcartes, ſes Principes de Phyſique : après qu'on avoit lu avec eux & l'on leur avoit expliqué ces traités, n leur en faiſoit faire des extraits & s précis, chacun à leur maniére, mais ujours avec un certain ordre & une rtaine méthode, en établiſſant d'abord bien clairement l'état de la queſon, poſant les principes, apportant s différentes preuves ſur leſquelles ils nt appuiés, raportant exactement utes les difficultés qu'on y peut opoſer, & en donnant la ſolution. Le aître voioit enſuite ces extraits ; & l y avoit quelque endroit qu'il falût retrancher, ou ajouter, ou étendre, abréger, il le faiſoit remarquer, & apportoit les raiſons.

Voila certainement ce qui eſt bien pable de donner aux jeunes gens un prit d'ordre, d'exactitude, de précion, de pénétration, qualités ſi néceſres pour tous les emplois de la vie ; qui les met en état de ſoutenir un vail ou un examen d'affaires long pénible, ſans ſe laiſſer rebuter par ſcurité des queſtions, ni par la mulcité des piéces qu'il faut diſcuter ; ce qui leur apprend à ſaiſir dans affaires les plus embrouillées le

point déciſif, à ne le perdre jamais d
vûe, à y rappeller tout le reſte, &
en mettre les preuves dans un jour &
dans un ordre, qui en faſſent ſentir to
te la force.

Sans parler d'une infinité de connoi
ſances rares & curieuſes que donn
la Philoſophie, croit-on que deux ar
nées emploiées à acquérir les tale
dont je viens de parler (& j'ai vu pl
ſieurs écoliers en tirer ce fruit) ſoie
un tems perdu, & qu'on doive le r
gretter? Des parens ſenſés & raiſonn
bles peuvent-ils jamais ſe repentir d'
voir fait inſtruire leurs enfans de
ſorte? & ſi par une précipitation ave
gle & inconſidérée, qui ne devient q
trop commune, ils retranchent c
abrégent le tems deſtiné à la Philoſ
phie, n'ont-ils pas lieu de ſe reproch
de leur avoir retranché la partie d
études (j'oſe l'aſſurer, & mon go
déclaré pour les Belles-Lettres ne pe
pas ici me rendre ſuſpect) la partie d
études la plus importante, la plus n
ceſſaire, la plus déciſive pour les je
nes gens, & celle dont la perte ſe pe
le moins couvrir, & eſt la plus irr
parable.

Je conclus de tout ceci, que les p

ns qui aiment véritablement leurs en-
ns, doivent leur faire faire le cours
ntier de la Philoſophie ; leur procu-
r pendant ce tems tous les ſecours
éceſſaires pour avancer dans cette
ude, & pour la leur faciliter ; les en-
ger à faire de tems en tems en leur
réſence des répétitions, où leurs maî-
es préſident ; & ſur tout leur décla-
r dès le commencement du cours,
ue leur intention eſt qu'ils ſoutien-
nt publiquement tous les Actes qu'on
coutume de ſoutenir en Philoſophie.
ette dépenſe n'eſt pas grande ſur le
é où ſont maintenant les choſes dans
Jniverſité, & l'on ne ſauroit la ré-
uire à une trop grande ſimplicité.
ais quand elle ſeroit plus conſidéra-
e, elle eſt d'une ſi grande importan-
pour leurs enfans, & elle met une
notable différence dans leur étude
r l'obligation indiſpenſable qu'elle
ur impoſe de s'appliquer ſérieuſement
un travail ſuivi, qu'ils ne devroient
s certainement l'épargner.

## ARTICLES III ET IV.

*La Philoſophie ſert à orner l'eſprit d'u infinité de connoiſſances curieuſe.*

*Elle ſert auſſi à inſpirer un grand reſp pour la religion.*

JE JOINS ici ces deux choſes enſen ble, parce qu'en effet elles ont u li aiſon naturelle, & que l'une doit co duire à l'autre, comme on le verra p ce que j'ai à dire ſur ce ſujet.

Il eſt étonnant que l'homme, pla au milieu de la nature qui lui offre plus grand ſpectacle qu'il ſoit poſſib d'imaginer, & environné de tous c tés d'une infinité de merveilles qui ſo faites pour lui, ne ſonge preſque j mais ni à conſidérer ces merveilles dignes de ſon attention & de ſa curi ſité, ni à ſe conſidérer ſoi-même. Il v au milieu du monde, dont il eſt le Ro comme un étranger, pour qui tout qui s'y paſſe ſeroit indifférent, & q n'y prendroit aucun intérêt. L'univer dans toutes ſes parties, annonce montre ſon Auteur : mais, pour le pl grand nombre, c'eſt à des ſourds & des aveugles, qui ont des oreilles ſa

tendre, & des yeux ſans voir. Un des plus grands ſervices que la iloſophie puiſſe nous rendre, c'eſt nous réveiller de cet aſſoupiſſe-nt, & de nous tirer de cette léthar-e, qui deshonore l'humanité, & qui us rabaiſſe en quelque ſorte au deſ-us des bêtes, dont la ſtupidité n'eſt e la ſuite de leur nature, & non ffet de l'oubli ou de l'indifférence. le pique notre curioſité, elle excite tre attention, & nous conduit com-e par la main dans toutes les parties la nature, pour nous en faire étu-er & approfondir les merveilles.

Elle préſente à nos yeux l'univers mme un grand tableau, dont chaque rtie a ſon uſage, chaque trait ſa gra-& ſa beauté : mais dont le tout en-nble eſt encore plus merveilleux. En us montrant un ſi beau ſpectacle, e nous fait obſerver avec quel ordre, elle ſymmétrie, quelle proportion ut y eſt placé ; avec quelle égalité cet dre général & particulier s'obſerve ſe maintient : & par là elle nous fait connoitre l'intelligence & la main in-ſibles qui réglent tout.

La Philoſophie, en conduiſant ainſi omme de merveilles en merveilles,

& le promenant pour ainſi dire da
tout l'univers, ne ſouffre pas qu'il d
meure étranger par raport à lui-mêm
ni qu'il ignore le fonds de ſon prop
être, où Dieu s'eſt peint lui-mên
d'une maniére infiniment plus ſenſib
& plus parfaite que dans le reſte d
créatures.

On voit bien que je parle ici princ
palement de cette partie de la Phil
ſophie qu'on appelle *Phyſique*, par
qu'elle s'occupe à conſidérer la natur
Je l'examinerai ſous deux faces. J'ap
pellerai l'une la Phyſique des ſavans
& l'autre la Phyſique des enfan
Celle-ci n'eſt attentive qu'aux obje
mêmes, & à ce qui frape les ſens; a
lieu que la premiére en examine à fon
la nature, & tâche d'en découvrir l
cauſes.

## PHYSIQUE DES SAVANS.

LA CONSIDÉRATION du monde, &
des différentes parties qui le compoſen
a toujours fait l'étude des Philoſophes
& rien certainement ne mérite plu
notre attention. Il n'eſt pas poſſible d
voir rouler continuellement ſur no
têtes les cieux & les aſtres, ſans êtr
tenté d'en étudier les mouvemens, &

bſerver l'ordre & la régularité qui régnent. Trois ſyſtêmes principaux t partagé les Philoſophes : je les rarterai en abrégé.

*Syſtêmes du monde.*

Le premier ſyſtême eſt de Ptolo- *Syſtême de Ptolomée.*
ée : j'y comprens ce que ſes ſecta- urs y ont ajouté. Ce Philoſophe vi- oit dans le ſecond ſiécle, ſous l'Em- re d'Adrien & de Marc-Auréle-An- nin, vers l'an 138 de J. C.

Il plaçoit la terre au centre de l'uni- ers. Selon lui, la lune étoit de toutes s planettes la plus prochaine de la rre. Au deſſus de la Lune étoient Mer- ure, Venus, le Soleil, Mars, Jupi- r, & Saturne : & au deſſus de toutes es planettes le firmament dans lequel ſuppoſoit toutes les étoiles attachées omme dans une voûte concentrique à terre. Il ſuppoſoit en conſéquence ue le ſoleil, toutes les planettes, & ême les étoiles fixes étoient empor- ées en vingt-quatre heures d'orient en ccident autour de la terre par un ciel u'il plaçoit au deſſus du firmament, & ui aiant ce mouvement le communi- uoit à tous les cieux inférieurs, & con- équemment aux planettes qui étoient ttachées à ces cieux.

Outre ce mouvement, commun à tous les aſtres, il en attribuoit un particulier au ſoleil, aux planettes, aux étoiles fixes, d'occident en orient, mais de telle ſorte que chacun de ces aſtres faiſoit ſa révolution autour de la terre en des tems différens. Ainſi le ſoleil employoit un an à faire cette révolution d'occident en orient, Saturne trente ans, &c.

*Syſtême de Copernic.*

COPERNIC naquit vers la fin du 15e ſiécle. Croiant que les apparences céleſtes ne pouvoient être bien expliquées dans l'hypothéſe de Ptolomée, il en chercha une autre : & après plus de trente ans de travail, il la donna enfin au public, preſſé par les reproches & les ſollicitations de ſes amis. Cette hypothéſe n'étoit pas entiérement inconnue aux Anciens. En voici quelques parties.

Le Soleil eſt au centre des cercles que Mercure, Venus, Mars, Jupiter, & Saturne décrivent par leur mouvement propre d'occident en orient. La terre, ſelon lui, a des mouvemens ſemblables à ceux des planettes, leſquelles ſont ſituées ainſi. Il place au deſſus du ſoleil, mais à différentes diſtances, Mercure, Venus, la Terre, Mars, Ju-

piter, Saturne : & au deſſus de toutes ces planettes les étoiles fixes, qui ſont à une diſtance ſi conſidérable de la terre, que trente millions de lieues comparées avec cette diſtance font une grandeur inſenſible.

Au lieu de dire, comme Ptolomée, que tous les cieux, & conſéquemment tous les aſtres, tournent en 24 heures autour de la terre d'orient en occident, il ſuppoſe que la terre tourne en 24 heures ſur ſon axe d'occident en orient, & qu'en conſéquence de ce mouvement tous les aſtres doivent paroitre tourner en 24 heures d'orient en occident autour de la terre. De même pour expliquer le mouvement apparent du ſoleil d'occident en orient qui eſt annuel, il ſuppoſe que la terre tourne en un an d'occident en orient autour du ſoleil.

Il ſuppoſe auſſi que la lune tourne en vingt-ſept jours & demi autour de la terre, pendant que la terre tourne autour du ſoleil.

Quant aux autres planettes, il ſuppoſe qu'elles tournent autour du ſoleil dans un tems plus ou moins long, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées.

On a découvert des lunes ou des ſatellites autour de Jupiter & de Saturne, leſquelles tournent autour de ces planettes pendant que ces planettes ſont emportées autour du ſoleil, comme la lune tourne autour de la terre.

*Syſtême de Tycho Brahé.* LE TROISIÉME ſyſtême eſt celui de Ticho-Brahé, Philoſophe, né vers le milieu du 16ᵉ ſiécle. Ce ſyſtême, qui eſt à proprement parler un mélange des deux premiers, a eu peu de cours; & je ne croi pas néceſſaire d'en rien raporter ici. Le plus ſuivi à préſent eſt celui de Copernic: & il eſt fondé ſur des principes qui le rendent bien plauſible.

Ces ſyſtêmes ne ſont que de ſimples conjectures, parce qu'il n'a point plu à Dieu, qui ſeul connoit parfaitement ſon ouvrage, de nous en découvrir en termes clairs l'ordre & l'arrangement: & c'eſt pour cela que l'Ecriture dit qu'il a livré le monde à la diſpute des hommes: *Mundum tradidit diſputationi eorum.* Mais cette étude, quoiqu'elle ne ſoit pas certaine & évidente en elle-même, ne laiſſe pas de ſatisfaire extrêmement l'eſprit, en lui préſentant un ſyſtême ſelon lequel tous les effets de la nature s'expliquent d'une maniére

*Eccle.* 3. 11.

enſée & raiſonnable : & en même ems elle nous fait ſentir & comme oucher au doigt la grandeur, la puiſ-ance, & la ſageſſe infinies de Dieu.

Par le moien des téleſcopes, ou lu-nettes d'approche, les Aſtronomes nodernes ont fait dans le ciel des dé-couvertes, qui toutes certaines qu'el-es ſont, paroitront toujours chimé-iques à la plupart des hommes.

Selon ces Aſtronomes, Saturne eſt quatre mille fois plus gros que la terre, Jupiter huit mille fois, le Soleil un million de fois plus gros.

La diſtance de la terre & des pla-nettes au Soleil n'eſt pas moins incroia-ble. Un boulet de canon qui iroit de a terre au Soleil, & qui conſerveroit toujours ſa premiére viteſſe, emploie-roit vingt-cinq ans pour y arriver: & s'il partoit de Saturne, il n'y arriveroit que dans deux cens cinquante ans. Or un boulet de canon parcourt cent toi-es en une ſeconde. Suppoſé donc qu'il conſervât toujours la même viteſſe avec laquelle il fait les cent premiéres oiſes depuis qu'il eſt ſorti du canon, l feroit en une heure 180 * lieues. Et par conſéquent, pour arriver de la ter-e au ſoleil, il feroit trente-neuf mil-

* *On ſuppoſe chaque lieue de 2000 toiſes.*

lions quatre cens vingt mille lieues ; qui eſt, dans ces ſuppoſitions, la diſtance de la terre au ſoleil. Il faut juger à proportion de la diſtance de Saturne au Soleil.

La groſſeur des étoiles fixes & leur éloignement du Soleil, ſont encore plus inconcevables.

Chacune de ces étoiles fixes eſt un ſoleil, & il y a lieu de croire qu'elles ne ſont pas d'un moindre volume que celui qui nous éclaire. Celles de ces étoiles qui ſont les plus proches de nous, ſont cependant ſi éloignées du ſoleil, qu'un boulet de canon, mû comme nous l'avons ſuppoſé, emploieroit plus de ſix cens mille anspour parcourir les eſpaces qui ſont entre ces étoiles & le ſoleil.

Qu'eſt-ce qu'un homme, une ville, un roiaume, la terre même dans toute ſon étendue, par raport à ces vaſtes corps, dont la grandeur immenſe paſſe toute imagination ? Un point imperceptible. Mais le monde lui-même tout entier qu'eſt-il donc à l'égard de celui qui l'a créé d'un ſeul mot ; *Dixit, & facta ſunt* ? Les Prophétes n'ont-ils pas raiſon de nous dire que toutes les nations ne ſont devant Dieu que comme

*Iſai.* 40. 12. 33. 17.

ne goutte d'eau, & la terre qu'elles habitent que comme un grain de pouſſiére ? que tout l'univers eſt devant lui comme n'étant point, & que ſa puiſſance & ſa ſageſſe le conduiſent & en réglent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main ſoutient un poids léger dont elle ſe joue plutôt qu'elle n'en eſt chargée ? La Phyſique peut beaucoup ſervir à nous fortifier dans ces nobles idées de l'Etre ſouverain.

Elle nous fait preſque encore plus admirer ſa grandeur dans le plus petit des inſectes. Quoiqu'il n'y ait qu'un ſiécle que les microſcopes ont été inventés, on les a pouſſés à un ſi grand point de perfection, qu'ils nous font appercevoir des animaux d'une petiteſſe si extraordinaire, que pluſieurs milliers de ces animaux n'égaleroient pas en groſſeur un grain de ſable : & quoiqu'ils ſoient d'une ſi grande petiteſſe, on en voit qui en contiennent d'autres, leſquels ne ſont pas plutôt nés, qu'ils agent avec une agilité & une viteſſe ſurprenante.

L'eſprit ſe perd dans la diviſibilité de la matiére. Le ſentiment le plus reçu eſt que quelque diviſion qui ait été fai-

te de la matiére, quelques petites que ſoient ces parties, elles peuvent encore être diviſées à l'infini. On trouve dans l'art & dans la nature des diviſions qui vont infiniment plus loin qu'on ne peut l'imaginer. Rohault aſſure qu'un cube d'or de cinq lignes & $\frac{1}{7}$ eſt diviſé par des ouvriers en ſix cens cinquante & un mille cinq cens quatre-vingts dix parties égales à la baſe. On connoit par les obſervations des Phyſiciens, qu'un pouce cubique de matiére contient un million de particules viſibles : qu'un pouce cubique d'eau raréfiée dans un Eolipile produit plus de treize mille trois cens millions de particules : qu'il peut s'attacher à la pointe d'une éguille plus de treize mille particules d'eau.

Je ne puis m'empécher de tranſcrire ici un endroit admirable des penſées de M. Paſcal qui a raport à la matiére que je traite. C'eſt le chapitre XXII, qui a pour titre, *Connoiſſance générale de l'homme.*

La premiére choſe, dit-il, qui s'offre à l'homme quand il ſe regarde, c'eſt ſon corps, c'eſt-à-dire une certaine portion de matiére qui lui eſt propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle eſt,

faut qu'il la compare avec tout ce
i eſt au deſſus de lui, & tout ce qui
au deſſous, afin de reconnoitre
juſtes bornes.
Qu'il ne s'arréte donc pas à regarder
nplement les objets qui l'environ-
nt. Qu'il contemple la nature en-
re dans ſa haute & pleine majeſté.
'il conſidére cette éclatante lumié-
, miſe comme une lampe éternelle
ur éclairer l'univers. Que la terre lui
roiſſe comme un point au prix du
ſte tour que cet aſtre décrit. Et qu'il
tonne de ce que ce vaſte tour lui-
ême n'eſt qu'un point très délicat à
gard de celui que les aſtres qui rou-
nt dans le firmament embraſſent. Mais
notre vûe s'arréte là, que l'imagina-
n paſſe outre : elle ſe laſſera plutôt
concevoir, que la nature de four-
. Tout ce que nous voïons du mon-
n'eſt qu'un trait imperceptible dans
mple ſein de la nature. Nulle idée
pproche de l'étendue de ſes eſpaces.
ous avons beau enfler nos concep-
ns, nous n'enfantons que des ato-
es au prix de la réalité des choſes.
eſt une ſphére infinie, dont le centre
par tout, la circonférence nulle part.
nfin c'eſt un des plus grands caractéres
nſibles de la toute-puiſſance de Dieu,

que notre imagination ſe perde dan
cette penſée.

Que l'homme étant revenu à ſoi
conſidére ce qu'il eſt au prix de ce qu
eſt. Qu'il ſe regarde comme égaré dan
ce canton détourné de la nature : &
que de ce que lui paroitra ce petit ca
chot où il ſe trouve logé, c'eſt-à-dir
ce monde viſible, il apprenne à eſtime
la terre, les roiaumes, les villes, &
ſoi-même ſon juſte prix.

Qu'eſt-ce qu'un homme dans l'infi
ni ? qui le peut comprendre ? Mai
pour lui préſenter un autre prodige
auſſi étonnant, qu'il recherche dans ce
qu'il connoit les choſes les plus déli-
cates. Qu'un ciron, par exemple, lu
offre dans la petiteſſe de ſon corps de
parties incomparablement plus petites
des jambes avec des jointures, des vei-
nes dans ces jambes, du ſang dans ce
veines, des humeurs dans ce ſang, de
goutes dans ces humeurs, des vapeurs
dans ces goutes. Que diviſant encore
ces derniéres choſes, il épuiſe ſes for-
ces & ſes conceptions ; & que le der-
nier objet où il peut arriver ſoit main-
tenant celui de notre diſcours. Il pen-
ſera peutêtre que c'eſt là l'extrême pe-
titeſſe de la nature. Je veux lui faire

oir là dedans un abyme nouveau. Je
eux lui peindre, non seulement l'uni-
ers visible, mais encore tout ce qu'il
t capable de concevoir de l'immen-
té de la nature, dans l'enceinte de cet
ome imperceptible.

Qu'il * voie une infinité de mondes,
ont chacun a son firmament, ses pla-
ettes, sa terre, en la même propor-
on que le monde visible, dans cette
rre, des animaux, & enfin des ci-
ons, dans lesquels il retrouvera ce
ue les premiers ont donné : trouvant
ncore dans les autres la même chose,
ns fin & sans repos. Qu'il se perde
ans ces merveilles aussi étonnantes par
ur petitesse, que les autres par leur
endue. Car, qui n'admirera que no-
e corps, qui tantôt n'étoit pas per-
eptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit
aintenant un colosse, un monde, ou
lutôt un tout à l'égard de la derniére
etitesse où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte, s'effaiera sans doute de se voir comme
uspendu, dans la masse que la nature

* *M. Pascal veut que dans tte petite partie qu'on s'imagineroit être la derniére, y conçoive d'autres parties qui aient entr'elles les mêmes proportions qu'ont entr'elles actuellement les parties de l'univers visible.*

lui a donnée, entre ces deux abyme de l'infini & du néant, dont il eſt éga lement éloigné. Il tremblera dans l vûe de ces merveilles; & je crois qu ſa curioſité ſe changeant en admiration il ſera plus diſpoſé à les contempler er ſilence, qu'à les rechercher avec pré ſomption.

Car enfin qu'eſt-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il eſt infiniment éloigné des deux extrêmes, & ſon être n'eſt pas moins diſtant du néant d'où il eſt tiré, que de l'infini où il eſt englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choſes intelligibles le même rang que ſon corps dans l'étendue de la nature; & tout ce qu'elle peut faire eſt d'apercevoir quelque apparence du milieu des choſes, dans un déſeſpoir éternel d'en connoitre ni le principe, ni la fin. Toutes choſes ſont ſorties du néant, & portées juſqu'à l'infini. Qui peut ſuivre ces étonnantes démarches? L'Auteur de ces merveilles les comprend: nul autre ne le peut faire.

J'ai raporté exprès ce long paſſage de M. Paſcal, pour faire voir combien

étude de la nature peut fournir de so-
des réflexions : & il en eſt ainſi de
out ce qui s'enſeigne dans la Phyſique.
N'eſt-ce pas une curioſité digne d'un
omme d'eſprit, d'examiner la nature,
es cauſes, & les effets du mouvement;
a peſanteur de l'air; la cauſe des trem-
lemens de terre, des foudres & des
onnerres ?
Il n'eſt pas indifférent de connoitre
uelle eſt l'origine des fontaines & des
iviéres. Pluſieurs croient qu'elles
viennent de la mer, qui ſe répand fort
vant ſous les terres, d'où elle s'éleve
ar des canaux imperceptibles juſqu'à
a ſurface de la terre. D'autres préten-
ent que la pluie & les néges ſeules
ont la cauſe des riviéres & des fon-
aines. On a calculé pluſieurs années de
uite la quantité d'eau & de nége qui
ombe en un an ſur un certain endroit
éterminé de la ſurface de la terre, &
n même tems ce qui coule d'eau en
ne année, par exemple, dans la Sei-
e; & par ce calcul on a reconnu que
tiers d'eau & de nége qui tombe ſur
terre eſt plus que ſuffiſant pour four-
ir aux fontaines & aux riviéres.
Tout le monde eſt témoin des Eclip-
s du ſoleil & de la lune : il y a quel-

que honte d'en ignorer abſolument l
cauſe. On ſait que les Eclipſes du ſo
leil n'arrivent que parce que la lun
qui eſt un corps opaque, étant placé
entre la terre & le ſoleil, intercepte l
lumiére qui devroit venir du ſoleil à l
terre : Et que celle de lune n'arrive qu
parce que la terre, étant placée direc
tement entre la lune & le ſoleil, em
péche le ſoleil d'éclairer la lune. C'e
pourquoi les Eclipſes du ſoleil n'arri
vent que quand la lune eſt nouvelle
& celles de lune que quand elle eſ
pleine. Ce qu'il y a ici de plus ſurpre
nant, c'eſt que les Aſtronomes le
prédiſent avec tant de juſteſſe, qu'un
erreur de quelques minutes paſſe parm
eux pour une erreur conſidérable.

Eſt-il une matiére qui mérite plu
notre attention que le flux & le reflu
de la mer ? Les Philoſophes ont preſ
que toujours cru que la lune en étoi
la cauſe en comprimant l'air intermé
diaire, & par ſon moien les eaux qu
y répondent ; mais le raport qu'il y a
entre le flux & le reflux de la mer & le
mouvement de cette planette, n'avoit
jamais été ſi bien connu que dans le
dernier ſiécle. La lune emploie douze
heures vingt-quatre minutes à paſſer

e la partie ſupérieure de notre méri-
ien à la partie inférieure, & vingt-
uatre heures quarante-huit minutes à
evenir à la partie ſupérieure de notre
néridien. Il y a pareillement douze
eures vingt-quatre minutes entre la
narée qui arrive le matin ſur nos cô-
es, & celle qui y arrive le ſoir; &
ingt-quatre heures quarante-huit mi-
utes entre la marée qui arrive ſur nos
ivages un matin, & celle qui y arrive
e lendemain au matin. On a encore ob-
ervé d'autres proportions de ce genre
ui étonnent quand on les conſidére de
rès.

Il n'y a rien certainement dans la
ature de plus merveilleux que ce
ouvement général & régulier de tou-
es les eaux du monde, plus ſenſible
ans l'océan, mais qui n'eſt pas abſo-
ument inconnu à la méditerranée, ſur
out dans ſes golfes. Eſt-il poſſible de
e pas reconnoître le doigt de Dieu
ans les bornes qu'il a marquées à la
er, & dans cet ordre qu'il ſemble
voir écrit ſur le ſable: » Il t'eſt permis
de venir juſqu'ici, mais il t'eſt dé-
fendu de paſſer outre? *Uſque huc ve-* Job. 38. 11.
*ies, & non procedes ampliùs, & hîc*
*onfringes tumentes fluctus tuos.*

Peut-on raiſonnablement laiſſer ignorer aux jeunes gens de telles merveilles, & ne point les inſtruire des autres matiéres qui ſe traitent en Phyſique, & qui occupent pour l'ordinaire une bonne partie de la ſeconde année de la Philoſophie ? Quand on en a négligé l'étude dans ce tems, il eſt rare qu'on y revienne dans la ſuite. Au lieu de les négliger alors, il faudroit y préparer de loin les jeunes gens en les leur montrant preſque dès l'enfance, mais de la maniére qui convient à cet âge. C'eſt de quoi il me reſte à parler dans l'article ſuivant.

## PHYSIQUE DES ENFANS.

J'APPELLE ainſi une étude de la nature qui ne demande preſque que des yeux, & qui, par cette raiſon, eſt à la portée de toutes ſortes de perſonnes, & même des enfans. Elle conſiſte à ſe rendre attentif aux objets que la nature nous préſente, à les conſidérer avec ſoin, à en admirer les différentes beautés, mais ſans en approfondir les cauſes ſecrettes, ce qui eſt du reſſort de la Phyſique des ſavans.

Je dis que les enfans même en ſont capables. Car ils ont des yeux, & ils

manquent pas de curiosité. Ils veut savoir, ils interrogent. Il ne faut e réveiller & entretenir en eux le ir d'apprendre & de connoitre, qui naturel à tous les hommes. Cette de d'ailleurs, si l'on doit l'appeller si, loin d'être pénible & ennuieuse, ffre que du plaisir & de l'agrément : e peut tenir lieu de récréation, & doit ordinairement se faire qu'en ant. Il est inconcevable combien les fans pourroient apprendre de cho-, si l'on savoit profiter de toutes les casions qu'eux-mêmes nous en fourent.

Un jardin, une campagne, un pas, tout cela est un livre ouvert pour x : mais il faut qu'ils aient appris & 'on les ait accoutumés à y lire. Rien est plus commun parmi nous que l'uge du pain & du linge : rien n'est plus re que de trouver des enfans qui saent comment l'un & l'autre se prére ; par combien de façons & de ains le blé & le chanvre doivent pas-, avant que de devenir du pain & linge. Il en faut dire autant des étos de laine, qui ne ressemblent guéres la toison des brebis dont on les forme ; non plus que le papier à ces chif-

fons de linge qu'on ramaſſe dans l
rues. Pourquoi ne pas inſtruire les e
fans de ces ouvrages merveilleux de
nature & de l'art, dont ils font uſag
tous les jours ſans y faire réflexion ?

On lit avec un grand plaiſir dans
livre de la Vieilleſſe l'élégante deſcri
tion que Cicéron y fait de la manié
dont vient le blé. [a] On admire con
ment la ſemence, échauffée & atten
drie par la chaleur & par l'humidité d
la terre qui la tient reſſerrée dans ſo
ſein, en fait d'abord ſortir une point
verdoiante, qui nourrie & ſoutenu
par ſes racines s'éleve peu-à-peu, &
pouſſe un tuyau fortifié par des nœuds
comment l'épi, enfermé dans une eſpe
ce d'étui, y croît inſenſiblement, &
en ſort enfin avec une ſtructure adm
rable, muni de pointes hériſſées, qu
lui ſervent comme de défenſe contr
les inſultes des petits oiſeaux. Mai
voir cette merveille même de ſes pro

a Me quidem non fructus modò, ſed etiam ipſius terræ vis ac natura delectat. Quæ cùm gremio mollito ac ſubacto ſemen ſparſum excepit . . . tepefactum vapore & compreſſu ſuo diffundit, & elicit herbeſcentem ex eo viriditatem : quæ nixa fibris ſtirpium ſenſim adoleſcit, cumoque erecta geniculato vaginis jam quaſi pubeſcens inclucitur ; è quibus cùm emerſerit, fundit frugem ſpici ordine ſtructam, & contra avium minorum morſus munitur vallo aristarum. *De Senect. n.* 51.

pre

es yeux, en ſuivre attentivement les
férens progrès, & la conduire juſ-
'à ſa perfection, c'eſt bien un autre
ctacle.

Un Maître attentif trouve par là le
ien d'enrichir l'eſprit de ſon éléve
n grand nombre de connoiſſances
les & agréables; & y mélant à pro-
s de courtes réflexions, il ſonge en
ême tems à lui former le cœur, & à
conduire par la nature à la religion.
vais en apporter quelques exem-
s, qui feront mieux ſentir que tout
que je pourrois dire combien cette
te d'exercice peut être utile. Ils ne
t pas de moi: on s'en appercevra
n. Je les tirerai la plupart d'un ex-
lent manuſcrit ſur la Genéſe qui eſt
re les mains de pluſieurs perſonnes.
s exemples ſerviront à montrer com-
nt on doit étudier la nature dans
t ce qui ſe préſente à nos yeux, &
elle remonter juſqu'au Créateur. Je
bornerai à ce qui regarde les plan-
& les animaux.

## §. I. PLANTES. FLEURS. FRUITS. ARBRES.

E PREMIER prédicateur qui a an- *Pſ.* 11.

noncé la gloire du Dieu ſouverain, l
le firmament, où brillent avec tant c
clat le ſoleil, la lune, & les étoil
& il ne faut, pour rendre tous les ho
mes inexcuſables, que ce livre écrit
caractéres de lumiére. Mais la Sag
divine n'eſt pas moins admirable d
ſes plus petits ouvrages, où elle a v
lu, pour ainſi dire, ſe rendre plus
ceſſible, & où elle ſemble nous
viter à la conſidérer de plus près
craindre d'en être éblouis.

## PLANTES.

IL Y A dans la plus mépriſable
apparence de quoi étonner les plu
blimes eſprits, qui n'en ſauroient
néanmoins que les organes les
groſſiers, & à qui tout le ſecret
vie, de la nourriture, de la mult
cation demeure inconnu. Aucune f
le n'y eſt négligée : l'ordre & la
métrie y ſont ſenſibles en tout, &
avec une ſi prodigieuſe fécondit
découpures, d'ornemens, de b
tés, qu'aucune ne reſſemble par
ment à l'autre.

Que ne découvre-t-on point, p
ſecours des microſcopes, dans les

tites graines ! Mais combien Dieu y
-il mis de vertu & d'efficace par une
ule parole, par laquelle il semble
oir donné aux plantes une espéce
mmortalité ! *Germinet terra herbam* Genes. 1. 11.
entem, & facientem semen suum.

Y a-t-il rien de plus digne de notre
miration que le choix que Dieu a fait
la couleur générale qui embellit
utes les plantes ? S'il eût teint en blanc
en rouge toutes les campagnes,
qi auroit pu en soutenir ou l'éclat,
la dureté ? S'il les eût obscurcies par
s couleurs plus sombres, qui auroit
faire ses délices d'une vûe si triste
si lugubre ? Une agréable verdure
int le milieu entre ces deux extrémi-
, & elle a un tel raport avec la struc-
e de l'œil, qu'elle le délasse, au lieu
le tendre ; & qu'elle le soutient &
nourrit, au lieu de l'épuiser. Mais
qu'on croioit d'abord n'être qu'une
uleur, est une diversité de teintures
i étonne. C'est du verd par tout,
is ce n'est nulle part le même. Aucu-
plante n'est colorée comme une au-
: & cette surprenante variété, qu'au-
n art ne peut imiter, se diversifie en-
re dans chaque plante, qui est dans
n origine, dans son progrès, dans sa

maturité, d'une eſpéce de verd différent.

On en peut dire autant de la figure de l'odeur, du goût, des uſages de plantes, ou pour la nourriture, ou pour les remédes. Je ne ferai ici qu'une ſeule réflexion.

Si Dieu n'avoit donné à du foin même ſéché & gardé depuis lontems la force de nourrir les chevaux, les bœufs, & les autres animaux de ſervice, comment eût fait le laboureur ou même l'homme le plus riche, pour raſſaſier des animaux d'une ſi grande taille, & qui ne ſont utiles qu'autant qu'ils ont de force ? Si l'on entreprenoit de nourrir un homme de cette ſorte ; ou, parce qu'il ne peut mâcher l'herbe ſéche, ſi l'on lui faiſoit de bouillons ou des extraits d'un grand tas de foin & de paille, pourroit-on lui conſerver la vie ? Cette même herbe ſéche ſuffit à d'autres animaux pour leur fournir deux fois chaque jour une ſource de lait, qui peut tenir lieu à une famille entiére de toute autre nourriture. Qu'on examine cette merveille à laquelle on eſt accoutumé ſans l'avoir jamais approfondie, ſe laſſera-t-on d'admirer la ſageſſe & la bonté de Dieu

*roducens fœnum jumentis, & herbam* Pſ. 103 14.
*rvituti hominum.*

## FLEURS.

JE ME tranſporte par la penſée dans ie campagne fleurie, ou dans un jar- n bien cultivé. Quel émail ! quelles uleurs ! quelles richeſſes ! mais quelle rmonie & quelle douceur dans leur élange, & dans les nuances qui les npérent ! Quel tableau, & par quel aître ! Avec quelle profuſion les or- mens ſont-ils ici prodigués ! De elle ſource de beautés celles que us voions ſont-elles parties ! Quel en lui-même le principe de tant d'é- t, & d'une parure ſi riche & ſi di- rſifiée !

Mais paſſons de cette vûe générale à conſidération de quelques fleurs en rticulier ; & cueillons au hazard premiére qui nous tombera ſous la in, ſans nous mettre en peine du bix.

Elle ne vient que d'éclore, & elle ncore toute ſa fraîcheur, & tout ſon at. Y a-t-il parmi les hommes des tein- es ſi vives, & en même tems ſi uces ? L'art a-t-il pu inventer des fes auſſi déliées, & d'un tiſſu ſi uni

*Matt. 6. 29.* & ſi délicat ? Approchez des feuilles que je tiens la pourpre même de Salomon : Quel cilice groſſier en comparaiſon ! quelle rudeſſe, quelle interruption dans le tiſſu, quelle différence dans le coloris !

Mais quand cette fleur ſeroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'eſt peut-on imaginer une plus aimable ſymmétrie dans ſon tout, une plus réguliére ordonnance dans ſes feuilles une plus grande juſteſſe dans ſes proportions ?

On croiroit, à n'examiner que la ſageſſe de Dieu, & (ſi j'oſe le dire) ſa complaiſance dans une fleur ſi parfaite qu'elle doit toujours durer. Mais dès matin au ſoir elle ſera flétrie. Le lendemain elle ſera rotie du ſoleil : & un autre jour on la coupera. Que devons nous donc penſer de l'immenſe océan de beautés, qui en répand ſi abondamment ſur une herbe qu'il ne conſerve que quelques heures ? Que fera-t-il quand il embellira les eſprits, lui qui fait briller ſi noblement le foin deſtiné aux animaux ? Et quel eſt l'aveuglement du monde, qui compte la beauté la jeuneſſe, l'autorité, la gloire humaine, pour des biens ſolides, ſans

uvenir qu'elles ne ſont que la fleur
ſſagére d'une herbe qui ne ſera plus
lendemain ! *Omnis caro fœnum, &* *Iſai. 40. 6.*
*nis gloria ejus quaſi flos agri.*

## Fruits.

Jusqu'ici nous n'avons regardé la
rre que comme une prairie, ou com-
e un jardin potager. Maintenant elle
montre à nous comme un riche ver-
r, rempli de toutes ſortes de fruits,
nt les uns ſuccédent aux autres ſelon
s ſaiſons.

Je conſidére l'un de ces arbres, por-
nt ſes branches couchées juſqu'en
rre ſous le poids de fruits excellens,
nt la couleur & l'odeur annoncent
goût, & dont l'abondance m'étonne.
me ſemble que cet arbre me dit par
tte pompe qu'il étale à mes yeux :
pprenez de moi quelle eſt la bonté
la magnificence du Dieu qui m'a
rmé pour vous. Ce n'eſt ni pour lui,
pour moi, que je ſuis ſi riche. Il
a beſoin de rien, & je ne ſaurois uſer
ce qu'il m'a donné. Béniſſez-le, &
échargez-moi. Rendez-lui graces : &
uiſqu'il m'a rendu le miniſtre de vos
élices, devenez-le de ma reconnoiſ-
nce.

De toutes parts il me ſemble entendre les mêmes invitations : & à meſure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux ſujets de louange & d'admiration. Car à chaque pas c'eſt une eſpéce nouvelle. Ici le fruit eſt caché au dedans : là c'eſt l'amande qui eſt intérieure, & une chair délicate brille au dehors des plus vives couleurs. Ce fruit eſt venu d'une fleur, comme preſque tous ; mais cet autre ſi délicieux n'eſt point précédé par la fleur, & il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'été, l'autre le finit. Si l'on ne cueille promtement l'un, il tombe & ſe flétrit : ſi l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un ſe garde lontems, l'autre paſſe avec rapidité. L'un rafraîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je voi m'enléve & me ravit ; & je ne puis m'empécher de m'écrier avec le Prophéte : *Tous, Seigneur, ont les yeux tournés vers vous ; & ils attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture dans le tems propre. Vous ouvrez votre main, & vous rempliſſez tous les animaux des effets de votre bonté.*

*Pſ.* 144. 15. & 16.

## ARBRES.

*Le figuier.* IL EN A déja été parlé en parlant de

ruits, mais ils méritent quelques réflexions particuliéres. *Les orangers, &c.*

Entre les arbres fertiles, il y en a qui portent des fruits en deux saisons de l'année ; & d'autres unissent ensemble & les saisons différentes, & les années même, en portant tout à la fois les fleurs naissantes, des fruits verds, & des fruits murs : afin de montrer la souveraine liberté du Créateur, qui en diversifiant les loix de la nature, fait voir qu'il en est le maître, & qu'il peut en tout tems, & de toutes choses, faire également ce qui lui plaît.

J'observe que ce sont les arbres foibles, ou de médiocre taille, qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élévent, moins ils me paroissent riches, & moins leurs fruits me conviennent. J'entens cette leçon ; & le bois foible de la vigne, de qui j'admire les grapes, me dit en son langage que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres qui n'ont que des feuilles, ou des fruits amers, & très petits, ne sont pas néanmoins inutiles ; & la Providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles & les autres, que dans les occasions il

eſt juſte de préférer les ſtériles aux plus féconds, qui ne ſont preſque d'aucun uſage ni pour les édifices, ni pour la navigation, ni pour d'autres beſoins indiſpenſables.

Si nous n'avions point vû d'arbres de la hauteur & de la groſſeur de ceux qui ſont dans de certaines forêts, nous ne pourrions croire que quelques gouttes de pluie qui tombent du ciel fuſſent capables de les nourrir. Car il faut un ſuc, non ſeulement très abondant, mais plein d'eſprits & de ſels de toute eſpéce, pour donner à la racine, au tronc, aux branches la force & la vigueur que nous y admirons. Il eſt même remarquable que plus ces arbres ſont négligés, plus ils deviennent beaux, & que ſi les hommes s'appliquoient à les cultiver comme les petits arbres de leurs jardins, ils ne feroient que leur nuire. Vous conſervez par là, Seigneur, une preuve que c'eſt vous ſeul qui les avez formés : & vous apprenez à l'homme que ſes ſoins & ſon induſtrie vous ſont inutiles ; & que ſi vous les exigez pour certains arbriſſeaux, c'eſt pour l'occuper, & pour l'avertir de ſa propre foibleſſe en ne lui confiant que des choſes foibles.

Enfin parmi les arbres j'en voi quelues-uns qui conſervent toujours leur erdure, & je m'imagine y voir une gure de l'immortalité : comme les aures, qui ſe dépouillent l'hiver pour ſe evétir au printems, ſemblent me préenter une image de la réſurrection.

## §. II. Animaux.

Je suivrai dans la deſcription des nimaux l'ordre que Dieu a ſuivi dans eur création.

### Poissons.

Quelle foule de poiſſons de toute randeur les eaux enfantent !

J'examine tous ces animaux, & je ne eur voi, ce me ſemble, qu'une tête & une queue. Ils ſont ſans piés & ſans ras. Leur tête même n'a point de mouement libre ; & ſi je n'étois attentif u'à leur figure, je les croirois privés le tout ce qui eſt néceſſaire à la conervation de leur vie. Mais avec ſi peu 'organes extérieurs, ils ſont plus agies, plus promts, plus remplis d'artices, que s'ils avoient pluſieurs mains & pluſieurs piés : & l'uſage qu'ils font e leur queue & de leurs nageoires les ouſſe comme des traits, & ſemble les aire voler.

Les poiſſons ſe dévorant les uns les autres, comment ce peuple aquatique peut-il ſubſiſter ? Dieu y a pourvû en le multipliant d'une maniére ſi prodigieuſe, que ſa fécondité ſurpaſſe infiniment ſon ardeur mutuelle à ſe dévorer, & que ce qui ſe détruit eſt toujours fort au deſſous de ce qui ſert à le renouveller.

Je ſuis ſeulement en peine comment les petits échaperont aux grands qui les regardent comme leur proie, & qui leur donnent continuellement la chaſſe. Mais ce peuple foible, eſt plus promt à la courſe. Il s'approche des lieux où l'eau baſſe ne convient pas aux grands poiſſons ; & il ſemble que Dieu lui ait donné une prévoiance proportionnée à ſa foibleſſe & à ſes dangers.

Comment arrive-t-il qu'au milieu des eaux, ſi chargées de ſel que je ne puis en ſouffrir une goutte dans la bouche, les poiſſons y vivent, & y jouiſſent d'une vigueur & d'une ſanté parfaite ? Et comment au milieu du ſel conſervent-ils une chair qui n'en a point le goût ?

Pourquoi les meilleurs, & les plus propres à l'uſage de l'homme, s'appro-

nent-ils des côtes pour s'offrir, ce mble, à lui, pendant que beaucoup autres qui lui ſont inutiles, affectent e s'éloigner ?

Pourquoi ceux * qui ſe ſont tenus ns des lieux inconnus pendant qu'ils multiplioient, & qu'ils acqueroient ne certaine grandeur, viennent-ils foule dans un tems marqué inviter s pécheurs, & ſe jetter d'eux-mêmes, our ainſi dire, dans leurs filets & dans urs barques ?

* *Harangs. Sardines. Macreaux. Morue.*

Pourquoi pluſieurs d'entr'eux, & es meilleures eſpéces, s'empreſſent-s d'entrer dans l'embouchure des fleu-es, & les remontent-ils juſqu'à leur ource, pour communiquer les avantages e la mer aux pays qui en ſont éloignés? t quelle main les conduit avec tant attention & de bonté pour les hom-es, ſi ce n'eſt la vôtre, Seigneur; uoiqu'une Providence ſi viſible attire rement leur reconnoiſſance ?

*Saumon. Alauſe.*

Elle paroit à tout cette Providence, les coquillages ſans nombre qui bor-nt la mer, cachent des poiſſons de verſes eſpéces, qui avec une très pe-te apparence de vie ont ſoin d'ou-rir en des tems réglés leurs coquilles, en renouveller l'eau, & de prendre

entre leurs écailles promtement rejointes l'imprudente proie qui donne dans ce piége.

## OISEAUX.

ON VOIT dans pluſieurs animaux une imitation de la raiſon qui étonne, mais elle ne paroit nulle part d'une maniére plus ſenſible que dans l'induſtrie des oiſeaux à faire leurs nids.

En premier lieu, quel maître leur a appris qu'ils en avoient beſoin ? Qui a pris ſoin de les avertir de les préparer à tems : & de ne point ſe laiſſer prévenir par la néceſſité ? Qui leur a dit comment il faloit les conſtruire ? Quel mathématicien leur en a donné la figure ? Quel architecte leur a enſeigné à choiſir un lieu ferme, & à bâtir ſur un fondement ſolide ? Quelle mere tendre leur a conſeillé d'en couvrir le fond de matiéres molles & délicates, telles que le duvet & le coton ? Et lorſque ces matiéres manquent, qui leur a ſuggéré cette ingénieuſe charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'eſtomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits ?

En ſecond lieu, quelle ſageſſe a mar-

é à chaque eſpéce une maniére par-
uliére de conſtruire les nids, où les
ères précautions fuſſent obſervées,
is en mille façons différentes ? Qui
commandé à l'hirondelle, la plus
roite de tous les oiſeaux, de s'appro-
er de l'homme, & de choiſir ſa mai-
n pour y édifier ſon nid à ſes yeux,
s craindre de l'avoir pour témoin,
paroiſſant au contraire l'inviter à
nſidérer ſon travail ? Ce n'eſt point,
mme les autres, avec de petits bran-
ages & du foin qu'elle bâtit. Elle
ploie le ciment & le mortier, &
ne maniére ſi ſolide, qu'il faut une
éce d'effort pour démolir ſon ouvra-
Elle n'a cependant pour tout inſtru-
nt que le bec. Réduiſez, s'il eſt poſ-
le, le plus habile architecte au petit
lume de cette hirondelle : conſervez-
toutes ſes connoiſſances, en ne lui
ſſant que le bec, & voiez s'il aura la
me adreſſe, & le même ſuccès.
En troiſiéme lieu, qui a fait com-
endre à tous les oiſeaux qu'ils de-
ient faire éclore leurs œufs en les
uvant ? que cette néceſſité étoit in-
penſable ; que le pere & la mere ne
uvoient quitter en même tems ; &
e ſi l'un alloit chercher de la nourri-

ture, l'autre devoit attendre son retour ? Qui leur a marqué dans le calendrier le nombre précis des jours de cette rigoureuse assiduité ? Qui les a avertis d'aider aux petits déja formés à sortir de l'œuf, en rompant les premiers la coque ? Et qui les a si exactement instruits du moment, qu'ils ne le préviennent jamais ?

Enfin, qui a fait des leçons à tous les oiseaux sur le soin qu'ils devoient prendre de leurs petits jusqu'à ce qu'ils fussent élevés, & en état de se servir eux-mêmes ? Qui leur a fait discerner entre tant de choses, dont les unes conviennent à une espéce, mais sont pernicieuses pour une autre, & entre celles qui sont propres aux peres, mais qui feroient tort à leurs petits, qui leur a fait discerner celles qui sont salutaires ? Nous connoissons la tendresse des meres parmi les hommes, & la sollicitude des nourrices : mais je ne sai si l'on voit rien d'aussi parfait.

Qui a enseigné à plusieurs d'entre les oiseaux cette merveilleuse industrie, de tenir dans leur gorge ou l'aliment, ou l'eau, sans avaler ni l'un ni l'autre, & de les conserver pour leurs petits, à qui cette premiére préparation tient lieu de lait ?

Eſt-ce pour les oiſeaux, Seigneur, ce vous avez uni enſemble tant de mi-les qu'ils ne connoiſſent point ? Eſt-c pour des hommes qui n'y penſent ps ? Eſt-ce pour des curieux qui ſe ntentent de les admirer, ſans remon-r juſqu'à vous ? Et n'eſt-il pas viſible ue votre deſſein a été de nous rap-ller à vous par un tel ſpectacle, de ous rendre ſenſibles votre providence votre ſageſſe infinie, & de nous mplir de confiance en votre bonté, ſi tentive & ſi tendre pour des oiſeaux, *Matt.* 10.29. ont une couple ne vaut qu'une obole.

Mais donnons des bornes aux obſer-ations ſur les induſtries des oiſeaux, ur une telle matiére eſt infinie ; & coutons un moment le concert de leur uſique, la premiére louange que ieu ait reçue de la nature, & le pre-ier cantique d'action de graces qu'elle i ait offert avant la formation de omme. Tous les ſons ſont différens, ais tous harmonieux; & tous enſemble mpoſent un chœur que les hommes t mal imité. Une voix plus forte & us moîleuſe ſe fait pourtant diſtin-er : & je trouve, en cherchant de elle part elle vient, que c'eſt un très tit oiſeau qui en eſt l'organe. Cela

me fait conſidérer tous les autres q
ſavent le chant, & ils ſont tous au
petits ; les grands, ou ignorant la m
ſique, ou aiant la voix diſcordant
Ainſi par tout je trouve que ce qui p
roit foible & petit, eſt mieux partag
& a plus de reconnoiſſance.

Quelques-uns de ces petits ont u
grande beauté, & rien n'eſt plus ric
ni mieux diverſifié que leur plumag
Mais il faut avouer que toute paru
doit céder à celle du paon, ſur q
Dieu a verſé comme à pleines mai
toutes les richeſſes qui embelliſſent l
autres, & auquel il a prodigué av
l'or & l'azur toutes les nuances de to
tes les couleurs. Cet oiſeau paroit ſent
ſon avantage ; & c'eſt ce ſemble pou
étaler à nos yeux toutes ſes beautés
qu'il fait cette pompeuſe roue qui l
met en évidence. Mais le plus magnif
que de tous les oiſeaux n'a qu'un c
déſagréable : & il eſt une preuve
qu'avec un extérieur très brillant o
peut n'avoir qu'un mauvais fonds, pe
de reconnoiſſance, & beaucoup de va
nité.

En examinant la plume des autres, j
trouve une choſe bien ſinguliére dan
celle des cygnes, & des autres oiſeau

rivière : car elle eſt à l'épreuve de
au, où elle demeure toujours ſéche ;
nos yeux cependant n'en découvent point l'artifice, ni la différence.
Je conſidére les piés des mêmes oiſeaux, & j'y voi des nageoires qui rquent diſtinctement leur deſtination.
ais je ſuis très étonné de ce que ces eaux ſont ſûrs qu'ils ne riſquent rien ſe jettant à l'eau ; au lieu que les aus, à qui Dieu n'a pas donné des umes ni des piés ſemblables, n'ont nais la témérité de s'y expoſer. Qui dit aux premiers qu'ils ne courent cun danger ? & qui retient les aues, afin qu'ils n'imitent pas leur exemle ? On fait quelquefois couver des ufs de cane à une poule, qui eſt enite trompée par ſon affection, & qui end pour ſa famille naturelle des enns étrangers, qui courent à l'eau au rtir de la coque, ſans que leur prétendue mere puiſſe les en empécher par s avis. Elle demeure ſur le bord très onnée de leur témérité, & plus enre de ce qu'elle leur réuſſit. Elle ſe nt violemment tentée de les ſuivre, le en témoigne ſa vive impatience : ais rien n'eſt capable de la porter à ne indiſcrétion que Dieu lui a défen-

due. Les ſpectateurs en ſont ſurpris à proportion de ce qu'ils ont d'intelligence : car c'eſt faute d'eſprit & de lumiére, quand de tels prodiges excitent peu d'admiration. Mais il eſt rare que les ſpectateurs apprennent de ce exemple qu'il faut être deſtiné par la Providence aux fonctions d'un état dangereux, & avoir reçu d'elle tout ce qui peut mettre le ſalut en ſûreté & que c'eſt une témérité funeſte pour les autres qui n'ont ni la même vocation, ni les mêmes qualités.

Je ſerois infini, ſi je m'attachois à conſidérer beaucoup de miracles pareils à ceux que j'ai raportés juſqu'ici. Je me contente d'une derniére obſervation, qui en comprend pluſieurs autres, & qui regarde les oiſeaux de paſſage.

Ils ont tous leur tems marqué, & ils ne le paſſent point. Mais ce tems n'eſt pas le même pour chaque eſpéce. Les uns attendent l'hiver, les autres le printems, d'autres l'été, & d'autres l'autonne. Il y a dans chaque peuple une police publique & générale, qui régle & qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit général, aucun ne penſe à partir ; depuis ſa pu-

cation, aucun ne demeure. Une eſ-
ce de Conſeil décide du jour, & il
corde un intervalle pour s'y prépa-
r : après quoi tout déloge, & il ne
roit le lendemain ni traîneurs, ni
ſerteurs, tant la diſcipline eſt exacte.
uſieurs ne connoiſſent que l'hiron-
lle qui faſſe ainſi, mais la choſe eſt
rtaine pour beaucoup d'autres eſpé-
s. Et je demande, quand nous n'au-
ns que l'exemple de l'hirondelle,
elle nouvelle elle a reçue des pays
elle va en grande troupe, pour s'aſ-
er qu'elle y trouvera toutes choſes
éparées. Je demande pourquoi elle
s'attache pas, comme les autres oi-
ux, au pays où elle a élevé ſa fa-
lle, qui y a été ſi bien traitée. Je de-
nde par quel eſprit de voiager cette
uvelle famille, qui ne connoit que
n pays natal, conſpire toute entiére
le quitter. Je demande en quel lan-
ge ſe publie l'ordonnance qui défend
tous, ſoit anciens ſoit nouveaux ſu-
ts de la République, de demeurer par
là un certain jour. Et enfin je de-
nde à quels ſignes les principaux Ma-
ſtrats connoiſſent que ce ſeroit tout
ſquer, que de s'expoſer à être préve-
us par une ſaiſon rigoureuſe. Quelle

autre réponſe peut-on faire à ces de
Pſ. 103. 24. mandes, que celle du Prophéte ? *Q*
*vos ouvrages, Seigneur, ſont grands &*
*merveilleux ! Vous les avez tous form*
*avec ſageſſe.*

## ANIMAUX DE LA TERRE.

JE SUIS obligé d'abréger cette ma
tiére, pour mettre fin à ce petit traité
qui inſenſiblement eſt devenu fort lon
L'exemple ſeul du chien nous montr
juſqu'où Dieu eſt capable de donner
la matiére tous les dehors de l'eſprit
de la fidélité, de l'amitié, de la recon
noiſſance, ſans en donner le principe
Mais comme cet exemple eſt conn
de tout le monde, je ne m'y arrêt
point.

Ce que fait l'abeille n'eſt pas moin
admirable. Au lieu de ſe contenter d
ſucer le miel qui ſe conſerve mieu
dans le calice des fleurs que par tou
ailleurs, & de s'en nourrir jour
jour, elle en fait proviſion pour tout
l'année, & principalement pour l'hi
ver. Elle charge les petits crochets don
ſes jambes ſont garnies de tout c
qu'elle peut emporter de cire & d
gomme : mais en pompant le miel ave
la trompe qui eſt à l'extrémité de ſ

e, elle évite d'engluer ſes ailes, dont
e a beſoin pour voltiger çà & là, &
our le retour.

Si l'on n'a pas pris ſoin de lui pré-
rer une ruche, elle s'en fait une elle-
ême dans le creux de quelque arbre,
u de quelque rocher. Là ſon premier
in eſt d'apporter de la cire, dont
le compoſe de petites cellules égales,
à pluſieurs angles, afin qu'elles
uiſſent s'unir, & ne laiſſer aucun in-
rvalle. Puis elle fait couler dans ces
etits réſervoirs le miel pur & ſans
élange. Et de quelque abondance
u'elle voie ſes magaſins remplis, elle
e ſe repoſe que lorſque le tems du
avail & de la récolte eſt paſſé. On ne
onnoit dans cette République ni la
areſſe, ni l'avarice, ni l'amour pro-
re. Tout eſt commun. Le néceſſaire
eſt accordé à tous : le ſuperflu n'eſt
perſonne, & c'eſt pour le bien pu-
lic qu'il eſt conſervé. Les colonies
ouvelles, qui chargeroient l'état,
ont miſes dehors. Elles ſavent tra-
ailler, & on les y oblige en les con-
édiant.

Avons-nous parmi les nations les
lus policées une imitation d'un ſi par-
ait modéle ? Attribuera-t-on au hazard,

ou à une cauſe aveugle, une ſi étonnante ſageſſe ? Croit-on avoir expliqué ces merveilles, en diſant que c'eſt l'inſtinct, le naturel, je ne ſai quoi, qui en eſt le principe ? Et n'eſt-ce pas dans ces images, d'un côté ſi parfaites, & de l'autre ſi éloignées de la matiére, que Dieu a pris plaiſir de manifeſter qu'il eſt, & d'apprendre à l'homme qu'il doit être.

Paſſons de l'abeille à la fourmi, qui lui reſſemble en bien des choſes, excepté que l'abeille enrichit l'homme & qu'il ne tient pas à la fourmi qu'elle ne l'appauvriſſe en le volant.

Ce petit animal eſt averti que l'hiver eſt long, & que le blé mûr n'eſt pas lontems expoſé dans les champs. Auſſi durant la moiſſon la fourmi ne dort plus. Elle traîne avec de petites ſerres qu'elle a à la tête, des grains qui peſent trois fois plus qu'elle, & elle avance comme elle peut à reculons. Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui préte ſecours ; mais elle ne s'y attend pas.

Le grenier où tout doit être porté eſt public, & aucune ne penſe à faire ſa proviſion à part. Ce grenier eſt compoſé de pluſieurs chambres, qui s'entrecommuniquent

t communiquent par des galeries, & qi ſont toutes creuſées ſi avant, que l pluies & les néges de l'hiver ne pé-ntrent point juſqu'à leur voute. Les ſuterrains des citadelles ſont des in-vntions moins anciennes & moins prfaites ; & ceux qui ont eſſaié de dtruire des fourmiliéres qui avoient eu l loiſir de ſe perfectionner, n'y ont peſque jamais réuſſi, parce que les ra-maux s'en étendent au large, & qu'ils n ſe ſentent point de tout le ravage q'on fait à l'entrée.

Lorſque les greniers ſont pleins, & qe l'hiver approche, on commence à ttre en ſûreté le grain en le ron-gnt * par les deux bouts, & l'empé-cnt par là de germer. Ainſi la pre-nére nourriture n'eſt qu'une précau-tin pour l'avenir; & c'eſt la prudence, ptôt que le beſoin, qui y détermine.

Voila le fonds incompréhenſible d'in-dſtrie que Dieu a mis dans ce petit ani-nl. Voila cette eſpéce d'intelligence pphétique qu'il lui a donnée pour

* *Pline le Naturaliſte fa la même remarque ſur l'induſtrie des fourmis qui aſſemblent du blé pour l'hiver, & l'empêchent de germer en le rongeant.* Liv. II. Chap 30 *Cependant pluſieurs maintenant conteſtent ce fait, & nient abſolument que les fourmis faſſent des amas de blé.*

nous forcer à remonter juſqu'à lui, qui ſeul appartient de faire de tels pro diges, & qui ne pouvoit, ce ſemble nous montrer plus ſenſiblement qu'il e la ſource de la ſageſſe, qu'en en réuni ſant tant de traits dans un ſi petit volu me de matiére qui n'en a que l'apparenc

Peut-on aſſez admirer l'induſtrie c certains animaux qui filent avec un a & une délicateſſe inimitables, où to paroit être l'effet de la penſée, & d'ur méditation géométrique ? Qui a enſe gné à l'araignée, animal ſi mépriſab d'ailleurs, à former des fils ſi déliés, égaux, ſi adroitement ſuſpendus ? Q lui a appris à commencer par les att cher à des points fixes ; à les réun tous dans un centre commun ; à les t rer d'abord en droite ligne, & à les a fermir enſuite par des cercles exact ment paralléles ? Qui lui a dit que c filets ſeroient les piéges où ſe pren droient d'autres animaux qui ont d ailes, & qu'elle ne ſauroit atteind que par la ruſe ? Qui lui a marqué place dans le centre, où aboutiſſe toutes les lignes, & où elle eſt néce ſairement avertie par le plus lég ébranlement, que quelque proie c tombée dans ſes filets ? Enfin qui l

it que ſon premier ſoin devoit être
rs d'embarraſſer les ailes de cette im-
dente proie par de nouveaux fils, de
ur qu'elle ne conſervât quelque liberté
pour ſe dégager, ou pour ſe défendre?
Tout le monde a vû le travail des
rs à ſoie. Les plus habiles ouvriers
-ils pu juſqu'ici l'imiter ? Ont-ils
ruvé le ſecret de former un fil ſi fin,
erme, ſi égal, ſi brillant, ſi conti-
? Ont-ils une matiére plus précieu-
que ce fil pour faire les plus riches
ſes ? Savent-ils comment ce vers
vertit le ſuc d'une feuille en des fi-
d'or ? Peuvent-ils rendre raiſon de
qu'une matiére liquide avant qu'elle
pris l'air, s'affermit & s'allonge à
fini dès qu'elle l'a ſenti ? Aucun
ux peut-il expliquer comment ce
s eſt averti de ſe former une re-
te ſous les contours ſans nombre de
oie dont il eſt le principe, & com-
nt il trouve dans ce riche tombeau
eſpéce de réſurrection qui lui
ne des ailes, que ſa premiére naiſ-
ce lui avoit refuſées.
Tout ce qui eſt vers, & qui a ram-
, devient une eſpéce de mouche,
moucheron, de papillon : & tout
qui vole a rampé dans ſa premiére

origine, & a été une eſpéce de vers de chenille, d'inſecte, avant que d'avoir eu des ailes. Et l'état mitoien entre ces deux extrémités d'élévation & de baſſeſſe, eſt le tems où l'animal devient féve ou coquon, ce qui ſe fait en une infinité de façons, mais toujours d'une maniére uniforme pour chaque eſpéce.

Je terminerai ce traité par quelques obſervations ſur un petit animal qui mérite toute notre admiration. Son nom eſt *Formicaleo*. Sa figure eſt laide, & n'paroit qu'ébauchée. Son inclination eſt cruelle, car il ne vit que du ſang de ſa proie; & ſon occupation unique eſt de lui tendre des piéges. On en voit mieux l'artifice quand on peut avoir dans ſon cabinet un tel animal.

On le met dans un vaſe de terre plein d'un ſable aſſez menu, où il ſe cache auſſitôt. Quand il y eſt, il forme dans le ſable la figure d'une cône renverſé avec une proportion exacte & géométrique: & il va ſe loger dans le ſommet du cône qui tient lieu de centre, mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi, ou quelque mouche à qui on a ôté les ailes, eſt placée à l'entrée du cône, ce petit animal qu'on ne jugeroit pas capable du moin-

ce effort, jette avec ſa tête à coups
rdoublés du ſable ſur la proie qu'il a
ſaiſie, afin de l'étourdir, & de l'en-
traîner dans le fond où il ſe tient ca-
ché. Alors il ſort de ſa retraite, &
après s'être deſaltéré du ſang, il rejette
le cadavre qui pourroit faire ſoupçon-
er ſa cruauté.

Quand on veut avoir une ſeconde
fois le plaiſir de le voir travailler, on
omble ſon cône en agitant le vaſe :
i l'on eſt étonné avec quelle diligen-
e cette petite bête rétablit une nou-
elle figure, auſſi vaſte & auſſi régu-
ière que la premiére.

Quels raiſonnemens ne faudroit-il
as qu'elle fît, ſi ſon travail étoit fon-
é ſur le raiſonnement ? Peut-on pen-
er plus finement en mathématique, &
onnoître mieux la nature du cône,
elle du ſable, celle des mouvemens,
t leur retentiſſement du centre à tou-
es les parties de la circonférence ? Il
t certain que c'eſt cette bête qui rai-
onne, ou quelqu'un pour elle. Mais
e merveille n'eſt pas, ni qu'elle rai-
onne, ni qu'un principe étranger rai-
onne pour elle : mais que ce principe
uſſe exécuter tout cela par des organes
ui ſe meuvent eux-mêmes, & qui pa-

roiſſent n'agir que par un principe in
térieur.

Je ne dois pas omettre que le fo
micaleo, dont je viens de parler, t
transforme en une grande & bell
mouche, appellée demoiſelle, de lai
& de petit qu'il étoit auparavant; &
il ne ſe ſouvient plus de ſon humeu
ſanguinaire, quand il a quitté ſa pre
miére dépouille.

*Utilité de ces obſervations phyſiques.*

IL N'EST PAS néceſſaire que je faſſ
remarquer combien ces obſervation
phyſiques, & une infinité d'autres pa
reilles, ſont capables d'orner & d'en
richir l'eſprit d'un jeune homme; d
le rendre attentif aux effets de la na
ture qui ſont ſous nos yeux, & qu
ſe préſentent à nous preſque à chaqu
moment, ſans que nous y faſſions ré-
flexion; de lui apprendre mille choſe
curieuſes qui regardent les ſciences,
les arts, les métiers, comme la chy-
mie, l'anatomie, la botanique, la pein-
ture, la navigation, l'imprimerie, &c;
de lui donner du goût pour le jardi-
nage, pour les arbres, pour la cam-
pagne, pour la promenade, ce qui
n'eſt pas une choſe indifférente; de le

ettre en état de fournir agréablement
à la converſation, & de n'être pas ré-
duit ou à y garder le ſilence, ou à ne
voir y parler que de bagatelles.

J'ai appellé cette Phyſique, la Phy-
ique des enfans, parce qu'en effet on
ut commencer à la leur apprendre
s l'âge le plus tendre, mais en ſe
oportionnant à leur foibleſſe, & ne
ur propoſant rien qui ne ſoit à leur
rtée, ſoit pour les faits, ſoit pour
s réflexions qu'on y joint. Il eſt in-
oiable combien ce petit exercice,
ntinué réguliérement depuis l'âge de
ou 7 ans juſqu'à l'âge de 12 ou 15
s, mais continué ſous l'idée & le
om de divertiſſement, & non d'étude,
mpliroit l'eſprit des jeunes gens de
nnoiſſances utiles & agréables, & les
répareroit à l'étude de la Phyſique,
ui eſt propre aux ſavans.

Mais, me dira-t-on, où trouver des
aîtres capables de donner à un enfant
es inſtructions, inconnues ſouvent à
eux même qui ſont les plus habiles,
qui demandent une étendue infinie
e connoiſſances ? La choſe n'eſt pas
difficile qu'on pourroit ſe l'ima-
iner. Cicéron diſoit en riant, dans
n plaidoier où il avoit entrepris de

rabaiſſer l'étude de la Juriſprudence ; que ſi on le mettoit en colére, tout occupé qu'il étoit il deviendroit Juriſconſulte en trois jours. J'en pourrois dire à peu près autant, non de la Phyſique des ſavans, qui eſt une ſcience très profonde, mais de celle dont je parle ici. Il ne s'agit que de parcourir les livres où ſe trouvent ces ſortes d'obſervations, tels que ſont, par exemple, les Mémoires de l'Académie des Sciences où l'on trouve ſur toutes les matiéres une infinité de remarques extrêmement curieuſes. J'ai vû de jeunes gens, qui répondoient publiquement ſur le quatriéme livre des Géorgiques de Virgile, faire un merveilleux uſage de ce qui eſt dit dans ces Mémoires ſur la petite mais admirable république des abeilles. Un maître curieux & ſtudieux s'adreſſe à d'habiles gens pour ſavoir quels livres il doit conſulter ſur chaque matiére ; il emprunte ces livres, ou les va chercher dans les bibliothéques publiques ; il les parcourt, il en fait des extraits, & par là il ſe met en état de pouvoir apprendre mille choſes curieuſes à ſes diſciples : & il a, pour

a Itaque, ſi mihi, homini vehementer occupato, ſtomachum moveritis, triduo me Juriſconſultum eſſe profitebor. *Pro Murena*, n. 28.

fire ce petit amas, ſept ou huit ans avant lui. Pour y réuſſir, il ne faut que le vouloir.

## ARTICLE IV.

### *La Philoſophie ſert à inſpirer un grand reſpect pour la religion.*

TOUT CE QUE j'ai dit juſqu'ici de la hyſique des ſavans & de celle des enfans, montre bien clairement qu'un es grands effets, & le fruit le plus ſentiel de la Philoſophie, c'eſt d'éler l'homme à la connoiſſance de la randeur de Dieu, de ſa puiſſance, de ſageſſe, de ſa bonté; de le rendre atentif à ſa providence; de lui apprenre à remonter juſqu'à lui par la conidération des merveilles de la nature; e faire qu'il devienne ſenſible à ſes ienfaits, & qu'il trouve par tout des ſuets de le louer, & de lui rendre graces.

C'eſt Dieu lui-même qui nous aprend dans l'un & l'autre Teſtament ue c'eſt là l'uſage que nous devons aire de la vûe des créatures, qui nous enſeignent tous nos devoirs. Il renvoie dans ſes Ecritures le pareſſeux à la fourmi, pour apprendre d'elle à ne pas demeurer oiſif, l'ingrat au beuf & à l'âne, qui ſont reconnoiſſans des ſoins *Prov. 6. 6.* *Iſai. 1. 3.*

*Jerem.* 8. 7. que prend d'eux leur maître ; l'impru-
dent aux oiseaux de passage, qui s
*Matth.* 6. 26. 30. vent discerner les tems. Jesus-Chri
veut que la considération des lis de
campagne, & des petits oiseaux d
ciel, soit une instruction pour tous l
hommes, & qu'elle leur apprenne à s
reposer pleinement sur les soins d'un
providence qui est en même tems a
tentive à tout, pleine de bonté, &
toute-puissante. Ce seroit donc ne pa
répondre aux intentions de la sagess
divine, & manquer au devoir le plu
essentiel d'un maître, que de ne pa
faire remarquer aux jeunes gens dan
toutes les créatures les vestiges sensi
bles de la divinité, qui a voulu s'y
peindre, & nous y tracer nos devoirs

Dans le récit que nous fait l'Ecri-
ture de la création du monde, il es
dit souvent que Dieu fut l'approba-
teur, & si l'on ose le dire, l'admira-
teur de ses ouvrages ; pour nous ap-
prendre quelle admiration ils devroient
nous causer, quelle étude nous en de-
vrions faire, & de quelles réflexions
ils sont dignes : & pour nous reprocher
en même tems notre stupidité qui ne
pense à rien, notre ingratitude qui ne

a Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. *Gen.* 1. 31.

nd graces de rien, & qui demeure ujours ignorante & imbécille, quoique nous vivions au milieu des prodiges les plus étonnans, & que nous en oyions nous-mêmes l'un des plus incompréhensibles.

Ce n'est pas la Physique seule qui ous aide à connoitre Dieu. Le peu ue j'ai raporté des principes de morale, tirés du paganisme même, suffit our nous montrer combien cette parie de la Philosophie est propre à nous nspirer un grand respect pour la religion.

Y a-t-il rien de plus propre à l'enraiiner dans l'esprit des jeunes gens, & y en jetter de solides fondemens, capables de tenir contre le torrent de l'incrédulité & du libertinage, que les leux célébres questions qui se traitent lans la Métaphysique, l'existence d'un Dieu, & l'immortalité de l'ame?

Mais le grand & l'important service que la bonne Philosophie rend à l'homne, c'est de le disposer à recevoir avec docilité & respect tout ce que lui enseigne la révélation divine. Elle s'applique sur tout à lui faire bien comprendre que devant Dieu tout doit se taire, la raison aussi bien que les sens, parce que rien n'est plus raisonnable que de n'écouter que lui quand il parle; *Ipsi,* *Il Lor. fil. de Trinit.*

*de se, Deo credendum est ;* Que la raiſon ne doit pas trouver étrange qu'on la ſoumette à l'autorité dans des ſciences qui traitant de choſes qui ſont au deſſus de la raiſon, doivent ſuivre une autre lumiére, qui ne peut être que celle de l'autorité divine ; Que, puiſque dans l'ordre même de la nature il y a mille choſes que l'eſprit de l'homme ne peut comprendre, quoique ſes yeux en ſoient témoins, à plus forte raiſon il doit reſpecter les voiles dont il a plu à Dieu de couvrir les myſtéres de la religion ; Qu'enfin Dieu ne ſeroit pas ce qu'il eſt s'il n'étoit incompréhenſible, & que ſes merveilles ne mériteroient plus ce nom ſi l'intelligence humaine pouvoit y atteindre.

Voila les leçons que donne la Philoſophie aux jeunes gens ; non une Philoſophie inquiette, hardie, & téméraire, dont ſaint Paul avertit les fidéles de ſe donner de garde, & qui, pour expliquer ce qu'elle croit, anéantit ſouvent ce qu'elle doit croire ; mais une Philoſophie ſage, ſolide, & fondée ſur les principes mêmes & ſur les lumiéres les plus pures de la raiſon naturelle.

a Videte ne quis vos decipiat per philoſophiam, & inanem fallaciam, ſecundùm traditionem hominum, ſecundùm elementa mundi, & non ſecundùm Chriſtum. *Coloſſ.* 2. 8.

# LIVRE SIXIEME.

## DU GOUVERNEMENT INTERIEUR DES CLASSES ET DU COLLEGE.

### *AVANT-PROPOS.*

CEt Avant-propos renfermera deux articles. Dans le premier je montrerai de quelle importance eſt la bonne éducation de la Jeuneſſe : dans le ſecond j'examinerai ſi l'inſtruction publique doit être préférée à l'inſtruction domeſtique & particuliére.

## ARTICLE PREMIER.

*Importance de la bonne éducation de la Jeuneſſe.*

L'ÉDUCATION de la Jeuneſſe a toujours été regardée par les plus grands Philoſophes & par les plus fameux Légiſlateurs comme la ſource la plus certaine du repos & du bonheur, non ſeulement des familles, mais des Etats même & des Empires. En effet, qu'eſt-ce qu'une République ou un Roiaume, ſinon un vaſte corps dont la vigueur & la ſanté dépendent de celles des familles particuliéres, qui en ſont comme les membres & les parties, & dont aucune ne peut manquer à ſes fonctions, que le corps entier ne s'en reſſente. Or n'eſt-ce pas la bonne éducation qui met tous les citoiens, & encore plus les Grands & les Princes que tous les autres, en état de remplir dignement leurs différentes fonctions? n'eſt-il pas évident que la Jeuneſſe eſt comme la pépiniére de l'Etat? que c'eſt par elle qu'il ſe renouvelle & ſe perpétue? que c'eſt d'elle que viennent tous les Peres de famille, tous les Magiſtrats, tous les Miniſtres, en un mot

outes les personnes constituées en autorité & en dignité ? & ne peut-on pas assurer que ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans l'éducation de ceux qui rempliront un jour ces places, influe dans tout le corps de l'Etat, & devient comme l'esprit & le caractére général de la nation entiére ?

Les Loix à la vérité sont le fondement des Empires, & en y conservant la régle & le bon ordre, elles y maintiennent la paix & la tranquillité. Mais d'où les Loix elles-mêmes tirent-elles leur force & leur vigueur, sinon de la bonne éducation, qui y accoutume & y assujettit les esprits ; sans quoi elles sont une foible barriére contre les passions des hommes ?

Quid leges sine moribus vanæ proficiunt ? *Horat. Od. 25. lib. 3.*

Plutarque fait à ce sujet une réflexion bien sensée, & qui mérite d'être pesée avec attention : c'est en parlant de Lycurgue. » Ce sage Législateur, » dit-il, ne jugea pas à propos de coucher ses loix par écrit, persuadé que *In vit. Lycurg.*

Ὁ γὰρ ἐθὺς τῶν ὀφελιμωτάτων νόμων, καὶ συνδεδεμένων πρὸς πάντων τῶν πολιτευμάτων, εἰ μὴ ἔστιτα εἰθισμένοι καὶ συπαιδευμένοι ὦσι τῇ πολιτείᾳ. *Arist. lib. 3. Polit. cap. 3.*

» ce qu'il y a de plus fort & de plus ef
» ficace pour rendre les villes heureu
» ſes & les peuples vertueux, c'eſt c
» qui eſt empreint dans les mœurs de
» citoiens, & ce que la pratique & l'ha
» bitude leur ont rendu comme fami
» lier & naturel. Car les principes qu
» l'éducation a gravés dans leurs eſprits
» demeurent fermes & inébranlables
» comme étant fondés ſur la conviction
» intérieure & ſur la volonté même
» qui eſt un lien toujours plus fort &
» plus durable que celui de la contrain
» te ; de ſorte que cette éducation de
» vient la régle des jeunes gens, & leu
» tient lieu de Légiſlateur.

Voila, ce me ſemble, l'idée la plus juſte qu'on puiſſe donner de la différence qu'il y a entre les Loix & l'éducation.

La Loi, quand elle eſt ſeule, eſt une maîtreſſe dure & impérieuſe, ἀναγκη ; qui gêne l'homme dans ce qu'il a de plus cher & dont il eſt le plus jaloux, je veux dire ſa liberté ; qui l'attriſte, qui le contrarie en tout, a qui eſt ſourde à ſes remontrances & à ſes deſirs,

a Leges, rem ſurdam, inexorabilem eſſe. . . . . nihil laxamenti nec veniæ habere, ſi modum exceſſeris. *Liv. lib. 2. n. 3.*

ne ſait jamais ſe relâcher, [a] qui ne parle que d'un ton menaçant, & ne montre que des châtimens. Ainſi il n'eſt pas étonnant que l'homme ſecoue ce joug dès qu'il le peut impunément, & que n'écoutant plus des leçons importunes, il ſe livre à ſes penchans naturels, que la Loi avoit ſeulement réprimés, ſans les changer ni les détruire.

Il n'en eſt pas ainſi de l'éducation. C'eſt une maitreſſe douce & inſinuante, ennemie de la violence & de la contrainte, qui aime à n'agir que par voie de perſuaſion, qui s'applique à faire goûter ſes inſtructions en parlant toujours raiſon & vérité, & qui ne tend qu'à rendre la vertu plus facile, en la rendant plus aimable. Ses leçons qui commencent preſque avec la naiſſance de l'enfant, croiſſent & ſe fortifient avec lui, jettent avec le tems de profondes racines, paſſent bientôt de la mémoire & de l'eſprit dans le cœur, s'impriment de jour en jour dans ſes mœurs par la pratique & l'habitude, & deviennent en lui une ſeconde nature

[a] Pœna metuſque abeſt, nec verba minantia fixit, nec verba minantia Ære legebantur. *Ovid. lib. 2. 1. Metam. C'eſt une belle définition des loix.* Verba minantia.

qui ne peut presque plus changer, f
font auprès de lui dans toute la su
de sa vie la fonction d'un Législate
toujours présent, qui dans chaq
occasion lui montre son devoir,
le lui fait pratiquer. ἡ παιδευσις
μοθέτε διαθεσιν ἀπεργαζεται περὶ ἑκα
αὐτῶν.

Il ne faut pas après cela s'étonn
que les Anciens aient recomman
avec tant de soin la bonne éducati
de la Jeunesse, & l'aient regard
comme le moien le plus sûr de re
dre un Empire stable & florissant. Le
maxime capitale étoit que les enfa
appartiennent plus à la Republiqu
qu'à leurs parens ; & qu'ainsi ce n'
point au caprice de ceux-ci qu'il fa
abandonner leur éducation, mais qu
la République doit se charger de
soin. Que par cette raison les enfa
doivent être élevés, non en particu
lier & dans la maison paternelle, ma
en public, par des maîtres communs
& sous une même discipline, afi
qu'on leur inspire de bonne heure l'a
mour de la patrie, le respect pour le
loix du pays, le goût des principes &
des maximes de l'Etat dans lequel il
ont à vivre. Car chaque espéce d

*Arist. Polit. lib. 8. cap. 1.*

gouvernement a son génie particulier. Autre est l'esprit & le caractére d'un Etat républicain, autre celui d'un Etat monarchique. Or c'est par l'éducation qu'on prend cet esprit & ce caractére.

C'est en conséquence des principes que j'ai établis jusqu'ici que Lycurgue, Platon, Aristote, en un mot tous ceux ci nous ont laissé des régles du gouvernement, déclarent que le principal & le plus essentiel devoir d'un Magistrat, d'un Ministre, d'un Législateur, d'un Prince, est de veiller à la bonne éducation, premiérement de leurs propres enfans qui souvent succédent à leur place, & ensuite des citoiens en général qui forment le corps de la République; & ils remarquent que tout le désordre des Etats ne vient que de la négligence de ce double devoir.

Platon en cite un illustre exemple dans la personne du Prince le plus accompli dont parle l'Histoire ancienne, c'est le fameux Cyrus. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manquoit, excepté celle dont il s'agit ici. Occupé de ses conquêtes, il abandonna aux * femmes le soin de l'é-

*Plat. lib. 3. de Leg.*

* *La femme*

*de Cyrus étoit fille du Roi des Médes.*

ducation de ſes enfans. Ces jeunes Pri
ces furent donc élevés, non ſelon
diſcipline dure & auſtére des Perſes
qui avoit ſi bien réuſſi par raport
Cyrus leur pere, mais à la maniére d
Médes, c'eſt-à-dire dans le luxe,
molleſſe, & les délices. Perſonne n'o
ſoit les contredire en rien. Leurs orei
les n'étoient ouvertes qu'aux louang
& aux flateries. Tout fléchiſſoit le ge
nou & étoit rampant devant eux; &
l'on croioit qu'il étoit de leur grandeu
de mettre une diſtance infinie entr
eux & le reſte des hommes, comm
s'ils euſſent été d'une autre eſpéc
qu'eux. [a] Une telle éducation, don
toute remontrance & toute répriman
de étoient ſévérement écartées, eut
dit Platon, le ſuccès qu'on en devoi
attendre. Les deux Princes, auſſitôt
après la mort de Cyrus, armérent
leurs mains l'un contre l'autre, ne
pouvant ſouffrir ni ſupérieur, ni égal;
& Cambyſe, devenu maître abſolu

[a] Ὅθεν ἐγένοντο οἷας ἂν εἰκὸς αὐτὼς γενέσθαι, τραφέντας ἀνεπιπλήκτως τραφέντας.

* *Platon ſuppoſe que ces deux Freres prirent les armes l'un contre l'autre auſſitôt après la mort de Cyrus, & que Cambyſe fit tuer Smerdis. Hérodote ne dit rien de tel. Smerdis fut toujours fort ſoumis à ſon frere, qui ne le fit mourir que vers la fin de ſon régne, après l'expédition contre l'Ethiopie.*

a la mort de ſon frere, s'abandonna
ome un inſenſé & un furieux à tou-
eſortes d'excès, & mit l'Empire des
'ſes à deux doigts de ſa perte. Cyrus
u avoit laiſſé une vaſte étendue de
rovinces, des revenus immenſes, des
nées innombrables : mais tout cela
rna à ſa ruine faute d'un autre bien
rniment plus eſtimable qu'il négligea
lui laiſſer, je veux dire une bonne
ucation.

Cette remarque judicieuſe de Platon
'égard de Cyrus, m'avoit entiére-
nt échapé en liſant ſon hiſtoire dans
nophon, & je n'avois pas fait ré-
xion qu'effectivement cet Hiſtorien
rde un profond ſilence ſur l'éduca-
n des enfans de ce Prince, au lieu
'il décrit fort au long l'excellente ma-
ére dont les jeunes Perſes étoient éle-
s, & dont Cyrus lui-même l'avoit
é. Il n'y a point de faute plus capitale
ur un Prince.

Philippe, Roi de Macédoine, ſe con-
iſit d'une maniére bien différente.
ès qu'il fut devenu pere (c'étoit au milieu de ſes conquêtes, & dans le tems de ſes plus grands exploits,) écrivit à Ariſtote la lettre qui ſuit. *Aul. Gell. lib. 9. cap. 3.*

*e vous donne avis qu'il m'eſt né un*

*fils. Je ne remercie pas tant les dieux ſa naiſſance, que du bonheur qu'il a d tre venu au monde pendant qu'il y a Ariſtote ſur la terre. Car j'eſpére qu'éle de votre main & par vos ſoins, il devie dra digne de la gloire de ſon pere, & l'Empire que je lui laiſſerai.* Voila pa ler & penſer en grand Prince, qui co noit l'importance d'une bonne éduc tion. Alexandre eut les mêmes ſent mens. Un Hiſtorien remarque qu'il n'aima pas moins Ariſtote que ſon pro pre pere ; *parce*, diſoit-il, *qu'il étoit re devable à l'un de vivre, & à l'autre a bien vivre.*

*Plut. in vit. Alex.*

Si c'eſt une grande faute à un Princ de ne pas donner ſes ſoins à l'éducatio de ſes propres enfans, ce n'en eſt pa une moindre de négliger celle des ci toiens en général. Plutarque, dans l paralléle qu'il fait de Lycurgue & de Numa, obſerve très judicieuſement que ce fut une pareille négligence qui rendit inutiles tous les bons deſſeins & tous les grands établiſſemens de ce dernier. L'endroit eſt fort remarquable. „ Tout le travail de Numa, dit-il, qui

a Ἀριστέλη ὐχ ἥττων ἀγαπᾶν ἦν (ὡς αὐτὸς ἔλεγεν) τῷ πατρὸς, ὃς δὲ ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτο δὲ καλῶς ζῶν.

nivoit visé qu'à maintenir Rome pai-
ſle & tranquille, s'évanouit avec
li ; & dès qu'il fut mort, le temple
ax doubles portes, qu'il avoit tou-
jurs tenu fermé comme ſi véritable-
ient il y eût enchaîné le démon de
l guerre, fut rouvert tout à coup,
c toute l'Italie remplie de ſang &
e carnage. Ainſi le plus beau & le
lus juſte de ſes établiſſemens ne dura
reſque point, parce qu'il manquoit
u ſeul lien capable de le maintenir,
ui étoit l'éducation de la Jeuneſſe.
Ce fut une conduite toute oppoſée
maintint ſi lontems les loix de Ly-
gue dans leur entier. » Car, comme
bſerve le même Plutarque, la reli-
ion du ſerment qu'il exigea des La-
édémoniens auroit été une foible
eſſource après ſa mort, ſi par l'éduca-
ion il n'eût imprimé les loix dans
eurs mœurs, & ne leur eût fait ſuc-
er preſque avec le lait l'amour de
a police en la leur rendant comme
amiliére & naturelle. Auſſi vit-on
que ſes principales ordonnances ſe
conſervérent plus de cinq cens ans,
comme une bonne & forte tein-
ture qui avoit pénétré juſqu'au fond
de l'ame.

Tous ces grands hommes de l'an quité étoient donc perſuadés, comm Plutarque le dit en particulier de L. curgue, que le devoir le plus eſſe tiel d'un Légiſlateur, & il en faut di autant d'un rince, étoit d'établir bonnes régles pour l'éducation de Jeuneſſe, & de les faire exacteme pratiquer. Il eſt étonnant juſqu'où portoient ſur ce point l'attention & prévoiance. C'eſt dès la naiſſan même des enfans qu'ils recomma doient qu'on prît de ſages précautio par raport à toutes les perſonnes q devoient en prendre ſoin, & l'on vo bien que Quintilien a puiſé dans Pl ton & dans Ariſtote ce qu'il dit à ſujet, ſur tout pour ce qui regarde l nourrices. Il vouloit, commes ces ſag Philoſophes, que dans le choix qu'o en feroit, non ſeulement on prît gard qu'elles n'euſſent point un langage v cieux, mais que ſur tout on eût égar aux mœurs & au caractére d'eſprit. E

a Et morum quid in his haud dubiè prior ratio eſt: rectè tamen etiam lo quantur. . . . . Naturâ enim tenaciſſimi ſumus eorum quæ rudibus annis percepimus: ut ſapor quo nova imbuas durat, nec lanarum colores, quib ſimplex ille can or m tatus eſt, elui poſſunt. hæc ipſa magis pertinaci ter hærent, quæ deteric ra ſunt. *Quintil. lib.* cap. 1.

l

raiſon qu'il en apporte eſt admirable. C'eſt, dit-il, que ce qu'on apprend à cet âge, s'imprime facilement dans l'eſprit & y laiſſe de profondes traces qui ne s'effacent pas aiſément. Il en eſt comme d'un vaſe neuf, qui conſerve lontems l'odeur de la premiére liqueur qu'on y a verſée; & comme des laines, qui ne recouvrent jamais leur premiére blancheur, quand elles ont été une fois à la teinture. Et le malheur eſt que les mauvaiſes habitudes durent encore plus que les bonnes.

C'eſt par la même raiſon que ces Philoſophes regardent comme un des plus eſſentiels devoirs de ceux qui ſont chargés de l'éducation des enfans, d'écarter d'auprès d'eux, autant qu'il eſt poſſible, les eſclaves & les domeſtiques, dont les diſcours, & encore plus les exemples, pourroient leur être nuiſibles. *Ariſt. Polit. lib. 7. cap. 17.*

Ils ajoutent à cela un avis qui ſera la condannation d'un grand nombre de peres & de maîtres chrétiens. Ils veulent que non ſeulement on interdiſe aux jeunes gens juſqu'à un certain âge toute lecture de comédie & tout ſpectacle; mais que toute peinture, toute

iculpture, toute tapiſſerie, qui pour roient offrir aux yeux des enfans quel que image indécente ou dangereuſe ſoient abſolument bannies des ville Ils deſirent que les Magiſtrats veille avec ſoin à l'exécution de ce régle ment, & qu'ils obligent les ouvriers même les plus induſtrieux, qui n voudront pas s'y ſoumettre, à porte ailleurs leur funeſte habileté. « I étoient perſuadés que de cet amas d'ob jets propres à flater les paſſions, & nourrir la cupidité, il ſort comme u air contagieux & peſtilentiel, capa ble d'infecter à la longue & inſen ſiblement les maîtres mêmes qui le reſ pirent à chaque moment ſans crainte & ſans précaution ; & que ces objet ſont comme autant de fleurs empoi ſonnées, qui exhalent une odeur d mort d'autant plus à craindre qu'on s'e défie moins, & que même elle paro

a Ἀ̓λλ᾽ ἐπειδὴ μὲν ἐν κακίας εἰκόσι τρεφόμενοι ἡμῖν οἱ σύλακες, ὥσπερ ἐν κακῇ βοτάνῃ, πολλὰ ἑκάστης ἡμέρας κατασμικρὸν ἀπὸ πολλῶν ἀφεπόμενοι τε καὶ νεμόμενοι, ἔν τι ξυνιᾶσιν ἐς λανθάνουσι κακὸν μέγα ἐν τῇ αὑτῶν ψυχῇ. Ἀλλ᾽ ἐπειδὴς ζητητέον τὸν δημιουργὸν, τὴν εὐφυᾶ δυνατὸν χρεὼν τὸ καλὸν τε καὶ ἐνσχήμονα φύσιν· ἵν᾽ ὥσπερ ἐν ὑγιεινῷ τόπῳ οἰκοῦντες οἱ νέοι ὠφελῶνται ἀπάντως, ὁπόθεν ἂν αὐτοῖς ἀπὸ τῶν καλῶν ἔργων ἐπαφὴ προσβάλλῃ, ἢ πρὸς ἀκοὴν τι προσβολὴ, ἢ πρὸς αὖρα φέρουσα ἀπὸ χρηστῶν ὑγιεινὴ, καὶ ἐπὶ τὴν λανθάνῃ εἰς ὁμοιότητα καὶ φιλίαν καὶ ξυμφωνίαν τῷ καλῷ λόγῳ ἄγουσα. Plat. lib. 3. de rep. 80.

gréable. Ces ſages Philoſophes veu-
ent au contraire que dans une ville
out enſeigne & inſpire la vertu, inſ-
riptions, tableaux, ſtatues, jeux,
onverſations : & que de tout ce qui ſe
réſente aux ſens, & qui frape les yeux
u les oreilles, il ſe forme comme un air
t un ſouffle ſalutaire, qui s'inſinue
nperceptiblement dans l'ame des en-
ns, & qui aidé & ſoutenu par l'inſ-
uction des Maîtres, y porte dès l'âge
plus tendre l'amour du bien, & le
oût des choſes honnêtes. Il y a dans
texte original une fineſſe, une dé-
cateſſe d'expreſſion, dont nulle autre
ngue n'eſt ſuſceptible. Quoique ce
aſſage ſoit un peu long, j'ai cru de-
oir en citer une grande partie, pour
onner quelque idée du ſtile de Pla-
n.

Je reviens à mon ſujet, & je finis ce
remier article en priant le Lecteur de
onſidérer comment le paganiſme même
toujours regardé comme le devoir le
us eſſentiel des peres, des Magiſtrats,
es Princes, de veiller à l'éducation
es enfans, parce qu'il eſt de la derniére
nportance pour tout le reſte de la vie
leur donner d'abord de bons prin-
pes. En effet, lorſque les eſprits ſont

encore tendres & flexibles, on les manie & on les tourne à ſon gré ; au lieu que l'âge & une longue habitude rendent les défauts preſque incorrigibles : *Franga enim citius quàm corrigas, quæ in pravum induruerunt.*

*Quintil. lib 8. cap. 3.*

## ARTICLE SECOND.

### *On examine ſi l'éducation publique doit être préférée à l'inſtruction domeſtique & particuliére.*

PENDANT tout le tems que j'ai été chargé de l'éducation de la Jeuneſſe, parfaitement inſtruit des dangers qui ſe rencontrent & dans les maiſons particuliéres & dans les Colléges, je n'ai jamais oſé prendre ſur moi de donner conſeil ſur cette matiére, & je me ſuis contenté de m'appliquer avec le plus de ſoin qu'il m'a été poſſible à l'inſtruction des jeunes gens que la divine Providence m'adreſſoit. Je croi devoir encore garder la même neutralité, & laiſſer à la prudence des parens à décider une queſtion, qui ſouffre certainement de grandes difficultés de part & d'autre.

*Quintil. lib. 2. cap. 2.*

Quintilien a traité cette queſtion avec beaucoup d'étendue & d'éloquen-

e. L'endroit eſt un des plus beaux de
on ouvrage, & mérite d'être lu dans
original. J'en donnerai ici un extrait.

Il commence par répondre à deux
objections qu'on a coutume de former
ontre les Ecoles publiques.

La premiére regarde la pureté des
œurs, qu'on prétend y être expoſée
de plus grands dangers. Si cela étoit,
juge qu'il ne faudroit pas héſiter un
oment, [a] le ſoin de bien vivre étant
finiment préférable à celui de bien
arler. Mais il prétend que le péril eſt
gal de part & d'autre, que le tout dé-
end du naturel des enfans, & du ſoin
u'onprend de leur éducation: quepour
ordinaire, c'eſt des parens mêmes que
ient le mal, par le mauvais exemple
u'ils donnent à leurs enfans. Ceux-ci,
it-il, voient tous les jours & enten-
ent des choſes qu'ils devroient igno-
r toute leur vie. [b] Tout cela paſſe en
abitude, & bientôt après en nature.
es pauvres enfans ſe trouvent vi-
ieux, avant que de ſavoir ce que c'eſt
ue le vice. Ainſi ne reſpirant que

a Potior mihi ratio vi-
ndi honeſtè, quàm vel
otimè dicendi videretur.

b Fit ex his conſuetudo,
inde natura. Diſcunt hæc miſeri, antequam ſciant vi-
tia eſſe. Inde ſoluti ac fluen-
tes, nec accipiunt è ſcholis
mala iſta, ſed in ſcholas
afferunt.

luxe & que molleſſe, ils ne prennei
pas le déſordre dans nos écoles, ma
ils l'y apportent.

La ſeconde objection concerne l'
vancement dans les études, qui do
être plus grand à la maiſon où le pr
cepteur n'a qu'un écolier à inſtruir
Quintilien n'en convient pas po
pluſieurs raiſons qu'il expoſe. Ma
il ajoute que cet inconvénient, quan
même il ſeroit réel, eſt abondamme
réparé par les grands avantages qui
trouvent dans l'éducation publique.

1. [a] L'éducation publique enhard
un jeune homme, lui donne du coura
ge, l'accoutume de bonne heure à n
point craindre le grand jour: & le gu
rit d'une certaine puſillanimité qu'in
pire naturellement une vie ſombre &
retirée: au lieu que dans le ſecret & e
particulier il languit pour l'ordinaire
il s'abbat, il ſe rouille, pour ainſi dire
ou bien il tombe dans une extrémit

a Ante omnia futurus orator, cui in maxima celebritate & in media Reip. luce vivendum eſt, aſſuefcat jam à tenero non reformidare homines, neque illa ſolitaria & velut umbratili vita palleſcere. Excitanda mens & attollenda ſemper eſt, quæ in hujuſmodi ſecretis aut langueſcit, quemdam velut in opa ſitum ducit, aut contra t meſcit inani perluaſion Neceſſe eſt enim ſibi n mium tribuat, qui ſe n mini comparat.

opoſée, qui eſt de s'enfler d'un ſot orgueil, & de ſe mettre au deſſus des autres, parce qu'il n'a perſonne avec qui puiſſe ſe meſurer.

2. & 3. Au Collége on fait des connoiſſances & des liaiſons, qui durent ſouvent autant que la vie; & l'on y prend un certain uſage du monde, que la ſociété ſeule peut donner. Quintilien n'inſiſte pas ſur ces deux avantages, & ſemble les compter pour peu.

4. Le grand avantage des écoles, c'eſt l'émulation. Un enfant y profite & de ce qu'on lui dit à lui-même, & de ce qu'on dit aux autres. Il verra tous les jours ſon maître approuver une choſe, corriger l'autre; blâmer la pareſſe de celui-ci, louer la diligence de celui-là: il mettra tout à profit. L'amour de la gloire lui ſervira d'éguillon pour le travail. Il aura honte de céder à ſes égaux: il ſe piquera même de ſurpaſſer les plus avancés. Quels efforts ne fait point un bon écolier, pour primer dans ſa claſſe, & pour remporter les prix! Voila ce qui donne de l'ardeur à de jeunes eſprits: & une noble

a Accendunt omnia hæc animos: &, licet ipſa vitium ſit ambitio, frequenter tamen cauſa virtutum eſt.

émulation bien ménagée, dont on aur
ſoin de bannir la malignité, l'envie, l
fierté, eſt un des meilleurs moiens pou
les conduire aux plus grandes vertus
& aux plus difficiles entrepriſes.

5. Un autre avantage qui ſe rencon
tre encore dans les écoles, c'eſt qu'u
jeune homme trouve dans ſes compa
gnons des modéles qui ſont à ſa porté
qu'il ſe flate de pouvoir atteindre, &
qu'il ne déſeſpére pas même de pou
voir un jour ſurpaſſer : au lieu que
s'il étoit ſeul, il y auroit pour lui d
la témérité d'oſer ſe meſurer avec ſo
maître.

6. Enfin, c'eſt qu'un maître, qui
un nombreux auditoire, s'anime tou
autrement que celui qui étant tête
tête avec un unique diſciple, ne peu
lui parler que froidement, & d'un to
de converſation. Or il eſt incroiabl
combien ce feu & cette vivacité d'u
maître, qui en expliquant les beau
endroits d'un Auteur ſe tranſporte lui
même & ſe paſſionne, eſt propre, no
ſeulement à rendre les jeunes gens at
tentifs, mais encore à leur inſpire
le même goût & les mêmes ſenti
mens dont celui qui leur parle eſt pé
nétré.

Quintilien ne manque pas de faire marquer que l'opinion qu'il ſoutient t appuiée ſur un uſage preſque uni-erſel, & ſur l'autorité des Auteurs les us eſtimés & des Légiſlateurs les plus élébres.

Je pourrois ajouter que cette coutu-e n'a pas été obſervée moins régu-èrement depuis Quintilien, & ſous le riſtianiſme même. L'Hiſtoire Eccléſiaſtique nous en fournit une infinité exemples. Celui de ſaint Baſile & de int Grégoire de Nazianze eſt connu tout le monde. J'en raporterai le tail à la fin de ce volume. Il me ſuffit aintenant de remarquer que les fa-illes de ces deux illuſtres amis étoient s plus chrétiennes qui fuſſent alors ns l'Egliſe. Elles crurent néanmoins puvoir confier aux écoles publiques qu'elles avoient de plus cher au mon-: & Dieu benit leurs pieuſes inten-ons par un ſuccès qui paſſa toutes leurs pérances. Oſeroit-on taxer cette con-uite d'imprudence & de témérité ?

D'un autre côté, oſeroit-on condan-r la ſainte timidité de parens chré-ens, qui à la vûe des dangers qui ſe ncontrent dans les Colléges, (& il ut avouer auſſi qu'ils ſont grands)

moins attentifs à faire avancer leurs en
fans dans les ſciences, qu'à conſerve
en eux le précieux & l'ineſtimable tré
ſor de l'innocence, prennent le par
de les élever ſous leurs yeux dans un
maiſon où ils n'entendent que de ſage
diſcours, où ils ne voient que de bon
exemples, & d'où l'on a ſoin d'écarter
autant qu'il ſe peut, tout ce qui ſero
capable d'altérer la pureté de leur
mœurs ? Il y a encore certainement d
telles maiſons, mais le nombre en eſt-i
bien grand ?

Entre les deux maniéres ordinaire
d'élever la Jeuneſſe, qui ſont de le
mettre penſionnaires au Collége, o
de les inſtruire en particulier, il y en
a une troiſiéme, qui tient le milieu
& ſemble les réunir : c'eſt d'envoier le
enfans au Collége pour y profiter d
l'émulation des claſſes, en les retenan
le reſte du tems dans la maiſon pater-
nelle. Par là on évite peut-être un
partie des dangers, comme auſſi l'o
ſe prive d'une partie des avantages d
Collége : parmi leſquels on doit comp
ter pour beaucoup l'ordre, la régle, l
diſcipline, qui par un coup de cloch
marquent d'une maniére uniforme tou
les exercices de la journée ; & la vi

mple & frugale qu'on y méne, éloi-
née des douceurs & des careſſes de la
aiſon paternelle, qui ne ſont pro-
res qu'à amollir les enfans. C'eſt ce
ue remarque un illuſtre Magiſtrat des
écles paſſés dans un extrait que j'ai
té au premier tome de cet ouvrage.
Mon pere (c'eſt ce Magiſtrat qui par-
le) diſoit qu'en cette nourriture du
Collége il avoit eu deux regards :
l'un à la converſation de la Jeuneſſe
gaye & innocente ; l'autre à la diſci-
pline ſcholaſtique, pour nous faire
oublier les mignardiſes de la maiſon,
& comme pour nous dégorger en
eau courante. Je trouve que ces dix-
huit mois de Collége me firent aſſez
bien..... J'appris la vie frugale de la
ſcholarité, & à régler mes heures.
Un autre avantage des Colléges, (je
s ſuppoſe tels qu'ils doivent être) &
plus grand de tous, c'eſt d'appren-
re à fond la religion, d'en puiſer la
onnoiſſance dans les ſources mêmes,
'en connoitre le véritable eſprit & la
éritable grandeur, & de ſe prémunir
ar de ſolides principes contre les dan-
ers que la foi & la piété ne rencon-
rent que trop dans le monde. Il n'eſt
as impoſſible, mais certainement il eſt

*Henri de Meſmes, tom. 1 pag. 128*

rare, de trouver cet avantage dans les maiſons particuliéres.

Que doit-on conclure de tous ces principes & de tous ces faits ? Il n'y a point de Collége qui ne puiſſe citer des exemples, & en très grand nombre de jeunes gens qui y ont reçu une excellente éducation, & qui y ont infiniment profité ſoit pour les ſciences ſoit pour la piété. Il n'y en a point auſſi qui n'en ait vû avec douleur un très grand nombre y faire un triſte naufrage. Il en eſt de même des maiſons particuliéres.

La concluſion qu'il me ſemble qu'on en doit tirer, c'eſt que les dangers pour la Jeuneſſe étant grands de tous côtés, c'eſt aux parens à bien examiner devant Dieu quel parti ils doivent prendre, à balancer équitablement les avantages & les inconvéniens qui ſe rencontrent de part & d'autre, à ne ſe déterminer dans une délibération ſi importante que par des motifs de religion, & ſur tout à faire un choix de Maîtres & de Colléges, ſuppoſé qu'ils prennent ce parti, qui puiſſe, ſinon diſſiper entiérement, du moins diminuer leurs juſtes craintes.

# DU GOUVERNEMENT INTÉRIEUR DES CLASSES ET DU COLLEGE.

POUR entrer utilement dans le détail de ce qui regarde le gouvernement intérieur des Classes & du Collége, il est nécessaire de considérer séparément le devoir des différentes personnes qui sont emploiées à l'éducation de la Jeunesse, & qui y ont quelque rapport. Mais comme il y a des avis généraux qui leur conviennent presque tous également, c'est par où je commencerai ce Traité, pour éviter les redites qui sans cela seroient inévitables.

## PREMIERE PARTIE.

### *Avis généraux sur l'éducation de la Jeunesse.*

JE COMMENCE par prier le Lecteur, lorsque je parlerai d'avis, de régles, de préceptes, de devoirs, termes que je ne puis me dispenser d'emploier sou-

vent dans la matiére que je traite, de me rendre la juſtice de croire que je ne prétens preſcrire de loix à perſonne ni m'ériger en maître ou en cenſeur de mes confreres. Mon unique deſſein eſt d'aider, ſi je puis, des perſonnes qu'on charge de l'éducation des enfans dans un âge peu avancé, où, faute d'expérience, elles ſont expoſées à commettre beaucoup de fautes, comme je reconnois en avoir commis moi-même beaucoup; & je me trouverai heureux de pouvoir contribuer à les leur faire éviter, en leur prétant mes réflexions, ou plutôt celles des plus habiles maîtres en matiére d'éducation. Car je ne dirai ici preſque rien de moi-même, ſur tout dans cette premiére Partie qui eſt la plus importante, & qui doit ſervir comme de baſe & de fondement à tout le reſte. Athénes & Rome me fourniront encore leurs richeſſes. Je ferai auſſi grand uſage de deux Auteurs modernes, ſouvent même ſans les citer. Ces Auteurs ſont, M.* de Fenelon Archevêque de Cambrai, & ** M. Locke Anglois, dont les écrits ſur cette matiére ſont fort eſtimés & avec raiſon. Le dernier a quelques ſentimens particuliers, que je ne voudrois pas tou-

* *Education des filles.*

** *De l'Education des enfans, traduit de l'Anglois de M. Locke.*

jurs adopter. Je ne ſai d'ailleurs s'il
éoit bien verſé dans la connoiſſance de
langue grecque, & dans l'étude des
Elles-Lettres : il ne paroit pas au moins
e faire aſſez de cas. Mais l'un & l'au-
t, par raport aux mœurs & à la con-
cite, peuvent être d'un grand ſecours,
on ſeulement pour de jeunes maîtres,
ais pour ceux qui ont le plus d'habi-
lté. Je me ſuis mis en poſſeſſion de pro-
ter impunément du travail d'autrui ;
il me ſemble que le Public, content
u'on lui diſe de bonnes choſes ſans ſe
ettre en peine d'où on les tire, ne
'en a pas ſu mauvais gré juſqu'ici. Je
éduirai à douze ou treize articles les
vis généraux qui regardent l'éduca-
on de la Jeuneſſe.

## ARTICLE PREMIER.

### *Quel but on doit ſe propoſer dans l'éducation.*

[a] POUR réuſſir dans l'éducation de

a Decernatur primùm, quò tendamus, & qua; on ſine perito aliquo, cui xplorata ſint ea in quæ rocedimus.... Hîc tri-ſſima quæque via & cele-rrima maximè decipit. Ni-l ergo magis præſtandum, àm ne, pecorum ritu, ſequamur antecedentium gregem, pergentes, non qua eundum eſt, ſed qua itur... non ad rationem, ſed ad ſimilitudinem vivimus... Ita, dùm unuſquiſque mavult credere, quàm judicare, verſat nos & præcipitat traditus per

la Jeuneſſe, le premier pas, ce ſem
ble, qu'il y ait à faire, eſt de bien éta
blir quel but l'on ſe propoſe, d'exam
ner par quelle route on y peut arriver
& de choiſir un guide habile & expé
rimenté qui ſoit en état de nous y con
duire ſûrement. Quoique pour l'ordi
naire ce ſoit une régle très ſage & très
judicieuſe, d'éviter toute ſingularité
& de ſuivre les coutumes établies; je
ne ſai ſi dans la matiére que nous trai
tons, cette maxime ne ſouffre pas quel
que exception, & ſi l'on ne doit pas
craindre les dangers & les inconvé
niens d'une eſpéce de ſervitude, qui
fait que nous ſuivons aveuglément les
traces de ceux qui nous ont précédés,
que nous conſultons moins la raiſon
que la coutume, & que nous nous ré
glons plutôt ſur ce qui ſe fait, que ſur
ce qui ſe doit faire : d'où il arrive ſou
vent qu'une erreur une fois établie, ſe
communique de main en main & d'âge
en âge, & devient une loi preſque
impreſcriptible, parce qu'on croit de
voir faire comme les autres, & ſuivre
le grand nombre. Mais le genre hu-

manus error .... Non tam bene cum rebus humanis agitur, ut meliora plu..bus p' c an- : argum entum peſ- mi turba eſt. *Senec. lib. de vit. beat. cap.* 1. & 2.

n en eſt-il, aſſez heureux, pour que e grand nombre approuve toujours ce qu'il y a de meilleur; & n'eſt-ce pas le contraire qu'on voit arriver le plus ſouvent?

Pour peu donc qu'on faſſe uſage de la raiſon, on reconnoit aiſément que tout des maîtres n'eſt point d'apprendre à leurs diſciples ſeulement du grec & du latin, ni de leur enſeigner à faire des thêmes, des vers, des amplifications; à charger leur mémoire de faits & de dates hiſtoriques; à dreſſer des ſyllogiſmes en forme, à tracer ſur le papier des lignes & des figures. [a] Ces connoiſſances, je ne le nie point, ſont utiles & eſtimables, mais comme voiens, & non comme fin; quand elles nous conduiſent ailleurs, & non quand on s'y arrête; quand elles nous ſervent de préparatifs & d'inſtrumens pour de meilleures choſes, dont l'ignorance rend tout le reſte inutile. Les unes gens ſeroient bien à plaindre, s'ils étoient condannés à paſſer les huit

[a] Liberalia ſtudia hæc-ſi utilia ſunt, ſi præparant genium, non detinent.... udimenta ſunt noſtra, non pera... Non diſcere deo us iſta, ſed didiciſſe.... uid ex his artibus metum ſemit, cupiditatem eximit, libidinem frenat?....Nihil apud illas invenies quod vetet timere, vetet cupere: quæ quiſquis ignorat, alia fruſtra ſcit. *Senec. Epiſt.* 88.

ou dix plus belles années de leur vie à apprendre à grands frais & avec des peines incroiables une ou deux langues, & d'autres choſes pareilles, dont ils n'auront peutêtre que rarement occaſion de faire uſage. Le but des maîtres, dans la longue carriére des études, eſt d'accoutumer leurs diſciples à un travail ſérieux ; de leur faire eſtimer & aimer les ſciences ; d'en exciter en eux une faim & une ſoif, qui au ſortir du Collége les leur faſſent rechercher ; de leur en montrer la route ; de leur en bien faire ſentir l'uſage & le prix ; & par là de les diſpoſer aux différens emplois où la Providence divine les appellera. Le but des maîtres, encore plus que cela, eſt de leur former l'eſprit & le cœur ; de mettre leur innocence à couvert ; de leur inſpirer des principes d'honneur & de probité, de leur faire prendre de bonnes habitudes ; de corriger & de vaincre en eux par des voies douces les mauvaiſes inclinations qu'on y remarque, telles [a] que ſont la fierté, l'inſolence, l'eſtime

a Imprimis inſolentiam & nimiam æſtimationem ſui, tumoremque elatum ſupra ceteros, & amorem rerum ſuarum cœcum & improvidum, dicacitatem & ſuperbiam contume gaudentem, deſidiam diſſolutionemque ſegnis ani indormientis ſibi. *Senec. l de beat. vit. cap.* 10.

oi-même, un ſot orgueil toujours
apé à rabaiſſer les autres, un amour
ore aveugle & uniquement atten-
f ſes commodités, un eſprit de rail-
e, qui ſe plait à piquer & à inſul-
e une pareſſe & une indolence qui
ed inutiles toutes les bonnes qua-
ité de l'eſprit.

## ARTICLE II.

*Étudier le caractére des enfans, pour ſe mettre en état de les bien conduire.*

L'ÉDUCATION, à proprement par-
, eſt l'art de manier & de façonner
eſprits. C'eſt de toutes les ſciences
plus difficile, la plus rare, & en
me tems la plus importante, mais
'on n'étudie point aſſez. A en juger
r l'expérience commune, on diroit
e de tous les animaux l'homme eſt
plus intraitable. C'eſt la réflexion
licieuſe que fait Xénophon dans ſa
lle préface de la Cyropédie. Après
oir remarqué qu'on ne voit jamais
troupeaux de moutons ou de bœufs
révolter contre leurs conducteurs,
lieu que rien n'eſt plus ordinaire
rmi les peuples, il ſemble, dit-il,
'on en devroit conclure qu'il eſt plus

difficile de commander aux homes qu'aux bêtes. Mais en jettant les yx sur Cyrus, qui étoit venu à boutle gouverner en paix tant de provinc, & de se faire également aimer des pples conquis & de ses sujets naturel il conclut que la faute vient, non e ceux qui ont peine à obéir, mais s supérieurs qui ne savent pas gouvner.

On en peut dire autant à proportn de ceux qui sont chargés de l'éducatn des enfans. [b] Il faut avouer que l'prit de l'homme, même dans l'âge plus tendre, souffre impatiemment joug, & se porte naturellement à qui lui est défendu. [c] Mais ce qu'il faut conclure, c'est que pour cette rson là même il demande plus de pr cautions & de ménagemens, & qu céde plus volontiers à la douceur qu la violence : *Sequitur faciliùs, quàm dcitur.* On voit quelquefois un chev fougueux, qui se cabre, qui secoue l

a Οὔτε τῶν ἀδυνατων, ἅτε τῶν χαλεπῶν ἔργων ἐσὶν ἀηδρώπων ἄρχειν, ὃν τις ἐπισαμένος τᾶτο πράτῃ.

b Naturâ contumax est humanus animus, & in contrarium, atque arduum nitens, sequiturque faciliùs quàm ducitur. *Senec de Clem. lib.* 1. *cap.* 24.

c. Nullum animal mor fius est, nullum majore a te tractandum, quàm ho mo : nulli magis parcet dum. *Ibid. cap.* 17.

ols, qui réſiſte à l'éperon: c'eſt que
li qui le monte, qui a la main dure
pſante, ne ſait pas le conduire, &
ourmande mal-à propos. Donnez
cheval, qui a la bouche extrême-
ne fine, un Ecuier habile & intel-
get, il arrétera toutes ſes ſaillies,
l'une main légére le gouvernera à
gré : *Generoſi atque nobiles equi me-* *Senec. ibid.*
*liſ facili freno reguntur.* *cap. 24.*

our parvenir à ce but, le premier
oi du maître eſt de bien étudier &
'aprofondir le génie & le caractére
es enfans : car c'eſt ſur quoi il doit
éger ſa conduite. Il y en a qui ſe
elchent & languiſſent, ſi on ne les
rſe : d'autres ne peuvent ſouffrir
on les traite avec empire & hau-
eur. Il en eſt tel que la crainte retient,
el au contraire qu'elle abbat & dé-
corage. On en voit dont on ne peut
ie tirer qu'à force de travail & d'ap-
lication ; d'autres qui n'étudient que
aboutade & par ſaillie. Vouloir les
mtre tous de niveau, & les aſſujettir
ne même régle, c'eſt vouloir forcer
a ature. La prudence du maître con-

unt quidam, niſi iniiti
er, remiti; quidam im-
er indignantur : quoſ-
da continet metus, quoſ-
dam debilitat : alios conti-
nuatio exundit, in aliis
plus impetus facit. *Quintil.*
*lib.* 1. *cap.* 3.

siste à garder un milieu qui s'éloi
également des deux extrémités : ca
le mal est tout près du bien, & il
aisé de prendre l'un pour l'autre,
de s'y tromper, & c'est ce qui r
la conduite des jeunes gens si diffic
Trop de liberté donne lieu à la lic
ce : trop de contrainte abrutit l'esprit
louange excite & encourage, mais a
elle inspire de la vanité & de la p
somption. Il faut donc garder un ju
tempérament qui balance & évite
deux inconvéniens, & imiter la co
duite d'Isocrate à l'égard d'Ephore
de Théopompe, qui étoient d'un
ractére tout différent. Ce grand m
tre, qui n'a pas moins réussi à instru

a Difficile regimen est.. & diligenti observatione res indiget. Utrumque enim, & quod extollendum, & quod deprimendum, similibus alitur : facilè autem etiam attendentem similia decipiunt. Crescit licentiâ spiritus, servitute comminuitur : assurgit, si laudatur, & in spem sui bonam adducitur, sed eadem ista insolentiam generant. Sic itaque inter utrumque regendus est, ut modò frenis utamur, modò stimulis. *Senec. de Ira, lib* 2. *cap* 21.

b Clarissimus ille præceptor Isocrates, quem non magis libri bene dixit, quam discipuli bene doc se, testantur, dicebat calcarious in Ephoro, c tra autem in Theopo frenis uti solere. Alter enim exultantem verbo audacia reprimebat, a rum cunctantem & q verecundantem incital Neque eos similes effecit ter se, sed tantùm alter finxit, de altero limav ut id confirmaret in ut que, quod utriusque nat pateretur *Quintil. lib.* cap. 8. *Cic. lib.* 3. *de Or n.* 36.

u'écrire, comme ſes diſciples & ſes
vs en font foi, emploiant le frein
or réprimer la vivacité de l'un, &
éron pour réveiller la lenteur de
ire, ne prétendoit pas les réduire
t deux au même point. Son but, en
tanchant de l'un, & ajoutant à l'au-
re étoit de conduire chacun d'eux à
a erfection dont leur naturel étoit ca-
ale.

oila le modéle qu'il faut ſuivre
as l'éducation des enfans. Ils portent
eux les principes & comme les ſe-
nces de toutes les vertus & de tous
vices. L'adreſſe eſt de bien étudier
'ord leur génie & leur caractére;
s'appliquer à connoitre leur hu-
ur, leur pente, leurs talens; & ſur
t de découvrir leurs paſſions &
rs inclinations dominantes, non
s la vûe ni dans l'eſpérance de
nger tout-à-fait leur tempérament;
rendre gai, par exemple, celui qui
naturellement grave & poſé; ou
ieux celui qui eſt d'un naturel vif
enjoué. Il en eſt de certains carac-
es, comme des défauts de la taille,
i peuvent bien être un peu redreſſés,
is non changés entiérement. Or le
ien de connoitre ainſi les enfans,

c'eſt de les mettre dès l'âge le plus t
dre dans une grande liberté de déc
vrir leurs inclinations, de laiſſer a
leur naturel, pour le mieux diſcern
de compatir à leurs petites infirmit
pour leur donner le courage de s
laiſſer voir ; de les obſerver, ſ
qu'ils s'en aperçoivent, ſur tout d
le jeu, où ils ſe montrent tels qu
ſont. Car les enfans ſont naturel-
ment ſimples & ouverts : mais
qu'ils ſe croient obſervés, ils ſe f
ment, & la gêne les met ſur le
gardes.

*Lettres de piété, Tom. 1.*

Il eſt bien important auſſi de diſti
guer la nature des défauts qui dom
nent dans les jeunes gens. En géné
on peut eſpérer que ceux où l'âge,
mauvaiſe éducation, l'ignorance,
ſéduction, & le mauvais exemple o
quelque part, ne ſont pas ſans rem
de : & l'on doit croire au contraire q
les défauts qui ont des racines dans
caractére naturel de l'eſprit, & dans
corruption du cœur, ſeront très dif
ciles à traiter, comme la duplicité
le déguiſement ; la flaterie ; la pen
aux raports, aux diviſions, à l'envie

a Mores ſe inter ludendum ſimpliciùs detegunt. | *Quintil. lib. 1. cap. 3.*

à la médiſance ; un eſprit mocqueur, & ſur tout à l'égard des avis qu'on lui donne, & des choſes ſaintes ; une oppoſition naturelle à la raiſon, &, ce qui en eſt une ſuite, une facilité à prendre les choſes de travers.

## ARTICLE III.

### *Prendre d'abord de l'autorité ſur les enfans.*

CETTE maxime eſt de la derniére importance pour tous les tems de l'éducation, & pour toutes les perſonnes qui en ſont chargées. J'appelle autorité un certain air & un certain aſcendant, qui imprime le reſpect, & ſe fait obéir. Ce n'eſt ni l'âge, ni la grandeur de la taille, ni le ton de la voix, ni les menaces, qui donnent cette autorité : mais un caractére d'eſprit égal, ferme, modéré, qui ſe poſſéde toujours, qui n'a pour guide que la raiſon, & qui n'agit jamais par caprice ni par emportement.

C'eſt cette qualité & ce talent qui font tout dans l'ordre, qui établit une exacte diſcipline, qui fait obſerver les réglemens, qui épargne les réprimandes, & qui prévient preſque toutes

les punitions. Or c'eſt dès le prem
abord, dès le commencement, que
parens & les maîtres doivent prend
cet aſcendant. S'ils ne ſaiſiſſent ce m
ment favorable, & ne ſe mettent d
les premiers jours en poſſeſſion
l'autorité, ils auront toutes les pei
du monde à y revenir, & l'enfant ſe
*Horat. Sat. 2. lib. 1.* le maître. *Animum*, & l'on peut d
auſſi, *Puerum rege: qui niſi paret, i
perat.* Cela eſt vrai à la lettre; & l'
auroit de la peine à le croire, ſi u
expérience conſtante ne le montr
tous les jours. Il y a dans le fonds
l'homme un amour de l'indépenda
ce, qui ſe montre & ſe dévelope d
l'âge le plus tendre, & dès la mar
melle. [a] Que ſignifient ces cris, c
pleurs, ces geſtes menaçans, ces ye
étincelans de colére, dans un enfa
qui veut à toute force obtenir ce qu
demande, ou qui eſt piqué de jalou
*Conf. lib. 1. cap. 7.* contre un autre? « J'ai vû, dit S. A
» guſtin, un enfant jaloux. Il ne ſavo
» pas encore parler: & avec un viſa

a Flendo petere, etiam quod noxiè daretur: indignari acriter.... non ad nutum voluntatis obtemperantibus: feriendo nocere niti, quantum poteſt quia non obeditur imperiis, quibus perniciosè obediret. Ita imbecillitas memb rum infantilium innoc eſt, non animus inf tium. *S. Aug. Conf. lib cap.* 7.

» âle, il lançoit des regards furieux » ontre un autre enfant qui tétoit avec » ii «. *Vidi ego & expertus sum zelan- re parvulum. Nondum loquebatur, & ebatur pallidus amaro aspectu collac- aeum suum.*

Voila le tems & le moment de rom- pi cette mauvaise inclination dans un eiant, en l'accoutumant dès le ber- ceu à domter ses desirs, à n'avoir pnt de fantaisies, en un mot à céder & à obéir. Si on ne leur donnoit ja- ms ce qu'ils auroient demandé en plurant, ils apprendroient à s'en pas- se; ils n'auroient garde de criailler & dse dépiter pour se faire obéir; & dne seroient pas par conséquent si in- commodes à eux-mêmes ni aux autres qils le sont, pour n'avoir pas été cduits de cette maniére dès leur pre- mre enfance.

Quand je parle ainsi, ce n'est pas q je prétende qu'il ne faille avoir aune indulgence pour les enfans: je is bien éloigné d'une telle disposi- in. Je dis seulement que ce n'est point à eurs pleurs qu'il faut accorder ce qils demandent: & s'ils redoublent er importunité pour l'obtenir, il faut er faire entendre qu'on le leur re-

fuſe préciſément pour cette raiſon-
même. Et ici l'on doit tenir pour u
maxime indubitable, qu'après qu'
leur a refuſé une fois quelque choſ
il faut ſe réſoudre à ne point l'acc
der à leurs cris ou à leurs importu
tés, à moins qu'on n'ait envie de le
apprendre à devenir impatiens & ch
grins, en les récompenſant de ce qu'
s'abandonnent au chagrin & à l'imp
tience.

On voit chez certains parens des e
fans qui jamais à table ne demande
rien, quelque mets qu'il y ait deva
eux, mais qui reçoivent avec plaiſir
en remerciant ce qu'on leur donn
Dans d'autres maiſons il y en a q
demandent de tout ce qu'ils voient,
qu'il faut ſervir avant tout le mo
de. D'où vient une différence ſi not
ble ? de la différente éducation qu'
ont reçue. Plus les enfans ſont jeune
moins on doit ſatisfaire leurs deſirs d
réglés. Moins ils ont de raiſon, pl
il eſt néceſſaire qu'ils ſoient ſoumis
l'abſolue puiſſance & à la direction
ceux entre les mains de qui ils ſe tro
vent. Quand une fois ils ont pris ce pl
& que l'habitude a rompu leur volo
té, c'en eſt fait pour le reſte de la vi

c'obéiſſance ne leur coute plus rien.

deo in teneris conſuescere multum eſt. *Georg. lib. 2. v. 272.*

Ce que j'ai dit des enfans au ber-eu, il faut l'appliquer à tous ceux ſont dans un autre âge. Le premier ci d'un Ecolier qui a un nouveau rître, c'eſt de l'étudier & de le ſon-d. Il n'y a rien qu'il n'eſſaie, point l'induſtrie & d'artifice qu'il n'emploie, our prendre s'il peut le deſſus. Quand l voit toutes ſes peines & toutes ſes ies inutiles, que le maître paiſible & nquille y oppoſe une fermeté douce & raiſonnable, mais qui finit toujours r ſe faire obéir, pour lors il céde & fend de bonne grace ; & cette eſ-ce de petite guerre, ou plutôt d'eſ-mouche, où de part & d'autre on a té ſes forces, ſe termine heureuſe-nt par une paix & une bonne intel-ience, qui répandent la douceur dans reſte du tems qu'on a à vivre en-ſnble.

## ARTICLE IV.

### *Se faire aimer & craindre.*

LE RESPECT, ſur lequel eſt fondée l'utorité dont je viens de parler, ren-

ferme deux choſes, la crainte & l'amour, qui ſe prétent un ſecours mutuel, & qui ſont les deux grands mobiles, les deux grands reſſorts de tout gouvernement en général, & en particulier de la conduite des enfans. Comme ils ſont dans un âge où la raiſon n'eſt pas encore bien dévelopée, loin d'être dominante, ils ont beſoin que la crainte vienne quelquefois à ſon ſecours, & prenne ſa place. Mais ſi elle eſt ſeule, & que l'attrait du plaiſir ne la ſuive pas de près, [a] elle n'eſt pas longtems écoutée, & ſes leçons ne produiſent qu'un effet paſſager, que l'eſpérance de l'impunité fait bientôt diſparoitre. De là vient qu'en matiére d'éducation la ſouveraine habileté conſiſte à ſavoir allier par un ſage tempérament une force qui retienne les enfans ſans les rebuter, & une douceur qui les gagne ſans les amollir : *Sit rigor ſed non exaſperans ; ſit amor, ſed non emolliens.* D'un côté, la douceur du maître ôte au commandement ce qu'il a de dur & d'auſtére, & en émouſſe la pointe, *hebetat aciem imperii*, c'eſt

*S. Greg. Pap.*

[a] Timor, non diuturnus magiſter officii. *Cic. Philip.* 2. *n.* 90 Imbecillus eſt puerorum magiſter timor, qui ſi quándo paululum aberrat, ſtatim ſpe impunitatis exultat. *Id. in Horenſ.*

n belle penſée de Sénéque : d'un au-
re côté, ſa prudente ſévérité fixe &
arête la légéreté & l'inconſtance d'un
ge encore peu ſuſceptible de réflexion,
& incapable de ſe gouverner par lui-
même. C'eſt donc cet heureux mélan-
ge de douceur & de ſévérité, d'amour
& de crainte, qui procure au maître
l'autorité, qui eſt l'ame du gouverne-
ment ; & qui inſpire aux diſciples le
reſpect, qui eſt le lien le plus ferme de
l'obéiſſance & de la ſoumiſſion : de ſor-
te pourtant que ce qui doit dominer de
part & d'autre, & prendre le deſſus,
eſt la douceur & l'amour.

Mais, dit-on, cette maniére de con-
duire les enfans par la douceur, & en
se faiſant aimer, plus facile peutêtre
pour un précepteur particulier, eſt-
elle pratiquable à l'égard d'un Princi-
pal dans le Collége, d'un Régent dans
la Claſſe, d'un Maître chargé de plu-
ſieurs écoliers dans une Chambre com-
mune ; & eſt-il poſſible, dans toutes
ces places, de garder une exacte diſ-
cipline, ſans quoi il n'y a nul bien à
eſpérer, & en même tems de ſe faire
aimer par ſes diſciples ? J'avoue que
cela n'eſt plus difficile que de garder,
dans la circonſtance dont il s'agit, ce

ſage milieu & ce ſalutaire tempérament entre une ſévérité outrée & une douceur exceſſive. Mais la choſe n'eſt pas impoſſible, puiſqu'on la voit pratiquée par des perſonnes qui ont le rare talent de ſe faire craindre, & de ſe faire encore plus aimer. Le tout dépend du caractére des maîtres. S'ils ſont tels qu'ils doivent être, le ſuccès répondra à leur deſir. Quintilien va nous expliquer quelles ſont les qualités d'un bon maître, & comment il peut gagner l'affection de ſes diſciples. L'endroit eſt très beau, & renferme d'excellens avis. Je ne ferai preſque que le copier.

Comme c'eſt un principe général que l'amour ne s'achette que par l'amour, *Si vis amari, ama :* la premiére choſe que demande Quintilien, c'eſt [a] » qu'un maître avant tout & par deſſus » tout prenne des ſentimens de pere » pour ſes diſciples, & qu'il ſe regarde comme tenant la place de ceux » qui les lui ont confiés : dont par conſéquent il doit emprunter la douceur, la patience, & ces entrailles de bonté & de tendreſſe qui leur ſont naturelles.

*Senec.*

a Sumat ante omnia parentis erga diſcipulos ſuos animum, ac ſuccedere ſe in eorum locum, à quibus ſibi liberi traduntur, exiſtimet.

» [a] Qu'il n'ait point de vices dans sa personne, & qu'il n'en souffre point dans les autres. Que son austérité n'ait rien de rude, & sa facilité rien de mou, de crainte de se faire haïr, ou mépriser.

» [b] Qu'il ne soit ni colére, ni emporté : mais aussi qu'il ne ferme pas les yeux sur les fautes qui mériteront qu'on y fasse attention.

» [c] Que dans sa maniére d'enseigner il soit simple, patient, exact, & qu'il compte plus sur une régle suivie & sur son assiduité, que sur un excès de travail du côté de ses disciples. Qu'il se fasse un plaisir de répondre à toutes les questions qu'ils lui feront : qu'il aille même au devant, & qu'il les interroge lui-même, s'ils ne lui en font point.

» [d] Qu'il ne leur refuse point dans l'occasion la louange qu'ils méritent,

a Ipse nec habeat vitia, nec ferat. Non austeritas jus tristis, non dissoluta sit omitas : ne inde odium, inc contemptus oriatur.

b Minimè iracundus, nec amen eorum, quæ emendanda erunt, dissimulator.

c Simplex in docendo, atiens laboris, assiduus potiùs quàm immodicus. Interrogantibus libenter respondeat : non interrogantes perconterur ultro.

d In laudandis discipulorum dictionibus nec malignus, nec effusus : quia res altera tædium laboris, altera securitatem parit.

» mais auſſi qu'il ne la prodigue p
» mal-à-propos : car l'un cauſe le d
» couragement, & l'autre donne un
» ſécurité dangereuſe.

» [a] Quand il ſera obligé de les r
» prendre, qu'il ne ſoit ni amer, ni o
» fenſant. Car ce qui donne à pluſieur
» de l'averſion pour l'étude, c'eſt qu
» certains maîtres les réprimanden
» avec un air chagrin, comme s'il
» les avoient pris en haine.

» [b] Qu'il leur parle ſouvent de l
» vertu, & qu'il le faſſe toujours ave
de grands éloges. Qu'il la leur mon-
tre toujours ſous une idée avanta-
geuſe & agréable, comme le plus ex-
cellent de tous les biens, le plus di-
gne d'un homme raiſonnable, & qui
lui fait le plus d'honneur ; comme une
qualité abſolument néceſſaire pour
s'attirer l'affection & l'eſtime de tout

a In emendando, quæ corrigenda erunt, non acerbus, minimèque contumelioſus. Nam id quidem multos à propoſito ſtudendi fugat, quòd quidam ſic objurgant, quaſi oderint.

b Plurimus ei de honeſto ac bono ſit ſermo. Nam quo ſæpius monuerit, hoc rariùs caſtigabit.... Ipſe aliquid, imò multa quotidie dicat, quæ ſecum audita referant. Licet enim ſatis exemplorum, ad imitandum ex lectione ſuppeditet, tamen viva illa, ut dicitur, vox alit pleniùs, præcipueque Præceptoris, quem diſcipuli, ſi modò rectè ſunt inſtituti, & amant, & verentur. Vix autem dici poteſt, quanto libentiùs imitemur eos, quibus favemur. *On peut appliquer cet endroit à ce qui regarde les mœurs.*

l'monde, & comme le moien unique d'tre véritablement heureux. » Plus »il les avertira de leurs devoirs, moins »il ſera obligé de les punir.... Que »chaque jour il leur diſe quelque cho»e qu'ils remportent avec eux, & »dont ils faſſent leur profit. Quoique »a lecture leur fourniſſe aſſez de bons »exemples, ce qui ſe dit de vive voix »a toute une autre force, & produit »tout un autre effet, ſur tout de la »part d'un maître que des enfans bien »nés aiment & honorent. Car on ne ſauroit croire combien nous imitons »plus volontiers les perſonnes pour »qui nous ſommes favorablement pré»venus.

Voila ce que Quintilien demande »our un maître de Rhétorique ; ( & »la convient également à tous ceux »ui ſont chargés d'inſtruire la Jeuneſſe, ) afin, dit-il, que comme dans »tte Claſſe * il y a ordinairement un rand nombre d'écoliers, [a] » la ſageſſe

* *On étudioit pluſieurs années en rhétorique : ainſi s écoliers, qui s'y trouoient enſemble, pouvoient re d'âge fort différent.*

[a] Major adhibenda tumra eſt, ut & teneriores nos ab injuria ſanctitas docentis cuſtodiat, & ferociores à licentia gravitas deterreat. Neque verò ſatis eſt ſummam præſtare abſtinentiam, niſi diſciplinæ ſeveritate convenientium quoque ad ſe mores aſtrinxeris.

» du maître préſerve de la corruption » ceux qui ſont dans un âge plus tendre, & que ſa gravité arrête la licence de ceux qu'un âge plus avancé rend plus difficiles à gouverner. » Car il ne ſuffit pas qu'il ſoit homme » de bien, s'il ne ſait encore tenir ſes » diſciples dans l'ordre par une exacte » diſcipline. » N'en doutons point : un maître de ce caractére ſaura ſe faire craindre & ſe faire aimer. Mais pluſieurs croient prendre une route plus courte & plus ſûre, qui eſt celle des châtimens & des réprimandes. Il faut avouer qu'elle paroit plus facile, & qu'elle coute moins aux maîtres que celle de la douceur & de l'inſinuation : mais auſſi elle réuſſit bien moins. Car on n'arrive preſque jamais par les châtimens au ſeul vrai but de l'éducation, qui eſt de perſuader les eſprits, & d'inſpirer l'amour ſincére de la vertu. C'eſt de quoi je vais parler dans les articles ſuivans.

## ARTICLE V.

### *Des Châtimens.*

COMME cet article eſt de la derniére importance pour l'éducation, je m'y

arêterai un peu plus que ſur les autres, & je le diviſerai en deux parties. Dans la premiére je montrerai les inconvéniens & les dangers du châtiment des verges : dans la ſeconde je marquerai les régles qu'on doit ſuivre dans ces ſortes de châtimens.

### §. I. *Inconvéniens & dangers des châtimens.*

LA VOIE commune & abrégée pour corriger les enfans, ce ſont les châtimens & la verge, reſſource preſque unique que connoiſſent ou emploient pluſieurs de ceux qui ſont chargés de l'éducation de la Jeuneſſe. Mais ce remède devient ſouvent un mal plus dangereux que ceux qu'on veut guérir, s'il eſt emploié hors de ſaiſon ou ſans meſure. Car outre que les châtimens dont nous parlons ici, c'eſt-à-dire de la verge & du fouet, ont quelque choſe d'indécent, de bas, & de ſervile, ils ne ſont point propres par eux-mêmes à remédier aux fautes, & il n'y a nulle apparence qu'une correction devienne utile à un enfant, ſi la honte de ſouffrir pour avoir mal fait a plus de pouvoir ſur ſon eſprit, que la peine même. D'ailleurs ces châti-

mens lui donnent une averſion incurable pour des choſes qu'on doit tâcher de lui faire aimer. Ils ne changent point l'humeur, & ne réforment point le naturel, mais le répriment ſeulement pour un tems, & ne ſervent qu'à faire éclater les paſſions avec plus de violence quand elles ſont en liberté. Ils abrutiſſent ſouvent l'eſprit, & l'endurciſſent dans le mal : [a] car un enfant qui a aſſez peu d'honneur pour n'être point ſenſible à la réprimande, s'accoutume aux coups comme un eſclave, & ſe roidit contre la punition.

Faut-il conclure de ce que je viens de dire qu'on ne doive jamais emploier cette ſorte de châtiment ? Ce n'eſt pas là ma penſée. Je n'ai garde de condanner en général le châtiment des verges, après tout ce qui en eſt dit dans pluſieurs endroits de l'Ecriture, & ſur tout dans les Proverbes.

*Prov.* 13. 24. *Celui qui épargne la verge, hait ſon fils ; mais celui qui l'aime, s'applique à le corriger . . .*

*Ibid.* 22. 15. *La folie eſt liée au cœur de l'enfant, & la verge de la diſcipline l'en chaſſera.* L'Ecriture Sainte par ces paroles,

[a] Si cui tam eſt mens illiberalis, ut objurgatione non corrigatur ; is etiam ad plagas, ut peſſima quæque mancipia, durabitur. *Quintil. lib.* 1. *cap.* 3.

par d'autres pareilles, désigne peut-
te la punition en général, & con-
lane la fausse tendresse & l'aveugle
nulgence des parens, qui ferment les
ux sur les vices de leurs enfans, &
là les rendent incorrigibles. En sup-
ant qu'il faille prendre le mot de *ver-*
à la lettre, il y a bien de l'apparence
elle conseille ce châtiment pour des
actéres durs, grossiers, indociles,
raitables, insensibles à la réprimand
& à l'honneur. Mais peut-on pen-
e que l'Ecriture, si remplie de charité
de douceur, si pleine de compassion
ur les foiblesses même d'un âge plus
ancé, veuille qu'on traite durement
s enfans, dont les fautes souvent
ennent plutôt de légéreté que de mé-
anceté.

Je conclus donc que les punitions,
nt il s'agit ici, peuvent être em-
yées, mais qu'elles ne doivent l'être
e rarement, & pour des fautes im-
rtantes. Il en est de ces châtimens,
mme des remédes violens qu'on em-
oie dans les maladies extrêmes. Ils
rgent, mais ils altérent le tempéra-
ent, & usent les organes. Une ame
née par la crainte, en est toujours

plus foible. Tout homme donc qui e
prépoſé à la conduite des autres, doit
pour guérir les eſprits, uſer d'abord d
douces remontrances, tenter la voie d
la perſuaſion, faire goûter s'il peu
l'honnêteté & la juſtice, inſpirer de l
haine pour le vice, & de l'eſtim
pour la vertu. Si cette premiére tenta
tive ne réuſſit pas, il peut paſſer à de
avis forts, & à des reproches plus pi
quans. Enfin, quand tout aura été em
ploié inutilement, il en viendra au
châtimens, mais par degrés, laiſſant en
core entrevoir l'eſpérance du pardon
& réſervant les derniers pour des fau
tes extrêmes, & pour des maux déſeſ
pérés.

Que l'on compare un homme de
cette ſageſſe & de cette modération
avec un maître bruſque, emporté, vio-
lent, tel qu'étoit un Orbilius, auquel

*Epiſt.* 1. *lib.* 2.

a *Sénéque, après avoir décrit fort au long la conduite d'un ſage médecin à l'égard d'un malade, en fait l'application à ceux qui gouvernent.* Ita legum præſidem civitatiſque rectorem decet, quamdiu poteſt verbis, & his mollioribus, ingenia curare; ut facienda ſuadeat, cupiditatemque honeſti & æqui conciliet animis, faciatque vitiorum odium, pretium virtutum: tranſeat deinde ad triſtiorem orationem; qua moneat adhuc & exprobret: noviſſimè ad pœnas, & has adhuc leves & revocabiles decurrat; ultima ſupplicia ſceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat, niſi quem perire etiam pereuntis intereſſit. *De Ira, lib.* 1. *cap.* 7.

cace ſon diſciple donne le ſurnom
e *Dagoſus* * : & celui à qui Cicéron
vit confié l'éducation de ſes enfans,
u pouſſoit l'emportement juſqu'à la
ur. C'étoit un affranchi, dont Ci-
éron faiſoit grand cas d'ailleurs, & à
il avoit donné toute ſa confiance.
*Dionyſius quidem mihi in amoribus eſt.*
*iri autem aiunt eum* FURENTER
ASCI. *Sed homo nec doctior, nec*
*ctior fieri poteſt.* J'avoue que je ne re-
nois point ici le bon ſens ni la pru-
ce de Cicéron. Prévenu en faveur
cet affranchi, il paroit peu ſenſible
reproche qu'on lui faiſoit, comme
n tel défaut pouvoit ſe couvrir par
cience, & ſubſiſter avec la qualité
n très homme de bien : *Sed homo nec*
*ior, nec ſanctior fieri poteſt.* Il fut
n détrompé dans la ſuite, lorſque ce
he & perfide eſclave l'eût trahi.

Lequel des deux maîtres, dit Séné-
e, eſtimera-t-on le plus : celui qui
de ſages avis & par des motifs
onneur s'applique à corriger ſes diſ-
les, & un autre qui les déchire à

* *Un fouetteur. Un homme ſujet à battre & à fraper.*

*Ad Att. Ep. 1. lib. 6.*

Uter præceptor libera-
is ſtudiis dignior, qui
arnificabit diſcipulos, ſi
moria illis non conſtite
, aut ſi parum agilis in
legendo oculus hæſerit : an
qui monitionibus & vere-
cundia emendare ac docere
malit ? Numquidnam æ-
quum eſt, gravius homini

coups de fouet pour quelques leçon mal récitées, & pour d'autres fautes pareilles ? S'y prit-on jamais de la sorte pour dresser un cheval, & est-ce à force de coups qu'on le domte ? Ne seroit-ce pas un moien sûr de le rendre ombrageux, fougueux, rétif ? Un habile écuier sait le réduire, en le caressant d'une main flateuse. Pourquoi faut-il que des hommes soient traités plus durement que des bêtes ?

### §. II. *Régles à observer dans les châtimens.*

1. IL EST certain que si les enfans sont accoutumés de bonne heure à la soumission & à l'obéissance par la conduite ferme des parens & des maîtres, & qu'on ait soin de ne relâcher jamais de cette fermeté, jusqu'à ce que la crainte & le respect leur soient devenus comme familiers, & qu'il ne paroisse plus dans leur soumission & dans leur obéissance aucune ombre de contrainte ; cette heureuse habitude qu'ils auront prise dès l'âge le plus tendre leur

& durius imperari, quàm imperatur animalibus mutis ? atqui equum non crebris verberibus exterret domandi peritus magister. Fiet enim formidolosus & contumax, nisi eum tactu blandiente permulseris. *Senec. de Clem. lib.* 1. *cap.* 16.

rgnera presque toutes les punitions. C qui oblige pour l'ordinaire de recurir à cette extrémité, c'est l'indulgence aveugle qu'on a eue d'abord pur les enfans, qui rend presque incrigibles leurs défauts, parce qu'on a égligé de s'y opposer dans leur naisace.

2. Rien n'est plus important que de bn discerner les fautes qui méritent dtre punies, & celles qui doivent êe pardonnées. Je mets du nombre de cs derniéres toutes celles qui arrivent pr inadvertance, ou par ignorance, qui ne peuvent passer pour des effets malice, & d'une mauvaise intenon, n'y aiant que celles qui viennent la volonté qui nous rendent coupbles. Un Officier d'Auguste se pro- *Sueton. in vit. Aug. cap. 67.*
enant un jour avec lui, fut si fort oublé de crainte à la vûe d'un sanier qui vint tout d'un coup vers eux, u'il se mit à couvert du danger en expoſant l'Empereur lui-même. La ute étoit considérable : mais Auguste, e l'examinant que du côté de l'intenon, se contenta de tourner la chose n raillerie : *Rem non minimi periculi, uia tamen fraus aberat, in jocum vertit.*

Je mets dans le même rang toutes les

fautes de légéreté & d'enfance, dont le tems & l'âge les corrigeront infailliblement.

Je ne croi pas non plus qu'on doive emploier le châtimens des verges pour les manquemens où les enfans peuvent tomber en apprenant à lire, à écrire, à danser; en apprenant même les langues, le latin, le grec, &c. sinon dans de certains cas dont je parlerai. Il doit y avoir d'autres punitions pour des fautes où il ne paroit ni mauvaises disposition de cœur, ni envie de secouer le joug de l'autorité.

3. C'est une grande partie du mérite des maîtres, de savoir imaginer différentes espéces & différens degrés de punitions pour corriger leurs disciples. Il dépend d'eux d'attacher une idée de honte & d'opprobre à mille choses, qui d'elles, mêmes sont indifférentes, & qui ne deviennent châtimens que par l'idée qu'on y a attachée. Je connois une école de pauvres, où l'une des plus grandes & des plus sensibles punitions contre les enfans dont on n'est pas content, est de les faire demeurer assis sur un banc séparé, & le chapeau sur la tête, lorsqu'il vient quelque personne considérable dans l'école. C'est

t tourment pour eux de demeurer
as cette ſituation humiliante, pen-
at que tous les autres ſont debout &
couverts. On peut inventer mille
bſes pareilles, & je ne cite cet exem-
l que pour montrer que le tout dé-
nd de l'induſtrie du maître. Il y a eu
enfans de qualité que l'on tenoit
ſi bien dans le reſpect en leur fai-
at appréhender d'aller ſans ſouliers,
e d'autres en les menaçant du fouet.
4. Le ſeul vice, ce me ſemble, qui
rite un traitement ſévére, c'eſt l'o-
iâtreté dans le mal, mais une opi-
treté volontaire, déterminée, &
n marquée. Il ne faut point donner
nom à des fautes de légéreté & d'in-
ſtance, dans leſquelles les enfans
urellement oublieux & volages,
uvent retomber fréquemment, ſans
'on ait lieu de juger qu'elles partent
n mauvais fond. Je ſuppoſe qu'un
fant a fait un menſonge. Si c'eſt une
olente crainte qui l'y ait fait tomber,
faute eſt bien moindre, & ne deman-
qu'une douce réprimande. S'il eſt
lontaire, délibéré, ſoutenu avec har-
eſſe, voila une véritable faute, &
rtainement bien puniſſable. Cepen-
nt je ne croi pas que pour la pre-

miére fois il faille encore emploier
châtiment des verges, qui eſt la de
niére extrémité par raport à des e
fans. Un pere de bon ſens, dit Sén
que, deshérite-t-il ſon fils pour ur
premiére faute, quelque conſidérab
qu'elle puiſſe être ? Non ſans doute.
met tout en uſage auparavant, pou
faire rentrer ſon fils en lui-même, &
pour corriger, s'il le peut, ſon mau
vais naturel ; & ce n'eſt que lorſqu
tout eſt déſeſpéré, & que ſa patienc
eſt pouſſée à bout, qu'il en vient à un
extrémité ſi fâcheuſe. Un maître doit
proportion ſuivre la même conduite.

5. J'en dis autant de l'indocilité & d
la déſobéiſſance, quand elle eſt ſou
tenue opiniâtrément, & accompagné
d'un air de mépris & de révolte.

6. Il y a une autre ſorte d'opiniâtre
té, qui regarde l'étude, & qu'on peu
appeller opiniâtreté de pareſſe, qu
cauſe ordinairement beaucoup de pei
ne aux maîtres, lorſque des enfans n
veulent rien apprendre ſi on ne les y

a Numquid aliquis ſanus filium ex prima offenſa exheredat ? Niſi magnæ & multæ injuriæ patientiam evicerint, niſi plus eſt quod timet quàm quod damnat, non accedit ad decretorium ſtilum. Multa antentat, quibus dubiam indolem, & pejore loco janpoſitam, revocet. Simudeplorata eſt, ultima experitur. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 14.*

o:raint par la force. J'avoue qu'il n'y
r:n de plus embarraſſant, ni de plus
iſcile à manier que de tels caractéres,
:tout quand l'inſenſibilité & l'in-
iférence ſe trouvent jointes à la pa-
e:, comme cela eſt aſſez ordinaire.
'ſt pour lors qu'un maître a beſoin
ietoute ſa prudence & de toute ſon
nuſtrie, pour rendre à ſon diſciple
'ude, ſinon aimable, du moins ſup-
ctable, en mélant la force à la dou-
:er, les menaces aux promeſſes, les
nitions aux récompenſes. Quand tout
i té emploié ſans fruit, on peut bien
e venir au châtiment, mais non le
:dre ordinaire & journalier : car c'eſt
ur lors que le reméde eſt pire que le
rl.

7. Quand le châtiment a été jugé né-
ſaire, il y a tems & maniére de l'e-
x:cer. Les [a] maladies de l'ame demand
nt d'être traitées au moins avec au-
tat de dextérité & d'adreſſe, que celles
d corps. Rien n'eſt plus dangereux
pur celui-ci qu'un reméde donné mal-
à:ropos & à contretems. Un ſage mé-
dcin attend que le malade ſoit en état

[a] Ut corporum, ita animorum, molliter vitia tractanda ſunt. *Senec. de Benef. lib. 7. cap. 30.*

de le ſoutenir, & épie dans cette v
les momens favorables.

La premiére régle eſt donc de
point punir un enfant dans l'inſta
même de ſa faute, de peur de l'aigrir
de lui en faire commettre de nouvell
en le pouſſant à bout : mais de lui laiſſ
le tems de ſe reconnoitre, de rentrer
lui-même, de ſentir ſon tort, & e
même tems la juſtice & la néceſſité
la punition, & par là de le mettre e
état d'en profiter.

Le maître de ſon côté ne doit jama
punir avec paſſion, ni par colére, ſi
tout ſi la faute qu'il punit le regard
perſonnellement, comme ſeroit u
manque de reſpect, & quelque paro
choquante. [a] Il doit ſe ſouvenir d'u
bon mot que dit Socrate à un eſclav
dont il avoit ſujet de ſe plaindre : *Je
traiterois comme tu le mérites, ſi je ne m
ſentois en colére.* [b] Il ſeroit à ſouhaite
que toutes les perſonnes qui ont auto
rité ſur les autres, fuſſent ſemblable
aux Loix, qui puniſſent ſans troubl

a Ad coercitionem errantium, irato caſtigatore non eſt opus . . . . Inde eſt quod Socrates ſervo ait : Cæderem te, niſi iraſcerer. *Senec. lib.* 1. *de ira, cap.* 15.

b Prohibenda maximè eſt ira in puniendo . . . optandumque ut ii qui præſunt aliis, Legum ſimiles ſint quæ ad puniendum æquitate ducuntur, non iracundia. *Cic. de Offic. lib.* 1 *n.* 89.

&

sans emportement, & par le seul ntif du bien public & de la justice. ur peu qu'il paroisse d'émotion sur e visage du maître, ou dans son ton, colier s'en aperçoit aussitôt, & il et bien que ce n'est pas le zéle du oir, mais l'ardeur de la passion, qui a allumé ce feu ; & il n'en faut pas avantage pour faire perdre tout le uit de la punition ; parce que les enfans, tout jeunes qu'ils sont, sentent qu'il n'y a que la raison qui ait droit de corriger.

Comme la punition doit être rare, faut tout employer pour la rendre le. Montrez, par exemple, à un enfant tout ce que vous avez fait pour ter cette extrémité. Paroissez-lui affligé de vous y voir réduit malgré vous. Parlez devant lui avec d'autres personnes du malheur de ceux qui manquent de raison & d'honneur, jusqu'à se faire châtier. Retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation. Rendez ce châtiment public, & tenez-le secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne.

Réſervez cette honte publique pou
ſervir de dernier reméde. Servez-vou
quelquefois d'une perſonne raiſonna
ble qui conſole l'enfant, qui lui diſe
que vous ne devez pas encore lui di
vous-même : qui le guériſſe de la ma
vaiſe honte, qui le diſpoſe à revenir
vous, & auquel l'enfant dans ſon ém
tion puiſſe ouvrir ſon cœur, plus l
brement qu'il n'oſeroit le faire deva
vous. Mais ſur tout qu'il ne paroiſ
jamais que vous demandiez de l'enfa
d'autres ſoumiſſions que celles qui ſo
raiſonnables & néceſſaires. Tâchez
faire enſorte qu'il s'y condamne lu
même, & qu'il ne vous reſte qu
adoucir la peine qu'il aura accepté
Chacun doit emploier les régles gén
rales ſelon les beſoins particuliers.

Mais ſi l'enfant qu'on punit n'eſt ſe
ſible ni à l'honneur, ni à la honte,
faut faire en ſorte que le premier ch
timent qu'on emploiera faſſe ſur l
par la douleur une vive & durable im
preſſion, afin qu'au défaut d'un pl
noble motif, la crainte au moins puiſ
le retenir.

Je n'ai pas beſoin d'avertir que l
ſoufflets, les coups, & les autres tra
temens pareils, ſont abſolument inte

ds aux maîtres. Ils ne doivent punir ce pour corriger; & la paſſion ne corrige point. Qu'on ſe demande à ſoi-même ſi c'eſt de ſang froid & ſans émotion qu'on donne un ſoufflet à un enfant. [a] La colére qui eſt elle-même un vice, peut-elle être un reméde bien propre pour guérir les vices des autres?

## ARTICLE VI.

### *Des Réprimandes.*

CETTE matiére n'eſt guéres moins importante que celle des punitions, parce que l'uſage en eſt plus fréquent, & que les ſuites peuvent en être auſſi dangereuſes.

Pour rendre les réprimandes utiles, il me ſemble qu'il ya trois choſes principalement à conſidérer : le ſujet, le tems, la maniére de les faire.

#### 1. *Sujet de réprimander.*

C'EST un défaut aſſez ordinaire d'employer la réprimande pour les fautes les plus légéres, & qui ſont preſque inévitables aux enfans : & c'eſt ce qui lui ôte toute ſa force, & en fait

[a] Cùm ira delictum aniſit, non oportet peccata corrigere peccando. *Senec. lib. 1. de Ira, cap. 15.*

perdre tout le fruit. Car ils s'y accoutument, n'en ſont plus touchés, & s'en font un jeu. Je n'ai pas oublié ce que j'ai raporté ci-devant de Quintilien, qu'un moien pour un maître de punir rarement les enfans, c'eſt de les avertir ſouvent : *Quo ſæpiùs monuerit hoc rariùs caſtigabit.* Mais je mets une grande différence entre les avertiſſemens & les réprimandes. Les premiers ſentent moins l'autorité d'un maître que la bonté d'un ami. Ils ſont toujours accompagnés d'un air & d'un ton de douceur, qui les font recevoir plus agréablement : & par cette raiſon on en peut faire ſouvent uſage. Mais comme les réprimandes piquent toujours l'amour propre, & que ſouvent elles empruntent un air & un langage ſévére, il faut les réſerver pour des fautes plus conſidérables, & par conſéquent en uſer plus rarement.

2. *Tems où il faut placer la réprimande.*

LA PRUDENCE du maître conſiſte à étudier avec ſoin, & attendre le moment favorable où l'eſprit de l'enfant ſera diſpoſé à profiter de la correction. C'eſt ce que Virgile appelle ſi élegamment, *molles aditus, molliſſima fandi*

[ *Æn. lib 4.*

*pora*, & en quoi il fait consister l'a- *v.* 393. &
esse d'un négociateur : *Quis rebus dex-* 423.
*modus.*

Ne reprenez donc jamais un enfant, M. de Fénelon, ni dans son pre-er mouvement, ni dans le vôtre. Si us le faites dans le vôtre, il s'aper-t que vous agissez par humeur & promtitude, non par raison & par itié ; & vous perdez sans ressource tre autorité. Si vous le reprenez s son premier mouvement, il n'a l'esprit assez libre pour avouer sa te, pour vaincre sa passion, & pour tir l'importance de vos avis. C'est me exposer l'enfant à perdre le res-t qu'il vous doit. Montrez-lui tou-rs que vous vous possédez : rien ne le fera mieux voir que votre patience. server tous les momens pendant plu-rs jours, s'il le faut, pour bien pla-une correction.

Que diroit-on, remarque M. Nicole parlant du devoir de la correction ternelle, que diroit-on d'un Chirur-n, qui, pour traiter une apostume, it surprendre celui qui l'auroit, en donnant un coup de poing sur son l, & cela sans que cette apostume été mise par des remédes préparatifs

*Evang. du Mardi de la troisiéme Sem de Car.*

en état d'être percée, & ſans que
malade fût diſpoſé à une opération
douloureuſe ? On diroit ſans doute q
cet homme ſeroit très imprudent
très mal habile. Il eſt aiſé d'appliqu
cette comparaiſon à la matiére que
traite.

3. *Maniére de faire des réprimandes.*

LE MÊME M. Nicole, & au mêm
endroit, montre combien il eſt diffici
de faire des corrections & des répr
mandes. La cauſe de cette difficulté, di
il, eſt qu'il s'y agit de faire voir à d
gens ce qu'ils ne veulent pas voir, &
d'attaquer l'amour propre dans ce qu'
a de plus cher & de plus ſenſible, e
quoi il ne céde jamais ſans beaucou
de combat & de réſiſtance. On s'aim
tel que l'on eſt, & l'on veut avo
raiſon de s'aimer. Ainſi l'on a ſoin d
ſe juſtifier dans ſes défauts par dive
ſes couleurs trompeuſes. Et il ne do
pas paroitre étonnant que les homm
trouvent mauvais d'être contredits &
condannés, puiſqu'on attaque en mêm
tems la raiſon qui eſt trompée, & l
cœur qui eſt corrompu.

C'eſt là le fondement des précau
tions & des ménagemens que dema

d la correction & la réprimande. Il ne fut rien laisser entrevoir en nous à un efant qui en puisse empécher l'effet.[a] Il fut éviter d'exciter son aigreur par la dreté de nos paroles, sa colére par des agérations, son orgueil par des marques de mépris.

Il ne faut pas l'accabler par une multude de repréhensions qui lui ôtent l'spérance de se pouvoir corriger des utes qu'on lui reproche. Il seroit bon rême de ne point dire à un enfant son éfaut, sans ajouter quelque moien de surmonter : car la correction, quand le est séche, inspire le chagrin & le écouragement.

Il faut éviter de lui faire penser qu'on st prévenu, de peur qu'on ne lui done lieu de se défendre par là des déuts qu'on lui marque, & de n'attriuer nos avertissemens qu'à notre préention.

Il ne faut pas qu'il ait lieu de croire u'on les lui donne par quelque intéêt, ou par quelque passion particuére, & enfin par un autre motif que ar celui de son bien.

On se trouve quelquefois obligé, dit *Offic. lib. 1. n. 136. 137.*

a Omnis animadversio castigatio contumeliâ vacare debet. *Cic. lib. 1. Offic. n. 88.*

Cicéron, d'uſer dans les correctior d'un ton de voix plus élevé, & de pa roles plus fortes : mais cela doit êtr rare, comme les médecins n'emploier certains remédes qu'à l'extrémité. En core faut-il que ces reproches, quel que forts qu'ils ſoient, n'aient rien d dur ni d'outrageant ; que la colére n'y entre pour rien, car elle n'eſt bonn qu'à tout gâter ; & que l'enfant ſente que ſi l'on ſe ſert de termes un peu forts, c'eſt à regret, & uniquemen pour ſon bien.

On peut juger que les réprimande ont eu tout le ſuccès qu'on en devoi attendre, quand elles portent un jeune homme à avouer de bonne foi ſes fautes, à deſirer qu'on lui faſſe connoitre ſes défauts, & à recevoir avec docilité les avis qu'on lui donne. [a] C'eſt déja avoir fait un grand progrès, que de ſouhaiter d'en faire. C'eſt une marque aſſurée d'un changement ſolide, quand on ouvre les yeux ſur des imperfections qu'on n'avoit point encore connues : comme c'eſt une raiſon de bien eſpérer d'un malade, quand il commence à ſentir ſon mal.

*Senec. Epiſt. 6. & 22.*

a Magna pars eſt pro feſtus, velle proficere. *Se nec. Epiſt. 71.*

[a] Il y a des enfans si bien nés, d'un naturel si heureux & si docile, qu'il suffit de leur montrer ce qu'il faut faire, & qui, sans avoir besoin des longues leçons d'un maître, au premier signal saisissent le bon & l'honnête, & s'y livrent pleinement : *rapacia virtutis ingenia.* [b] Vous diriez qu'il y a en eux de secrettes étincelles de toutes les vertus, qui pour se développer, & pour prendre feu, ne demandent qu'un souffle léger, & un simple avertissement. [c] Ces caractéres sont rares, & ils n'ont presque pas besoin de guides.

[d] Il en est d'autres, qui ont à la vérité un assez bon fonds ; mais dont l'esprit paroit d'abord bouché à l'instruction, soit parce qu'ils ont peu d'ouverture & d'intelligence, soit parce qu'é-

a Felix ingenium illis est, & salutaria in transitu rapuit.... In ea quæ audi solent, perveniunt e longo magisterio ; & honesta complexi sunt, cùm primùm audierunt. *Senec. Epist.* 95.

b Omnium honestarum rerum semina animi genti, quæ admonitione excitantur : non aliter quàm scintilla flatu levi adacta, ignem suum explicat. *Senec. Epist.* 94.

c Huc illuc frenis leniter motis flectendus est paucis animus sui rector optimus. *Senec. lib.* 5. *de Benef. cap.* 25.

d Inest interim animis voluntas bona ; sed torpet, modò delicatæ situ, modò officii inscientia. *Senec. lib.* 5. *de Benef. cap.* 25.

Illis aut hebetibus & obtusis, aut malâ consuetudine obsessis, diu rubigo animorum efricanda est. *Id. Epist.* 95.

levés d'une maniére molle, & nourr
dans une ignorance entiére de leu
devoirs, ils ont contracté un gran
nombre de mauvaiſes habitudes, q
ſont comme une rouille difficile à en
lever. C'eſt pour ces ſortes de carac
téres qu'un maître eſt néceſſaire, &
vient preſque toujours à bout de vain
cre ces défauts, quand il emploie pou
cela beaucoup de douceur & de pa
tience.

## ARTICLE VII.

*Parler raiſon aux enfans. Les piqu
d'honneur. Faire uſage des louanges,
des récompenſes, des careſſes.*

J'AI DÉJA inſinué ces moiens qu
doivent être les plus ordinaires, & qu
ſont toujours les plus efficaces.

J'APPELLE parler raiſon aux enfans
agir toujours ſans paſſion & ſans hu-
meur, leur rendre raiſon de la con
duite qu'on garde à leur égard. Il faut
dit M. de Fénelon, chercher tous le
moiens de rendre agréables aux enfan
les choſes que vous exigez d'eux. En
avez-vous quelqu'une de fâcheuſe à
propoſer, faites-leur entendre que la
peine ſera bientôt ſuivie du plaiſir

ontrez-leur toujours l'utilité des cho-
s que vous leur enſeignez : faites-leur
voir l'uſage par raport au commer-
du monde, & aux devoirs des con-
tions. C'eſt, leur direz-vous, pour
ous mettre en état de bien faire ce
ue vous ferez un jour : c'eſt pour vous
rmer le jugement : c'eſt pour vous
coutumer à bien raiſonner ſur tou-
s les affaires de la vie. Il faut toujours
ur montrer un but ſolide & agréa-
e, qui les ſoutienne dans le travail,
ne prétendre jamais les aſſujettir par
ne autorité ſéche & abſolue.

S'il s'agit de punition ou de répri-
ande, il faut les en rendre eux-mêmes
s juges, leur faire ſentir & toucher
u doigt la néceſſité où l'on eſt d'en
ſer de la ſorte, & leur demander s'ils
roient qu'il ſoit poſſible d'agir d'une
utre maniére. J'ai été quelquefois
tonné, dans ces conjonctures où la
uſte mais fâcheuſe ſévérité du châti-
ent, ou d'une réprimande publique,
ouvoit aigrir & révolter des Ecoliers,
e voir l'impreſſion que faiſoit ſur eux
e compte que je leur rendois de ma
onduite, & comment ils ſe condan-
oient eux-mêmes, & convenoient
ue je ne pouvois pas les traiter autre-

ment. Car je dois cette juſtice à la plu part des jeunes gens que j'ai conduits de reconnoitre ici que je les ai preſqu toujours trouvé raiſonnables, quoi qu'ils ne fuſſent pas exemts de défaut Les enfans ſont capables d'entendre rai ſon plutôt qu'on ne penſe, & ils ai ment à être traités en gens raiſonna bles dès l'âge le plus tendre. Il faut en tretenir en eux cette bonne opinion & ce ſentiment d'honneur dont ils ſe pi quent, & s'en ſervir autant qu'il eſ poſſible, comme d'un moien univer ſel pour les amener où l'on veut.

ILS SONT auſſi fort ſenſibles à la louange. Il faut profiter de ce foible, & tâcher d'en faire en eux une vertu. On courroit riſque de les décourager, ſi on ne les louoit jamais lorſqu'ils font bien. Quoique les louanges ſoient à craindre à cauſe de la vanité, il faut tâcher de s'en ſervir pour animer les enfans, ſans les enivrer. Car de tous les motifs propres à toucher une ame raiſonnable, il n'y en a point de plus puiſſant que l'honneur & la honte, & quand on a ſu y rendre les enfans ſen ſibles, on a tout gagné. Ils trouvent du plaiſir à être loués & eſtimés, ſur tout de leurs parens, & de ceux dont

l dépendent. Si donc on les careſſe, & qu'on leur donne des louanges lorſqu'ils font bien ; ſi on les regarde froidement & avec mépris lorſqu'ils font mal, & qu'on ſe faſſe une loi d'en uſer toujours de la ſorte avec eux, ce double traitement fera ſur leur eſprit infiniment plus d'effet que ni les menaces, ni les punitions.

Mais pour rendre cette pratique utile, il y a deux choſes à obſerver. Premérement, quand les parens ou les maîtres ſont mal contens d'un enfant, & lui témoignent du froid, il faut que tous ceux qui ſont auprès de lui le traitent de la même maniére, & que jamais il ne trouve à ſe conſoler dans les careſſes des gouvernantes ou des domeſtiques. Car pour lors il eſt forcé de ſe rendre, & il conçoit naturellement de l'averſion pour des fautes qui lui attirent un mépris général. En ſecond lieu, quand le mécontentement des parens ou des maîtres a éclaté, il faut bien ſe donner de garde, ce qui arrive pourtant aſſez ſouvent, de remettre ſur ſon viſage bientôt après la même ſérénité, & de careſſer l'enfant à l'ordinaire. Car il ſe fait à ce manége, & ſait que les réprimandes ſont un orage de

courte durée, qu'il n'a qu'à laiſſer p
ſer. On doit donc ne les remettre d
ſes bonnes graces qu'avec peine ,
différer de leur pardonner juſqu'à
que leur application à mieux faire
prouvé la ſincérité de leur repentir.

LES RÉCOMPENSES ne ſont poin
négliger pour les enfans ; & quoiqu'
les ne ſoient pas , non plus que l
louanges , le principal motif qui l
doive faire agir , cependant les un
& les autres peuvent devenir utiles
la vertu , & être pour elle un puiſſa
éguillon. N'eſt-il pas avantageux qu'i
connoiſſent qu'en tout ſens il n'y
qu'à gagner pour eux à bien faire , &
que leur intérêt , auſſi bien que leu
devoir , les porte à exécuter fidéle
ment ce qu'on demande d'eux , ſoi
pour l'étude , ſoit pour la conduite

Mais il y a un choix à faire pour le
récompenſes. Une régle certaine ſur c
point , à laquelle on ne fait pas ordinai
rement aſſez d'attention , c'eſt qu'on n
doit point propoſer ſous cette idée n
des parures & un bel habit , ni de
friandiſes & de bons morceaux , ni
d'autres choſes de ce genre. La raiſon
en eſt claire. C'eſt qu'en leur promet-
tant ces choſes en forme de récompen-

ſe, on les fait paſſer dans leur eſprit
ur des choſes bonnes en elles-mêmes
& deſirables ; & ainſi on leur inſpire
l'eſtime pour ce qu'ils doivent mé-
pſer. J'en dirois autant de l'argent,
dnt le deſir eſt d'autant plus dange-
rux, qu'il eſt plus général, & qu'il ne
ſt que croitre avec l'âge ; ſi ce n'eſt
ue pouvant être emploié à de bons
ages, il peut auſſi être regardé com-
e un inſtrument de vertu, & comme
n moien de faire du bien : & c'eſt
ſus cette idée qu'il faut le leur faire
viſager. J'ai vû beaucoup d'écoliers
ui d'eux-mêmes partageoient leur ar-
nt en trois parts, dont l'une étoit deſ-
née pour les pauvres, une autre pour
heter des livres, la derniére pour
urs menus plaiſirs.

On peut récompenſer les enfans par
es jeux innocens, & mêlés de quel-
ue induſtrie ; par des promenades,
ù la converſation ne ſoit pas ſans
uit : par de petits préſens qui ſeront
es eſpéces de prix, comme des ta-
leaux ou des eſtampes ; par des livres
eliés proprement ; par la vûe de cho-
es rares & curieuſes dans les arts &
ans les métiers, comme eſt, par exem-
le, la maniére de faire les tapiſſeries

aux Gobelins, celle de fondre les gl
ces, l'imprimerie, & mille autres ch
ſes de ce genre. L'induſtrie des pare
& des maîtres conſiſte à inventer
telles récompenſes, à les varier, à l
faire deſirer & attendre, en gardant
certain ordre, & commençant to
jours par les plus ſimples, qu'il fa
faire durer le plus lontems qu'il e
poſſible. Mais en général il faut ten
exactement ce qu'on a promis, & s'e
faire un point d'honneur & un devo
indiſpenſable avec les enfans.

## ARTICLE VIII.

*Accoutumer les enfans à être vrais.*

UN DES vices qu'on doit avec le plu
de ſoin tâcher de corriger dans les en
fans, c'eſt le menſonge, dont on n
ſauroit leur donner trop d'éloignemen
& d'horreur. Il en faut toujours parle
devant eux comme d'une choſe baſſe
indigne, honteuſe; qui deshonore en-
tiérement un homme, qui le dégrade
qui le met au rang de ce qu'il y a de
plus mépriſable, & qu'on ne peut ſouf
frir même dans des eſclaves. J'ai parlé
ailleurs de la maniére dont on devoit
punir les enfans ſujets à ce défaut.

la dissimulation, les finesses, les mauvaises excuses en approchent fort, & conduisent infailliblement. Il faut qu'un enfant sache qu'on lui pardonnera plutôt vingt fautes, qu'un simple déguisement de la vérité pour en couvrir une seule par de mauvaises excuses. Quand il confesse sans détour ce qu'il a fait, ne manquez pas de le louer de son ingénuité, & de lui pardonner sa faute, sans la lui reprocher, ni lui en parler jamais dans la suite. Si cet aveu lui coûtoit fréquent, & tournoit en habitude, seulement pour obtenir l'impunité, le maître y auroit moins d'égard, parce qu'il ne seroit plus qu'un effet, & ne partiroit point d'un fonds de simplicité & de sincérité.

Il faut que tout ce que les enfans voient & tout ce qu'ils entendent de la part des parens & des maîtres serve à leur faire aimer la vérité, & à leur inspirer le mépris de toute duplicité. Ainsi on ne doit jamais se servir d'autre feinte pour les appaiser, ou pour leur persuader ce qu'on veut; ni leur faire des promesses ou des menaces, dont ils sentent bien que l'exécution ne les suivra jamais. Par là on leur enseigne la finesse, à laquelle ils n'ont déja que trop de penchant.

Pour la prévenir, il faut les met
en état de n'en avoir jamais beſoin,
les accoutumer à dire ingénuement
qui leur fait plaiſir, ou ce qui leur
de la peine. Leur faire entendre que
fineſſe vient toujours d'un mauv
fonds; car on n'eſt fin qu'à cauſe qu'
ſe veut cacher, n'étant pas tel qu'
devroit être; ou parce qu'on deſire
choſes qui ne ſont pas permiſes; o
ſi elles le ſont, parce qu'on pren
pour y arriver, des moiens qui ne ſo
pas honnêtes. Faites remarquer aux e
ſans le ridicule de certaines fineſ
qu'ils voient pratiquer aux autres, q
ont preſque toujours un mauvais ſu
cès, & qui ne ſervent qu'à les rend
mépriſables. Faites leur honte à eu
mêmes quand vous les ſurprendr
dans quelque diſſimulation. De tems
tems privez-les de ce qu'ils aimen
parce qu'ils ont voulu y arriver par
fineſſe; & déclarez qu'ils l'obtiendro
quand ils le demanderont ſimpleme
& ſans détour.

C'eſt ſur ce point ſur-tout qu'il fa
les piquer d'honneur. Leur faire con
prendre la différence qu'il y a entre u
enfant vrai & ſincére, ſur la parole d
qui l'on peut compter, à qui l'on

leinement, & que l'on regarde nne incapable non seulement de nge & de fourberie, mais du léger déguisement; & un autre en- à l'égard de qui on est toujours en çon, de qui l'on croit avoir tou- s raison de se défier, [a] & aux pa- duquel on n'ajoute pas foi lors ne qu'il dit la vérité. On a soin de mettre souvent devant les yeux que Cornélius Népos remarque au t d'Epaminondas, (& Plutarque en utant d'Aristide) qu'il aimoit telle- t la vérité, que jamais il ne men- même en riant: *Adeo veritatis dili- , ut ne joco quidem mentiretur.* *Cornel. Nep. in Epam.*

## ARTICLE IX.

### *coutumer les jeunes gens à la politesse, à la propreté, à l'exactitude.*

LA POLITESSE extérieure est une des lités que les parens desirent le plus s leurs enfans, & à laquelle ils sont r l'ordinaire plus sensibles qu'à tou- les autres. Le cas qu'ils en font est dé sur l'usage qu'ils ont du monde, ils savent qu'on juge presque de

[a] Mendaci homini, ne n quidem dicenti, cre- dere solemus. *Cic. lib. 2. de Divin. n. 149.*

tout par le dehors. En effet, le manc
de politeſſe rabat beaucoup du mér
le plus ſolide, & fait que la ve
même paroit moins eſtimable & mo
aimable. Un diamant brut ne faur
ſervir d'ornement : il faut le po
pour le faire paroitre avec avanta
On ne peut donc s'appliquer de tr
bonne heure à rendre les enfans civ
& polis.

Quand je parle ainſi, je n'entens p
qu'on doive beaucoup exercer les e
fans ſur tous les rafinemens de la civ
lité, ni qu'on doive les dreſſer par m
ſure & par méthode à toutes ces cér
monies compaſſées qui régnent dans
monde. Ce petit manége n'eſt bon qu
leur jetter du faux dans l'eſprit, &
les remplir d'une ſotte vanité. D'ai
leurs cette civilité méthodique qui n
conſiſte qu'en des formules de com
plimens fades, & cette affectation d
tout faire par régle & par meſure, eſ
ſouvent plus choquante qu'une ruſti-
cité toute naturelle. Il ne faut donc pa
les tourmenter beaucoup, ni les cha-
griner pour des fautes qui leur écha-
peront ſur cette matiére. Un abord peu
gracieux, une révérence mal faite, un
chapeau ôté de mauvaiſe grace, un

liment mal tourné : tout cela mé-
u'on leur donne quelques avis af-
nés de douceur & de bonté ; mais
qu'on les gronde vivement, ou
n leur en faſſe honte devant les
agnies, & encore moins qu'on
puniſſe avec ſévérité. L'uſage du
le aura bientôt corrigé ces dé-
.

Important eſt d'aller au principe &
racine du mal, & de combattre
les jeunes gens certaines diſpoſi-
directement oppoſées aux devoirs
nuns de la ſociété & du commer-
une groſſiéreté féroce & ruſtique,
mpêche de faire réflexion à ce qui
plaire ou déplaire à ceux avec qui
ſe trouve ; un amour de ſoi-
e, qui n'eſt attentif qu'à ſes com-
ités & à ſes avantages ; une hau-
& une fierté, qui nous perſuadent
tout nous eſt dû, & que nous ne
ns rien aux autres ; un eſprit de
radiction, de critique, de raille-
qui condanne tout, & ne cher-
qu'à faire peine. Voila les défauts
uels il faut déclarer une guerre ou-
e. De jeunes gens qui auront été
outumés à avoir de la complaiſance
r leurs compagnons, à leur faire

plaisir, à leur céder dans l'occasion à ne dire jamais rien de choquant contre eux, & à ne se point blesser eux-mêmes facilement des discours des autres : de jeunes gens de ce caractére auront bientôt appris, quand ils entreront dans le monde, les régles de la politesse & de la civilité.

IL EST à souhaiter aussi que les enfans s'accoutument à la propreté à l'ordre, à l'exactitude : qu'ils prennent soin de leur extérieur ; sur tout les dimanches & les fêtes, & les jours qu'ils ont à sortir ; que dans leur chambre & sur leur table tout soit rangé, & qu'ils prennent l'habitude de remettre chaque chose, chaque livre, à leur place, quand ils s'en sont servi : qu'ils se rendent à leurs différens devoirs à moment précis & marqué. Cette exactitude est d'une grande importance pour tous les tems & toutes les conditions de la vie.

Tout cela est à souhaiter ; mais il ne doit point, ce me semble, être exigé avec dureté, ni sous peine du châtiment. Car il faut toujours bien distinguer les fautes qui viennent de la légéreté de l'âge, de celles qui partent d'un fonds d'indocilité & de mauvaise vo-

t. Je prie le Lecteur de vouloir
me pardonner, ſi quelquefois je
la liberté de citer en exemple ce
e'ai pratiqué moi-même, pendant
e'étois chargé de la conduite de la
eſſe. Ce n'eſt point, ce me ſemble,
n motif de vanité que je le fais;
pour mieux faire ſentir l'utilité des
que je donne. J'étois venu à bout
ollége de rendre les écoliers fort
nêtes à l'égard des perſonnes de
rs qui entroient dans la cour pen-
leur récréation, & exacts preſ-
juſqu'au ſcrupule à ſe rendre à cha-
exercice au premier ſon de la clo-
mais ce n'étoit point par menaces,
ar châtimens. Je les louois en pu-
& les remerciois de l'honnêteté
ls témoignoient aux étrangers, dont
un me faiſoit compliment, & de la
ntitude avec laquelle ils quittoient
jeu, parce qu'ils ſavoient que cela
faiſoit plaiſir. J'ajoutois quelquefois
l y en avoit certains qui man-
ient à ces petits devoirs, par inad-
tance ſans doute, ce qui n'étoit pas
nnant dans l'ardeur du jeu : je les
ois cependant d'y faire attention, &
ſuivre l'exemple du plus grand nom-
de leurs camarades. Ces maniéres

honnêtes me réuſſiſſoient beaucoup mieux que n'auroient pu faire toutes les réprimandes & toutes les menaces.

## ARTICLE X.

### *Rendre l'étude aimable.*

C'EST ICI l'un des points les plus importans en matiére d'éducation, & en même tems l'un des plus difficiles. La preuve en eſt que parmi un très grand nombre de maîtres, qui d'ailleurs ont beaucoup de mérite, il s'en trouve très peu qui ſoient aſſez heureux pour venir à bout de rendre l'étude aimable à leurs diſciples.

Le ſuccès, en ce point, dépend beaucoup des premiéres impreſſions ; & la grande attention des maîtres chargés d'enſeigner les premiers élémens, doit être de faire en ſorte qu'un enfant qui n'eſt point encore capable d'aimer l'étude, ne la prenne point dès lors en averſion, de peur que l'amertume qu'il y aura d'abord ſentie ne le ſuive dans un âge plus avancé. Pour cela, dit Quintilien, il faut que l'étude ſoit pour lui con-

a Id imprimis cavere oportebit, ne, ſtudia qui amare nondum poteſt, oderit, & amaritudinem ſemel præceptam, etiam ultra ru annos reformide. *Quin lib. 1, cap. 1.*

1

eun jeu ; qu'on lui faſſe de petites
rrogations ; qu'on l'anime par la
unge ; qu'on lui donne lieu d'être
ent de lui-même, & de ſe ſavoir
gré d'avoir appris quelque choſe.
elquefois, ce qu'il refuſera d'ap-
ndre, on l'enſeignera à un autre,
or le piquer de jalouſie : on propo-
de petites diſputes, où on lui laiſ-
croire qu'il a ſouvent le deſſus :
l'amorcera auſſi par de petites ré-
penſes, auſquelles cet âge eſt ſen-
e.

Mais le grand ſecret, dit encore
ntilien, pour faire aimer l'étude
enfans, c'eſt que le maître ſache lui-
ne s'en faire aimer. A ce prix ils l'é-
tent volontiers, ils ſe rendent do-
s, ils tâchent de lui plaire, ils ſe
un plaiſir de prendre ſes leçons :
ſeçoivent ſes avis & ſes corrections
bonne grace, ils ſont ſenſibles à ſes
anges, ils s'efforcent de mériter ſon
tié en s'acquittant bien de leur de-
r.

l y a dans les enfans, comme dans
s les hommes, un fond naturel de

iſcipulos id unum mo-, ut præceptores ſuos minùs quàm ipſa ſtudia ament..... multum hæc pietas confert ſtudio. *Quintil. lib. 2. cap. 9.*

curiosité : c'est-à-dire un desir de co-
noitre & d'apprendre, dont on pe-
profiter pour leur rendre l'étude aim-
ble. Comme tout est nouveau po-
eux, ils font des questions, ils int-
rogent, ils demandent le nom & l-
sage de tout ce qui se présente à le-
yeux. Il faut leur répondre sans tém-
gner ni peine ni chagrin, louer leur c-
riosité, la satisfaire par des répon-
nettes & précises, ne leur en jam-
donner de trompeuses & d'illusoire;
car bientôt ils s'en aperçoivent & s
rebutent.

En tout art, & en toute science, l
élémens & les principes ont toujo
quelque chose de sec & de rebuta.
C'est pour cela qu'il est bien import
d'abréger & de faciliter ceux des la-
gues qu'on apprend aux enfans, & d
adoucir l'amertume par tout ce qu'
y peut répandre d'agrément :

Pueris dant crustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima.

Par la même raison je croi la méth
de commencer par faire expliquer
Auteurs préférable à celle de faire co-
poser des thémes : parce que celle-ci
plus pénible, plus ennuieuse, & qu'

tre aux enfans plus de réprimandes & châtimens.

Quand ils ſont élevés en particulier, un maître habile & attentif met tout en uſage pour leur rendre l'étude agréable. Il prend leur tems : il étudie leur goût : il conſulte leur humeur : il mêle le jeu au travail : il paroit leur en laiſſer le choix : il ne fait point une régle de l'étude : il en excite quelquefois le dégoût par le refus même, & par la ceſſation, ou plutôt par l'interruption : en un mot il ſe tourne en mille formes, & invente mille adreſſes pour arriver à ſon but.

Au Collége ce moien n'eſt preſque point pratiquable. Dans une chambre commune, dans une claſſe nombreuſe, la diſcipline & le bon ordre demandent qu'on ſuive une régle uniforme, & que tous la ſuivent exactement : & c'eſt ce qui en rend la conduite très difficile. Il faut bien de la tête, bien de la adreſſe à un maître, pour tenir en main & conduire les rênes de tant d'eſprits d'un caractére tout différent ; les uns vifs & impétueux, les autres lents & flegmatiques ; ceux-ci qu'il faut arrêter, ceux-là auſquels il faut lâcher la bride : pour manier, dis-je, en même

tems tous ces esprits, de sorte pour tant que, malgré cette différence d tempéramens, il les fasse tous mar cher de concert, & les amène tous a même point. Il faut avouer qu'en fa d'éducation, c'est-là ce qui demande l plus d'habileté & de prudence.

On ne parvient là que par beaucou de douceur, de raison, de modéra tion, de sang froid, de patience. Il n faut jamais perdre de vûe ce grand prin cipe, que l'étude dépend de la volon té, qui ne souffre point de contrainte

*Quintil. lib. 2. cap. 3.* *Studium discendi, voluntate, quæ co non potest, constat.* On peut bien cor traindre le corps, faire demeurer u écolier à sa table malgré lui, doubl son travail par punition, le forcer remplir une certaine tâche qui lui e imposée, le priver pour cela du jeu de la récréation. Est-ce étudier, q de travailler ainsi comme un forçat & que reste-t-il de cette sorte d'étud sinon la haine & des livres, & de science, & des maîtres, souvent po tout le reste de la vie ? C'est donc volonté qu'il faut gagner : & elle gagne par la douceur, l'amitié, la p suasion, & sur-tout par l'attrait plaisir.

Comme nous naiſſons pareſſeux, en-
nmis du travail, & encore plus de la
ntrainte, il n'eſt pas étonnant que
ut le plaiſir ſe trouvant d'un côté,
& tout l'ennui de l'autre, tout l'ennui
ns l'étude, tout le plaiſir dans le di-
vrtiſſement, un enfant ſupporte l'une
ipatiemment, & courre ardemment
arès l'autre. L'habileté du maître con-
ſte à jetter de l'agrément dans l'étude,
& à y faire trouver de la douceur. Le
ju & la récréation y peuvent beau-
cup contribuer. C'eſt de quoi nous
aons à parler dans l'article ſuivant.

## ARTICLE XI.

### *Accorder du repos & de la récréation aux enfans.*

BIEN des raiſons obligent d'accorder
u repos & de la récréation aux en-
ns. Premiérement, le ſoin de leur
nté, qui doit marcher avant celui de
ſcience. Or rien n'y eſt plus contrai-
qu'une application trop longue &
op ſuivie, qui uſe inſenſiblement &
foiblit les organes encore tendres
ns cet âge, & incapables de ſoutenir
grands efforts. Ce qui me donne oc-
ſion d'avertir & de prier les parens

de ne pas trop pouſſer leurs enfan
pour l'étude dans les premiéres années
& de ſe défier d'un plaiſir flateur qu'il
trouvent à les voir briller avant l
*Quintil. lib. 1. cap 3.* tems. Car, outre que ces fruits pré
coces parviennent rarement à matu
rité, & que ces progrès avancés re
ſemblent à ces ſemences qu'on jette ſu
la ſurface de la terre, & qui levent in
continent, mais n'ont point de racines
rien n'eſt plus pernicieux à la ſanté de
enfans que ces efforts prématurés, quoi
qu'on n'en aperçoive pas d'abord l
mauvais effet.

S'ils ſont nuiſibles au corps, ils n
ſont pas moins dangereux pour l'eſ
prit, qui s'épuiſe & s'émouſſe pa
une application continue, & qui, auſſi
bien que la terre, a beſoin pour con
ſerver ſa force & ſa vigueur, d'une al
ternative réglée de travail & de repos.

D'ailleurs, & nous avons déja touché
cette troiſiéme raiſon, les jeunes gens,
après s'être un peu délaſſés, ſe remet-

a Ea quoque, quæ ſenſu carent, ut ſervare vim ſuam poſſint, alterna quiete retenduntur. *Ibid.*

Ut fertilibus agris non eſt imperandum : cito enim exhauriet illos numquam intermiſſa fecunditas : ita animorum impetus aſſiduus labor frangit . . . . Naſcitur ex aſſiduitate laborum, animorum hebetatio quædam & languor. *Senec. de tranq. an. cap.* 15.

er plus gaiement & de meilleur cœur
l'étude, & ce petit relâche les anime
'un nouveau courage ; au lieu que la
otrainte les souleve & les rebute.

'ajoute avec Quintilien, & les jeu- *Quintil.*
ne gens sans doute ne me désavoue-
ot point, qu'une inclination modé-
é pour le jeu ne doit point déplaire
reux, puisque souvent elle est une
rque de vivacité. En effet, peut-on
endre beaucoup d'ardeur pour l'é-
e de la part d'un enfant, qui dans
âge naturellement vif & gai, est
ujours triste, morne, & indifférent,
me pour le jeu.

Mais en cela, comme en tout, il y
n sage milieu à garder, qui consiste
e pas leur refuser le divertissement,
peur qu'ils ne prennent l'étude en
ersion ; & à ne pas aussi leur en ac-
rder trop, de peur qu'ils ne s'accou-
ment à l'oisiveté.

Le choix, sur ce point, demande
elque attention. Ce n'est pas qu'il
lle se mettre beaucoup en peine
ur leur procurer des plaisirs : ils en
ventent assez eux-mêmes. Il suffit de
laisser faire, & de les observer sans

Modus tamen sit remissibus, ne aut odium studium faciant negatæ, aut otii consuetudinem nimiæ. *Ibid.*

contrainte, pour les modérer quand ils s'échauffent trop.

Les divertiſſemens qu'ils aiment mieux, & qui leur conviennent au davantage, ſont ceux où le corps e en mouvement. Ils ſont contens, pou vû qu'ils changent ſouvent de plac Une bale, un volant, un ſabot, ſo fort de leur goût; auſſi bien que la pr menade & la courſe.

Il y a des jeux d'induſtrie, où l'in truction eſt mêlée au divertiſſement qui peuvent quelquefois trouver le place, lorſque le corps eſt moins di poſé à ſe remuer, ou que le tems & ſaiſon obligent de ſe renfermer.

Comme le jeu eſt deſtiné à délaſſer je ne ſai ſi l'on devroit communémen permettre aux enfans ceux qui appli quent preſque autant que l'étude. Jac ques I. roi de la grande-Bretagne, dan l'inſtruction qu'il a laiſſée à ſon fil pour bien régner, entre autres avi qu'il lui donne ſur le jeu, lui interdi celui des échets, par la raiſon que c'e plutôt une étude qu'un délaſſement.

Les jeux de hazard, tels que ſon ceux des cartes & des dés, devenus fort à la mode dans le monde, méritent bien plus d'être interdits aux jeune

es. C'eſt une honte pour notre ſiécle, u des perſonnes raiſonnables ne puiſ- er paſſer enſemble quelques heures, ; lles n'ont les cartes à la main. Les :oliers ſeront heureux, s'ils rempor- et du Collége, & s'ils conſervent ctems, l'ignorance & le mépris de :utes ces ſortes de jeux.

En fait d'éducation c'eſt un principe, q'on ne peut trop inculquer aux pa- ns ni aux maîtres, de tenir les enfans néralement pour tout dans le goût s choſes ſimples. Il ne faut ni de nds aprêts de viandes pour les nour- , ni de grands divertiſſemens pour réjouir. Le tempérament de l'ame ſe te, auſſi bien que le goût, par la re- cerche des plaiſirs vifs & piquans. Et mme l'uſage des ragoûts fait que les andes communes, & aſſaiſonnées ſim- ement, deviennent fades & inſipi- s : auſſi les grands ébranlemens de me préparent l'ennui & le dégoût r raport aux divertiſſemens ordinai- s de la Jeuneſſe.

On voit, dit M. de Fénelon, des pa- ns, aſſez bien intentionnés d'ailleurs, ener eux-mêmes leurs enfans aux ectacles publics. Ils prétendent, en lant ainſi le poiſon avec l'aliment

ſalutaire, leur donner une bonne éd-
cation ; & ils la regarderoient comm
triſte & auſtére, ſi elle ne ſouffroit
mélange du bien & du mal. Il faut avo
bien peu de connoiſſance de l'eſprit h
main, pour ne pas voir que ces ſort
de divertiſſemens ne peuvent manqu
de dégouter les jeunes gens de la v
ſérieuſe & occupée, à laquelle pou
tant on les deſtine, & de leur fai
trouver fades & inſupportables les pla
ſirs ſimples & innocens.

## ARTICLE XII.

*Former les jeunes gens au bien par ſ
diſcours & par ſes exemples.*

CE QUE je viens de dire, marqu
combien ce devoir eſt indiſpenſabl
pour les maîtres, puiſque ſouvent c'e
contre les diſcours & les exemples de
peres & des meres qu'il faut prémuni
les enfans, auſſi bien que contre le
faux préjugés & les mauvais principe
qui ſe débitent ordinairement dans l
converſation, & qui ſont autoriſés pa
une pratique preſque générale. Ils doi-

a Non licet ire recta via : trahunt in pravum parentes, trahunt ſervi .... Sit ergo aliquis cuſtos, & aurem ſubinde perveliat, abigatque rumores, & recla-

vit leur tenir lieu de ce gardien & de ce moniteur, dont Sénéque parle si souvent, pour les préserver ou pour les délivrer des erreurs populaires, & pour leur inspirer des principes conformes à la droite & saine raison. Il faut donc qu'eux-mêmes en soient bien pénétrés : qu'ils pensent & parlent toujours avec sagesse & vérité. [a] Car rien ne se dit impunément devant les enfans, & c'est sur les discours qu'ils entendent qu'ils réglent leurs desirs & leurs craintes.

C'est pour cette raison que Quintilien, comme nous l'avons déja remarqué, recommande aux maîtres de parler souvent à leurs disciples de l'honnêteté & de la justice : & Sénéque nous apprend les merveilleux effets que produisoient sur lui les vives exhortations d'un sien. L'endroit est parfaitement beau. [b] A peine, dit-il, peut-on s'imagi-

et populis laudantibus..... aque monitionibus creris, opiniones, quæ nos circumsonant, compescamus. *Senec. Epist.* 94.

[a] Nulla ad aures puerorum vox impunè perfertur. Nocent qui optant : nocent, qui execrantur. Nam & horum imprecatio falsos nobis metus inserit, & illorum amor malè docet bene optando. *Ibid.*

[b] Verisimile non est, quantum proficiat talis oratio... Facillimè enim tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem. Adhuc docilibus leviterque corruptis injicit manum veritas, si advocatum idoneum nacta est. *Senec. Epist.* 108.

» ner l'impreſſion que de tels diſcours
» ſont capables de faire. Car l'eſprit en-
» core tendre des jeunes gens ſe laiſſe
» volontiers tourner du côté de la ver-
» tu. Comme ils ſont dociles, & que
» la corruption ne les a pas encore
» beaucoup infectés, la vérité les ſaiſit
» aiſément, pourvû qu'un Avocat in-
» telligent plaide ſa cauſe devant eux,
» & leur parle en ſa faveur. Pour moi,
» quand j'entendois Attalus invectiver
» contre les vices, contre les erreurs,
» contre les déſordres de la vie, le gen-
» re humain me faiſoit pitié, & je ne
» trouvois de grand & d'eſtimable
» qu'un homme capable de penſer de
» la ſorte. Quand il s'attachoit à faire
» valoir les avantages de la pauvreté,
» & à prouver que tout ce qui eſt au
» delà du néceſſaire ne peut être regar-
» dé que comme une charge inutile &
» un fardeau incommode, il me don-
» noit envie de ſortir pauvre de ſon
» école. S'il ſe mettoit à décrier nos vo-
» luptés, à louer la chaſteté du corps,
» la frugalité de la table, la pureté de
» l'ame; je me ſentois diſpoſé à renon-
» cer aux plaiſirs les plus permis & les
» plus légitimes.

Il eſt encore une autre voie plus

:arte & plus sûre pour conduire les enes gens à la vertu : c'est celle de 'exemple. Car le langage des actions st tout autrement fort & persuasif, ue celui des paroles : *Longum iter est* Senec. Epist. *per præcepta, breve & efficax per exem-* 6. *pla.* C'est un grand bonheur pour de Senec. Epist. enes gens de trouver des maîtres dont 52. a vie soit pour eux une instruction con-iuelle ; dont les actions ne démen-et jamais les leçons ; qui fassent ce u'ils conseillent, & évitent ce qu'ils ment ; & qu'on admire encore plus rsqu'on les voit, que lorsqu'on les tend.

Paroit-il manquer quelque chose à que j'ai dit dans ce chapitre sur les férens devoirs d'un maître, & les pa-ns ne se croiroient-ils pas fort heu-ux d'en trouver de tels pour leurs en-ns ? Cependant je prie le Lecteur d'ob-ver que tout ce que j'ai dit jusqu'ici, l'ai puisé uniquement dans le paga-sme : que ce sont Lycurgue, Platon, céron, Sénéque, Quintilien, qui ont prêté leurs pensées, & fourni les gles que j'ai prescrites : que ce que j'ai mprunté des autres Auteurs, ne sort oint de la sphère des premiers, & ne leve point au dessus des maximes &

des idées païennes. Il manque donc encore quelque choſe aux devoirs du maître : & c'eſt de quoi il me reſte à parler dans le dernier article.

## ARTICLE XIII.

*Piété : religion : zéle pour le ſalut des enfans.*

SAINT AUGUSTIN [a] dit que quelques charmes qu'eût pour lui un livre de Cicéron qui avoit pour titre Hortenſius, dont la lecture avoit préparé la voie à ſa converſion en lui inſpirant un vif deſir de la ſageſſe, il ſentoit pourtant qu'il y manquoit quelque choſe, parce qu'il n'y trouvoit point le nom de Jeſus-Chriſt ; & que tout ce qui ne portoit point ce nom divin, quelque bien penſé, quelque bien écrit, & quelque vrai qu'il pût être, n'enlevoit point entiérement ſon cœur. Il me ſemble auſſi que

a Ille liber mutavit affectum meum, & vota mea ac deſideria fecit alia..... Immortalitatem ſapientiæ concupiſcebam æſtu cordis incredibili ; & ſurgere jam cœperam, ut ad te redirem... Fortiter excitabar ſermone illo & accendebar, & ardebam : & hoc ſolum me in tanta flagrantia refrangebat, quòd nomen Chriſti non erat ibi... Quicquid ſine hoc nomine fuiſſet, quamvis litteratum & expolitum & veridicum, non me totum rapiebat. *Conf. lib. 3. cap. 4.*

rs Lecteurs ont dû n'être pas tout-
fait contens, & trouver quelque
ose à dire dans ce que j'ai raporté du
voir des maîtres, en n'y rencontrant
le part le nom de Jesus-Christ, &
découvrant nulles traces de christia-
me dans des préceptes qui regardent
ducation d'enfans chrétiens.

C'est de dessein formé que j'en ai usé
la sorte, pour mieux faire sentir com-
n nous serions condannables si nous
us contentions de ce qu'on auroit
i d'exiger de maîtres païens, & si
me nous n'allions pas aussi loin
eux. En effet le christianisme est l'ame
le complément de tous les devoirs
nt j'ai parlé jusqu'ici. C'est le chris-
nisme qui les anime, qui les éleve,
i les annoblit, qui les perfectionne,
qui leur donne un mérite, dont Dieu
l est le principe & le motif, & dont
eu seul peut être la digne récom-
nse.

Qu'est-ce qu'un maître chrétien,
argé de l'éducation de jeunes gens?
est un homme, entre les mains de
i Jesus-Christ a remis un certain nom-
e d'enfans, qu'il a rachetés de son
ng, & pour lesquels il a donné sa
e; en qui il habite comme dans sa

maiſon & dans ſon temple ; qu'il regarde comme ſes membres, comme ſes freres & ſes cohéritiers ; dont il veut faire autant de rois & de prêtres, qui régneront & ſerviront Dieu avec lui & par lui pendant toute l'éternité. Et pour quelle fin les leur a-t-il confiés ? Eſt-ce préciſément pour en faire des poétes, des orateurs, des philoſophes, des ſavans ? Qui oſeroit le dire, ou même le penſer ? Il les leur a confiés, pour conſerver en eux le précieux & l'ineſtimable dépôt de l'innocence qu'il a imprimée dans leur ame par le batême, pour en faire de véritables chrétiens. Voila donc ce qui eſt la fin & le but de l'éducation des enfans : tout le reſte ne tient lieu que de moiens. Or quelle grandeur, quelle nobleſſe une commiſſion ſi honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maîtres ! Mais quel ſoin, quelle attention, quelle vigilance, & ſurtout quelle dépendance de Jeſus-Chriſt ne demande-t-elle point.

C'eſt cette derniére qualité qui fait tout le mérite, & en même tems toute la conſolation des maîtres. Ils ont beſoin, pour conduire les enfans, de capacité, de prudence, de patience, de douceur, de fermeté, d'autorité.

ulle consolation pour un maître d'ê-
e intimement persuadé que c'est Je-
sChrist qui donne toutes ces quali-
s & que c'est à une priére humble &
evérante qu'il les accorde ; & de
ipouvoir dire avec les Prophétes :
*'! vous, Seigneur, qui êtes ma patien-*
*ma force ; c'est vous qui êtes ma lu-*
*ire & mon conseil ; c'est vous qui me*
*mettez le petit peuple que vous avez*
*ié à mes soins. Ne m'abandonnez pas*
*oi-même un seul moment. Accordez-*
*, pour la conduite des autres, & pour*
*n propre salut, l'esprit de sagesse &*
*'ntelligence, l'esprit de conseil & de for-*
*l'esprit de science & de piété, & sur*
*t l'esprit de la crainte du Seigneur.*
Quand un maître a reçu cet esprit, il
a plus rien à lui dire : cet esprit est
maître intérieur, qui lui dicte & lui
seigne tout, & qui dans chaque oc-
ion lui montre & lui fait pratiquer
devoirs. Une grande marque qu'on
reçu, c'est lorsqu'on se sent un grand
le pour le salut des enfans, qu'on
touché de leurs dangers, qu'on est
nsible à leurs fautes, qu'on fait sou-
nt réflexion de quel prix est l'in-
ocence qu'ils ont reçue dans le ba-
me, combien il est difficile de la ré-

parer quand une fois on l'a perdue; quel compte nous en demandera Jesu Christ qui nous a comme placés en se tinelle pour la garder, si l'homme e nemi pendant notre sommeil leur e leve un si précieux trésor. Un bo maître doit s'appliquer ces paroles, qu Dieu faisoit continuellement retent aux oreilles de Moyse le conducteu
*Num* 11-12. de son peuple : « Portez-les dans vot » sein, comme une nourrice a accou » tumé de porter son petit enfant. *Po ta eos in sinu tuo, sicut portare solet nu trix infantulum.* Il doit éprouver que que chose de la tendresse & de l'inqui tude de saint Paul à l'égard des Galate pour qui il sentoit les douleurs de l'en fantement, jusqu'à ce que Jesus-Chri
*Gal.* 4. 19. fût formé en eux. *Filioli mei, quos iu rum parturio, donec formetur Christus i vobis.*

Je ne puis m'empêcher d'adresser ic aux maîtres quelques-uns des avis qu'o trouve dans une *Lettre à une Supérieu sur ses obligations*, ni trop les exhorte à lire avec attention cette lettre, qu leur convient parfaitement.

*Lettres de morale & de piété, chez la Veuve Estienne.*

1. Le premier moien de conserve le dépôt qui vous a été confié, & d le multiplier, est de travailler avec u

nouveau à votre propre ſanctifica-
Vous êtes l'inſtrument dont Dieu
ſe ſervir pour les enfans : il faut
que vous lui ſoyiez étroitement
Vous êtes le canal : il faut donc
vous ſoyiez rempli. Vous devez
er les bénédictions ſur les autres :
faut donc pas les détourner de
s votre tête.

Le ſecond moyen eſt de ne point
rer de fruit, ſi vous ne travaillez
om de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire,
me il a travaillé lui-même à la
ification des hommes. Il a com-
cé par l'exemple de toutes les ver-
qu'il leur a commandées.... Son
ilité & ſa douceur ont été éton-
es.... Il a donné ſa vie & ſon ſang
ſes brebis. Voila l'exemple des
eurs : voila le vôtre. Ne détachez
is vos yeux de deſſus ce divin mo-
. Enfantez ainſi, nourriſſez ainſi vos
es, devenus vos enfans. Songez
ns à les reprendre, qu'à vous en
aimer ; & ne penſez à vous en
aimer, que pour mettre l'amour
eſus-Chriſt dans leurs cœurs, & à

epit facere & docere. 1.

Potens in opere & ſermone. *Luc.* 24. 19.

vous effacer après cela, s'il se peut, e
leur esprit.

3. Le troisiéme moien est de ne r
attendre de vos soins, de votre p
dence, de vos lumiéres, de votre t
vail; mais de la seule grace de Di
Il bénit rarement ceux qui ne sont
humbles.... Nous parlons en vain a
oreilles, s'il ne parle au cœur. Nous
rosons & plantons en vain, s'il ne do
ne l'accroissement.

On croit faire merveille en mu
pliant les paroles: on croit amollir
dureté du cœur par de vifs reproche
par des humiliations, par des châtime
Cela peut être utile quelquefois: m
il faut que la grace le rende utile;
quand on attend tout de ces moien
on met un obstacle secret à la grac
qui est justement refusée a la présom
tion humaine, & à une confiance o
gueilleuse.

4. Si vos discours & vos soins so
benis de Dieu, ne vous en attribu
point le succès: n'écoutez point la vo
secrette de votre cœur qui s'applaudi
n'écoutez point celle des hommes q
vous séduisent. Si votre travail paro
inutile, ne vous découragez point
ne désespérez ni de vous, ni des autre

ous relâchez point. Les momens
eDieu s'eſt réſervés ne ſont connus
ide lui. Il vous rendra le matin la
mpenſe de votre travail pendant la
i Il a paru inutile : mais il ne l'é-
ipas pour vous. Le ſoin vous étoit
mmandé, & non le ſuccès.

# ECONDE PARTIE.

## DEVOIRS PARTICULIERS

*raport à l'éducation de la Jeuneſſe.*

ES différens devoirs que j'ai à exa-
miner dans cette ſeconde partie,
ardent le Principal du Collége, les
gens, les Parens, les Précepteurs,
Ecoliers.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Des devoirs du Principal.*

E PRINCIPAL d'un Collége en
eſt comme l'ame, qui met tout en
ouvement, & qui préſide à tout. C'eſt
lui que roule le ſoin d'établir le bon

ordre, de maintenir la discipline, le veiller en général sur les études & ur les mœurs. On comprend aisément co- bien un tel poste est important pou e bien public, & combien en même te s il est difficile à remplir. Il seroit à s- haiter, ce semble, que celui qui se tro- ve à la tête des Professeurs fût en to t le premier; qu'il pût en tout servir conseil & de modéle; & qu'il possé t parfaitement tout ce qu'on enseigne a jeunes gens, grammaire, belles-lettr , rhétorique, philosophie, pour être état de bien juger & de l'habileté d maîtres, & du progrès des disciple Mais on peut suppléer au défaut quelques-unes de ces connoissances, p d'autres qualités encore plus essentiell & plus nécessaires. Une maison est he reuse, quand Dieu lui donne pour ch un homme qui a l'esprit de gouverne ment, un caractére liant & sociable, u jugement solide, une humble & pru dente docilité, un désintéressement pa fait; & qui n'entre dans cette place qu par des vûes de religion, & nullemen par des motifs humains. Alors le succè est immanquable. Car on peut dire, san crainte de se tromper, & l'expérienc en est un bon garand, que c'est le mérit

rincipal qui contribue le plus à la
ptation d'un Collége.

Jy a quatre ou cinq choſes ſur-tout
ſont l'objet des ſoins & de l'atten-
du Principal : la nourriture, les étu-
s la diſcipline, l'éducation, la reli-
c. J'expliquerai en détail chacune
e es parties le plus briévement qu'il
ndera poſſible.

## ARTICLE PREMIER.

### *De la nourriture des Penſionnaires.*

CE QU'UN PERE eſt dans ſa famille,
e rincipal l'eſt dans un Collége. Il doit
cc avoir l'attention & la tendreſſe
'n pere, & donner ſes premiers ſoins
l ſanté des enfans, qui eſt la baſe &
eondement de tout le reſte. Elle dé-
d beaucoup de la nourriture, qui
oite au mouvement & à l'exercice,
e à faire croître les enfans, à les for-
ier, à leur donner une bonne conſ-
tion, & à les mettre en état de ſou-
eir les fatigues des différens états où
aProvidence les appellera un jour.
Pur cela il faut que la nourriture ſoit
ſuple ; mais bonne, ſolide, & réglée.

Le moien que la nourriture ſoit telle
g'elle doit être, & ceci me paroit un

principe eſſentiel en matiére d'écon
mie, c'eſt de prendre ce qu'il y a
meilleur en tout genre : le meilleur pai
la meilleure viande, la meilleure huil
le meilleur beurre, &c. & j'ai conn
par expérience qu'il n'en coutoit p
beaucoup plus, ſur-tout ſi l'on a ſo
de paier réguliérement ceux qui font l
fournitures, moiennant quoi l'on eſt a
ſuré d'être toujours bien ſervi.

Un obſtacle à la régle que j'établ
ici, ſeroit de la part du Principal u
grand deſir d'amaſſer du bien. Mais
ne dois ſoupçonner perſonne d'une di
poſition d'ame ſi éloignée du caractér
d'un homme de lettres & d'un homm
d'honneur, [a] qui ſait mieux que tou
autre que ce ſeroit dégrader ſon mini
tére que de l'exercer par des vûes baſſe
d'intérêt, & de mettre à prix le ſoin qu'
prend d'élever la jeuneſſe. Il eſt bie
juſte que les peines qu'on ſe donne e
ce genre, qui ſont la partie la plus oné
reuſe & la plus inquiétante du gouver
nement d'un Collége, ſoient récom
penſées même temporellement. Un Prin
cipal, pour bien faire toutes choſes, &

a Quis ignorat quin id longe ſit honeſtiſſimum, ac liberalibus diſciplinis & illo quem exigimus animo digniſſimum, non ve[illegible] tere op[illegible] ram, nec elevare [illegible] neficii auctoritatem ? *Quin[illegible] til, lib.* 12. *cap.* 7.

agi

gr en tout généreuſement, doit être
on aiſe & au large. Mais le moyen d'y
venir, (& pluſieurs en ont fait une
ureuſe expérience) c'eſt de ne rien
rgner pour la nourriture des Pen-
nnaires.

Il [a] ne ſuffit pas que le Principal ſoit
-même déſintéreſſé & généreux : il
t qu'il inſpire les mêmes ſentimens à
ux qui ſous ſon nom & à ſa place ſe-
nt chargés de l'économie, & qu'il
ille exactement ſur leur conduite,
nt il eſt reſponſable au public. Une
rque ſûre qu'il deſire ſincérement de
mplir en cela ſon devoir, c'eſt de
nner aux maîtres ſur cet article, com-
dans tout le reſte, une entiére liber-
de lui porter leurs plaintes, de les
exhorter publiquement, de déclarer
e ce ſera lui faire plaiſir que d'en uſer
ec lui de la ſorte, de recevoir leurs
nontrances d'une maniére qui le prou-
, & ſur-tout d'en faire l'uſage que la
tice & la prudence exigeront de lui.
ur épargner aux maîtres la peine

[a] His in rebus jam te ipſe profectò erudivit, uaquam ſatis eſſe ipſum e habere virtutes, ſed umſpiciendum diligen- ut in hac cuſtodia pro- vinciæ non te unum ſed omnes miniſtros imperii tui, ſociis, & civibus, & reip. præſtare videare. *Cic. Epiſt. 1. lib. 1. ad Q. frat.*

qu'une telle démarche cauſe naturelle
ment, il pourroit leur indiquer dans l
Collége quelque perſonne, comme l
ſous-Principal, ou quelque autre, ave
qui ils s'expliqueront plus volontiers &
plus librement. Il doit compter que c'e
là l'unique moien d'arrêter les diſcour

Les maîtres, de leur côté, doive
ſur cet article marquer beaucoup de mo
dération, & ne jamais ſe plaindre à ta
ble des mets qu'on y ſert, pour n
point accoutumer leurs écoliers à un
trop grande délicateſſe ſur le boire &
ſur le manger, & pour ne point auto
riſer par leur exemple un eſprit de plai
te & de murmure, qui n'eſt propre qu'
ſemer la diviſion, & à fomenter le mo
contentement dans un Collége. Il fa
ſe ſouvenir que quelque attention &
quelque bonne volonté qu'ait un Prin
cipal, il eſt impoſſible que dans un
grande économie il n'échape quelqu
fautes & quelques négligences, que l
prudence & la charité des maîtres do
vent couvrir & diſſimuler.

A LA BONNE nourriture on do
joindre la propreté, qui en releve
prix, & en fait l'aſſaiſonnement. Il fa
que le linge ſoit blanc, la vaiſſelle bie
écurée, les ſalles où l'on mange balayée

ıliérement tous les jours après le re-
a, & chaque choſe toujours rangée
place. L'Univerſité, dans ſes ſta- *Stat. 23. Append.*
, entre ſur cela dans un détail, qui
ıtre combien elle juge cette atten-
ı importante. Un Principal ne la peut
c pas regarder comme indigne de
ſoins, & il faut qu'il puiſſe dire de
même ce que nous liſons dans Ho- *Epiſt. 5. lib. 1.*
e:

ı ego procurare & idoneus imperor, & non
us: ne turpe toral, ne ſordida mappa
cuget nares: ne non & cantharus & lanx
ndat tibi te.

.e même Poéte, dans un autre en-
it, remarque que cette propreté ne
ıandant point de dépenſe, mais ſeu-
ient un peu de ſoin & d'exactitude,
égligence en ce point n'eſt pas par-
nable.

ous in ſcopis, in mappis, in ſcobe, quantus *Satyr. 4. l. 2.*
ſtit ſumptus? neglectis flagitium ingens.

## ARTICLE II.

### *Des Etudes.*

COMME le choix des Régens dépend
quement du Principal, on peut dire

par cette raiſon que c'eſt de lui que d
pend le ſuccès des études. Ce choix e
une des parties les plus importantes
ſon miniſtére, & qui a de plus grand
ſuites, ſoit par raport au bien publi
ſoit par raport à la perſonne du Princ
pal même.

Quel avantage n'eſt-ce point pour
Jeuneſſe, quel honneur pour l'Unive
ſité, quand un Principal met en pla
des Régens qui ſe diſtinguent par bea
coup d'érudition, qui brillent au d
hors par des compoſitions ou par d
actions publiques, & qui à ces qualit
éclatantes en joignent d'autres n
moins néceſſaires, le talent d'enſeign
& de conduire, l'autorité, la probité
la piété! Mais quel poids accablant po
lui, ſi par des vûes humaines il nomm
des Régens peu capables de s'acquitt
de leurs fonctions! Tout le bien qu'u
meilleur choix eût produit, lui ſera r
proché; & tout le mal qui ſuiva
choix imprudent & téméraire, ſera ſi
ſon compte.

Pour éviter ce malheur, il faut t
cher de faire tomber ſon choix ſur ce
que Dieu deſtine aux emplois; c'eſt-
dire ſur ceux à qui il a donné les qu

lits néceſſaires pour les remplir : autrement, c'eſt mépriſer ſes dons, & refuſer ce qu'il a choiſi. L'Univerſité, en donnant aux Principaux le droit d'élire les Régens, leur enjoint de s'aſſurer auparavant de leur capacité, & encore plus de leur probité, afin qu'ils ſoient en état d'inſtruire les jeunes gens dans les Belles-Lettres, & de les former aux bonnes mœurs. *Gymnaſiarchæ ad docendum & regendam juventutem pædagogos & magiſtros probatæ vitæ & doctrinæ reciiant & admittant.... quorum mores imprimis ſpectandi, ut pueri ab his & literas ſimul diſcant, & bonis moribus imbuantur.* *Stat. Faculté Art.*

Ce n'eſt ni la chair, ni le ſang, ni le pays & la patrie, qu'il faut conſulter dans un tel choix, mais l'utilité publique. S'il étoit permis de comparer les petites choſes aux grandes, on exhorteroit le Principal à ſe ſouvenir d'une belle parole d'un Empereur Romain, & d'imiter ſa conduite. C'eſt Galba, lorſqu'il adopta Piſon. » Auguſte, lui dit-il, s'eſt cherché un ſucceſſeur dans ſa famille : pour moi j'en ai cherché un dans toute l'étendue de l'Empire. *Auguſtus in domo ſucceſſorem quæſivit,*

*ego, in Republica.* [a] Nous devons rega
der comme notre plus proche parent
& notre meilleur ami, celui qui a
plus de mérite, ſelon la belle remarqu
de Pline. La brigue & la recommand
tion des Puiſſances ne doivent avoir i
aucune part; & c'eſt dans ces ſortes d'o
caſions qu'il doit faire paroitre une fe
meté inébranlable, en ſe repréſenta
à lui-même de quelle injuſtice & c
quelle infidélité il ſe rendroit coupable
en ſacrifiant à la complaiſance pour u
particulier les intérêts eſſentiels de ta
de familles qui lui ont confié de bonn
foi ce qu'elles avoient de plus cher.

On ſait combien d'excellens ſujets M
Gobinet avoit placés dans le Colleg
du Pleſſis. Il alloit les chercher lui-mé
me, & n'avoit égard qu'au mérite, &
jamais à la recommandation ſeule. L
célébre M. Lenglet aiant lu une piéc
de vers qu'il rencontra par hazard ſu
la table de M. Gobinet, lui dit qu
l'Auteur qu'il ne connoiſſoit point
pourroit devenir un excellent poéte
s'il ajoutoit à ſon génie naturel la lec

a An tu ſummæ poteſtatis heredem tantùm intra domum tuam quæras? non per totam civitatem circumferas oculos, & hunc tibi proximum, hunc cor junctiſſimum exi imes quem optimum inveneris *Plin. in Paneg. Traj.*

rue de Virgile qui lui manquoit. C'en fuffez à ce digne Principal, quand il er connu d'ailleurs les autres qualités dce jeune homme, pour le faire Régent: c'toit M. Herfan, qui a fait tant d'honnur à l'Univerfité.

L'important pour un Principal feroit d former lui-même de bons fujets dans fa collége, & de les préparer de loin à la Régence. Quand on les a vû croitre ainfi fous fes yeux, on les connoit tout atrement, non feulement par raport à l capacité, mais, ce qui eft encore plus fentiel, par raport aux mœurs & au craftére d'efprit. Je reviendrai à cette matiére, & j'y inſiſterai davantage, en finiſſant cet article.

Il ne ſuffit pas d'avoir fait un bon hoix: il faut le ſoutenir par tout le reſte e ſa conduite. La grande habileté d'un rincipal conſiſte à gagner l'eſprit des égens, à s'en faire eſtimer & aimer, s'attirer leur confiance; à quoi il ne eut parvenir que par des maniéres douces, prévenantes, éloignées de tout air e hauteur & d'empire. Car il doit ſe ouvenir que le caractére qui domine ans les gens de lettres, c'eſt l'amour e la liberté; j'entends une liberté honête, & réglée par la raiſon.

OUTRE ce qui dépend des Régens, l Principal peut contribuer beaucoup pa lui-même à l'avancement des études en s'appliquant à jetter de l'émulatio dans les Classes par les fréquentes visi tes qu'il y fera, pour se faire rendr compte du progrès des études, pour y animer les bons écoliers par des louan ges, pour leur distribuer de tems en tem des récompenses & des prix, pour exci ter les médiocres & les foibles à fair des efforts, & pour appuier en tout l'au torité & les bonnes vûes des Régens

La distribution des prix qui se fait à la fin de l'année avec solennité, est ur des moiens les plus efficaces pour excite & entretenir l'émulation dont je parle Ce soin regarde le Principal, & de tou tes les dépenses qu'il fait, celle-ci est la mieux emploiée. Il seroit à souhaiter, comme je l'ai déja observé, que leur revenu les mît en état d'y fournir sans s'incommoder ; & j'admire la généro sité de ceux qui n'aiant point de pen sionnaires, ou n'en aiant qu'un très pe tit nombre, ne laissent pas de distribuer des prix à la fin de l'année, comme s'ils étoient fort riches.

Afin que cette distribution de prix pro duise tout son effet, elle doit se faire

avec une grande équité, sans que jamais la faveur y ait aucune part. Il dépend du Principal de donner des prix, ou de n'en pas donner : mais quand ils sont une fois proposés, il n'en est plus le maître, ils sont dûs, & appartiennent de droit au mérite, & ils ne peuvent, sous quelque prétexte que ce soit, lui être refusés sans une injustice criante. Ici les rangs sont réglés, non par la naissance ou par les richesses, mais par l'esprit & le savoir. Le roturier se trouve de niveau avec le prince, & pour l'ordinaire le devance de beaucoup : & rien n'est plus important pour faire fleurir les études dans un Collége, que d'y bien établir la réputation d'une justice exacte & rigoureuse dans la distribution des places & des prix.

Je reviens, comme je l'ai promis, à ce qui regarde le choix des Régens. Le moien le plus sûr d'y réussir, & je sai que plusieurs Principaux l'ont emploié avec succès, c'est de choisir dans les Classes de pauvres écoliers en qui l'on remarque de l'esprit & de la bonne volonté, de les nourrir à ses dépens, d'avoir une attention particuliére sur leur conduite & sur leurs études, quand ils les ont achevées de leur confier le soin

de quelques écoliers, afin qu'ils se forment eux-mêmes en les instruisant, de leur faire faire de tems en tems quelques compositions soit en vers soit en prose, & par là de les mettre en état d'entrer dans la Régence quand l'occasion s'en présentera.

Cette dépense ne va pas loin, & peut avoir d'heureuses suites. Le grand avantage qu'un Principal en doit espérer, c'est d'attirer sur son Collége la bénédiction de Dieu, & il en a un extrême besoin. Car, il ne faut pas le dissimuler, il y a généralement parlant sur les riches & sur les richesses une sorte de malédiction, qu'il faut tâcher d'en détourner en mélant parmi les enfans des riches quelques pauvres écoliers, qui attirent sur eux les regards & la protection de celui qui se déclare par-tout dans l'Ecriture le protecteur & le pere des pauvres.

Je ne sai s'il y a, pour un homme de lettres & pour un homme de bien, une joie plus pure que celle d'avoir contribué par ses soins & par ses libéralités à former de jeunes gens, qui dans la suite deviennent d'habiles Professeurs, & par leurs rares talens font honneur à l'Université. Cette joie, ce me sem-

le, devient encore infiniment plus sen-
ble, quand c'est à titre de gratitude qu'on
lui a rendu ces services, pour reconnoî-
re & pour paier en quelque sorte ceux
u'on a reçu soi-même lorsqu'on étoit
ans une pareille situation. Car souvent,
: l'on ne doit pas en rougir, c'est du sein
e la pauvreté que sortent les plus excel-
ns sujets, comme Horace le remarque
n parlant des plus grands hommes de
République Romaine.

Hunc * , & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum
Sæva paupertas.

* Fabricium *Horat. Od* 12, *l.* 1.

## ARTICLE III.

### *De la discipline du Collége.*

LES PRINCIPAUX sont chargés par
eur place & par leur titre de veiller à
a discipline générale des Colléges. C'est *Stat.* 13. *Fa*
à eux qu'il appartient de faire examiner *cult. Art.*
les écoliers, pour les placer dans les
Classes qui leur conviennent. Ils doi- *Stat.* 17.
vent se faire rendre compte chaque se-
maine de la conduite qu'ils y gardent.
Ils doivent agir de concert avec les *Stat.*
Professeurs, pour régler quels Auteurs
on expliquera dans les Classes. Ils sont

tenus de faire obſerver exactement les Statuts de l'Univerſité, & les Réglemens de la Faculté des Arts qui regardent la diſcipline des Colléges & des Claſſes, tel par exemple qu'eſt celui qui fixe les jours de congés, & le tems de l'entrée & de la ſortie des Claſſes, qui a été renouvellé depuis peu, & autoriſé par le Parlement: & c'eſt pour
*Stat. 76.* cela que l'Univerſité leur enjoint de faire lire deux fois chaque année ces Statuts & ces Réglemens en préſence de tous les maîtres & de tous les écoliers.

Cette derniére Ordonnance eſt fort ſage, mais n'eſt pas aſſez exactement obſervée. Pour en rendre l'exécution plus facile, on a fait imprimer ſéparément ceux de ces Statuts & de ces Réglemens qu'on a jugé les plus eſſentiels pour la diſcipline; & il y a des Profeſſeurs qui ne manquent point chaque année de les lire dans leurs Claſſes. On pourroit y en ajouter quelques-uns qui ont été faits depuis; & les faire imprimer de nouveau.

Je commence cet article par ce qui regarde les devoirs du Principal à l'égard des Bourſiers. Tout ce que je dois dire dans la ſuite leur convient juſqu'à

u certain point, & leur eſt commun
ec les autres écoliers : mais le Princi-
l leur doit un ſoin particulier. Ils
nt les enfans de la maiſon, & les Col-
ges, dans leur origine, ont été fon-
s pour eux. Un Principal doit tou-
urs s'en ſouvenir, & ne perdre ja-
ais de vûe les pieux motifs des Fon-
teurs, qui ont conſacré une partie
e leurs biens à une œuvre ſi ſainte.
'étoient pour l'ordinaire, de hauts &
uiſſans Seigneurs dans leur tems : des
ardinaux, des Archevêques, des Evê-
ues, des Chanceliers, des Princes, &
uelquefois même des Têtes couron-
ées. Leur mémoire doit encore être
uſſi chére & auſſi précieuſe à un Prin-
pal, que le feroit leur perſonne, s'ils
toient actuellement en place & en cré-
it. Il doit, par reſpect & par recon-
oiſſance pour ces illuſtres Fondateurs
ui ſont toujours vivans pour lui, avoir
our les Bourſiers une bonté & une
ndreſſe de pere, leur procurer tous
s ſecours temporels & ſpirituels qui
épendent de lui, leur donner tous ſes
ins pour les mettre en état de remplir
ignement les places où la divine Pro-
idence les appellera, empêcher ſur-
ut que les enfans des riches n'aient du

mépris pour eux, & pour cela leur
moigner lui-même de l'eſtime & de
conſidération. Je n'ai jamais remarq
que les Penſionnaires fuſſent choqu
qu'en certaines occaſions on leur pr
férât les Bourſiers, & que par honne
on leur donnât le premier rang. Ceu
ci ne doivent pas s'en prévaloir, ni o
blier que c'eſt à titre de pauvres qu'i
ſont Bourſiers ; & qu'ainſi leur cara
tére doit être la douceur, l'obéiſſanc
la docilité, & ſur-tout l'humilité : c
rien n'eſt plus inſupportable qu'un pa
*Eccli. 25. 4.* vre orgueilleux : *Odivit anima mea.. pauperem ſuperbum.* A ces conditions o
ne peut témoigner trop d'amitié au
Bourſiers. Quand un Principal l'a ét
lui-même, comme cela arrive aſſez fr
quemment, il eſt bien plus porté à le
favoriſer, & il s'applique volontier
ce vers de Virgile :

*Æn. lib. 1. v. 634.* Non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.

Ou plutôt il s'applique le commande
ment que Dieu fait ſouvent dans l'Ecri
ture aux Iſraélites, de prendre ſoin de
étrangers, parce qu'eux-mêmes l'avoien
*Deut. 10. 9.* été : *Amate peregrinos, quia ipſi fuiſti advenæ in terra Egypti.*

UNE des choſes qui contribuent l

ls à établir la réputation d'un Col-
ége, c'eſt l'exactitude & la fermeté de
aliſcipline. Il y a à la vérité bien des
rens qui ſe déterminent preſque à l'a-
vugle ſur le choix d'un Collége ; mais
l en a beaucoup auſſi qui ſe conduiſent autrement, & qui regardant comme le premier & le plus eſſentiel de leurs devoirs de procurer une éducation chrétienne à leurs enfans, y donnent tous leurs ſoins & toute leur application. Or ce qui détermine de tels parens en faveur d'un Collége, c'eſt la connoiſſance qu'ils ont de la bonne diſcipline qui y régne.

Tout le ſoin d'un Principal eſt donc de s'acquitter fidélement de ſon devoir, ſans être inquiet du ſuccès. Un peu d'honneur lui ſuffit pour ne jamais briguer aucun Penſionnaire. Ce ſeroit avilir & dégrader ſa profeſſion, & la confondre avec l'emploi des mercénaires & des ouvriers, dont pluſieurs même rougiroient d'une telle démarche. Il faut qu'on regarde comme un avantage d'être admis dans ſon Collége ; & c'en eſt un en effet d'avoir place dans une maiſon où la Jeuneſſe eſt élevée avec ſoin : tout pere bien ſenſé ne penſera jamais autrement.

Il ſeroit auſſi, ce me ſemble, du bo ordre & de la prudence de ne point re cevoir aveuglément tous les écolie qui ſe préſenteroient; mais de s'info mer auparavant de leurs mœurs & d leurs caractéres, ſur-tout quand ils ſo déja un peu avancés en âge, & qu'i ſortent d'un autre Collége, ou de que que Penſion.

Mais le point important & déci pour la diſcipline, c'eſt de ne jama ſouffrir dans le Collége aucun écolie capable de nuire aux autres, ſoit en co rompant la pureté de leurs mœurs, ſo en leur inſpirant un eſprit de méconten tement & de révolte. Dans ces deux cas on ne craint point de l'aſſurer, la régl dont je parle doit être gardée inviola blement. Pour s'en convaincre, il ne fau que changer d'objet, & ſe demander à ſoi même ſi on laiſſeroit avec les autres un enfant malade d'une maladie contagieuſe. Eſt-ce donc que la contagion des mœurs eſt moins dangereuſe, & qu'elle a des ſuites moins funeſtes? Un Principal, qui a de la religion, peut-il ſoutenir cette penſée effraiante, mais véritable, qu'un jour Dieu lui demandera compte de toutes les ames qui ſe ſeront perdues dans ſon Collége, parce que pour des vûes

'intérêt, ou par trop de complaisance
'e molleſſe, il n'en aura pas éloigné
'es corrupteurs ? *Sanguinem ejus de ma-* Ezech. 3. 18.
*nu tua requiram.*

Quand je parle ainſi, je ne prétends
'a que tout défaut conſidérable, ni
me tout dérangement de mœurs,
o une raiſon de ſe défaire d'un éco-
e. La maladie, comme telle, n'eſt
nt une raiſon de faire ſortir le mala-
de l'infirmerie; mais ſeulement quand
l eſt connue pour contagieuſe, &
able d'infecter les autres. Ainſi l'on
offre quelque tems un écolier : mais
nd on voit que les avis, les répri-
ndes, les punitions ſont inutiles, &
il y a lieu de craindre que le mal ne
communique, c'eſt pour lors que
oignement & la ſéparation devien-
nt abſolument néceſſaires.

J'avoue qu'il n'y a point d'occaſion
le Principal ait plus beſoin de pru-
nce & de diſcernement que dans celle
nt il s'agit ici. Il n'y a que l'eſprit de
eu qui puiſſe le tenir dans un juſte
lieu, & lui inſpirer un ſage tempé-
nent entre une molle douceur & une
vérité outrée ; & il ne peut trop,
ns de telles conjonctures, implorer
n ſecours & ſa lumiére.

Un autre moien de conſerver la d
cipline & le bon ordre dans un Coll
ge, c'eſt de ſoutenir avec fermeté & j
geſſe les maîtres ſubalternes, de bien ét
blir leur autorité, de les appuier fort
ment dans l'occaſion, & de ne jama
leur donner le tort en préſence des éc
liers; mais de ſe réſerver à leur dire e
particulier ce qu'on jugera à propos
& à leur donner les avis néceſſaire
Pour cela le Principal doit les voir ſo
vent, les recevoir toujours avec bon
& honnêteté, s'informer par eux de
conduite & du caractére des écoliers
écouter leurs plaintes & leurs avis, le
laiſſer une entiére liberté, afin de s'a
tirer leur confiance. C'eſt cette union
ce concert, cette unanimité, qui e
l'ame du gouvernement. Alors tout re
tentit aux oreilles du Principal. So
eſprit régne par-tout. Les maîtres, qu
ſont comme ſes bras, ſes oreilles, ſe
yeux, reçoivent de lui tout leur mou
vement; & il les ménage auſſi de ſo
côté comme la prunelle de ſes yeux, &
comme ne faiſant qu'un même tout ave
lui.

Le Sous-Principal, ſur qui roule e
général le ſoin de la diſcipline, & qu
tient preſque par-tout la place du Prin

ul, & ſupplée à ſon abſence, doit re en tout ſes impreſſions. L'eſprit vigilance, d'attention, d'exactitude, ſon caractére eſſentiel. Rien ne doit échaper. Pendant les récréations, qu'il ſe proméne & s'entretient avec autres, ſes yeux & ſon eſprit ſont eurs. Il obſerve tout, ſans preſque cela paroiſſe : les mouvemens, les verſations, les liaiſons particulié-; & il ſait faire profit de tout. J'en autant de tous les autres maîtres, ur qui cette attention n'eſt pas moins ceſſaire ; mais eſt beaucoup plus fa-, parce qu'ils n'ont qu'un petit nom- d'écoliers à obſerver. Il y a des Pré-teurs qui croient pouvoir en conſ-nce ſe repoſer de ce ſoin ſur la per-nne qui eſt chargée de la diſcipline blique. C'eſt une erreur. Chaque ître répond de ſes écoliers, & eſt ligé de veiller ſur eux dans tous les ns où il lui eſt libre de le faire.

On ne peut trop recommander l'exa-tude à faire chaque choſe dans ſon ns & dans le moment marqué. Elle coute que dans les commencemens: and la coutume en eſt une fois éta-e, les écoliers l'obſervent comme turellement, & preſque ſans y ſon-

ger. On aime à voir une nombreu
Jeuneſſe diſparoitre tout d'un coup
premier ſon de la cloche, & laiſſer
cour vuide : & l'on n'augure pas bi
de la diſcipline d'un Collége, quan
au lieu de ce promt départ, on délibé
pour ſe mettre en marche, & que d
traîneurs ſe ſuccédent les uns aux autr
On en peut dire autant de tout le reſt
de l'entrée dans les claſſes, au réfecto
re, à l'égliſe. Pour établir cet ordre,
Principal & le Sous-Principal doive
en donner l'exemple, & ſe trouver p
tout les premiers.

Cet eſprit d'exactitude eſt d'un gran
ſecours pour tous les emplois de la vie
c'eſt une qualité abſolument néceſſaire
tous ceux qui gouvernent. Pour cela
faut entrer dans un grand détail : êtr
attentif à tout, ſans preſque le paroi
tre ; prévoir de loin & préparer tout c
qui doit ſe faire ; ne ſe pas contenter d
donner des ordres, s'informer régulié
rement s'ils ſont exécutés, & comment
veiller à l'obſervation des plus léger
réglemens, afin de prévenir par là l
violement de ceux qui ſont plus eſſen
tiels. Il y a des maîtres qui mépriſen
l'exactitude dans les petites choſes, pa
ce qu'ils les regardent comme des mi

ts & des bagatelles. Ils ne font pas
ation que quoique chacune de ces ré-
paroiſſe peut-être en particulier peu
portante, réunies toutes enſemble
forment ce qu'on appelle diſcipline
on ordre dans un Collége; & que
égligence par raport aux unes, en-
ie ordinairement la ruine des autres.
apliquerois ici volontiers ce que Tite- *Liv. lib. 6.*
e remarque au ſujet de la religion. *n. 14.*
es cérémonies, dit-il, nous paroiſ-
nt maintenant petites & mépriſa-
les; mais c'eſt en ne les mépriſant point
ue nos ancêtres ont porté la Répu-
lique à ce point de grandeur où nous
voions. *Parva ſunt hæc : ſed parva*
*non contemnendo majores noſtri ma-*
*nam hanc rem fecerunt.*
e n'eſt pas que je croie qu'on doive
e conſiſter le bon ordre d'un Collé-
dans le grand nombre des régles. La
ltiplicité des loix n'eſt pas toujours
marque d'un bon gouvernement : *Ut*
*tehac flagitiis, ita tunc legibus labora-*
*tur*, dit Tacite. Elles ſont plutôt pour *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 25.*
maîtres qui en connoiſſent la néceſ-
é & les avantages, que pour les éco-
rs, que le ſeul nom de loix eſt capa-
le de révolter. L'exemple des premiers,
du côté des autres l'habitude contra-

ctée par la pratique même des régles, ne une loi vivante, préférable à celles qu ſont écrites. Il eſt à ſouhaiter qu'on puiſe dire d'un Collége, ce que dit le même Tacite des Germains: » Que les bonnes mœurs y ont plus de pouvoir » qu'ailleurs les bonnes loix : *Plus ibi boni mores valent, quàm alibi bonæ leges.*

*De mor. Germ. cap. 19.*

## ARTICLE IV.

### *De l'éducation.*

J'ENTENS ici par ce mot le ſoin particulier qu'on prend de former les maniéres & le caractére des jeunes gens en quoi je fais conſiſter une grande partie de l'éducation.

Ce ſoin regarde le corps & l'eſprit. Le Principal doit veiller à la culture & à la perfection de l'un & de l'autre.

ON PEUT raporter à la propreté & à la bonne grace tout ce qui concerne le corps.

Je ne puis mieux faire, par raport à la propreté, que de citer ici les termes mêmes du Statut & du Réglement de l'Univerſité ſur ce ſujet. « [a] Les maîtres

a Provideant pædagogi & magiſtri, ut ſui diſcipuli abhorreant à cultu immundo, lutulento, & agreſti: ne ſint inſigniter negligentes in veſtitu, ne diſ-

vent prendre soin que leurs disci-
ls n'aient rien dans leur extérieur de
propre, de rebutant, ni de gros-
; que dans leur vétement ils ne
aient point paroitre une négligence
rquée ; qu'on ne leur voie point
habits déchirés, des cheveux mal
ignés, des mains sales. Car on doit
pliquer, non seulement à leur
nner le bon goût de la litérature &
s sciences, mais aussi à leur appren-
la politesse & le savoir vivre, qui
nt si nécessaires pour la société & le
mmerce de la vie. D'un autre côté,
ne faut pas souffrir que les jeunes
ns donnent dans le luxe & le faste
s habits, ni qu'ils affectent de por-
des cheveux frisés avec trop de
in & trop d'art comme dans le mon-
. » Rien n'est plus sage que ce Ré-
nent, qui commande d'éviter les
extrémités, qui sont également
euses. Il ne faut point souffrir dans
écoliers aucune affectation de paru-
& encore moins ces airs de petits

i, impexi, illoti : ut
olùm in literatura, sed
n in communi vitæ usu
em humanitatem poli-
mque urbanitatem edis-
cant. Sed hi, neque lasci-
viant immodestius, neque
tortos arte & studio capil-
los cincinnosve ferant. *Stat.* 14. *Append.*

maîtres par leſquels ils prétendent qu
quefois ſe diſtinguer.

La bonne grace, par raport aux j
nes gens, conſiſte à ſe bien préſent
à avoir une contenance aſſurée & n
deſte, à marcher d'un air aiſé & na
rel, à ſe tenir droits, à faire bien
révérence, à ne point être dans
poſtures peu décentes, à ne point
bandonner à une certaine nonchalan
Les maîtres à danſer ſont utiles p
cela juſqu'à un certain point, & Qu
tilien approuve qu'on en faſſe quelq
uſage : *Ne illos quidem reprehendendos*
*tem qui paulum etiam palæſtricis vaca*
*rint.* Mais il étoit bien éloigné de p
mettre qu'on emploiât pour ce mini
re des hommes décriés & infâmes
leur profeſſion même : *Hos abeſſe ab e*
*quem inſtituimus, quàm longiſſimè veli*
Il borne cette étude à fort peu de cho
& au ſimple néceſſaire, tel que no
venons de l'expoſer : *Ut recta ſint b*
*chia, ne indoctæ ruſticæ-ve manus,*
*ſtatus indecorus, ne qua in proferendis*
*dibus inſcitia, ne caput oculique ab a*
*corporis inclinatione diſſideant.*

*Quintil. lib. 2. cap. x.*

J'AI parlé ailleurs de la politeſſe, q
tient quelque choſe du corps & de l'
prit. Car l'eſſentiel de cette qualité co
ſi

f à ne point trop s'aimer soi-même, e point tout raporter à soi, à éviter ien faire ou de rien dire qui puisse ser les autres, à chercher les occa- s de leur faire plaisir, & à préférer rs commodités & leurs volontés aux nes. C'est à quoi les maîtres doivent tout veiller. Quand les jeunes gens t exercés à la pratique de ces maxi- , la politesse ne leur coute plus rien, rois mois d'usage du monde ache- t de leur apprendre tout ce qu'ils loivent savoir.

MAIS la grande & capitale applica- d'un Principal, ( & l'on en peut autant à proportion de tous les au- maîtres, ) c'est de travailler sur l'es- & sur l'humeur des jeunes gens ; & eut, par cet endroit, leur rendre un rice infini. Ce n'est point par les ructions publiques qu'il peut beau- p avancer de ce côté-là ; mais par converſations particuliéres, où les nes gens puissent s'ouvrir à lui, lui ler avec liberté, lui marquer leurs nes ; où on leur apprenne à se con- tre eux-mêmes, à n'être pas fâchés on leur parle de leurs défauts, à les ouvrir les premiers & les avouer de ne foi, à chercher les moiens de s'en

corriger, à demander pour cela les av
du maître, & à lui venir rendre comp
de tems en tems du profit qu'ils en a
ront fait.

Je ſuppoſe, par exemple, que
caractére dominant d'un écolier eſt
fierté & la vanité. Il parle ſouvent
lui-même, & toujours avec eſtime
avec complaiſance. Il vante à toute c
caſion la nobleſſe de ſa famille, les
gnités de ſes parens, leurs richeſſes,
magnificence de leur équipage, de le
ameublement, de leur table; & il
que du mépris pour tous les autres.
défaut n'eſt pas rare parmi les jeun
gens, & il ſe trouve quelquefois da
ceux même dont les parens n'ont d'a
tre mérite que d'avoir amaſſé beauco
de bien.

Un Principal, pour peu qu'il ſoit
tentif ſur ſon Collége, connoitra pa
faitement le caractére de ce jeune ho
me. Dans une viſite que celui-ci
rendra, après les diſcours prélimin
res, qui durent quelquefois lonte
pour préparer la voie à quelque ch
de meilleur & de plus ſérieux, il f
tomber la converſation ſur ce qui r
garde le jeune homme. Si, ſur les i
terrogations qu'on lui fera, il reco

de lui-même son défaut dominant,
avoue ingénûment, on doit lui té-
gner beaucoup de contentement,
r fort sa sincérité, lui marquer
n défaut avoué & reconnu est déja
ni corrigé. S'il n'en convient pas,
ui peut arriver ou par dissimulation,
le bonne foi, on tâche insensible-
r de le lui faire connoitre, par des
particuliers qu'on lui cite, mais sans
ches & sans aigreur, par le senti-
de ses maîtres, par le témoigna-
même de ses compagnons. On lui
quelquefois du tems pour y ré-
ir plus mûrement. Quand enfin il
mence à reconnoitre en lui ce dé-
, on tâche de lui en faire sentir la
rmité & le ridicule : comment le
amour propre bien entendu de-
nous en donner de l'éloignement,
qu'au lieu de l'estime que nous
chons par de sotes vanteries, nous
ous attirons que du mépris & de
aine. On lui propose l'exemple de
que camarade humble & modeste
beaucoup de naissance & de mé-
, qui est estimé & aimé de tout le
de. Après lui avoir fait connoitre
naladie, on lui en propose les re-
les : ne plus parler de soi-même, ni

de ſa famille, ni de ſes parens, ni de leu richeſſes, ou de leurs dignités : ne mettre point dans ſon propre eſprit a deſſus des autres: n'avoir du mépris po perſonne : parler de ſes compagno avantageuſement. On le fait revenir u quinzaine après. On s'eſt informé aup ravant, par le raport des maîtres, de to ce qui le regarde; mais on l'apprend ſa bouche comme ſi on l'ignoroit enti rement : & pour peu qu'il y ait de pr grès & de changement, on le loue, l'encourage, on l'exhorte à faire to jours de mieux en mieux.

Je ſuppoſe pour ſecond exemple jeune homme qui aura manqué de d cilité & de reſpect à ſon maître, q aura refuſé de lui obéir, qui aura m me ajouté quelque parole inſolente, qui perſiſte dans ſon opiniâtreté. maître, au lieu de le punir ſur le chan comme il en avoit droit, s'eſt conte té par ſageſſe de lui témoigner ſon m contentement, & a remis la puniti à un autre tems. Cependant l'écolier revient point à lui, & ne reconn point ſa faute. Le Principal, averti tout, le fait venir. Il lui fait raconter choſe comme elle s'eſt paſſée, & examine s'il parle vrai. Il le rend l même témoin & juge dans ſa pro

ſe. Il lui demande ſi un écolier ne
t pas être ſoumis à ſon maître : s'il ne
t pas lui répondre avec reſpect, quand
me il croiroit n'avoir pas tort : mais
nbien eſt-il plus condannable, lorſ-
le maître a pleinement raiſon en
t ? Un Collége peut-il ſubſiſter, ſi
tel exemple eſt ſouffert ? Dépent-il
du Maître ou du Principal, de le
ſer impuni, & le peut-il raiſonna-
ment ? On conduit ainſi par dégrés
jeune homme à ſe condanner lui-
me, à reconnoitre qu'il a mérité
tre puni, à faire ſatisfaction au maî-
, & à ſe ſoumettre à tout ce qu'il
gera de lui. Mais le maître alors,
ntent de la ſoumiſſion, ſe fait un
iſir de remettre la peine. Par une
nduite ſi ſage, la faute de l'écolier
devient ſalutaire, & ſe termine par
faire aimer & reſpecter ſes maîtres
s que jamais ; au lieu qu'un châti-
nt fait ſur le champ l'en auroit peut-
e éloigné pour toujours.
Il y a, dans ces occaſions, une habi-
é bien néceſſaire à un maître, qui
nſiſte à ſavoir manier les eſprits, à
tâter doucement, à ne s'avancer
'autant qu'il le faut, & à les conduire
r différentes interrogations au point

où l'on veut les amener. C'étoit l'
merveilleux de Socrate, comme on
voit dans tous les dialogues où Plat
le fait parler. On en trouve auſſi
*Cyrop. lib. 3.* exemple admirable dans la Cyropé
de Xénophon, autre diſciple de Soc
te, qui peut ſervir de modéle aux maît
pour ce genre de converſation d
nous parlons ici. Le Roi d'Armé
s'étant révolté contre Aſtyage roi
Médes, Cyrus marcha promtement co
tre lui, ſe ſaiſit de ſa perſonne,
l'aiant fait venir dans l'aſſemblée av
ſes femmes & ſes enfans, il commen
par exiger de lui qu'avant tout il
répondît ſelon la vérité. Alors le R
d'Arménie, conduit de propoſition
propoſition, avoua en tremblant qu
avoit rompu mal à propos le traité
qu'il méritoit d'être dépouillé de
biens, de ſon roiaume, de la vie m
me. Mais Cyrus l'aiant, contre tou
eſpérance, rétabli dans tous ſes droit
s'en fit un ami, dont la fidélité & la r
connoiſſance furent inviolables. L'e
droit eſt fort long, mais très-beau,
il mérite d'être lu avec attention.

Je reviens au Principal. Il peut faire d
biens infinis par ces entretiens familier
où les écoliers s'ouvrent à lui, & l

parent comme à un bon ami. On peut employer quelquefois le tems des récréations à ces sortes d'entretiens. Quand les écoliers estiment & aiment le Principal, ils n'ont pas de peine à s'ouvrir à lui : mais il faut faire ensorte, par le secret inviolable qu'on leur garde, qu'ils n'aient jamais lieu de s'en repentir. On doit s'appliquer sur tout aux grands, parce qu'ils sont plus en état de profiter des avis, & qu'ils en ont plus de besoin. Les deux années de philosophie, après lesquelles c'est assez la coutume de choisir un genre de vie, semblent naturellement destinées à examiner leur vocation. C'est l'action de la vie la plus importante, qui décide souvent du bonheur temporel & du salut éternel, & qui est presque toujours abandonnée à un âge incapable de se conduire lui-même, & peu disposé à prendre conseil.

Avant que de finir cet article, je dois ajouter que les Principaux sont en état, & peutêtre aussi dans l'obligation, de rendre aux écoliers externes une partie des mêmes services qu'ils rendent aux pensionnaires : car toute la Jeunesse du Collége est confiée à leurs soins. Quand le Régent s'aperçoit qu'un écolier com-

mence à se déranger, il pourroit en avertir le Principal, qui le feroit venir dans sa chambre, & lui donneroit les avis nécessaires pour le faire rentrer dans son devoir.

## ARTICLE V.

### *De la Religion.*

JE N'AI PAS besoin de prouver que cet article est le plus important de tous & que la négligence des maîtres sur ce point seroit très criminelle, parce qu'elle auroit des suites d'une conséquence infinie. On peut réduire à trois points ce qui regarde cette matiére : les instructions, l'usage des sacremens, la pratique de certains exercices de piété.

### §. I. *Des Instructions.*

IL EST AISÉ de comprendre que de jeunes gens qui sortent du Collége sans être instruits de la religion, courent risque de l'ignorer tout le reste de leur vie ; & l'on ne sait que trop que cette ignorance est la funeste source des désordres & de l'irréligion qui régnent presque généralement dans le monde.

Le reméde à un si grand mal est de profiter d'un tems où les jeunes gens

ct encore dociles, & naturellement overts à toutes les vérités de la religion. On doit poſer pour principe de l'ducation chrétienne, ( ceci regarde tus les maîtres en général, Principaux, Rgens, Précepteurs, ) que les enfans ſnt confiés aux maîtres de la main de Jſus-Chriſt même, pour veiller à la cnſervation du précieux tréſor de l'innocence qu'il a rétablie en eux par le ltême, pour les rendre dignes de l'adoption divine & de la glorieuſe qualité d'enfans de Dieu à laquelle il les a évés, pour les inſtruire de tous les ryſtéres de ſa vie & de ſa mort, de tutes les merveilles qu'il a opérées en lur faveur, & de tous les préceptes à bbſervation deſquels il a attaché leur lut. Voila de quoi Jeſus-Chriſt nous emandera un jour compte, & non ſi ous avons fait de bons poétes ou de ons orateurs.

Or dans quelle ſource peut-on puiſer es divines connoiſſances, ſinon dans s Livres ſacrés de l'ancien & du nouveau Teſtament ? Je ſupplie les maîtres e lire avec attention ce que dit ſur cet rticle M. de Fénelon, dans le livre que 'ai déja cité, qui eſt ſur l'éducation des illes, mais qui ne convient pas moins

aux jeunes gens de l'autre sexe. J'en rapporterai ici quelques endroits.

» Les histoires de l'ancien Testamen
» ne sont pas seulement propres à ré
» veiller la curiosité des enfans ; mais
» en leur découvrant l'origine de la re
» ligion, elles en posent les fondemens
» dans leur esprit. Il faut ignorer pro
» fondément l'esprit de la religion, pour
» ne pas voir qu'elle est toute histori-
» que. C'est par un tissu de faits mer-
» veilleux, que nous trouvons son éta-
» blissement, sa perpétuité, & tout ce
» qui doit nous la faire croire & prati-
» quer.

» Il ne faut pas s'imaginer qu'on
» veuille engager les jeunes gens à s'en-
» foncer dans la science, quand on leur
» propose toutes ces histoires. Elles sont
» courtes, variées, propres à plaire aux
» gens les plus grossiers. Dieu qui con-
» noit mieux que personne l'esprit de
» l'homme qu'il a formé, a mis la reli-
» gion dans des faits populaires, qui
» bien loin de surcharger les simples,
» leur aident à concevoir & à retenir
» les mystéres. M. de Fénelon en ap-
porte un exemple qui regarde le mystére de la Trinité, après quoi il ajoute :
» Cet exemple suffit pour montrer l'u-
» tilité des histoires. Quoiqu'elles sem-

» lent allonger l'inſtruction, elles l'a-» brégent beaucoup, & lui ôtent la ſé-» chereſſe des catéchiſmes, où les myſ-» téres ſont détachés des faits. Auſſi » voions-nous qu'anciennement on inſ-» truiſoit par les hiſtoires. La maniére » admirable dont ſaint Auguſtin veut » qu'on inſtruiſe tous les ignorans, n'é-» toit point une méthode que ce Pere » eût ſeul introduite : c'étoit la méthode & la pratique univerſelle de l'Egliſe. Elle conſiſtoit à montrer par la ſuite de l'hiſtoire la religion auſſi ancienne que le monde ; Jeſus-Chriſt attendu dans l'ancien Teſtament, & Jeſus-Chriſt régnant dans le nouveau : c'eſt le fond de l'inſtruction chrétienne.

» Cela demande un peu plus de tems » & de ſoin, que l'inſtruction à laquelle beaucoup de gens ſe bornent : mais auſſi on ſait véritablement la religion, quand on ſait ce détail ; au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuſes ſur Jeſus-Chriſt, ſur l'Evangile, ſur la néceſſité de ſe ſoumettre abſolument à ſes déciſions, & ſur le fond des vertus que le nom chrétien nous doit inſpirer. Le Catéchiſme * hiſtorique, im-

* C'eſt celui

de M. l'Abbé Fleury.

» primé depuis peu de tems, qui eſt un » livre ſimple, court, & bien plus clair » que les catéchiſmes ordinaires, ren- » ferme tout ce qu'il faut ſavoir là- » deſſus. Ainſi on ne peut pas dire qu'on » demande beaucoup d'étude.

M. de Fénelon, après avoir parcouru & indiqué les hiſtoires les plus remarquables de l'ancien & du nouveau Teſtament, ajoute ce qui ſuit. » Choi- » ſiſſez les plus merveilleuſes des hiſ- » toires des Martyrs, & quelque choſe » en gros de la vie céleſte des premiers » chrétiens. Mélez-y le courage des » jeunes Vierges, les plus étonnantes » auſtérités des Solitaires, la conver- » ſion des Empereurs & de l'Empire, » l'aveuglement des Juifs, & leur pu- » nition terrible qui dure encore.

» Toutes ces hiſtoires, ménagées diſ- » crettement, feroient entrer avec plai- » ſir dans l'imagination des enfans, vive » & tendre, toute une ſuite de religion » depuis la création du monde juſqu'à » nous, qui leur en donneroit de très » nobles idées, & qui ne s'effaceroit ja- » mais. Ils verroient même, dans cette » hiſtoire, la main de Dieu toujours » levée pour délivrer les juſtes, & » pour confondre les impies. Ils s'ac-

» outumeroient à voir Dieu faiſant
» out en toutes choſes, & menant ſe-
» rettement à ſes deſſeins les créatures
» ui paroiſſent le plus s'en éloigner.
» Mais il faudroit recueillir dans ces
» iſtoires tout ce qui donne les images
» es plus riantes & les plus magnifi-
» ues, parce qu'il faut emploier tout
» our faire en ſorte que les enfans
» rouvent la religion belle, aimable,
» & auguſte; au lieu qu'ils ſe la repré-
» entent d'ordinaire comme quelque
» hoſe de triſte & de languiſſant.

Une inſtruction ſolide, comme celle nt on vient de parler, eſt un puiſſant néde contre la ſuperſtition. » Il ne aut jamais, dit le même M. de Fé- nelon, laiſſer méler dans la foi, ou lans les pratiques de piété, rien qui ne ſoit tiré de l'Evangile, ou autoriſé ar une approbation conſtante de l'E- gliſe. Il faut prémunir diſcrettement les enfans contre certains abus, qu'on eſt quelquefois tenté de regarder comme des points de diſcipline, quand on n'eſt pas bien inſtruit. On ne peut entiérement s'en garantir, ſi on ne remonte à la ſource, ſi on ne connoit l'inſtitution des choſes, & l'uſage que les Saints en ont fait.

» Accoutumez donc les enfans, natu-
» rellement trop crédules, à n'admet-
» tre pas légérement certaines hiſtoires
» ſans autorité, & à ne s'attacher pas
» à de certaines dévotions qu'un zéle
» indiſcret introduit, ſans attendre que
» l'Egliſe les approuve.

On voit, par tout ce que je viens de raporter, la maniére d'inſtruire ſolidement les jeunes gens, & la néceſſité d'emploier le tems du Collége à leur

*Inſtruct. ſur la man. d'élever les Nov. Tom. 1. des Lettres de piété.*

» bien faire connoitre Jeſus-Chriſt, ſes
» préceptes, ſes maximes, ſes remé-
» des; à bien expliquer ſon Evangile:
» à faire connoitre la grandeur de
» l'homme, que Dieu ſeul peut rendre
» heureux; ſa chute & ſa miſére, dont
» l'incarnation & la mort d'un Dieu
» ont pu ſeules être le reméde; la cor-
» ruption de ſon cœur, dont l'amour
» de lui-même & des choſes ſenſibles
» eſt devenu le maître; l'impuiſſance
» où il eſt de faire aucun bien par lui-
» même, & ſans la grace de Jeſus-
» Chriſt; & le danger continuel où le
» met la cupidité, qui ſubſiſte toujours
» quoique vaincue.... Il eſt auſſi très
» important de leur inculquer les gran-
» des & efficaces vérités de la religion:
» combien Dieu eſt terrible dans ſes ju-

»gemens ; combien ce que nous trou-
»verons après notre mort ſera diffé-
»rent de nos idées : quel malheur c'eſt
»que de perdre Dieu ſans retour ; de
»quelle noirceur ſont les péchés après
»le batême ; de quel poids eſt pour
»nous la vie & la mort de Jeſus Chriſt,
»dont nous devons rendre compte ;
»quelle folie c'eſt que de mépriſer une
»éternelle félicité ; quelle ſainteté exi-
»ge la grace de la loi nouvelle de ceux
»qui ſont morts & enſevelis en Jeſus-
Chriſt, blanchis dans ſon ſang, con-
ſacrés par l'infuſion de ſon Eſprit,
nourris de ſa chair, & aſſociés d'une
maniére ſi intime à ſa divinité.

Il n'y a perſonne, je croi, qui ſur la
mple lecture de ce que je viens d'ex-
oſer, ne convienne que c'eſt là ſans
oute l'unique maniére d'inſtruire ſo-
dement les jeunes gens par raport à la
ligion. Cette méthode demande du
ms, & du ſoin : mais on eſt bien dé-
ommagé de toutes ſes peines par le
uit qu'on a lieu d'en attendre. Il s'a-
t de ſavoir où l'on peut placer ces
ſtructions.

Les dimanches & les fêtes en ſont le
ms naturel. Ces jours, par leur inſti-
tion, ſont deſtinés au culte divin,

dont la parole de Dieu & l'inſtructio
font une grande partie. On ſait qu'il
tiennent lieu parmi nous de ce qu'étoi
le ſabbat chez les Juifs : & l'on ſait auſ
ſous quelles peines Dieu en avoit com
*Exod.* 31. 15. mandé la ſanctification. *Omnis qui fe*
*cerit opus in hac die, morietur.* Il avoi
abandonné aux Juifs les ſix autres jour
pour leurs propres ouvrages ; mais i
*Exod.* 20. 9. 10. s'étoit réſervé le ſeptiéme. *Sex diebu*
*operaberis, & facies omnia opera tua*
*ſeptima autem die ſabbatum Domini tu*
*eſt.* C'étoit pour lui un jour privilégi
& favori, conſacré uniquement à ſo
culte, & dont il étoit jaloux comm
d'un jour qui lui appartenoit d'une ma-
*Exod.* 31. 14. niére particuliére. *Cuſtodite ſabbatun*
*meum.* Il ne vouloit pas que ce jour-là
on ſortît dehors ; mais qu'on demeurâ
dans la maiſon, pour y méditer plu
*Exod.* 16. 29. librement ſa loi. *Maneat unuſquiſqu*
*apud ſemetipſum ; nullus egrediatur d*
*loco ſuo die ſeptimo.* Enfin on eſt éton-

a Videte ut ſabbatum meum cuſtodiatis. . . . . ut ſciatis quia ego Dominus.... Cuſtodite ſabbatum meum : ſanctum eſt enim vobis. Qui polluerit illud morte morietur . . . . Sex diebus facietis opus : in die ſeptimo ſabbatum eſt, requies ſancta Domino. Omnis qui fecerit opus in hac die, morietur. Cuſtodiant filii Iſrael ſabbatum, & celebrent illud in generationibus ſuis : pactum eſt ſempiternum inter me & filios Iſrael. *Exod.* 31. 13-17.

éde voir combien de fois, & avec
elles menaces, Dieu, dans un petit
ombre de verſets, répéte & inculque
ce précepte, & avec quelle force il en
ecommande l'obſervation.

On comprend aſſez que Dieu n'exige
s moins de nous la ſanctification des
imanches & des fêtes ; & l'on voit
r conſéquent de quelle importance il
e d'y accoutumer de bonne heure les
eunes gens : d'autant plus que ce pré-
cepte eſt preſque généralement violé
ans toutes les conditions, & ſur tout
armi les perſonnes de qualité. Ainſi
eſt une régle bien ſage, établie dans
uſieurs Colléges, de ne point laiſſer
rtir les penſionnaires les dimanches
les fêtes ; mais d'emploier la plus
ande partie de ces jours à les inſtrui-
de la religion. Les parens ne doivent
s ſavoir mauvais gré à un Principal
ui ſera exact & inflexible ſur ce point:
moins ils ne pourront le ſoupçon-
er d'être attentif à ſes propres in-
rêts.

J'ai connu par mon expérience com-
en la maxime de M. de Fénelon,
apprendre la religion aux jeunes gens
r des faits hiſtoriques, étoit utile,
en même tems agréable pour cet

âge. La plupart des instructions que j faisois au Collége, rouloient sur l'an cien Testament. Toutes les grandes vé rités, soit pour le dogme, soit pour l morale, s'y trouvent : & proposées d la sorte, elles font sur l'esprit des jeu nes gens une impression d'autant plu forte & plus durable, qu'elles se trou vent jointes à des faits historiques dont le souvenir ne s'efface pas si aisé ment.

A ces instructions, que je faisois ré guliérement après la Messe & après Vêpres, j'en joignois une autre, qui étoit encore plus utile. Quand la ré création étoit finie, & ces jours-là elle doit être assez longue, car les enfans ont besoin de repos & de délassement, tout le monde se retiroit à sa chambre. Alors les plus grands emploioient une heure à lire dans leur particulier trois ou quatre chapitres historiques de l'an cien Testament, dont ils venoient en suite me rendre compte vers le soir dans la chapelle. Je demandois aux éco liers, sans garder d'ordre, ce qu'ils avoient observé dans leur lecture. J'é tois souvent étonné de leurs réflexions sensées & judicieuses, dont je faisois d'autant plus de cas, qu'elles venoient

leur propre fond, & qu'elles ne leur
ient point ſuggérées. Il eſt aiſé de
comprendre combien cette ſorte d'e-
xercice peut être utile aux jeunes gens,
nn ſeulement pour les inſtruire de la
rigion, mais encore pour leur former
l'ſprit & le jugement.

Outre ces inſtructions, il doit y avoir
jour particulier dans la ſemaine, où
n explique le catéchiſme, & cela ſe
atique ordinairement dans tous les
olléges. J'ai parlé ailleurs, en traitant *Tom. II.*
l'éloquence de la chaire, de la ma-
ére de faire les catéchiſmes, qui doit
re différente ſelon la différence des
es. J'ajoute ſeulement ici une choſe,
ie j'ai vû pratiquer avec beaucoup
ſuccès. Ces ſortes d'inſtructions qui
font aux écoliers plus avancés en
e, comme ſont les Rhétoriciens &
Philoſophes, doivent être plus for-
& plus relevées, & roulent ordi-
irement ſur un plan ſuivi de reli-
on. On oblige dans quelques Collé-
s les écoliers à mettre par écrit ce
'ils ont entendu, & à faire un précis
catéchiſme qu'on leur a expliqué :
pluſieurs le font avec une juſteſſe,
e préciſion, une exactitude, qui ſur-
ennent les maîtres. La même choſe

ſe pratique dans pluſieurs Paroiſſes d
Paris ; & j'ai vû de jeunes filles y réu
ſir parfaitement.

Il ne me reſte qu'un mot à dire ſu
les inſtructions qui regardent les dome
tiques. C'eſt un des devoirs eſſentiel
du Principal. Il leur doit cette récom
penſe des ſervices qu'ils rendent a
Collége , & il doit cet exemple au
jeunes gens , pour leur apprendre c
qu'un jour Dieu exigera d'eux. Le
gens riches & de qualité ignorent pou
la plupart juſqu'où vont leurs obliga
tions ſur ce point. Ils oublient qu
leurs domeſtiques ont un autre maîtr
qu'eux , qu'ils doivent ſervir , & pa
conſéquent le connoitre : que par cette
raiſon ils ſont indiſpenſablement char-
gés de les faire inſtruire ſur la reli-
gion , de veiller ſur leur conduite , de
leur laiſſer le tems & de leur procurer
les moiens de remplir les devoirs du
chriſtianiſme : qu'ils leur doivent ces
ſecours ſpirituels encore plus que la
nourriture & le vêtement : qu'ils ré-
pondront à Dieu du ſalut de ceux qui
les ſervent , comme du leur propre ;
& que les domeſtiques ſont partie de
ceux dont ſaint Paul reco mande le
ſoin en des termes qui doivent faire

rmbler tous les maîtres chrétiens. *Si* 1. *Timot.* 5.
*qilqu'un*, dit-il, *n'a pas ſoin des ſiens*, 8.
*& particuliérement de ceux de ſa maiſon,*
*il renonce à la foi, & eſt pire qu'un in-*
*fidéle.* Il eſt donc d'une abſolue néceſ-
ſité d'inſtruire les jeunes gens de ce de-
voir, & de leur en donner l'exemple
ar le ſoin exact qu'on prendra de fai-
re inſtruire les domeſtiques.

Il ſeroit à propos de donner de tems
en tems aux domeſtiques quelques li-
vres propres à leur apprendre la reli-
gion, & à nourrir leur piété : un nou-
veau Teſtament, l'Imitation de Jeſus-
Chriſt, des Heures, le livre des hiſ-
toires choiſies, & d'autres livres pa-
reils. Cette dépenſe n'eſt pas grande,
& elle peut attirer beaucoup de béné-
dictions ſur un Collége. Le Principal,
les maîtres, les parens peuvent y con-
tribuer chacun de leur côté : & il ne
ſeroit pas indifférent ni difficile d'ac-
coutumer les jeunes gens à prendre
quelque choſe ſur leurs menus plaiſirs
pour fournir à ces pieuſes libéralités.

## §. II. *De l'uſage des Sacremens.*

COMME les Sacremens ſont le canal
ordinaire par lequel Dieu nous com-
munique les ſecours dont nous avons

beſoin pour vivre & mourir en chrétiens, il eſt bien important d'inſpirer aux jeunes gens, pour ces ſources ſacrées de graces & de ſalut, un profond reſpect qui les ſuive dans tout le reſte de leur vie, & qui leur apprenne de bonne heure à en faire un ſaint & ſalutaire uſage.

### 1. *Du Batême.*

ON REÇOIT maintenant le batême dans un âge qui ne permet pas de faire attention ni aux auguſtes cérémonies qui s'y obſervent, ni aux engagemens que l'on y prend. Il eſt donc néceſſaire d'en rappeller le ſouvenir, dans un tems où l'on eſt en état d'en profiter. On ne doit jamais manquer à faire renouveller aux enfans les vœux de leur batême, ſoit à l'anniverſaire du jour où ils l'ont reçu, ſoit aux veilles de Pâques & de la Pentecôte, qui étoient autrefois les ſeuls où l'on adminiſtroit ce ſacrement d'une maniére publique & ſolennelle : coutume dont on voit encore des traces précieuſes dans la proceſſion qui ſe fait ces jours-là aux fonts baptiſmaux.

Pour tirer un plus grand fruit de cette pieuſe pratique, il eſt bon de fai-

ſſiſter les jeunes gens au batême de
ılque enfant, afin qu'ils en voient
eurs propres yeux toutes les céré-
nies, dont après cela on leur ex-
juera la ſignification. » C'eſt, dit
I. de Fénelon, ce qui en fera mieux
ntir l'eſprit & la fin. Par là vous fe-
z entendre combien il eſt grand
être chrétien : combien il eſt hon-
ux & funeſte de l'être comme on
eſt dans le monde. Rappellez ſou-
ent les exorciſmes & les promeſſes
u batême, pour montrer que les
xemples & les maximes du monde,
ien loin d'avoir quelque autorité
ır nous, doivent nous rendre ſuſ-
ect tout ce qui vient d'une ſource ſi
dieuſe, & ſi empoiſonnée. Ne crai-
nez pas même de repréſenter, com-
ne ſaint Paul, le démon régnant dans
e monde, & agitant les cœurs des
ommes par toutes les paſſions vio-
entes qui leur font chercher les ri-
heſſes, la gloire, & les plaiſirs. C'eſt
cette pompe, direz-vous, qui eſt en-
ore plus celle du démon que du
monde : c'eſt ce ſpectacle de vanité
auquel un chrétien ne doit ouvrir ni
ſon cœur, ni ſes yeux. Le premier
pas qu'on fait par le batême dans le

» chriſtianiſme, eſt un renoncement
» toute la pompe mondaine. Rappell
» le monde malgré les promeſſes ſi ſole
» nelles faites à Dieu, c'eſt tomber da
» une eſpéce d'apoſtaſie, comme u
» Religieux, qui, malgré ſes vœux
» quitteroit ſon cloître & ſon habit
» pénitence pour rentrer dans le ſiécl

### 2. *De la Pénitence.*

C'EST ICI, après le batême, le pre
mier des Sacremens qu'on fait recevo
aux enfans; & il demande beaucou
de ſoin & de préparation. Il ne faut le
y admettre que quand ils commencer
à être raiſonnables, & qu'ils témoigner
vouloir ſe corriger de leurs petits dé
fauts.

Le ſoin du Principal eſt de leur pro
curer des Confeſſeurs, dont la pru
dence, la capacité, & le zéle lui ſoien
connus: après quoi il peut laiſſer au
enfans le choix de celui qui leur plair
davantage. Si dans la ſuite ils deman
dent à en changer, quoique peut-êtr
ils le faſſent ſans de trop bonnes rai
ſons, il faut après leur avoir donné le
avis néceſſaires, le leur permettre: car ſu
cet article on ne doit point les géner
mai

s leur laiſſer une pleine & entiére
rté.
faut leur bien faire ſentir l'extrême
portance qu'il y a pour eux de faire
bonnes confeſſions, qui ſoient ſin-
ées & ſans déguiſement : pour cela
avertir qu'ils doivent dire les fau-
qui les humilient le plus, & les
onſtances qui les rendent plus gran-
. Il eſt bon de leur repréſenter ſou-
t l'horrible état où ſe trouve une
à l'heure de la mort, lorſqu'elle
voit ſéparée de Dieu, dans une
fuſion éternelle, pour en avoir
lu éviter une petite & paſſagére
ne dure qu'un moment : que la
nte, attachée à l'aveu de ſes fautes,
t en devenir le reméde & l'expia-
n ; qu'elle eſt couverte par la cha-
du Confeſſeur, & par le ſecret in-
lable auquel il eſt obligé ; & qu'elle
s épargne une autre honte, qui
le, à proprement parler, mérite ce
m, lorſque nos crimes, s'ils n'ont
int été expiés par une humble &
cére pénitence, nous ſeront repro-
s par la bouche de la Vérité même
a face de tout l'univers.
Mais ſur quoi il faut le plus inſiſter,
mme le remarque M. de Fénelon,

c'eſt ſur le malheur qu'il y auroit » de
» faire un cercle continuel & ſcanda-
» leux du péché à la pénitence, & de
» la pénitence au péché. Il n'eſt donc
» queſtion de ſe confeſſer, que pour
» ſe convertir & ſe corriger : autre-
» ment, les paroles de l'abſolution,
» quelque puiſſantes qu'elles ſoient par
» l'inſtitution de Jeſus-Chriſt, ne ſe-
» roient par notre indiſpoſition que des
» paroles, mais des paroles funeſtes
» qui ſeroient notre condannation de-
» vant Dieu. Une confeſſion, ſans
» changement intérieur, bien loin de
» décharger une conſcience du fardeau
» de ſes péchés, ne fait qu'ajouter aux
» autres péchés celui d'un monſtrueux
» ſacrilége.

Ce doit être une régle inviolable parmi les écoliers de ne parler jamais entre eux de ce que le Confeſſeur leur a dit, des avis qu'il leur a donnés, de la pénitence qu'il leur a impoſée, ni s'il leur a accordé ou différé l'abſolution. Il faut leur impoſer ſur tout cela un rigoureux ſilence, & les accoutumer par là à reſpecter, comme ils le doivent, la ſainteté & le ſecret inviolable du ſacrement de Pénitence.

On ne peut pas fixer préciſément le

ns où les jeunes gens doivent s'en
procher. Cela dépend du besoin des
nitens, & de la prudence des Con-
fesseurs. La régle de se confesser tous les
ois est assez généralement observée
ns tous les Colléges, & elle paroit
rt raisonnable.

### 3. *De la Confirmation.*

LA VERTU propre de ce Sacrement
t de communiquer à ceux qui le re-
oivent dignement la force nécessaire
our surmonter les tentations, & pour
sister aux ennemis de notre salut : &
est ce que les cérémonies même
l'on emploie dans ce Sacrement nous
seignent. Faites bien comprendre
x jeunes gens, dit M. de Fénelon,
combien nous devons fouler aux
pieds les mépris mal fondés, les rail-
leries impies, & les violences même
du monde, puisque la Confirmation
nous rend soldats de Jesus-Christ
pour combattre cet ennemi. L'Evê-
que, direz-vous, vous a frapés * pour vous endurcir contre les coups les plus violens de la persécution. Il a fait sur vous une onction sacrée, afin de représenter les anciens qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs

* *Il parle du petit soufflet que l'Evêque donne à ceux qu'il confirme.*

» membres plus ſouples & plus vigou
» reux quand ils alloient au comba
» Enfin il a fait ſur vous le ſigne de l
» croix, pour vous montrer que vou
» devez être crucifié avec Jeſus-Chriſ
» Nous ne ſommes plus, continuerez
» vous, dans le tems des perſécutions
» où l'on faiſoit mourir ceux qui n
» vouloient pas renoncer à l'Evangile
» mais le monde, qui ne peut ceſſe
» d'être monde, c'eſt-à-dire, corrom
» pu, fait toujours une perſécution in
» directe à la piété. Il lui tend des pié
» ges pour la faire tomber : il la décrie
» il s'en moque, & il en rend la pra
» tique ſi difficile dans la plupart de
» conditions, qu'au milieu même de
» nations chrétiennes, & où l'autorit
» ſouveraine appuie le chriſtianiſme
» on eſt en danger de rougir du non
» de Jeſus-Chriſt, & de l'imitation d
» ſa vie.

On ne peut trop inculquer cette im portante vérité aux jeunes gens, don la plus grande & la plus ordinaire ten tation dans le Collége eſt de craindr les diſcours & les railleries de leur compagnons : ce qui montre en même tems la néceſſité indiſpenſable de leu faire recevoir ce Sacrement. Il peut ſer-

r comme de préparation à l'Euchariſ-
t , & par conſéquent la précéder de
elque tems.

Il ſeroit bon que les Principaux euſ-
ſnt un regître pour marquer ceux qui
nt reçu la Confirmation dans leur Col-
ge , afin qu'on pût y avoir recours
ns le beſoin , lorſque les écoliers
ns un âge plus avancé doutent s'ils
nt été confirmés. Ce cas eſt quelque-
is arrivé.

### 4. *De l'Euchariſtie.*

ON DOIT regarder la premiére com-
union des enfans comme l'action de
ur vie la plus importante , & qui ſou-
nt décide de leur ſalut : & l'on ne
ut par conſéquent y apporter trop
préparation. Il faut les y diſpoſer de
in , leur en parler de très bonne heu-
, la leur repréſenter comme le plus
and bonheur qui puiſſe leur arriver
r la terre , tâcher d'en exciter en eux
n vif deſir , & ſur tout leur bien faire
ntir quelle pureté de mœurs deman-
une action ſi ſainte.

Il eſt difficile de fixer le tems de la
remiére communion, parce qu'il ne
oit pas être réglé ſur le nombre des
nées ; mais ſur le caractére d'eſprit

des enfans, & encore plus sur l'état de leur conscience. Il n'y a rien de plus embarrassant ni de plus inquiettant pour un Principal dans la conduite d'un Collége, que ce qui regarde la matiére dont je parle ici : parce que les dangers sont extrêmes de part & d'autre, soit pour trop avancer, soit pour trop reculer la premiére communion. C'est ici sur tout qu'il a besoin de demander à Dieu & pour lui-même & pour les Confesseurs, la prudence & la lumiére qui leur sont nécessaire pour une décision si importante.

Le sentiment de M. de Cambrai sur cet article me paroit fort sage ; & sans vouloir prescrire de régle à personne je croi pouvoir ici le proposer. » La » premiére communion, dit-il, me » semble devoir être faite dans le tems » où l'enfant, parvenu à l'usage de » raison, paroitra plus docile, & plus » exemt de tout défaut considérable. » C'est parmi ces prémices de foi & » d'amour de Dieu, que Jesus-Christ » se fera mieux sentir & goûter à lui » par les graces de la communion. « Quand donc on trouve réunis dans des enfans les qualités dont il est parlé ici, un fond de docilité, une exemtion

d tout défaut considérable, & par cnséquent une grande pureté de nœurs, des prémices, c'est-à-dire des cmmencemens quoique foibles encre & imparfaits, de foi & d'amour d Dieu; on a lieu d'espérer que Dieu cnira une premiére communion faite cet état, & qu'elle servira à faire roître & à fortifier de plus en plus è si heureuses dispositions.

Quand au contraire l'on observe ns les enfans des dispositions tout opbées, une indocilité marquée qui uffre avec peine les avis & les reontrances, des habitudes vicieuses isquelles des rechutes fréquentes rouvent qu'ils sont fort attachés, nul ntiment de foi, nul indice d'amour e Dieu: pour lors n'est-il pas évident u'un Confesseur prudent & éclairé oit prendre du tems, pour s'assurer ir de sages délais d'un changement sinre & d'une conversion véritable?

C'est dans ces occasions que les maîes & les parens, s'ils sont véritablent chrétiens, doivent laisser aux onfesseurs une pleine & entiére liérté, & ne point géner la conscience e leurs enfans par des interrogations, es plaintes, des reproches, qui peu-

vent avoir de très funeſtes ſuites, & qui ſouvent donnent lieu à l'hypocriſie & à des ſacriléges. Ils peuvent & ils doivent les exhorter avec douceur & ſageſſe à ſe diſpoſer dignement à une action ſi ſainte ; mais ſe repoſer du reſte ſur la lumiére & la prudence du Confeſſeur, qui connoit l'intérieur de l'enfant, & n'en peut rendre compte à perſonne.

J'en dis autant des autres communions pendant le cours de l'année. On doit inſpirer aux jeunes gens un grand deſir de communier ſouvent ; leur faire entendre que le corps de Jeſus-Chriſt devroit être notre pain quotidien ; que les premiers chrétiens approchoient très fréquemment de l'Euchariſtie, & y puiſoient cette force & ce courage qui leur étoient alors ſi néceſſaires, & qui ne le ſont pas moins pour nous ; & que la grande, ou plutôt l'unique douleur d'un chrétien doit être de ſe voir privé de la Communion par ſa faute ; *S. Chryſ.* *Unus ſit nobis dolor hac eſca privari.*

Il faut en même tems leur bien marquer les diſpoſitions néceſſaires pour approcher dignement de l'Euchariſtie ; & ſur tout leur bien faire ſentir quel horrible crime c'eſt que de recevoir

ns une conſcience ſouillée par quelque péché mortel l'Auteur même de la ſinteté, de trahir encore Jeſus-Chriſt r un baiſer comme le perfide Judas, le crucifier de nouveau en ſoi, de fuler aux pieds le Fils de Dieu, de nir pour une choſe vile & profane l ſang de l'alliance par lequel il nous ſanctifiés, & de faire outrage à l'eſprit de la grace. Il n'y a rien qu'on ne oive emploier pour inſpirer aux jeues gens toute l'horreur poſſible pour ne communion indigne ; & je trouve u'ils ſont bien heureux, quand ils mportent du Collége un ſincére & olide reſpect pour les Sacremens.

Le grand danger des Communautés des Colléges, c'eſt la crainte des jugemens humains quand on ne communie point avec les autres dans certains ours de fêtes. Un Ecolier, prêt de ortir du Collége, me vint voir la eille de Pâques au matin, & dans la onverſation il me dit, ſans que je lui uſſe fait aucune queſtion ſur ce ſujet, u'il auroit le bonheur de communier e lendemain. Je l'en félicitai, & lui arquai ma joie, ajoutant que j'étois erſuadé que nul motif humain ne l'y ortoit. Il me fit ſentir qu'il n'en étoit

pas tout-à-fait exemt. Sur cette premiére ouverture, je louai extrêmement ſa ſincérité, & la confiance qu'il marquoit à un maître à qui il n'étoit point obligé de ſe découvrir, ce qui ne pouvoit venir que d'un fond de religion dont je faiſois grand cas. L'amitié que je lui témoignois aiant achevé de lui ouvrir le cœur, il m'avoua nettement que la ſeule crainte des diſcours & des jugemens humains le déterminoit à la communion du lendemain, ne pouvant ſoutenir de s'en voir privé un jour de Pâques, pendant que pluſieurs de ſes compagnons, moins âgés & moins avancés que lui, en approcheroient. Je lui promis de lui épargner cette confuſion. Il me remercia les larmes aux yeux, & me dit que je lui épargnerois un ſacrilége. Je ne manquai pas en effet, dans l'inſtruction de l'après midi, de prier les maîtres & les écoliers de vouloir bien ne pas communier tous enſemble à la grande meſſe; mais de ſe partager, comme il leur plairoit, aux baſſes meſſes qui ſe diroient dans les chapelles, où perſonne n'obſervoit ce qui s'y paſſoit. Et cette pratique devint pour moi une régle dans la ſuite.

## 5. *Des pratiques de dévotion.*

IL Y A certaines pratiques de dévotion courtes & faciles, qui ne sont point à charge aux jeunes gens ; mais qui les avertissent de plusieurs devoirs qu'on néglige pour l'ordinaire, & qui les accoutument à faire entrer la piété dans la plupart de leurs actions.

La dévotion à Jesus-Christ doit l'emporter infiniment sur toutes les autres ; & l'on ne peut inculquer aux jeunes gens trop fortement ni trop fréquemment ces paroles de l'Evangile : *La vie éternelle consiste à vous connoître vous qui êtes le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ que vous avez envoié.* Elles nous apprennent que la vraie piété est fondée sur la connoissance de Dieu, & sur celle de Jesus-Christ, c'est-à-dire de ses mystéres, de ses maximes, & de ses exemples. Ce que les Evangélistes raportent de sa divine enfance doit leur être parfaitement connu & familier, sur tout ce qu'il fit à l'âge de douze ans dans le Temple : circonstance précieuse, que Jesus-Christ a voulu qui fût conservée dans l'Evangile, afin que les jeunes gens y trouvassent un parfait modéle de toutes les vertus qui conviennent à leur

Joan. 17. 3.

Luc. 2. 41. 52.

Matt 18. & 19 Luc. 9. 48. âge. Il faut souvent le leur représenter plein de tendresse pour les enfans, leur imposant les mains, & les béniſſant avec bonté, leur donnant un libre accès auprès de lui, déclarant que le Royaume des Cieux leur appartient, & voulant bien regarder comme fait pour lui tout ce qu'on fera pour eux.

Il faut auſſi recommander beaucoup aux enfans la dévotion à la ſainte Vierge, les exhorter à la prendre pour leur mere & leur protectrice dans tous leurs beſoins, de ſolenniſer avec une piété particuliére toutes ſes fêtes, & de la prier inſtamment d'obtenir pour eux deux grandes vertus, qui ont fait ſon caractére propre, & qui ſont ſi néceſſaires aux jeunes gens, la pureté & l'humilité.

On doit auſſi leur recommander la dévotion aux ſaints Anges, & particuliérement à leur Ange Gardien, qui leur eſt donné pour veiller continuellement ſur eux, & ſur tous leurs beſoins tant corporels que ſpirituels; & au Saint dont ils portent le nom, & qu'ils doivent regarder comme leur patron particulier. De petites Litanies où l'on fait entrer tous ces noms, n'allongent pas de beaucoup la priére. Quand on célébre dans le cours de la ſemaine

fête de quelque Saint plus considé-
ole, on en infére le nom dans la Li-
nie du soir précédent ; & il eſt à sou-
iter que le Principal, dans l'inſtruc-
on du Dimanche, annonce ces fêtes,
en diſe un mot.

Dès que les enfans ſe réveillent, il
t bon qu'ils s'accoutument à faire le
gne de la croix; & comme ſi Dieu dans
moment leur diſoit : *Mon fils, don-*
*z-moi votre cœur*, qu'ils lui répon-
ent : Je m'offre à vous, ô mon Dieu,
e toute l'étendue de mon cœur : *corde*
*agno, & animo volenti.*

Præbe, fili mi, cor tuum mihi. *Prov.* 23. 26.

2. *Maccab.* 1. 3.

Chaque étude doit commencer par
ne courte priére. Quand les enfans
arlent en public, & font quelque
xercice, le ſigne de la croix doit en
re le ſignal & le commencement. J'en
s autant pour les maîtres. On ſait que
s premiers chrétiens emploioient ce
gne ſalutaire en toute occaſion.

Les priéres avant & après le repas
nt réguliérement obſervées dans tous
s Colléges. Quoi de plus juſte & de
us raiſonnable en effet, que de ren-
e cet hommage public à la bonté &
la libéralité de Dieu, de qui l'on tient
ut, & que l'on doit par conſéquent
mercier de tout. Maintenant, à la

honte de notre siécle, cette sainte coutume, consacrée par l'usage de tous les tems, même chez les païens, s'abolit de plus en plus chaque jour parmi nous, sur tout chez les riches & chez les grands, où il n'en reste presque plus aucune trace, & où il semble qu'on rougiroit de paroitre chrétien. Il faut prémunir les enfans contre cet abus, en les accoutumant, même au déjeuner & au goûter, à faire le signe de la croix sur la nourriture qu'ils doivent prendre. On prend occasion de les instruire sur ce sujet, en leur expliquant ce qui est dit de Jesus-Christ, que *s'étant mis à table* avec les deux disciples qui alloient à Emmaüs, *il prit le pain*, LE BENIT, *& l'aiant rompu le leur donna.*

*Luc.* 24. 30.

Je n'ai pas besoin d'avertir de l'obligation indispensable où nous sommes de prier tous les jours pour la personne sacrée du Roi: le Statut de l'Université y est formel, & il s'observe par tout exactement.

Il faut aussi se souvenir des besoins, tant publics de la Religion & de l'Etat, que particuliers par raport aux parens & aux amis.

On ne doit pas oublier aux Quatre-

Tms d'avertir les jeunes gens de ſe
ndre aux priéres communes de l'E-
gſe, & de demander avec elle à Dieu
'il lui plaiſe de nous accorder le re-
ntir & le pardon de nos péchés, de
pandre ſa bénédiction ſur les fruits
la terre, & de donner à ſon Egliſe
bons paſteurs & de bons miniſtres :
ui ſont les trois motifs pour leſquels
s priéres ont été établies. Chacun des
ois jours après la meſſe on pourroit
acquitter de ce devoir. * *Ut remiſſio-*
*m peccatorum noſtrorum nobis dones :*
*t fructus terræ dare & conſervare digne-*
*s : Ut ſacerdotes tui induantur juſtitiam.*
chaque article les écoliers répon-
ront, *Te rogamus, audi nos.* Le ſa-
edi, jour de l'ordination, on peut
outer cette priére, compoſée des pa-
oles de l'Ecriture : ** *Domine Jeſu, oſ-* *Joan. 10. Matt. 9. Act. 1.*

* *Nous vous prions de ous accorder le pardon de os péchés : De nous don- er & de nous conſerver les ruits de la terre : De re- étir vos miniſtres de juſtice de ſainteté.*

** *Seigneur Jeſus, qui êtes porte des brebis, & par ui il faut entrer pour être uvé : bon Paſteur, qui vez donné votre vie pour os brebis, ayez pitié des euples qui ſont languiſſans & diſperſés comme des bre- bis qui n'ont point de pa- ſteur. La moiſſon eſt grande, Seigneur, mais il y a peu d'ouvriers : nous vous prions donc, vous qui êtes le maî- tre de la moiſſon, d'y en- voyer des ouvriers. Vous qui connoiſſez les cœurs de tous les hommes, montrez qui ſont ceux que vous avez choiſis. Nous vous en prions, ô Dieu qui vivez & régnez éternellement.* Amen.

*tium ovium, per quem si quis introierit salvabitur; bone Pastor, qui animam tuam posuisti pro ovibus tuis: miserere populorum, qui sunt afflicti & jacentes sicut oves non habentes pastorem. Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogamus ergo te dominum messis, ut mittas operarios in messem tuam. Tu, qui corda nosti omnium, ostende quos elegeris. Amen.*

Lorsque quelqu'un des parens ou des amis, quelque Evêque ou quelque Magistrat, est dangereusement malade, on peut dire tous les jours à la fin du repas : * *Domine, ecce quem amas, infirmatur.* Quand il est sorti du danger, on en remercie Dieu.** *Agimus tibi gratias, Domine, pro famulo tuo, cujus infirmitas non fuit ad mortem, sed pro gloria tua.* S'il meurt, on prie Dieu pour lui après sa mort.

Joan 11. 3.

℣. 4.

Quand la sonnette avertit qu'on porte le Corps de Notre-Seigneur Jesus-Christ à quelque malade, on se met à genoux, & l'on fait les trois priéres suivantes : dont la premiére est un acte de foi pour adorer Jesus-Christ, la se-

* *Seigneur, celui que vous aimez est malade.*

** *Nous vous remercions pour votre serviteur, dont la maladie n'a point été à la mort, mais seulement pour votre gloire.*

ode regarde le malade, & par la
rsiéme on demande pour soi-même
a grace de recevoir un jour Jesus-
Christ en viatique. * *Tu es Christus* Matt. 16. 16.
*Ils Dei vivi ... Domine, ecce quem* Joan. 11. 3.
*ris, infirmatur ... Domine, semper*
*nobis panem hunc, præsertim in hora*
*rtis.*

Chaque écolier peut avertir du jour
de sa naissance & de son batême; &
l'n prie les autres de s'en souvenir le
lendemain à la Messe, & d'en rendre
gices pour lui & avec lui.

Ces petites pratiques, fort faciles
r elles-mêmes, & qui ont lieu en
fférentes occasions selon les différens
soins, ne tendent, comme on le voit
sément, qu'à inspirer aux jeunes gens
i goût pour la piété, & à les accou-
mer de bonne heure à s'acquitter de
rtains devoirs de religion qui sont
dinairement ignorés ou négligés.

*Vous êtes le Christ, le*
*s du Dieu vivant ....*
*gneur, celui que vous*
*ez, est malade ... Sei-*
*gneur donnez-nous toujours*
*ce pain, sur tout à l'heure*
*de la mort.*

## CHAPITRE SECOND.

### *Du devoir des Régens.*

APRÈS tout ce que j'ai dit juſqu'i dans cet Ouvrage ſur la manié d'enſeigner, ce qui regarde principal ment les Régens, il me reſte peu c choſes à ajouter ſur cette matiére. J le réduirai à quatre ou cinq articles : l diſcipline des Claſſes, les exercices qu s'y font pour faire paroitre les écolier les compoſitions & les actions publi ques, les études que doivent faire le maîtres, l'application de tout ce qui été dit à la conduite & à l'intérieur de Claſſes.

### ARTICLE PREMIER.

#### *De la diſcipline des Claſſes.*

ELLE conſiſte à contenir les écolier dans l'ordre, à ſe faire écouter avec ſilence, & à ſe faire obéir au premier ſignal : en quoi ſur tout paroit l'autorité du maître : qualité rare, mais abſolument néceſſaire pour faire obſerver une exacte diſcipline. J'en ai parlé ailleurs.

J'ai déja remarqué auſſi que l'émulation eſt le grand avantage des Claſſes.

...ne peut être trop attentif à l'exci-
...r & à l'entretenir parmi les écoliers.
...l y a mille moiens différens d'y réuſ-
...r qui dépendent de l'induſtrie & de
...ctivité d'un maître zélé pour l'avan-
...rent de ſes diſciples. Le grand art &
...a grande habileté, eſt de ſavoir inſ-
...ir aux médiocres même de l'ardeur
...or le travail.

Mais la partie la plus eſſentielle de la
...ipline des Claſſes, eſt pour ce qui
...arde les mœurs & la religion. Ce
...'eſt pas que je croie que les Régens en
...vent parler ni longuement, ni fré-
...emment : ce ſeroit le moien de re-
...er les jeunes gens. Mais cet objet eſt
...principal motif qui domine dans leur
...rit. Ils ne le perdent jamais de vûe,
...oiqu'ils n'y paroiſſent pas toujours
...entifs. Ils ménagent avec adreſſe tou-
...les occaſions qui ſe préſentent de
...re quelques remarques, ou d'établir
...elques principes, qui y aient du ra-
...rt. Ce n'eſt quelquefois qu'un mot,
...ce ſemble au hazard : mais ce mot a
...uvent de grandes ſuites. [a] C'eſt ainſi

*Conf. lib. 1. cap. 7.*

...Et fortè lectio in mani-
...erat, quam dum expo-
...em, opportunè mihi vi-
...atur adhibenda ſimili-
...o Circenſium, quò il-
...lud, quod inſinuabam, &
jucundius & planius fieret,
cum irriſione mordaci eo-
rum, quos illa captivaſſet
inſania.

qu'une comparaiſon tirée des ſpectac
par ſaint Auguſtin, pendant qu'il exp
quoit en Rhétorique un endroit de qu
que Auteur, ſervit à ouvrir les ye
à ſaint Alipe, qui étoit pour lors ſon d
ciple, & aimoit ces ſpectacles juſqu
la fureur.

Outre ces inſtructions publiques
communes, le Régent peut encore bea
coup ſervir aux écoliers par l'attentic
qu'il a ſur leur conduite, par les entr
tiens particuliers qu'il a quelquefo
avec eux, par les avis qu'il leur donn
& les remontrances qu'il leur fait, pa
le ſoin qu'il prend de les placer en Claſ
auprès de compagnons qui ne leur ſoier
point dangereux, & par mille autres in
duſtries pareilles.

Un des moiens les plus ſûrs de leu
être utile, c'eſt d'entretenir commerc
avec les parens: de s'informer par eu
de leur caractére & de leur conduite
à la premiére abſence d'un écolier, d
leur en donner auſſitôt avis, pour en
prévenir les ſuites, dont ſans cela on
ſe rend reſponſable. Cette pratique eſt
ſur tout néceſſaire en Philoſophie, où
les écoliers ſe donnent plus de liberté.
Je ſai que la plupart des parens ſongent
peu à voir les Profeſſeurs, & j'aurai

ulans la ſuite de parler de cet abus: ileur nonchalance ne doit point em- cer ni diminuer le zêle de ceux-ci. J'ferois tort à la probité & à la re- in des Profeſſeurs, ſi je m'arrétois prouver que le ſoin des mœurs fait partie eſſentielle de leur devoir. rer autrement, ce ſeroit ſe desho- r ſoi-même, & ſe dégrader au deſ- des maîtres païens.

## ARTICLE II.

### *aire paroitre les écoliers en public.*

IL Y A pluſieurs maniéres de former jeunes gens à la parole, & de les e paroitre en public, dont chacune t avoir ſon utilité. Je n'en raporte- ci que deux qui ſont plus en uſage s l'Univerſité : à quoi j'ajouterai lques avis & quelques régles ſur ce regarde la prononciation.

### §. I. *Des Exercices.*

ON APPELLE ainſi les actions publi- es dans leſquelles les écoliers rendent mpte des Auteurs qu'ils ont vûs en laſſe, ou en particulier, & de tout ce i a fait la matiére de leurs études. Il t que cette ſorte d'exercice ait paru

avoir beaucoup d'utilité, & ait été tou
à-fait au goût du Public, puiſqu'en fo
peu de tems, ſans aucune ordonnan
de la part de l'Univerſité, elle a é
adoptée par tous les Colléges, qu'el
a paſſé dans les maiſons particuliéres
& qu'elle a pénétré dans toutes les pr
vinces.

En effet, c'eſt la maniére la plus ſin
ple, la plus naturelle, & en même tem
la plus avantageuſe de produire les jeu
nes gens en public, que de leur fai
ainſi rendre compte des Auteurs qu'o
leur a expliqués. Par là on les tient e
haleine pendant toute une année, & o
les oblige d'apporter beaucoup plu
d'attention à leurs études, en leur mon
trant de loin le Public comme devan
être le témoin & le juge du progrè
qu'ils y auront fait. On leur donn
auſſi par là une honnête hardieſſe, e
les accoutumant de bonne heure à pa
roitre en public, à parler devant l
monde, à ne point fuir la lumiére: &
en les guériſſant d'une timidité naturell
& pardonnable à cet âge, mais qui ſe
roit un obſtacle à une partie du bie
qu'ils pourroient faire dans la ſuite, &
qui ſouvent devient invincible, quand
on ne s'eſt point appliqué dans ces pre
miéres années à la ſurmonter.

uelques perſonnes croioient qu'on
oit faire parler latin dans ces exer-
. J'ai été moi-même quelque tems
cette penſée & dans cette pratique:
l'expérience m'a fait connoitre
lle étoit moins utile aux jeunes gens.
rincipal but qu'on ſe propoſe, c'eſt
s preparer aux emplois qu'ils doi-
un jour exercer ; inſtruire, plai-
faire le raport d'une affaire, dire
avis dans une compagnie. Or tout
ſe fait en françois, & à peu de
e près de la maniére dont on parle
les exercices. D'ailleurs croit-on
l ſoit facile, ni même poſſible à un
ne homme de s'expliquer élégamment
atin ? Quelle gêne, quelle contrain-
our un écolier ! N'eſt-ce pas lui ôter
noitié de ſon eſprit, & le mettre
s d'état de produire au dehors ſes
ſées, en quoi conſiſte ſur tout l'a-
ntage & l'agrément de ces exerci-
? Enfin nous eſt-il permis de négli-
abſolument le ſoin de notre langue,
nt nous devons faire uſage tous les
rs, & de donner toute notre appli-
ion à des langues mortes & étrangé-
? Le ſentiment du Public ſur ce point
pas été douteux.

Il s'agit maintenant de ſavoir de quel-

le maniére on doit faire ces exercice
Le moien sûr d'y réussir, comme e
toute autre chose, c'est d'y mêler l'a
gréable à l'utile :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci

L'utile doit marcher avant tout : c'es
à-dire qu'un jeune homme doit avo
étudié avec soin l'Auteur sur lequel
entreprend de répondre, rendre compt
des difficultés qui s'y trouvent, éclair
cir les endroits obscurs, faire sentir l
force & l'énergie des expressions &
des pensées, & tâcher de rendre dans l
traduction qu'il en fera de vive voix l
sens & les beautés de l'original.

S'il s'agit de grec, sur tout dans le
commencemens, il faut que le répon
dant soit en état de rendre raison d
chaque mot, où il est, en quel cas, &
pour quoi, en quel tems, en quel meu
quelle est sa signification & sa racine
& qu'il puisse sur le champ former tou
les tems d'un verbe conformément au
régles de sa grammaire. J'en dis autan
à proportion d'un Auteur latin par ra
port aux commençans. Ils doivent aus
avoir quelque teinture des histoires qu
y sont raportées, & de la situation de
villes & des fleuves dont il est parlé

aus

Ti bien que des fables, s'il s'y en ren-ntre. Dans les Classes plus avancées, connoissances doivent avoir plus tendue.

Voila ce que j'appelle le fond des ercices, ce qui en fait la base, ce qu'il t toujours supposer; qui est de bien sséder les Auteurs & les matiéres sur oi l'on répond. Mais il ne faut pas n tenir là, & l'habileté d'un maître, raport à ces exercices, est d'y savoir er de l'agrément, & d'éviter une te sécheresse qui les fait languir, & rend ennuieux à l'auditeur.

Deux choses, ce me semble, peuvent tout contribuer à faire goûter ces ercices. La premiére est que le Répon-nt s'applique particuliérement à faire tir & remarquer les beautés de l'Au-r qu'il explique : c'est sur quoi je me s fort étendu dans les deux premiers lumes de cet ouvrage. La seconde, il fasse des réflexions judicieuses sur faits & les histoires, aussi bien que les maximes qui se rencontrent dans livres dont il rend compte ; & c'est quoi j'ai essaié de donner quelques déles dans mes deux derniers volu-s. J'ai toujours observé que ces deux ses plaisent extrêmement à l'audi-

teur, parce qu'elles marquent du côt
du jeune homme du goût & du juge
ment : & c'eſt de quoi l'on fait le plu
de cas, & à quoi effectivement le
maîtres doivent s'appliquer davantag

Je croi donc qu'outre l'étude foncié
dont j'ai parlé, qui fait l'utile & le ſo
lide des exercices, on peut prépare
quelques endroits d'une maniére part
culiére ; donner ſur cela aux écolie
quelques cahiers, qu'on leur fait li
pluſieurs fois avec attention, & mêm
apprendre par cœur, ſur tout dans l
commencemens. On ſent bien que d
endroits préparés ainſi avec ſoin par u
maître habile doivent plaire beaucou
plus que ce qu'un jeune homme diro
de lui-même ſur le champ. Il appren
& s'accoutume par là à bien penſer
à bien parler : & il y joint des réflexio
qui viennent de ſon propre fonds, au
quelles celui qui interroge donne lie
par les queſtions qu'il lui fait. Mais
ne penſe pas qu'il ſoit à propos de cha
ger la mémoire des jeunes gens d'
grand nombre de cahiers de cette ſort
de peur que ſe repoſant ſur le trava
d'autrui ils ne faſſent point d'e[illegible]rts
leur côté, & ne négligent l'étude
l'Auteur même ſur lequel ils doivent
perdre.

Il y a une maniére d'interroger qui ntribue beaucoup à faire paroitre le Répondant, & d'où l'on peut dire que pend tout le ſuccès d'un exercice. Il s'agit pas pour lors d'inſtruire l'élier, encore moins de l'embarraſſer r des queſtions recherchées & diffices; mais de lui donner lieu de prodire au dehors ce qu'il ſait. Il faut ſondr ſon eſprit & ſes forces; ne lui rien poſer qui ſoit au delà de ſa portée, à quoi l'on ne doive raiſonnablent préſumer qu'il pourra répondre; coiſir les beaux endroits d'un Auteur, r leſquels on peutêtre ſûr qu'il eſt eux préparé que ſur tous les autres, qui par leur beauté intéreſſent davante l'auditeur: quand il fait un récit, l'interrompre point mal-à-propos, is le lui laiſſer continuer de ſuite juqu'à ce qu'il ſoit achevé; propoſer ors ſes difficultés avec tant de netteté tant d'art, que l'écolier, s'il a un u d'eſprit, y découvre la ſolution q'il en doit donner; avoir pour régle parler peu, mais de faire parler beaucup le Répondant; enfin ſonger uniquement à le faire paroitre en s'oubliant i-même, par où l'on ne manque ja-

mais de plaire à l'auditoire, & de s'atti
rer ſon eſtime.

La matiére ordinaire des exercice
doit être ce qu'on explique en Claſſ
pendant le cours de l'année, en ſort
que pour s'y bien préparer, il ſuffiſ
preſque de ſe rendre bien attentif au
leçons du Profeſſeur. Un écolier plu
laborieux, & qui a des ſecours parti
culiers, peut y ajouter quelque choſe
& en cela ſon zêle eſt fort louable,
pourvû que ce travail extraordinaire ne
nuiſe point aux devoirs eſſentiels de l
Claſſe.

Je voudrois, quelque Auteur qu'or
expliquât, ſur tout s'il eſt grec, qu'or
établît pour régle dans les Exercices, d
commencer par faire expliquer à l'ou
verture du livre, & que l'écolier mar
quât en peu de mots de quoi il s'agi
dans les endroits ſur leſquels il ſeroi
tombé. C'eſt le moien d'obliger le Ré
pondant d'être également prêt ſur tout
& de prouver aux Auditeurs que le
Exercices ſe font de bonne foi.

Ce fondement une fois poſé, je le re
péte encore, il faut emploier tous ſe
ſoins pour répandre de l'agrément dan
les Exercices. On a vû ſouvent des au
ditoires aſſez nombreux préter une a

ition étonnante pendant un assez long
ns, parce que les choses y étoient
itées d'une maniére fort intéressante.
Un jeune homme répond sur l'Evan-
le grec selon saint Luc. Après que,
our faire ses preuves, il a expliqué,
mme je l'ai dit, quelques lignes de
té & d'autre à l'ouverture du livre ;
s'arrête aux histoires les plus remar-
ables, par exemple à celle de Lazare
du mauvais riche. Il en fait le ré-
, en y mélant les passages latins, &
ême grecs de l'Evangile, qui renfer-
ent quelque belle maxime. *Factum est* Luc. 16. 22.
*moreretur mendicus, & portaretur ab*
*ngelis in sinum Abrahæ. Mortuus est*
*tem dives, & sepultus est in inferno....*
*ucior in hac flamma. Et dixit illi Abra-* ver. 24 25.
*m : Fili, recordare quia recepisti bona*
*vita tua, & Lazarus similiter mala ;*
*nc autem hic consolatur, tu verò cru-*
*iris, &c.* On demande à l'écolier le-
iel il auroit mieux aimé être ou du
iche ou de Lazare : il n'hésite pas sur le
oix. On lui en demande ensuite les
isons : l'endroit même qu'il explique
s lui fournit. Par là on le met sur les
oies, & on lui donne lieu de tirer de
n propre fonds, ou du moins du li-
re qu'il a entre les mains, des réfle-

xions très solides sur les principales cir
constances de cette histoire. A cette oc
casion on lui fait raporter tout ce qui es
dit dans le même Evangile sur la pau
vreté & sur les richesses. Il est aisé de
comprendre combien, sous le prétexte
d'enseigner la langue grecque à un jeu
ne homme, on lui peut mettre d'excel
lens principes dans l'esprit. On voi
toujours les auditeurs sortir extrême
ment contens de ces sortes d'Exerci
ces.

Quand les écoliers répondent sur
Quinte-Curce, sur Salluste, sur Tite
Live, sur quelques vies de Plutarque,
combien y a-t-il de réflexions à faire
sur les actions des grands hommes dont
il y est parlé ? Il n'est pas étonnant que
des auditeurs qui ont du sens & du goût
soient charmés d'entendre dire de si
belles choses à de jeunes gens, & de
leur voir faire usage de ce qu'il y a de
plus beau & de plus solide dans les Au
teurs anciens.

Un des Exercices qui réussissent le
mieux, & qui plaisent davantage au
Public, est sur la Rhétorique. On fait
lire à un jeune homme des endroits
choisis de Cicéron & de Quintilien, où
les grands principes d'éloquence sont

tblis ; & on les lui fait apprendre par
cur pendant le cours de l'année à la
lce des leçons ordinaires. On lui en
à faire l'application à des harangues
Démosthéne & de Cicéron qu'on lui
uparavant expliquées avec soin. On
'olige de marquer la différence du stile
du caractére de ces deux grands Ora-
ers, qui ont toujours été regardés
mme les modéles les plus parfaits de
'oquence. Des plus habiles Avocats
Parlement qui assistérent en grand
mbre à un pareil Exercice que faisoit
fils * d'un illustre Magistrat, en sor-
ent extraordinairement contens, &
est vrai que le Répondant parloit
ec toute la grace que l'on peut de-
er.

* *Le fils aîné de M. de Fleury Procureur Général.*

On vient de faire tout récemment
ns un Collége l'essai d'un nouvel
ercice, qu'on a lieu d'espérer qui
ra des suites avantageuses par l'heu-
ux succès qu'il a eu. Il regarde la lan-
e françoise. On avoit fait lire à deux
nes freres *, dont l'un étudioit en
nquiéme & l'autre en Troisiéme, des
emarques sur cette langue extraites
ec choix & discernement de plusieurs
droits tirés de l'histoire de Théodose
r M. Fléchier, qu'on leur a propo-

* *Fils du même M. de Fleury Procureur Général.*

sés à l'ouverture du livre, & ils y on
fait obſerver en même tems, comm
cela ſe pratique en expliquant un Au
teur latin, ce qui s'y trouve de plu
beau & de plus remarquable, ſoit pou
les penſées & les expreſſions, ſoit pou
les principes & la conduite de la vie
Cette interrogation, ajoutée aux autre
matiéres qui compoſoient cet Exercice
a paru être fort du goût du Public, &
a fait deſirer qu'elle fût miſe dans la fuit
en uſage. N'eſt-il pas raiſonnable en effe
de cultiver avec quelque ſoin l'étude d
notre langue propre & naturelle, pen
dant que nous donnons tant de tems à
celle des langues anciennes & étrangé
res ?

## §. II. *Des Tragédies.*

VOICI un genre d'Exercice fort an
cien dans l'Univerſité, qui eſt encore
en uſage dans pluſieurs Colléges, &
que d'autres ont entiérement abandon
né. Sans prétendre condanner ceux de
mes Confréres qui penſent autrement
que moi ſur cette matiére, ce qui ne
m'appartient point, je ne puis m'empê
cher d'approuver extrêmement la con
duite de ceux qui ont cru devoir re
noncer abſolument à la coutume d'exer

er les jeunes gens à la déclamation en
ur faisant réciter des Tragédies, parce
q'il me semble que cette coutume en-
tîne après elle beaucoup d'inconvé-
ens.

1. Quelle charge, quel fardeau
ur un Régent, d'avoir à composer
e Tragédie! La profession n'est-elle
s assez dure par elle-même, sans en
pesantir encore le joug par un travail
triste & si ingrat?

2. J'appelle triste & ingrat un tra-
ail, dont on ne peut presque pas se
romettre un heureux succès. On sait
e que coutoient à M. Racine les piéces
e théatre qu'il nous a laissées; & ce-
endant, outre un génie admirable
our la poésie, & des talens singuliers
our le théatre, il avoit tout son tems
lui. Que doit-on attendre d'un Ré-
ent, d'ailleurs fort occupé, & qui
eut avoir tout le mérite de sa profes-
on, sans avoir le talent de faire de
ons vers françois, moins encore celui
e faire de grands poémes?

3. S'il y a quelque chose capable de
uiner la santé d'un Professeur, c'est
l'exercer à la déclamation pendant un
ems assez considérable huit ou dix éco-
iers. Il faut, comme le dit Juvénal des

Maîtres de Rhétorique, avoir une poitrine de fer pour réſiſter à une fatigue ſi accablante ;

Declamare doces, ô ferrea pectora, Vecti.

J'en appelle à l'expérience.

4. Il arrive ſouvent que les écoliers, ſous prétexte de ſe préparer à la Tragédie, abandonnent ou négligent pendant près de deux mois le devoir eſſentiel de la Claſſe ; ce qui n'eſt pas un petit inconvénient.

5. Je n'inſiſte point ſur la dépenſe qu'entraînent néceſſairement les Tragédies, ni ſur la peine qu'on a ſouvent à trouver des Acteurs, qui ſe croient quelquefois en droit de faire la loi au Profeſſeur, parce qu'il ne peut ſe paſſer d'eux.

6. Encore, ſi les jeunes gens tiroient de cet exercice un profit ſolide & durable. Mais il faut, pour l'ordinaire, que le lendemain du jour où la Tragédie a été repréſentée, on oublie tout ce qu'on s'eſt bien donné de la peine à apprendre par cœur.

On a prétendu remédier à une partie de ces inconvéniens, en choiſiſſant des Tragédies compoſées par les plus habiles Auteurs, & en les accommo-

ant au théatre des Colléges, c'eſt-à-re en retranchant de ces piéces les erſonnages de femmes : & il faut vouer qu'on y a réuſſi en partie, & ue par là on remplit la mémoire des unes gens d'excellens morceaux de oéſie, qui peuvent beaucoup ſervir à ur former l'eſprit & le goût.

7. Mais il peut y avoir dans cet uſa-e là même un défaut, qui eſt com-un aux bonnes & aux mauvaiſes Tra-édies. [a] Quintilien obſerve après Ci-éron qu'il y a une grande différence ntre la prononciation des Comédiens, x celle des Orateurs, quoique l'on oive convenir que l'une peut ſervir à 'autre. Si cela eſt, pourquoi exercer es jeunes gens dans une maniére de rononcer, qu'il faudra néceſſairement u'ils évitent, quand ils auront à parler n public ?

8. Une des grandes peines du Ré-ent dans cet exercice, (je l'ai plu-ieurs fois éprouvé, & je ne ſuis pas le eul) c'eſt de contenir dans l'ordre les colliers qu'on eſt ſouvent obligé de

[a] Ne geſtus quidem omnis ac motus à comœdis petendus eſt. Quanquam enim utrumque eorum ad quemdam modum præſtare debet orator, plurimum tamen aberit à Scenico . . . . *Quintil. lib. 1. cap. 11.*

réunir enſemble, & ſur leſquels il eſt difficile de veiller comme on le doit, le ſoin de former à la déclamation ceux qui parlent actuellement demandant l'attention du Maître toute entiére.

9. Je finis pour abréger, par l'inconvénient qui doit paroitre le plus grand, parce qu'il peut nuire à la piété & aux mœurs : c'eſt le danger qu'il y a que cette ſorte d'exercice ne faſſe naître dans l'eſprit des maîtres & des écoliers, comme cela eſt aſſez naturel, le deſir de s'inſtruire par leurs yeux de la maniére dont on doit déclamer les Tragédies, de fréquenter pour cela le théatre, & de prendre pour la Comédie un goût, qui peut avoir des ſuites bien funeſtes, ſurtout à cet âge.

Ce qui contribue le plus, ſi je ne me trompe, à conſerver les Tragédies, c'eſt que pluſieurs les regardent comme le ſeul moien de donner à la diſtribution des prix une certaine ſolennité, néceſſaire pour exciter & pour entretenir parmi les jeunes gens l'émulation, qui eſt un des grands avantages des Colléges. A cela je ne puis oppoſer une meilleure réponſe que l'expérience même. J'ai vû pendant plus de vingt ans de ſuite, diſtribuer les prix dans un

xercice ordinaire avec une très grande élébrité, & un très grand concours de ersonnes choisies & distinguées, qui endant tout l'exercice gardoient un rofond silence, ce qui n'arrive pas ujours, quand on représente des piées de théatre. Cela n'est point particulier à un Collége. Il y en a plusieurs ù ces exercices se font avec beaucoup éclat: & tout récemment il s'en est it un au Collége de la Marche pour l distribution des prix, où l'Auditoire oit très nombreux & très choisi, & ù le Répondant * s'est acquis une grane réputation.

* C'étoit le fils de M. de Feubet, Conseiller au Parlement.

Toutes ces raisons jointes ensemble, e font croire que la Tragédie conient moins aux jeunes gens que les utres Exercices dont j'ai parlé. Mais, omme les sentimens doivent être lires, & qu'ils sont partagés sur ce suet, je n'ai garde de blâmer ceux qui tiennent l'ancien usage, en y aportant toutes les précautions néceslires.

Une des plus essentielles, ce me semle, est de ne point faire entrer dans es Tragédies la passion de l'amour, uelque honnête & légitime qu'elle uisse paroître. » Tout ce qui peut faire

Educat. des filles.

» sentir l'amour, dit M. de Fénelon ; » plus il est adouci & envelopé, plus » il me paroit dangereux. « M. de la Rochefoucault pense de même. » Tous » les grands divertissemens, dit-il, sont » dangereux pour la vie chrétienne : » mais entre tous ceux que le monde a » inventés, il n'y en a point qui soit » plus à craindre que la Comédie. C'est » une peinture si naturelle & si déli- » cate des passions, qu'elle les anime » & les fait naître dans notre cœur, & » surtout celle de l'amour, principale- » ment lorsqu'on se représente qu'il est » chaste & fort honnête. Car plus il » paroit innocent aux ames innocentes, » & plus elles sont capables d'en être » touchées, &c.

Je ne parle point ici du ballet & de la danse, qui servent quelquefois d'accompagnement à la Tragédie, parce que cette coutume n'a point lieu dans l'Université.

Il s'y étoit glissé un abus encore plus intolérable, & défendu expressément par la loi de Dieu ; (je ne sai pas quelle en étoit l'origine) & qui y a duré lon-

a Non induetur mulier veste virili, nec vir utetur veste feminea : abominabilis enim apud Deum est qui facit hæc. *Deut.* 22. 5.

ns : c'étoit de traveſtir les jeunes
gns en femmes dans les Tragédies.
Avoit-on pu ignorer pendant tant d'an-
ées qu'une telle coutume, pour me
ervir des termes de l'Ecriture, étoit
bominable devant Dieu ? L'impru-
ence de quelque perſonne, peutêtre
eu inſtruite ou peu religieuſe, l'aura
abord introduite. On a ſuivi après,
ns réflexion, un uſage qu'on a trou-
é établi. Dès que l'Univerſité l'a dé-
ndu, tout le monde a ouvert les
eux, & s'eſt rendu à un réglement ſi
ge & ſi néceſſaire. Ceux qui y eurent
plus de part, y furent principale-
ent déterminés, par ce qu'ils avoient
ntendu dire d'un Profeſſeur * fort ha-
ile, & encore plus homme de bien,
ui témoigna en mourant une peine
xtrême d'avoir ſuivi cette coutume,
u'il ſavoit avoir été pour quelques
coliers une occaſion de déréglement.
'eſt là le tems & la ſituation où il
aut ſe placer, pour juger ſainement de
e qui eſt à ſuivre ou à éviter.

* *M. de Bel-leville Profeſſeur de Rhétorique au Collège du Pleſſis.*

## §. III. *De la Prononciation.*

J'AI PROMIS de dire un mot de la
rononciation, qui fait partie de la
Rhétorique : & c'en eſt ici le lieu. Il

eſt à craindre que les maîtres ne la négligent trop, & pour eux mêmes, & pour leurs diſciples. On doit, ſurtout dans les Claſſes plus élevées, prendre chaque ſemaine un jour pour y exercer les jeunes gens à la déclamation pendant l'eſpace au moins d'une demie heure. J'ai vû pratiquer aſſez réguliérement cette coutume pendant que j'étois écolier : & je m'y ſuis conformé, étant devenu maître. Le traité de Quintilien ſur la prononciation eſt court, mais excellent, & il peut être fort utile aux maîtres, en y joignant celui de Cicéron. Il y en a un autre en François, mais manuſcrit, qui vient du fameux M. * Lenglet, qui excelloit dans l'art de prononcer, encore plus que dans tout le reſte. Je me ſervirai de ces différens traités pour donner ſur la prononciation les régles les plus générales, & qui ſont le plus d'uſage.

*Lib.* 11. *c.* 3.

*Lib.* 3. *de Orat n.* 213 227.

* *M Lenglet tenoit ce traité d'un célébre Acteur de ſon tems, nommé Floridor.*

La réponſe de Démoſthéne ſur ce qu'il jugeoit tenir le premier rang dans l'éloquence, eſt connue de tout le monde ; & elle montre que ce grand homme regardoit la prononciation, non ſeulement comme la plus importante qualité de l'Orateur, mais en un certain ſens comme l'unique. En effet

*Cic. lib.* 3. *de Orat n.* 213. *Quintil. lib.* 11. *cap.* 3.

ſt cette qualité dont le défaut peut enoins ſe couvrir, & qui eſt le plus aable de couvrir les autres: & l'on vit ſouvent qu'un diſcours médiocre, ſoutenu de toute la force & de tous les ſémens de l'action, fait plus d'effet ge le plus beau diſcours qui en eſt nué.

L'action eſt compoſée de deux parties, qui ſont la voix & le geſte, dont l'ne frape les oreilles, & l'autre les yux; deux ſens, par leſquels nous ſons paſſer nos ſentimens & nos penſes dans l'ame des Auditeurs.

### 1. *De la Voix.*

QUINTILIEN donne à la voix & à la prononciation les mêmes qualités qu'au diſcours même.

1. [a] Elle doit être *correcte*, c'eſt-à-re exemte de défauts: en ſorte que ſon de la voix & la prononciation t quelque choſe d'aiſé, de naturel, agréable, accompagné d'un certain r de politeſſe & de délicateſſe que les nciens nommoient *urbanité*, qui con-

a Emendata erit, id eſt tio carebit, ſi fuerit os cile, emendatum, jucunm, urbanum: id eſt in quo nulla neque ruſticitas, neque peregrinitas reſonet. *Quintil.*

ſiſte à en écarter tout ſon étranger & ruſtique.

*Quintil.* 2. La prononciation doit être *claire* : à quoi deux choſes contribueront. La premiére, c'eſt de bien articuler toutes les ſyllabes : car ſouvent on mange les unes, & on ne fait que gliſſer ſur les autres. Mais le défaut le plus ordinaire, & qu'on doit éviter avec le plus de ſoin, c'eſt de ne point aſſez appuier ſur les derniéres ſyllabes, & de laiſſer tomber ſa voix à la fin des périodes. [a] Comme il eſt néceſſaire de faire ſentir chaque mot, rien auſſi n'eſt plus déſagréable ni plus inſupportable qu'une prononciation lente & traînante, qui appelle pour ainſi dire toutes les lettres, & ſemble les compter les unes après les autres.

*Idem.* La ſeconde obſervation eſt de ſavoir ſoutenir & ſuſpendre ſa voix par différens repos & différentes pauſes qui compoſent une même période. Un exemple rendra la choſe plus ſenſible : je le tire d'un autre endroit de Quintilien. Les points marquent ici les repos.

*Lib. 9. cap 4.* *Animadverti, Judices . . . omnem accu-*

[a] Ut eſt autem neceſſaria verborum explanatio, ita omnes computare & velut annumerare literas, moleſtum & odioſum.

*oris orationem ... in duas ... divisam ... partes.* Cette courte période ne renferme qu'un sens unique, qui ne doit distingué par aucune virgule sans [a]not *Judices*, qui est une apostrophe : cependant la cadence, l'oreille, la respiration même, demandent différens repos, qui font tout l'agrément de la prononciation. En accoutumant les écoliers à faire ces pauses dans la lecture, même où il n'y a point de virgules, on leur apprend en même tems à bien prononcer.

3. On appelle prononciation *ornée*, celle qui est secondée d'un heureux organe, d'une voix aisée, grande, flexible, ferme, durable, claire, sonore, douce, & entrante. Car il y a une voix faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue, que par une facilité à se laisser manier comme on veut, susceptible de tous les sons, depuis le plus fort jusqu'au plus doux, depuis le plus haut jusqu'au plus bas; semblable à un instrument monté de toutes les cordes, qui rend tel son qu'il plait à la main d'en tirer. Outre cela il faut *Idem.*

a Omnes voces, ut nervi in fidibus, ita sonant, ut motu animi quoque sunt pulsæ. *Cic. Lib. 3. de Orat. n. 216.*

une grande force de poitrine, & de poumons capables de fournir aux plus longues périodes, & d'y fournir lontems.

Ce n'eſt pas par de violens efforts ni par de grands éclats qu'on vient à bout de ſe faire entendre ; mais par une prononciation nette, diſtincte, ſoutenue. L'habileté conſiſte à ſavoir ménager adroitement les différens ports de voix ; à commencer d'un ton qui puiſſe hauſſer & baiſſer ſans peine & ſans contrainte ; à conduire tellement ſa voix, qu'elle puiſſe ſe déploier toute entiére dans les endroits où le diſcours demande beaucoup de force & de véhémence, & principalement à bien étudier & à ſuivre en tout la nature.

L'union de deux qualités, oppoſées & incompatibles en apparence, fait toute la beauté de la prononciation, l'égalité, & la variété. Par la premiére, l'Orateur ſoutient ſa voix, & en régle l'élévation & l'abaiſſement ſur des loix fixes, qui l'empêchent d'aller haut & bas comme au hazard, ſans garder d'ordre ni de proportion. Par la ſeconde, il évite un des plus conſidérables défauts qu'il y ait en matiére de prononciation, je veux dire une ennuieuſe

nnotonie, & il y jette au contraire
ne agréable [a] variété qui réveille,
qui ſoutient, qui charme les Audi-
teurs; [b] ſemblable en cela aux Pein-
tres, qui par une infinité de nuances &
de teintes preſque toutes imperceptibles, & par l'heureux mélange du clair & de l'obſcur, ſavent donner du relief à leurs tableaux, & y garder les juſtes proportions que chaque partie demande. Quintilien fait l'application de cette derniére régle à la premiére période de l'exorde du beau plaidoier de Cicéron pour Milon. Cet endroit mérite d'être lu aux jeunes gens.

Il y a un autre défaut, non moins conſidérable que celui de la Monotonie, & qui en tient beaucoup auſſi, c'eſt de chanter en prononçant. Ce chant conſiſte à baiſſer ou à élever ſur le même ton pluſieurs membres d'une période, ou pluſieurs périodes de ſuite, en ſorte que les mêmes inflexions de voix reviennent fréquemment & preſque toujours de la même ſorte.

4. Enfin la prononciation doit être *Quintil. l.*

a Ad aures noſtras & actionis ſuavitatem, quid eſt viciſſitudine, & varietate, & commutatione apius? *Lib. 3. de Orat. n. 225.*

b Hi ſunt actori, ut pictori, expoſiti ad variandum colores. *Ib. n. 217.*

*proportionnée* aux ſujets que l'on trait
ce qui paroit ſurtout dans les paſſion
[a] qui ont toutes, s'il eſt permis de pa
ler ainſi, un langage propre, & un to
particulier. Car autre eſt celui de la c
lére, autre celui de la compaſſion
& ainſi du reſte. [b] Pour les bien expr
mer, il faut commencer par les reſſen
tir; & pour cela ſe repréſenter viv
ment les choſes, & en être touché
comme ſi elles ſe paſſoient en nou
mêmes. De cette ſorte la voix, comm
interpréte de nos ſentimens, porter
ſans peine dans l'eſprit des auditeu
la même diſpoſition qu'elle aura pri
dans le fond de notre cœur. Car, fi
déle image de l'ame, elle reçoit toute
les impreſſions, tous les changemens
dont l'ame elle-même eſt ſuſceptible
Ainſi dans la joie elle eſt claire, pleine
coulante: dans la triſteſſe au contrair
elle eſt traînante, baſſe, & ſombre. L
colére la rend rude, impétueuſe, en
trecoupée. Quand il s'agit de confeſſe

a Omnis motus animi ſuum quemdam à natura habet vultum, & ſonum, & geſtum, &c. 3. *de Orat. n.* 216 219

b In his primum eſt bene affici, & concipere imagines rerum, & tanquam veris moveri. Sic velut medi vox, quem habitum à no bis acceperit, hunc judi cum animis dabit. Eſt enim mentis index, & velu exemplar, ac totidem, quo illa, mutationes habet *Quintil.*

ffaute, de faire ſatisfaction, de ſup-
per, elle devient douce, timide, ſou-
nſe. En un mot elle ſuit la nature &
emprunte le ton de toutes les paſſions.
Elle varie de même & prend différens tons, ſelon les différentes parties d diſcours : elle ſe conforme à la diverſité des ſentimens ; & quelquefois même, quoique plus rarement, à la ature & à la force de certaines expreſſons particuliéres. [a] On ſent combien i ſeroit ridicule de commencer tout un coup un diſcours par un ton élevé & violent, rien n'étant plus propre gagner les eſprits que la modeſtie & retenue. Les récits, deſtinés à mette l'auditeur au fait de la choſe dont il agit, demandent un ton ſimple, uni, anquille, & ſemblable à peu près à elui de la converſation. Il en eſt ainſi e tout le reſte.

### 2. *Du Geſte.*

LE GESTE ſuit naturellement la oix, & ſe conforme, comme elle, ux ſentimens de l'ame. C'eſt un lanage muet, mais éloquent, & qui

a A principio clamare, gestu quodam cit. 3. de | *Orat. n.* 227.

ſouvent a plus de force que la paro
même.

Comme la tête a le premier rang e
tre les parties du corps, elle l'a au
dans l'action. La premiére régle eſt
la tenir droite, & dans une aſſiette n
turelle. La ſeconde, de conformer ſ
mouvemens à la prononciation mên
& à l'action de l'Orateur. Quand il s'
git de refuſer ou de rejetter, & q
nous marquons avoir quelque cho
ou quelque perſonne en horreur &
exécration : alors, en même tems q
nous repouſſons de la main, nous d
tournons la tête pour marque d'ave
ſion.

Ce qui domine principalement da
cette partie, c'eſt le viſage. Il n'y
ſorte de mouvement & de paſſion qu
n'exprime. Il menace, il careſſe, il ſu
plie, il eſt triſte, il eſt gai, il eſt fie
il eſt humble, il témoigne aux uns d
l'amitié, aux autres de l'averſion. Il fa
entendre une infinité de choſes, &
ſouvent il en dit plus que n'en diroit l
diſcours le plus éloquent.

Je n'ai jamais pu comprendre com
ment l'uſage des maſques * a pu dure

* *Les Acteurs avoient des maſques, qui étoient une eſpéce de caſque qui cou vroit toute la tête, & q*

ontems ſur le théatre des Anciens. C: certainement il ne ſe pouvoit pas ae qu'il n'amortît beaucoup la viva- i: de l'action, qui paroit principa- ement ſur le viſage, qu'on peut re- der comme le ſiége & le miroir de os les ſentimens de l'ame. N'arrive- pas ſouvent que le ſang, ſelon qu'il ſ mis en mouvement par les diffé- etes paſſions, tantôt couvre le vi- ae d'une ſubite & modeſte rougeur; atôt l'enflamme, & y allume le feu la colére; quelquefois en ſe retirant, aiſſe pâle & glacé de crainte; d'au- fois y répand une douce & aima- ſérénité? Tout cela ſe marque & eint ſur le front & ſur les joues. Le ſque, en couvrant le viſage, lui ce langage ſi énergique, & le pri- d'une eſpéce d'ame & de vie, qui rend l'interpréte fidéle de tous les timens du cœur. Je ne ſuis donc étonné de la remarque que fait Ci- on, en parlant de Roſcius, par ra-

*le les traits du viſage ſ'éſentoit encore la bar- les cheveux, les oreil- e, & juſqu'aux orne- que les femmes em ploioient dans leur coëffu- re. Cela ſert à entendre ce que dit Phédre dans la fable du maſque & du re- nard.*

Perſonam tragicam fortè vulpes viderat.
O quanta ſpecies! inquit, cerebrum non habes.

port à l'action. [a] Nos Anciens, di
il, jugeoient mieux que nous, lor
qu'ils ne donnoient pas leur approb
tion entiére à Roſcius même, par
qu'il prononçoit ſous le maſque.

[b] Mais le viſage a lui-même une pa
tie dominante, qui ſont les yeux. C'e
par eux ſurtout que notre ame ſe m
nifeſte, & ſort en quelque manié
au-dehors; juſques-là, que ſans mên
qu'on les remue, la joie les rend pl
vifs, & la triſteſſe les couvre d'une e
péce de nuage. Ajoutez à cela que
nature leur a donné les larmes, ces
déles interprétes de nos ſentimens, q
s'ouvrent impétueuſement un paſſa
dans la douleur, & coulent douceme
dans la joie. Mais que ne deviennent-
point par la diverſité des mouveme
qu'on leur donne! animés, languiſſan
fiers, menaçans, doux, rudes, & ter
bles; & tout cela, ſuivant le beſoin
l'occaſion.

a Quo melius noſtri illi ſenes, qui perſonatum, ne Roſcium quidem, magnopere laudabant. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 221.

b Sed in ipſo vultu plurimùm valent oculi, per quos animus maximè emanat; ut, citra motum quoque, & hilaritate enitescant, & triſtitiâ quodd nubilum ducant. Quin eti lacrymas his natura me indices dedit: quæ, erumpunt dolore, aut l tia manant. Mote verò tenti, remiſſi, ſuperbi, t vi, mites, aſperi ſunt: q ut actus poposcerit, gentur. *Quintil.*

Pour abréger, [a] je passe aux mains, as le secours desquelles l'action se- ct languissante, & presque morte. De combien de mouvemens ne sont-elles ont susceptibles, puisqu'à peine y -il un mot qu'elles ne soient quel- efois jalouses d'exprimer ? Car les res parties du corps aident & con- nuent à la parole : mais on peut pres- e dire que celles-ci parlent elles- mes & se font entendre. On sait que *Pantomimes* * faisoient profession de réfenter au naturel, & de peindre, ur ainsi dire, par leurs gestes & par rs attitudes toutes les actions & tou- les passions des hommes. [b] Les An-

[a] Manus verò, sine qui bitruncа esset actio ac de- bi-, vix dici potest quot nus habeant, cum penè pin- verborum copiam equantur. Nam cæteræ ues loquentem adjuvant : hæ propè est ut dicam ) ip loquuntur.

* *Un Prince de Pont étant vu à la Cour de Néron pour quelques affaires, & ant vû un fameux Panto- me gesticuler avec tant d rt & d'industrie, qu'il ndoit parfaitement tout qu'il vouloit dire, pria mpereur en partant, de vloir bien lui faire pré- t de ce danseur. Et com- Néron lui eut demandé à quel usage il le destinoit : C'est, dit ce Prince étran- ger, que j'ai pour voisins des barbares, dont per- sonne n'entend la langue ; & cet homme, par ses ges- tes, me servira de truche- ment.* Lucian, de saltat.

[b] Hanc partem Musicæ disciplinæ, mutam nomi- navere majores, scilicet quæ ore clauso manibus lo- quitur, & quibusdam ges- ticulationibus facit intelli- gi ; quod vix narrante lin- gua, aut scripturæ textu, possit agnosci. *Aurel. Cas- siod. lib.* 1. *Epist.* 10.

Loquacissimæ manus, lin- guosi digiti, clamosum si- lentium, expositio taci-

ciens appelloient cet art des Pantomimes une eſpéce de muſique muette, qui avoit trouvé le moien de ſubſtituer le langage des mains à celui de la bouche, de parler aux yeux par le ſecours des doigts, d'exprimer par un ſilence plus éloquent & plus énergique que la parole même, ce qu'à peine le diſcours ou l'écriture euſſent pu faire entendre.

Le mouvement des mains ſuit naturellement la voix, & doit s'y conformer. Dans le geſte périodique & ordinaire, on doit porter la main droite de gauche à droite en commençant devant ſoi, & finiſſant à côté, les doigts de la main étant un peu élevés au-deſſus du poignet, ouverts & en liberté, étendant le bras de toute ſa longueur, ſans lever le coude auſſi haut que l'épaule, mais le tenant toujours détaché & éloigné du corps, & obſervant que c'eſt par le mouvement du coude que doit ordinairement commencer le geſte. Après cela on porte la main gauche de droite à gauche, avec les mêmes proportions qu'on aura gardées pour la main droite. Il faut ſuſpendre & ſou-

ta..., *Id. lib.* 4. *Epiſt. ult.*

Mirari ſolemus Scenæ peritos, quòd in omnem ſignificationem rerum & affectuum parata illorum eſt manus, & verborum velocitatem geſtus adequitur *Senec. Epiſt.* 121.

eir le bras après chaque geſte à côté
e ſoi, juſqu'à ce que la période fi-
ie : & lorſqu'elle eſt finie, les deux
ins doivent tomber négligemment
u la chaire, ſi c'eſt là qu'on parle, &
ais en dedans ; ou tout de leur long
u la perſonne, ſi on parle debout ſans
ui ; ou ſur les deux genoux, ſi on
le aſſis ſur une chaiſe. Il y a mille
niéres de varier ces geſtes, que l'u-
ge ſeul & l'exercice peuvent ap-
ndre.

l y a une ſeconde eſpéce de geſte ;
i regarde les étendues & les dimen-
ns de chaque choſe.

Pour marquer la hauteur, il n'y a
'à élever les yeux le plus haut qu'il
poſſible, ſans élever preſque la tête,
is la détournant preſque de côté ou
utre ; rabaiſſer enſemble les deux
s de tout leur long, mais les tenant
ignés du corps, en ſorte que le
ors des mains ſoit tourné vers l'au-
eur.

Pour marquer la profondeur, il n'y
u'à baiſſer les yeux en terre, & por-
du côté qui leur eſt contraire les
x bras élevés, montrant le dehors
la main qui ſera vers l'auditeur, &

l'autre main demeurant plus élevée & plus en liberté.

Pour marquer la largeur, il suffi d'étendre en même tems les deux mains commençant toujours devant soi, & finissant aux deux côtés, en sorte qu les mains soient au niveau du poignet & que les yeux se portent en rond dan tout l'espace que les mains pourron marquer.

Pour marquer la longueur, il fau porter les deux bras ou deçà, ou delà d'un même côté, en sorte que les main soient au niveau du poignet, du cou de, & au niveau l'une de l'autre, l dedans des mains étant tourné en bas.

La troisiéme espéce de geste regard les passions. Cette matiére est tro étendue, pour pouvoir entrer dans u abrégé aussi court que celui-ci, où mo dessein n'est que de donner les régle les plus générales & les plus néces res : les Maîtres suppléront facilemer le reste.

*Quintil.* Les Maîtres de l'Art avertissent qu le geste de la main doit commencer & finir avec le sens ; parce qu'autrement il faudroit qu'il précédât la parole, o qu'il durât encore après. Or l'un & l'autre seroient vicieux.

l ne faut point prétendre qu'on
piſſe donner ſur la matiére que je trai-
ici, des régles fixes & certaines,
de choſe, comme le remarque Quin-
tien, convenant à l'un, qui ſiéroit
al à un autre, ſans qu'on puiſſe trop
quelquefois en rendre de raiſon; [a] juſ-
ques-là que dans quelques-uns les ver-
ts de la prononciation ſont ſans gra-
e, & dans quelques autres les vices
rême ne déplaiſent pas. [b] Ainſi cha-
n, pour former ſon action, ne doit
s ſeulement conſulter les régles géné-
les, mais encore étudier avec ſoin
n naturel propre & ſes qualités per-
nnelles.

Mais le précepte le plus important
e tous, ſoit pour la voix, ſoit pour
geſte, c'eſt d'étudier la nature; de
regarder ici, auſſi-bien que dans tout
reſte, comme le meilleur maître &
plus ſûr guide qu'on puiſſe ſuivre;
de faire conſiſter la perfection de
Art dans une parfaite imitation de la
ature, qu'il tâche ſeulement, à la ma-
iére des peintres, d'embellir un peu

a In quibuſdam virtutes non habent gratiam, in quibuſdam vitia ipſa delectant.

b Quare norit ſe quiſque, nec tantùm ex communibus præceptis, ſed etiam ex natura ſua capiat conſilium formandæ actionis.

& d'orner, mais ſans jamais s'écarte de la reſſemblance. Quand les enfan ſont enſemble en liberté, qu'ils s'en tretiennent, & parlent avec quelqu chaleur, ils ne ſe mettent point en pei ne de chercher ni le ton, ni le geſte tout leur vient comme machinalement parce qu'ils ne font que ſuivre l'im preſſion de la nature. Pourquoi, lorſ qu'on les exerce à la déclamation, le trouve-t-on pour l'ordinaire preſqu muets, immobiles, embarraſſés, dé concertés ? C'eſt qu'ils croient qu pour lors il faut parler & agir d'un maniére toute différente : en quoi il ſe trompent fort. C'eſt pourquoi o ne peut de trop bonne heure dans le Claſſes, lorſqu'il s'agit de faire parle les enfans, ou de leur faire réciter leur leçons, les accoutumer à prendre u ton naturel, c'eſt-à-dire, tel qu'ils l'on dans leurs entretiens familiers. J'en di autant de quiconque doit prononcer en public. Ce que je dis ici n'eſt point contraire à l'étude du geſte & de la voix, que j'ai ſi fort recommandée. Cette étude a dû précéder dans le cabinet : mais dans la prononciation même, l'Orateur ne doit point paroître y ſonger. Il faut que tout coule de

ſurce, que l'art ſoit devenu nature à lui, que ſa voix & ſon geſte ne montrent rien d'étudié, & qu'il ſe ſouvienne bien de ce grand principe, qui regarde généralement toutes les parties de l'éloquence.

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable. *Deſpréaux, Ep. IX.*

## ARTICLE III.

### *Des compoſitions & des actions publiques.*

C'EST par les compoſitions, ſoit en vers, ſoit en proſe, que les Régens font le plus d'honneur à leurs Colléges, & qu'ils établiſſent d'une maniére plus éclatante leur propre réputation. L'Univerſité a eu dans tous les tems des poétes & des orateurs célébres, qui ſe ſont piqués de la maintenir en poſſeſſion de la gloire qui lui eſt acquiſe depuis ſi lontems, de briller & d'exceller en tout genre de littérature; & chaque Profeſſeur doit regarder cette gloire de l'Univerſité comme un précieux héritage, qu'il eſt obligé de conſerver, & même, s'il ſe peut, d'augmenter par ſon travail & ſon application.

Les compoſitions dont je parle ici, ſe font ordinairement pour célébrer le

nom & les actions des Princes, des Généraux d'armée, des Miniſtres, des Magiſtrats, en un mot, de tous les grands hommes qui ſe diſtinguent par quelque endroit que ce puiſſe être; & c'eſt comme un hommage public que l'Univerſité rend à la vertu & au mérite.

Mais il faut ſe ſouvenir que cet hommage n'eſt dû en effet qu'à la vertu & au mérite, & que quand il n'eſt point fondé ſur la vérité, il dégénére en une honteuſe adulation qui deshonore également & celui qui prodigue les louanges, & celui qui les reçoit. Il ne faut donc jamais louer, que ce qui eſt véritablement louable; & ne le faire même ordinairement qu'avec modeſtie & retenue, en évitant ces exagérations outrées, qui ne ſervent qu'à rendre douteux ce qu'on dit.

Il y a une maniére de louer ſi outrément fauſſe, & qui heurte ſi ouvertement le goût & le jugement public, qu'il ne faut, ce ſemble, qu'un peu de ſens commun pour l'éviter. C'eſt ainſi que Néron, lorſqu'il fit l'oraiſon funébre de l'Empereur Claude ſon prédéceſſeur, [a] fut écouté avec attention

a Cetera pronis animis dentiam ſapientiam que fleaudita. Poſtquam ad provi- xit, nemo riſui temperare,

ans tout le reſte : mais quand il vint parler de ſa prudence & de ſa ſageſſe, on ne put s'empécher de rire, quoique la harangue fût fort éloquente, & compoſée par Sénéque, qui avoit l'eſprit très agréable, & le ſtile très fleuri ſelon le goût de ſon ſiécle, mais qui manquoit quelquefois de jugement.

Il eſt un autre défaut moins choquant en apparence, mais non moins condannable, parce qu'il bleſſe la religion : c'eſt d'attribuer aux Princes des qualités qui n'appartiennent qu'à Dieu, en les regardant comme les maîtres de la nature, qui en diſpoſent à leur gré, qui changent l'ordre des ſaiſons comme il leur plait, & leur faiſant croire qu'en donnant le titre de Miniſtre, ils en donnent auſſi le mérite : flaterie impie, qu'on ne pardonne pas même à un païen, qui parlant à un Empereur, qui ſe faiſoit traiter de dieu, & qui l'avoit chargé de l'éducation de jeunes Princes ſes petits neveux, [a] le prie de lui inſpirer tout l'eſprit dont il a be- *Quintil.*

quanquam oratio à Seneca compoſita, multum cultûs præferret, ut fuit illi viro ingenium amœnum, & temporis illius auribus accommodatum. *Tacit. Annal. lib.* 13. *cap.* 3.

[a] Ut quantum nobis expectationis adjecit, tantum ingenii aſpiret; dexterque ac volens adſit, & me, qualem eſſe credidit, faciat. *Quintil. lib.* 4. *in Præf.*

ſoin pour remplir un ſi noble emploi, & de le rendre tel qu'il l'a cru. Il y a, pour me ſervir d'une expreſſion de l'Ecriture, une oreille jalouſe qui écoute avec indignation de tels diſcours : *Auris zeli audit omnia ;* & l'on ne peut dire combien de tels blaſphêmes, car je ne crains point de les appeller ainſi, ſont capables d'attirer de malheurs & de malédictions ſur un Royaume chrétien.

*Sap.* 1. 10.

Le goût de la ſaine éloquence inſpire des maniéres bien différentes, & donne ſurtout pour ce qui regarde les éloges, une prudente diſcrétion, & une ſage ſobriété. Il faut, dans cette matiére, imiter autant qu'on le peut, l'adreſſe ingénieuſe & pleine d'art des Anciens, qui ſavoient louer d'une maniére fine & délicate, & quelquefois même en paroiſſant faire toute autre choſe. Cicéron, dans ſon beau plaidoier pour Ligarius, dit qu'il eſpére que Céſar, *qui n'oublie rien que les injures qu'on lui a faites*, ſe ſouviendra de l'attachement inviolable que les freres de Ligarius ont eu pour lui : *Qui obliviſci nihil ſoles præter injurias.* Un mot, jetté de la ſorte dans un diſcours, vaut un panégyrique entier.

*Cic. pro Ligar. n.* 35.

Horace, en marquant qu'il ne se sent pas assez de force pour décrire les éclatantes victoires d'Auguste, semble n'avoir en vûe que de répondre à ceux qui l'exhortoient à renoncer à la Satire : mais son véritable dessein est de louer ce Prince d'une maniére qui puisse ne point blesser son extrême délicatesse sur le sujet des louanges : *Cui malè si palpère, recalcitrat undique tutus.* De qu'il se fait répliquer par Trébatius, qu'au moins il pourroit célébrer les vertus privées & pacifiques d'Auguste, sa justice, sa constance, sa grandeur d'ame, comme Lucilius l'avoit fait à l'égard de Scipion : ce tour, dis-je, est du même goût, & a quelque chose encore de plus flateur par la comparaison indirecte de ce Prince avec un aussi grand homme que Scipion. *Lib. II. Satyr. 1.*

M. Despreaux, digne disciple d'Horace, a imité en plusieurs endroits l'habileté de son maître à louer : mais je ne sai s'il en est un plus beau & plus ingénieux que celui où il met l'éloge de Louis XIV. dans la bouche de la Mollesse. *Lutrin. Chant II.*

Hélas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans?...

Ce doux siécle n'est plus. Le Ciel impitoiable
A placé sur le trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs : il est sourd à ma voix.
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.
L'été n'a point de feux, l'hyver n'a point de glace.
J'entens à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir.
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.

Voila un modéle parfait, & quiconque aura l'art de faire entrer dans une piéce de vers quelque chose de pareil, peut compter sûrement sur les suffrages du Public.

Les louanges & les éloges ne sont pas la seule matiére des poémes & des actions publiques. On peut choisir d'autres sujets, qui ne fourniſſent pas moins à l'Orateur, & ne plaisent pas moins aux gens de bon goût : comme sont les dissertations sur l'éloquence, sur la poésie, sur l'histoire, ou sur quelque matiére de littérature. On en trouve des exemple dans le Recueil * qu'on vient de donner de quelques piéces en vers & en prose de Professeurs de l'Université.

* *Il se vend chez Gabriel Franç. Quillau, rue Galande, à l'Annonciation.*

Comme les diſcours dont je parle, ſ(t panégyriques, ſoit diſſertations, ſ(font principalement pour l'éclat & l(parade, je ſai que ſelon les régles de l( ſaine Rhétorique, on peut y éta-l( avec pompe les richeſſes de l'élo-(uence, & que l'art qui doit ſe cacher a(leurs, peut ſe montrer ici avec plus (( liberté. Mais cependant il faut le (ire avec retenue, ſe ſouvenir qu'un (ſcours ſolide & plein de choſes em-prte toujours les ſuffrages : ne point (ercher à mettre par-tout de l'eſprit, (ntens de cet eſprit & de ces penſées (ui brillent comme le clinquant: & ſur-(ut éviter ces tours affectés & ces eſ-(èces de pointes, qui peuvent plaire (une multitude ignorante, mais qui (évoltent tout auditeur ſenſé & judi-(ieux.

Le Panégyrique de Trajan par Pline (jeune, le recueil de pareils diſcours (ntitulé *Panegyrici veteres*, & encore (lus que cela les Ouvrages de Sénéque, (euvent fournir beaucoup de penſées à (n Orateur : mais il doit les réformer (ur le ſtile de Cicéron. On trouve auſſi (our ce genre de grands modéles dans (es Oraiſons funébres & dans les Diſ-(ours Académiques des Modernes.

## ARTICLE IV.

*Des études que doivent faire les maîtres.*

CE QUE j'ai dit des compoſitions & des actions publiques, a beaucoup d'éclat pour l'extérieur ; mais ne fait pas le devoir eſſentiel d'un Régent, qui conſiſte dans l'inſtruction ſolide qu'il doit à ſes écoliers. Pour y réuſſir, il a beſoin d'étude & de travail. Les Claſſes, même les plus baſſes, demandent une certaine étendue d'érudition, qui ne s'acquiert que par la lecture : & d'ailleurs, pour l'ordinaire, un Profeſſeur ne s'y borne pas, & doit ſe mettre en état de paſſer dans les Claſſes ſupérieures.

La premiére étude qu'un Régent doit faire, eſt celle qui regarde les matiéres qu'il enſeigne, & les Auteurs qu'il explique. Ainſi, par exemple, il n'eſt point permis à un Grammairien d'ignorer ce que les Anciens ont écrit ſur la Grammaire, & encore moins ce que nous en ont laiſſé Meſſieurs de Port-Royal. Un Profeſſeur de Rhétorique doit avoir puiſé ſon art dans les ſources mêmes, & avoir étudié à fond les anciens Rhéteurs grecs & latins. Ce n'eſt

que ni l'un ni l'autre doivent accabler leurs écoliers d'un grand nombre de préceptes : mais, pour en faire le choix, il faut les savoir tous ; & un maître habile, qui joint le discernement à la capacité, tire de ses lectures un grand secours pour instruire les jeunes gens.

J'en dis autant par raport aux Auteurs. Les plus faciles ont leur obscurité. Un Régent doit avoir sur ceux qu'il explique tous les Interprétes, ou du moins les plus estimés. Il s'y rencontre à la vérité parmi beaucoup de solides remarques bien des choses inutiles : mais il sait en faire le triage, & ne débiter à ses écoliers que ce qui convient à leur âge & à leur portée.

Outre l'étude de la Classe, un Régent doit se faire un fonds d'érudition, tel qu'il convient à tout homme qui se mêle de littérature. Le grec doit lui devenir familier : l'histoire ne doit point lui être inconnue. Et il ne faut pas que l'étude de ces connoissances effraie. Il est incroiable combien une heure ou deux données réguliérement chaque jour à l'étude, ménent loin au bout d'une année. Il ne faut qu'avoir le courage de commencer : se joindre, si cela est possible, à quelque Confrere labo-

rieux & de bonne volonté, pour conférer enſemble ſur les Auteurs qu'on aura vûs ſéparément : ne rien lire ſur quoi on ne faſſe des extraits, en remarquant ce qui regarde différentes matiéres, éloquence, poéſie, hiſtoire, antiquités. Je me ſouviens d'avoir lu de la ſorte il y a lontems preſque toutes les vies de Plutarque avec un ami * habile & d'excellent goût. Chaque ſemaine nous conſacrions un après-midi à cette petite conférence, qui ſe faiſoit en ſe promenant quand le tems le permettoit. On obſervoit de part & d'autre ce qu'on avoit trouvé de plus beau & de plus remarquable. Chacun propoſoit ſes difficultés, & ſouvent l'on étoit étonné d'avoir paſſé trop légérement ſur des endroits qu'on avoit cru entendre, & qu'on n'entendoit point effectivement. Je ne ſache rien de plus agréable pour des perſonnes d'eſprit & qui ſe piquent de littérature, que ces ſortes de promenades & d'entretiens.

* *M. l'Abbé d'Asfeld.*

Le Tite-Live s'eſt lu tout entier il y a quelque tems dans de pareilles conférences qui ſe tenoient une fois chaque ſemaine au Collége de Beauvais, où quelques Profeſſeurs d'autres Colléges vouloient bien ſe trouver quelquefois :

quoique chaque séance ne fût pas bien
ongue, parce qu'elle se tenoit après
la classe du soir, cependant au bout
d'un certain nombre d'années l'Auteur
s'est trouvé fini, & le travail achevé.
M. Crevier, Régent pour lors de Seconde au Collége de Beauvais, & maintenant de Rhétorique, tenoit la plume, & étoit chargé de faire les remarques, pour les donner dans la suite au Public avec une nouvelle édition de l'Auteur; les deux premiers Tomes paroissent depuis peu, & ils seront suivis des autres, qui sont tout prêts. Je crois qu'on en sera fort content.

Pour faire ces sortes d'études, on conçoit bien qu'il faut avoir un certain nombre de livres; & je ne puis trop exhorter les Professeurs à se faire chacun une petite bibliothéque, plus ou moins grande selon leurs besoins & leurs revenus. La libéralité du Roi, en établissant l'instruction gratuite dans tous nos Colléges, nous a mis en état, & je puis ajouter, dans l'obligation de faire cette dépense, absolument nécessaire pour notre profession, comme les instrumens le sont dans chaque métier pour les ouvriers. Alcibiade, trouvant un Maître qui n'avoit rien des Ouvra-

*Ælian. l. 3. cap. 38.*

ges d'Homére, ne put s'empécher de lui donner un soufflet, & le traita d'ignorant & d'homme qui ne pouvoit faire que des écoliers ignorans. Ne pourroit-on pas dire quelque chose de pareil d'un Professeur qui seroit sans livres ?

Il est difficile d'avoir du goût pour les Lettres sans en avoir pour les livres, qui sont la consolation d'un homme d'esprit, surtout dans la vieillesse, comme Cicéron le marque si élégamment dans une lettre à son ami Atticus, où il le prie de lui réserver sa bibliothéque, destinant pour cet achat une partie de ses revenus. *Bibliothecam tuam cave cuiquam despondeas, quamvis acrem amatorem inveneris : nam ego omnes meas vindemiolas eò reservo, ut illud subsidium senectuti parem.* Dans une autre lettre il témoigne que cette acquisition le mettra au comble de ses vœux, & le rendra l'homme le plus heureux qui soit au monde. *Noli desperare fore ut libros tuos facere possim meos. Quod si assequor, supero Crassum divitiis ; atque omnium agros, lucos, prata contemno.*

*Lib. 1. Ep. 9.*

Dans le moment même que j'écris ceci, j'apprens qu'un Professeur, touché du même desir que Cicéron, & en-

nt dans ſon goût, ne craint point de
charger d'une rente viagére de qua-
cens livres, pour acquérir & s'ap-
oprier la bibliothéque d'un de ſes
onfréres, * mort depuis peu dans l'U-
verſité, & qui avoit fait un bon uſage
ſes livres. Je ſouhaite que l'exemple
l'un & de l'autre ait beaucoup d'imi-
teurs.

Nous avons grand intérêt de réveil-
parmi nous, ou plutôt de conſerver
goût de ſcience & d'érudition, qui
oujours régné dans l'Univerſité; &
nous animer d'une noble émulation
r le ſouvenir de ces grands hommes
i lui ont fait tant d'honneur, & dont
noms ſont ſi connus & ſi reſpectés
ns tout l'empire de la Littérature :
idé, Turnebe, Ramus, Lambin, Mu-
t, Buchanam, Paſſerat, Caſaubon,
tus Profeſſeurs dans l'Univerſité, ou
Collége Roial.

C'eſt ce goût des Belles-Lettres & des
vres qui a procuré à la France tant de
élébres Imprimeurs, qui ont porté
rt de l'Imprimerie au ſouverain dé-
é de perfection. Je ne puis m'empé-

* *C'eſt M. Heuzet, au-*
*ur de deux livres latins*
*its pour les commençans*
*ont j'ai parlé ailleurs ;*
*& qui préparoit encore*
*d'autres ouvrages fort uti-*
*les pour la Jeuneſſe.*

cher d'inférer ici ce qu'on trouve dans
*Jugem. des Sav. tom. 1.* M. Baillet au sujet des fameux Etiennes, qui ont rendu leur nom immortel, non seulement par la netteté & la beauté de leurs caractéres hébreux, grecs & romains ; mais encore par leur exactitude sans exemple, par leur habileté, & par le grand désintéressement qui leur fit préférer l'intérêt du Public au leur.

On sait, dit cet Auteur, la belle économie de la maison de Robert Etienne.
*Tom. 6.* Il ne recevoit dans son Imprimerie que des Ouvriers habiles en grec & en latin, & capables d'être maîtres ailleurs. Il avoit outre cela des valets & des servantes, à qui il étoit défendu, aussi bien qu'à tous les Ouvriers de l'Imprimerie, de parler autrement que latin. Sa femme & sa fille l'entendoient fort bien, & étoient de concert avec tous les domestiques pour ne point parler autrement. De sorte que les magazins, les chambres, la boutique, la cuisine, en un mot depuis le toit jusqu'à la cave, tout parloit latin chez Robert Etienne. Ce généreux Imprimeur avoit ordinairement chez lui dix hommes de lettres, tous des pays étrangers, faisant sous lui l'office de correcteurs des impres-

ins. Non content de l'application avec quelle il travailloit à la correction de tes les épreuves qui sortoient de ses esses, il exposoit en public les feuil- imprimées & non tirées, & pro- ettoit quelque récompense à ceux qui trouveroient des fautes.

Rien n'étoit plus admirable que la utique de ce célébre Imprimeur, our le zéle, pour l'ardeur, pour le oût des livres & des sciences, pour pplication & l'exactitude à s'acquit- r de ses devoirs, pour le désintéres- ment, pour la noblesse d'ame & de ntimens, & pour l'amour du bien pu- lic. Ce ne sera pas sans doute nous ire tort, ni deshonorer notre état, ue de nous proposer un si beau mo- éle à imiter. C'a été ma vûe dans cette etite digression, que je prie le Lec- ur de me pardonner.

## ARTICLE V.

### *Application de quelques régles particuliéres à la conduite & à l'intérieur des Classes.*

JE N'AI rien raporté dans cet ouvrage ue ce qui se pratique ordinairement ans les Classes, à l'exception de deux

articles, qui regardent l'étude de la langue françoiſe, & celle de l'Hiſtoire, auſquelles je ſouhaiterois qu'on donnât plus de tems & de ſoin qu'on n'a coutume de le faire. Je comprens dans l'étude de l'Hiſtoire celle de la Géographie, de la Chronologie, de la Fable, & des Antiquités. On a lieu ſouvent d'en parler dans les Claſſes : mais pour l'ordinaire, elles n'y ſont point enſeignées d'une maniére ſuivie & réglée, par principes, & par méthode.

On convient que ces études ſont une partie importante de l'éducation des jeunes gens, & qu'elles ſont pour eux, ou d'une néceſſité abſolue, ou du moins d'une très grande utilité : mais on doute qu'elles puiſſent entrer dans le plan des Claſſes, où la multiplicité des matiéres qu'on y enſeigne ne laiſſe aucun vuide ; certainement la choſe n'eſt point ſans difficulté. Je ne la croi pourtant pas abſolument impraticable.

Premiérement, pour ce qui regarde la langue françoiſe, une demie-heure donnée deux ou trois fois par ſemaine à cette étude peut ſuffire, parce qu'elle doit ſe continuer pendant le cours de toutes les Claſſes. Juſqu'à ce qu'on ait compoſé un livre à l'uſage des jeunes gens,

ns, où l'on faſſe entrer les régles
la Grammaire les plus néceſſaires,
les principales obſervations de M. de
ugelas, du P. Bouhours, &c. ſur
langue françoiſe, les maîtres peu-
nt ſe contenter d'expliquer les unes
les autres de vive voix à leurs éco-
rs, & d'en faire l'application à quel-
e bel endroit d'un livre françois.
inze ou vingt régles & obſervations
firoient pour une année.

L'Hiſtoire pourroit ſe diſtribuer de
maniére qui ſuit. Celles de l'ancien
du nouveau Teſtament ſeroient
ur les trois premiéres Claſſes, Si-
me, Cinquiéme, & Quatriéme. La
ble & les Antiquités, pour la Troi-
me. L'Hiſtoire Grecque, pour la Se-
nde. L'Hiſtoire Romaine juſqu'aux
npereurs, pour la Rhétorique. En-
l'Hiſtoire des Empereurs pour la
iloſophie.

Je n'entens pas qu'on explique en
aſſe toutes ces Hiſtoires aux jeunes
ns : cela demande trop de tems, &
roit abſolument impoſſible. Mon deſ-
in ſeroit qu'on leur donnât tous les
urs une certaine tâche à lire chez
x en particulier, dont on leur feroit
ndre compte de tems en tems dans la

Classe. Pour cela il faudroit avoir des livres composés exprès pour les jeunes gens.

Nous en avons deux excellens pour l'Histoire sainte : savoir le Catéchisme historique de M. l'Abbé Fleury, qui peut servir en Sixiéme ; & l'Abrégé de l'ancien Testament imprimé depuis peu chez Jean * Desaint, dont les Journaux de Paris & de Trévoux ont parlé fort avantageusement. Ce dernier peut servir pour la Cinquiéme & la Quatriéme. Le premier est un abrégé succinct, fait exprès pour les enfans, & qui est à la portée des plus foibles. L'autre a beaucoup plus d'étendue, & renferme ce qu'il y a de plus beau & de plus remarquable dans l'ancien Testament, soit pour les faits, soit pour les sentimens & les maximes. L'auteur y a ajouté d'excellentes réflexions, dont il a déja donné trois volumes.

* *Rue saint Jean de Beauvais, vis-à-vis du Collége.*

On pourroit entre ces deux Histoires en insérer une * qui a pour titre, *Abrégé de l'Histoire Sainte . . . . . par demandes & par réponses*, & qui est moins succincte que celle de M. Fleury, & moins étendue que celle de M. Mesengui. Elle est composée avec soin & renferme plusieurs réflexions très utiles.

* *Elle se vend chez la veuve Estienne.*

e ſouhaiterois qu'on nous donnât
ui ſur la Fable un petit traité propre
ére mis entre les mains des jeunes
es. En attendant on peut faire uſage
elui du P. Gautruche ou du P. Jou-
ci. J'ai déja parlé d'un petit Abrégé
e Antiquités Romaines, imprimé en
76, qui pourroit ſervir juſqu'à ce
on en eût un plus étendu.

Ce qui nous manque le plus eſt une
ſtoire Grecque, & une Hiſtoire Ro-
ne, compoſée exprès pour les jeu-
gens. Je me ſuis engagé avec le Pu-
: pour la premiére, & je vais y tra-
ller très ſérieuſement: d'autres pour-
t tourner leurs vûes & leur travail
côté de l'Hiſtoire Romaine. En at-
dant, on peut faire uſage de l'Hiſ-
re Univerſelle de M. de Meaux, qui
vérité eſt un abrégé très court pour
faits; mais dont on eſt avantageu-
ent dédommagé par les excellentes
exions qui ſe trouvent dans le même
lume. On a un autre * abrégé de
iſtoire Romaine, traduit de l'An-
is de Laurent Echard, qui eſt fort
n pour ce qu'il contient. L'Hiſtoire
s Révolutions de la République Ro-
ine par M. l'Abbé de Vertot, &
lle du Triumvirat, peuvent ſuffire

* *Chez Hippolite-Louis Guerin, rue S. Jacques.*

aux jeunes gens, pour leur donner une juste idée des derniers tems de la République.

Ce seroit un travail fort utile, & comme semble assez facile, que d'abréger ce que M. de Tillemont nous a laissé sur l'Histoire des Empereurs Romains. On trouve dans cette Histoire des exemples éclatans des plus grandes vertus, & des modéles parfaits de la maniére de gouverner les peuples. Cette lecture conviendroit extrêmement aux Philosophes, & les prépareroit également à l'étude de la Théologie & à celle du Droit. De cette maniére, les jeunes gens auroient une connoissance raisonnable de l'Histoire ancienne, & seroient bien plus en état d'étudier ensuite l'Histoire moderne.

Sur la simple exposition que je viens de faire, tout le monde sans doute conviendra qu'il seroit à souhaiter qu'un tel plan pût s'exécuter ; & l'on sent que de jeunes gens instruits de la sorte remporteroient du Collége une infinité de connoissances agréables & utiles qui leur seroient d'un grand usage pour tout le reste de la vie. Il ne s'agit donc que d'examiner si ce plan est praticable, ou non. Or, de la maniére don

e propoſe, il me ſemble qu'il eſt
facile de le réduire en pratique. Car
ne demande aux Profeſſeurs que de
rquer tous les jours à leurs écoliers
certain nombre de pages à lire dans
livres d'Hiſtoire que je ſuppoſe
ils auront entre les mains, & de
r faire rendre compte de tems en
s de cette lecture, qui chaque jour
urroit aller à une demie heure. Je
bien qu'il peut ſe faire que pluſieurs
ploieront mal ce tems; ce qui arrive
même pour toutes les autres étu-
s: mais comme celle-ci eſt beaucoup
s agréable, il y a tout lieu d'eſpérer
e le grand nombre s'y portera avec
iſir, ſur tout ſi l'on a ſoin de la met-
en honneur, de la faire entrer dans
Exercices publics, de propoſer des
ix & des récompenſes pour ceux qui
diſtingueront, & d'emploier tous
moiens que l'induſtrie d'un maître
bile & zélé ne manque pas de lui ſug-
rer.

La Chronologie eſt jointe naturelle-
nt à l'Hiſtoire, & rien n'eſt plus aiſé,
plus court, que d'en donner une
ée générale aux jeunes gens, qui leur
ſſe connoitre dans quel tems à peu-
ès ſe ſont paſſés les événemens qu'ils

liſent : c'eſt tout ce qu'on peut demar
der d'eux. Il ne faut jamais manque
non plus à leur faire connoitre en gr
l'Auteur qu'on leur explique, les prin
cipales circonſtances de ſa vie, &
tems où il a vécu. Un jour que j'expl
quois au Collége Roial l'endroit o
Quintilien parle des Hiſtoriens Grec
un jeune homme me demanda pou
quoi il n'y étoit point fait mention d
Plutarque. On lui en avoit expliqu
pluſieurs vies ; mais on avoit omis d
lui apprendre dans quel tems & ſou
quels Empereurs il avoit vécu.

Pour ce qui regarde la Géographie
on peut de même l'apprendre aux jeu
nes gens, ſans que cette inſtruction leu
coute beaucoup de tems ou de pein
La maniére la plus ſimple, la plus aiſée
qui ſe place le plus facilement dans l
mémoire, & qui y fixe plus nettemer
les événemens hiſtoriques, c'eſt d'êtr
exact, à meſure que dans l'explicatio
de l'Auteur il ſe rencontre une ville
un fleuve, une île, à les montrer ſu
la Carte. En ſuivant un Général d'a
mée dans ſes expéditions, comme u
Annibal, un Scipion, un Pompée, u
Céſar, un Alexandre, les jeunes gen
auront occaſion de repaſſer tous le

ux mémorables de l'Univers, & d ſe graver pour toujours dans l'eſ-it la ſuite des faits, & la ſituation des tles. Quand ils auront été un peu mpus dans cette routine, il ſera très cile de leur enſeigner les degrés de ngitude, de latitude, & tout ce qui garde la Sphére. On ſe trouve auſſi rt bien, pour leur apprendre la Géo-raphie moderne, de les engager quel-uefois en famille à lire quelques pages e la gazette, & de les obliger à mon-er ſur la Carte les différens lieux dont y eſt parlé. Tout cela n'eſt point une tude, & cependant cela leur apprend a Géographie d'une maniére plus du-able que toutes les leçons réglées u'on leur en donne dans les formes.

Ce que je dis ici ſuppoſe que les nfans ont dans leurs chambres des Cartes de Géographie : & c'eſt à quoi 'on ne doit jamais manquer. Je ne ſai 'il ſeroit impoſſible d'en mettre auſſi lans toutes les Claſſes. Il ſuffiroit d'a-voir une Mappemonde en grand : avec les Cartes de l'empire Romain, de la Gréce, de l'Aſie mineure, & quelques autres pareilles. La dépenſe n'iroit pas fort loin, & elle pourroit tomber ſur es écoliers, parce qu'il faudroit renou-

veller ces Cartes de tems en tems. Je sai que cette pratique a été mise en usage dans quelques Colléges avec succès. Peut-être aussi pourroit-on y ajouter deux tables de Chronologie, dont l'une descendroit jusqu'à Jesus-Christ, & l'autre jusqu'à nous.

Quand je propose ces différentes études, je ne prétens pas qu'elles doivent faire négliger celle de la langue latine, non plus que celle de la langue grecque. On peut aisément, si je ne me trompe, les concilier ensemble. Ce qui doit dominer dans les Classes, c'est l'explication. Je voudrois sur tout que celle de l'Auteur grec ne manquât jamais, & qu'on y donnât tous les jours une demie heure. C'est peu de chose: mais quand ce tems est emploié régulièrement, il va fort loin au bout d'un an. La récitation des leçons est ce qui demande le moins de tems, parce que c'est où il y a le moins à profiter pour les écoliers. Un quart d'heure, ce me semble, peut suffire, du moins dans les Classes qui ne sont pas si nombreuses: d'autant plus qu'elle revient deux fois chaque jour, & que le samedi, où l'on fait répéter les leçons de toute la semaine, on y donne plus de tems,

L'attention d'un maître, zélé pour le bien de ses écoliers, & sagement avare du tems, saura lui en faire ménager tous les momens avec tant d'économie, qu'il en trouvera suffisamment pour toutes les études dont j'ai parlé.

## CHAPITRE III.

### *Du devoir des Parens.*

QUINTILIEN fait commencer le devoir des peres & meres au moment même de la naissance de leurs enfans, par le soin qu'il veut qu'ils prennent de leur procurer des nourrices, & de mettre auprès d'eux des domestiques, dont la sagesse & les bonnes mœurs leur soient connues : & il exige d'eux dans la suite une attention continuelle à écarter d'auprès de leurs enfans tout ce qui seroit capable d'altérer le moins du monde leur innocence ; & à ne rien dire ou faire en leur présence, qui puisse leur inspirer des principes dangereux, ou leur donner de mauvais exemples.

Ce qui regarde la matiére que je traite ici par raport aux parens, est d'abord

le choix d'un Maître, & d'un Collége; supposé qu'ils prennent le parti d'y envoier leurs enfans. Quintilien nous marque cette double obligation en deux mots, mais qui ne laissent rien à desirer. Il veut qu'ils choisissent pour maître un homme d'une vertu consommée: *præceptorem eligere sanctissimum quemque, cujus rei præcipua prudentibus cura est;* & pour Collége, celui où régnera une discipline exacte & réguliére: *& disciplinam quæ maximè severa fuerit.*

*lib. 1. cap. 2.*

Pline le Jeune, dans une de ses lettres, où il indique à une Dame de ses amies un Professeur de Rhétorique pour son fils, lui donne sur cette même matiére d'admirables avis, qui concernent proprement le choix d'un Collége & d'un Régent, comme l'endroit de Quintilien que j'ai cité auparavant: mais qui peuvent aussi regarder celui d'un Précepteur. L'endroit est trop beau, pour n'être pas mis ici dans toute son étendue.

*lib. 3. Ep. 3.*

» Le [a] secret, pour mettre votre fils

[a] Quibus omnibus (avis & majoribus) ita demum similis adolescet, si imbutus honestis artibus fuerit: quas plurimum refert à quo potissimum accipiat. Adhuc illum puerilis ratio intra contubernium tuum tenuit: præceptores domi habuit, ubi est vel erroribus indicandis, vel etiam nulla materia. Jam studia ejus extra limen proferenda sunt: jam circumspiciendus Rhetor latinus,

sen état de marcher dignement sur les traces de ses ancêtres, c'est de lui donner un bon guide, qui sache lui montrer les routes de la science & de l'honneur : mais il importe de bien choisir ce guide. Jusqu'ici l'âge encore tendre de votre fils l'a tenu auprès de vous sous la conduite de ses précepteurs, & dans une maison particuliére, où les dangers, supposé qu'il s'y en trouve, sont bien moindres. Aujourd'hui qu'il s'agit de l'envoier aux leçons publiques, il faut choisir un Professeur d'éloquence, » dans l'école duquel on soit assuré » que régne une discipline exacte, & sur » tout une grande modestie & une » grande pureté de mœurs. Car entre » les autres avantages que ce jeune » homme a reçus de la nature & de la » fortune, il est d'une beauté singuliére: » & c'est ce qui engage encore plus, » dans un âge si foible & si dangereux, » à lui donner un maître qui ne lui serve » pas de précepteur seulement, mais » encore de guide & de gardien.

cujus scholæ severitas, pudor in primis, castitas constet. Adest enim adolescenti nostro, cum ceteris naturæ fortunæque dotibus, eximia corporis pulchritudo : cui in hoc lubrico ætatis non præceptor modò, sed custos etiam rectorque quærendus est.

» Je [a] ne voi perſonne plus propre à » remplir ces devoirs que Julius Geni- » tor. Je l'aime, & l'amitié que je lui » porte, ne ſéduit point mon juge- » ment, à qui elle doit ſa naiſſance. » C'eſt un homme grave & irrépro- » chable : peutêtre trop auſtére & trop » dur dans ſes maniéres, ſi l'on s'en ra- » porte à la licence de ces derniers » tems. Comme le talent de la parole » eſt un avantage extérieur, qui ſe ma- » nifeſte & ſe fait ſentir, vous pouvez, » ſur ce qui regarde ſon éloquence, en » croire le témoignage public. Il n'en » eſt pas de même des qualités de l'ame : » elle a des abymes où il n'eſt preſque » pas poſſible de pénétrer ; & de ce » côté-là, je vous ſuis caution de Ge- » nitor. Votre fils ne lui entendra rien

a Videor ego demonſtrare tibi poſſe Julium Genitorem. Amatur à me : judicio tamen meo non obſtat caritas, quæ ex judicio nata eſt. Vir eſt emendatus & gravis : paulo etiam horridior & durior ut in hac licentia temporum. Quantum eloquentia valeat, plusibus credere potes : nam dicendi facultas aperta & expoſita ſtatim cernitur. Vita hominum altos receſſus magnaſque latebras habet : cujus pro Genitore me ſponſorem accipe. Nihil ex hoc viro filius tuus audiet, niſi profuturum : nihil diſcet, quod neſciſſe rectius fuerit. Nec minùs ſæpe ab illo, quàm à te meque, admonebitur quibus imaginibus oneretur, quæ nomina & quanta ſuſtineat. Proinde, faventibus diis, trade eum præceptori, à quo mores primùm, mox eloquentiam diſcat, quæ malè ſine moribus diſcitur. Vale.

» dire, dont il ne puiſſe faire ſon pro-
» fit : il n'apprendra rien de lui, qu'il
» eût été plus à propos d'ignorer. Il
» n'aura pas moins de ſoin que vous &
» moi, de lui remettre ſans ceſſe devant
» les yeux les portraits & les vertus
» de ſes ancêtres, & de lui faire ſentir
» tout le poids du fardeau que leurs
» grands noms lui impoſent. N'héſitez
» donc pas à le mettre entre les mains
» d'un maître, qui le formera d'abord
» aux bonnes mœurs, & enſuite à l'é-
» loquence, qui ne s'apprend jamais
» bien ſans les bonnes mœurs. Adieu.

Il ne ſuffit pas de faire choix d'un bon Collége. Pour en tirer tout le fruit qu'on en peut attendre, il faut que les parens voient ſouvent le Principal, les Régens, les Précepteurs, pour s'informer de la conduite de leurs enfans, & du progrès qu'ils font dans l'étude ; qu'ils leur donnent des lumiéres ſur leur caractère d'eſprit & leurs inclinations, qu'ils doivent mieux connoître que tout autre ; qu'ils prennent avec eux des meſures pour les corriger de leurs défauts ; qu'ils les appuient de toute leur autorité ; qu'ils agiſſent en tout de concert avec eux, pour les récompenſes, les louanges, les répri-

mandes, les punitions. On ne peut dire combien cette bonne intelligence des parens avec les maîtres peut être utile aux enfans.

Horace, dans la belle satyre où il témoigne sa vive reconnoissance des peines extraordinaires que son pere avoit prises pour son éducation, ne manque pas de remarquer qu'il avoit soin de voir souvent ses maîtres ; & il attribue en partie à cette attention le bonheur qu'il avoit eu non seulement d'avoir été exemt des désordres ordinaires à la Jeunesse, mais d'en avoir écarté de soi jusqu'aux plus légers soupçons.

Atqui si vitiis mediocribus ac mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta...
Causa fuit pater his...
Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum doctores aderat. Quid multa? pudicum,
Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

*De educ. liber.* C'est une faute, dit Plutarque, bien condannable dans les parens, de se croire entiérement déchargés du soin de veiller sur leurs enfans, dès qu'ils les ont remis entre les mains des maî-

tres, & de ne ſonger point à s'aſſurer par leurs propres yeux & leurs propres oreilles du progrès qu'ils font dans l'étude & dans la vertu. Outre qu'il ſied mal à un pere, dans une affaire ſi importante & qui le touche de ſi près, de s'en raporter aveuglément à la bonne foi de perſonnes étrangéres, qui chez les Anciens étoient le plus ſouvent des eſclaves ou des affranchis; il eſt conſtant, continue le même Auteur, que cette attention d'un pere à s'informer de tems en tems, & à ſe faire rendre compte des études & de la conduite de ſon fils, peut ſervir en même tems à rendre & les écoliers & le maître plus exacts & plus vifs à s'acquitter chacun de leurs devoirs. Il applique à ce ſujet un proverbe, qui dit, a Que rien n'eſt ſi propre à engraiſſer un cheval, que l'œil du maître.

Quelque juſte que ſoit ce devoir, quelque facile qu'il ſoit à remplir, il eſt rare pourtant que les parens s'en acquittent. Ils ne veillent guéres davantage ſur la conduite de leurs enfans, lorſqu'ils ſont devenus plus grands, & qu'ils ſont ſortis du Collége; & la plupart ſont paroître ſur ce point une

a Οὐδὲν ἔτω πιαίνει ἵππον, ὡς βασιλέως ὀφθαλμός.

indifférence & une négligence qu'on a peine à comprendre. Plusieurs la couvrent du prétexte de leurs affaires & de leurs occupations, comme si l'éducation de leurs enfans n'étoit pas la plus importante de toutes; & comme si la qualité de pere devoit jamais être effacée par celle de magistrat & d'homme public.

Platon remarque que c'est un défaut assez ordinaire à ceux qui sont chargés du gouvernement de l'Etat, de négliger le soin de leur propre famille; & dans un dialogue, qui a pour titre *Laches*, il introduit deux hommes, des plus considérables d'Athénes, qui reconnoissent avec douleur que s'ils ont acquis peu de mérite & de gloire, c'étoit la faute de leurs peres, qui, célébres d'ailleurs par de grandes actions tant en paix qu'en guerre, & totalement livrés aux affaires d'autrui, n'avoient pris aucun soin de leur éducation, & les avoient abandonnés à eux-mêmes, & à leur propre conduite, dans un âge où ils avoient le plus de besoin d'être veillés & retenus. Plût à Dieu que bien des enfans n'eussent pas encore aujourd'hui sujet de faire les mêmes plaintes!

Caton le Censeur, quoiqu'occupé

des plus grandes affaires de l'Etat, chargé des plus importans emplois, & l'ame des délibérations du Sénat, ne tomba pas dans ce défaut, lui qui voulut servir de précepteur à son fils. Paul Emile, au milieu de ses plus grandes occupations, trouvoit le tems d'assister aux conférences que faisoient ses enfans, & d'animer leurs études par sa présence. Il fut bien paié de ses peines, & la réputation * qu'ils s'acquirent en fut une juste & douce récompense.

* *Scipion l'Africain second, l'un de ses fans.*

Ces grands hommes étoient bien éloignés d'un défaut, très commun maintenant, sur tout parmi les grands Seigneurs & les gens de guerre, qui ont grand soin de dire & de répéter à leurs enfans qu'ils ne veulent point faire d'eux des Docteurs, & qu'ils ne les ont mis au Collége que pour leur faire passer quelques années en attendant qu'ils aient atteint l'âge d'aller à l'Académie, ou d'entrer dans le service. Un tel discours est capable de ruiner tout le fruit des études, parce qu'il tend directement à étoufer & à éteindre dans l'esprit des jeunes gens toute ardeur d'émulation : au lieu que les parens devroient emploier tous leurs soins à faire naître cette émulation, à l'en-

tretenir, à l'augmenter; parce que, ſi leurs enfans y ſont ſenſibles dans les Claſſes, ils la porteront enſuite dans les emplois qui leur ſeront confiés, & ſe piqueront pareillement d'y réuſſir & de s'y diſtinguer.

Je reviens au choix d'un Précepteur. Plutarque, dans un traité que nous avons de lui ſur la maniére d'élever les jeunes gens, veut qu'on trouve dans les maîtres une vie irrépréhenſible, un caractére d'eſprit raiſonnable, un grand fonds d'érudition, & une habileté à conduire formée par une longue expérience. Mais il ſe plaint amérement de la négligence, ou plutôt de la ſtupidité des parens, qui dans un choix, qui décide pour l'ordinaire du ſort & du mérite de leurs enfans pour toute la vie, s'en raportent au premier venu, n'ont égard qu'à la recommandation de perſonnes peu ſûres, & pouſſés par une ſordide avarice, vont au rabais dans le choix d'un Précepteur, & trouvent que celui qui leur coute le moins eſt le meilleur. Il raporte à ce ſujet une parole d'Ariſtippe pleine de ſens. Un pere, ſurpris qu'il lui demandât mille dragmes pour inſtruire ſon fils: Quoi! s'écria-t-il, j'acheterois à ce prix un eſclave,

*500 livres.*

Vous en aurez deux pour un, répliqua le Philoſophe, inſinuant par là à ce pere avare qu'il ne feroit qu'un eſclave de ſon fils.

Le Poéte Satyrique fait les mêmes plaintes, & ne peut ſouffrir que les peres & meres, pendant qu'ils font mille folles dépenſes pour leurs bâtimens, leurs meubles, leurs équipages, leur table, épargnent tout pour l'éducation de leurs enfans. *Juve lib. 3. ſ 7.*

Hos inter ſumptus ſeſtertia Quintiliano,
Ut multum, duo ſufficient. Res nulla minoris
Conſtabit patri quàm filius.

Cratès le philoſophe diſoit qu'il auroit ſouhaité monter au lieu le plus éminent de la ville, pour crier de là aux citoiens : » Hommes de peu de ſens, » quelle eſt donc votre folie de ne ſonger qu'à amaſſer des richeſſes, & de » négliger abſolument l'éducation de » vos enfans, pour qui vous dites que » vous les amaſſez ? *Plut. de beris edu dis.*

Les parens paient bien cher quelquefois leur nonchalance & leur avarice, lorſque dans la ſuite ils ont la douleur de voir que leurs enfans, abandonnés à toutes ſortes de deſordres, les des- *Plut. ibi*

honorent en mille maniéres, & font ſouvent plus de dépenſes en une ſeule année pour ſatisfaire leurs paſſions, que les parens n'en euſſent fait pendant dix années pour leur procurer une éducation honnête & ſolide.

Ils doivent donc ne rien épargner pour avoir un bon précepteur, & ſe ſouvenir que le plus noble auſſi bien que le plus ſalutaire uſage qu'ils puiſſent faire de l'or & de l'argent, c'eſt de s'en ſervir pour acheter des hommes de mérite en quelque genre que ce ſoit, & ſur tout pour ce qui regarde l'inſtruction de leurs enfans.

*Tacit. Annal. lib. 14. cap. 55.* Lorſque Sénéque voulut remettre entre les mains de Néron ſes grands biens qui lui attiroient l'envie, ce Prince lui répondit que, quelque grands que paruſſent ces biens, il y avoit des perſonnes infiniment au-deſſous du mérite de Sénéque qui en poſſédoient davantage. » J'ai honte, lui dit-il, de voir » des affranchis plus riches que vous, » & qu'étant le premier dans mon eſti» me vous ne ſoyiez pas le plus grand » dans mon Empire. *Pudet referre libertinos, qui ditiores ſpectantur. Unde etiam rubori mihi eſt, quod præcipuus caritate, nondum omnes fortuna antecellis.* Je n'e-

xamine point ſi Néron penſoit comme il parle ici : mais ce qui eſt certain, c'eſt que les parens ſenſés & raiſonnables doivent penſer de la ſorte, & voir avec quelque peine qu'un Intendant, un Secrétaire, quelquefois même un portier, fait chez eux une plus grande fortune que le Précepteur du fils de la maiſon.

Il faut avouer qu'il y a des peres & des meres, quoique le nombre en ſoit petit, qui ſur ce point ne manquent pas de nobleſſe & de généroſité ; & qui, non contens de paier de bons appointemens aux Précepteurs de leurs enfans, ſe croient encore obligés de leur aſſurer pour toute leur vie un revenu raiſonnable, qui les mette en état de jouir en repos & en liberté du fruit de leurs travaux. Quelle diminution fait ſur de grands biens, tels qu'en ont tant de perſonnes riches, une penſion viagére de trente, cinquante, cent piſtoles, plus ou moins ſelon les différentes circonſtances ? Approche-t-elle des ſervices dont elle eſt le prix ? Je lis toujours avec un plaiſir ſingulier le diſcours admirable que tient à ſon pere le jeune Tobie au ſujet du guide qui l'avoit conduit pendant ſon voiage, & le dénombrement qu'il fait des ſervices

qu'il en a reçus, dont il expose la grandeur & le nombre avec la même exactitude que s'il devoit lui-même en tirer la récompense, & non pas la donner.

*Tob.* 12. 2-4. » Mon pere, lui dit-il, quelle récom-
» pense pouvons-nous lui donner, qui
» ait quelque proportion avec les biens
» dont il nous a comblés ? Il m'a mené
» & ramené dans une parfaite santé : il
» a été lui-même recevoir l'argent de
» Gabélus : il m'a fait avoir la femme
» que j'ai épousée : il a éloigné d'elle
» le démon qui la tourmentoit : il a
» rempli de joie son pere & sa mere :
» il m'a délivré du poisson qui m'alloit
» dévorer : il vous a fait voir à vous-
» même la lumiére du ciel : & c'est
» par lui que nous nous trouvons rem-
» plis de toutes sortes de biens. Que
» pouvons-nous donc lui donner qui
» égale tout ce qu'il a fait pour nous ?
» Mais, je vous prie, mon pere, de
» le supplier de vouloir bien accepter
» la moitié de tout le bien que nous
» avons apporté.

Quelle noblesse de sentimens ! Le jeune Tobie ne s'imagine pas faire rien de grand pour son guide par une offre si avantageuse ; mais il croit qu'il recevra lui-même une grace, dont il se

trouvera fort honoré, ſi le guide daigne accepter ſon offre : *ſi fortè dignabitur medietatem de omnibus, quæ allata ſunt, ſibi aſſumere.* Voila un modéle parfait pour les parens ; comme la deſcription qu'il fait des ſervices que ſon guide lui a rendus en eſt un auſſi pour les Précepteurs, qui doivent ſervir d'anges gardiens à leurs éleves.

Tous les peres ne ſont pas en état de faire la fortune des Précepteurs de leurs enfans ; mais tous ſont en état & dans l'obligation de les honorer, de leur marquer toujours beaucoup de conſidération, & de leur attirer par leur conduite l'eſtime & le reſpect des enfans & de toute la famille. Il y doit être regardé & reſpecté comme le pere même : c'eſt l'idée que les Anciens vouloient qu'on eût d'un Précepteur.

Dii majorum umbris tenuem & ſine pondere terram....
Qui præceptorem ſancti voluere parentis
Eſſe loco. *Juvenal. lib. 3. ſat. 7.*

Quoique tous les parens, ceux même qui ne peuvent donner que des appointemens très médiocres, doivent apporter beaucoup d'attention dans le choix d'un Précepteur ; il ne faut pas

cependant que sur ce point ils portent la délicatesse trop loin, ni qu'ils s'attendent à trouver toutes les qualités qu'on peut desirer dans un bon maître. Rien n'est plus rare qu'un homme qui réunisse en lui toutes ces qualités. Les plus grands Seigneurs, les Princes même, ont bien de la peine à en trouver de tels. On est souvent obligé de confier l'éducation des enfans à de jeunes Précepteurs, qui sont sans expérience, & ne peuvent pas encore avoir acquis beaucoup d'érudition. Pourvû qu'ils apportent de la bonne volonté & de la docilité, qu'ils ne manquent pas d'esprit & de jugement, qu'ils aiment le travail, & que sur-tout ils aient des mœurs pures, & un fonds de religion & de piété, on doit être content. Il faut seulement tâcher de les adresser à quelque personne sage & expérimentée dans ce genre, pour la consulter dans les occasions, & se conduire par ses avis. Mais, ce qui me paroit absolument nécessaire, & à quoi les parens ne doivent jamais manquer, c'est de commencer par mettre entre les mains du maître à qui ils confient leurs enfans quelques livres propres à leur apprendre la maniére dont il faut s'y prendre

pour

pour les bien élever, tels que ſont ceux de M. de Fénelon, & de M. Locke Anglois, & d'autres pareils. Je ſouhaiterois que les miens puſſent leur être utiles : du moins c'eſt la vûe que j'ai eu en les compoſant.

Les peres & meres ne doivent point omettre un moien puiſſant qu'ils ont entre les mains d'attirer ſur leurs enfans la bénédiction de Dieu ; c'eſt de contribuer plus ou moins, ſelon la meſure de leurs revenus, à la ſubſiſtance de quelque pauvre écolier, & de l'aider à faire ſes études. J'ai reçu autrefois un pareil ſecours de la libéralité de feu M. le Peletier le Miniſtre. J'eus le bonheur de me trouver dans les mêmes claſſes que Meſſieurs ſes * enfans au Collége du Pleſſis, & de profiter de l'excellente éducation qu'on leur donnoit. Je leur diſputois ſouvent les premiéres places & les prix. M. le Peletier me récompenſoit comme eux. Je puis dire que pendant tout le cours de mes études il m'a tenu lieu de pere ; & depuis il m'a toujours témoigné une bonté véritablement paternelle. Il n'y a point de jour dans ma vie où je ne m'en ſouvienne, & ma reconnoiſſance devient d'autant plus vive, que je ſens

* Feu M. l'Evêque d'Agers, & le Peletier ancien Premier Président.

mieux de jour en jour de quel prix eſt une bonne éducation.

## CHAPITRE QUATRIEME.

### *Du devoir des Précepteurs.*

IL ME reſte peu de choſes à ajouter ſur ce ſujet, après tout ce que j'en ai dit dans les différentes parties de ce traité.

[a] Les Précepteurs tiennent la place des peres & des meres ; ils doivent donc en prendre les ſentimens, & en avoir la douceur & la tendreſſe : mais une douceur qui ne dégénére point en molleſſe, & une tendreſſe qui ſoit réglée par la raiſon. Rien de ce que feroient les peres & les meres pour leurs enfans, ne doit leur paroitre au-deſſous d'eux : j'entens par-là certaines attentions, certains ſoins pour leur perſonne & pour leur ſanté, ſur-tout quand ils ſont encore dans un âge tendre ou malades. Cette attention, ces ſoins plaiſent infiniment aux parens, & ſervent beaucoup à leur mettre l'eſprit en repos.

a Sumat ante omnia parentis erga diſcipulos ſuos animum, ac ſuccedere ſe in eorum locum, à quibus ſibi liberi traduntur, exiſtimet. *Quintil. lib. 2. cap. 2.*

Par la même raiſon, qu'ils tiennent la place des peres & des meres, ils ne doivent pas ſe regarder comme les maîtres abſolus des enfans, ni prétendre les gouverner à leur gré & ſelon leur caprice, ſans aucune dépendance des parens, ſans les conſulter en rien, quelquefois même en défendant aux enfans ſous de groſſes peines de leur rien déclarer de ce qui ſe paſſe en particulier. Des maîtres qui n'agiſſent que par raiſon & ſelon les régles, n'ont pas beſoin d'impoſer à leurs diſciples ce ſilence & ce ſecret, qui a quelque choſe d'odieux & de tyrannique, & dont les parens ont un juſte ſujet de ſe plaindre. En communiquant leur autorité aux maîtres, ils n'ont pas prétendu s'en dépouiller eux-mêmes. Rien n'eſt plus juſte, ni plus raiſonnable, que de les conſulter ſur ce qui regarde la maniére de conduire leurs enfans, d'agir en tout de concert avec eux, de prendre leurs avis, d'entrer dans leurs vûes, en un mot d'avoir de part & d'autre une confiance & une ouverture entiére, qui laiſſe la liberté de ſe dire mutuellement tout ce que l'on croit pouvoir être utile aux enfans. Je ſuppoſe que les parens ſont tels qu'ils

doivent être, & qu'ils n'exigent rien qui ſoit contraire à une éducation chrétienne. S'il en étoit autrement, les Précepteurs, en ſouffrant avec patience & condeſcendance tout ce qui ſe peut tolérer, ont la voie des remontrances douces & modérées. Quand elles ſont inutiles, il ne leur reſte que le parti de ſe retirer, & de quitter un emploi où il ne leur eſt pas permis de ſuivre les lumiéres de leur conſcience, ni de s'acquitter de leur devoir ; mais de le quitter d'une maniére honnête & polie, ſans témoigner de mauvaiſe humeur, & ſans rompre avec les parens.

Ce que j'ai dit de la bonne intelligence des Précepteurs avec les parens, doit s'entendre auſſi par raport au Principal d'un Collége, quand les enfans y demeurent. C'eſt à lui premiérement qu'on les confie : c'eſt lui qui eſt chargé de la diſcipline du Collége, tant en public qu'en particulier : c'eſt lui qui répond de tout ce qui s'y paſſe. Or, ſans la ſubordination dont je parle, il n'eſt point en état de s'acquitter des devoirs eſſentiels à la place & à la qualité de Principal.

Parmi les vertus d'un bon maître, la vigilance & l'aſſiduité tiennent un des

premiers rangs. Il ne peut les porter trop loin, pourvû que ce ſoit ſans gêne, ſans contrainte, & ſans affectation. Il eſt l'ange gardien des enfans. Il n'y a point de moment où il ne ſoit chargé de leur conduite. Si ſon abſence, ou ſon inattention (car l'une équivaut à l'autre) donne lieu à l'homme ennemi, qui tourne ſans ceſſe autour d'eux, de leur enlever le précieux tréſor de leur innocence, que répondra-t-il à Jeſus-Chriſt qui lui demandera compte de leur ame, & qui lui reprochera d'avoir été moins vigilant pour les garder, que le démon pour les perdre? Le malheur eſt que la plupart des maîtres ſouvent ne ſont avertis de leur obligation ſur ce point que par une funeſte expérience, qu'ils auroient dû prévenir par une ſainte & religieuſe ſollicitude, qui fait le caractére propre de tout homme prépoſé à la conduite des autres? *Qui præeſt, in ſolicitudine.* Rom. 12. 8

Le ſoin du maître doit s'étendre ſur les domeſtiques qui ſervent les enfans, & ce n'eſt pas là une de ſes moindres obligations, quoiqu'elle ſoit pour l'ordinaire ignorée ou négligée. Car, comme le remarque Quintilien, il n'y a pas moins de danger à craindre de la part Lib. 1. c. 3

de domeſtiques vicieux, que de celle des compagnons d'étude, qui pour l'ordinaire ont plus d'éducation & d'honneur ; *nec tutior inter ſervos malos, quàm ingenuos parum modeſtos, converſatio eſt.* La régle eſt donc de ne jamais laiſſer un enfant ſeul avec les domeſtiques, à moins qu'on ne ſoit bien ſûr de leur probité & de leur piété : car il s'en trouve de tels, qui ne peuvent être ménagés avec trop de ſoin par les parens & par les maîtres.

Comme les enfans ſur tout dans un âge tendre, ont l'eſprit volage & léger, il eſt bon que le maître, pendant les études même qu'ils font en particulier, ne les perde point de vûe. Sa préſence ſeule contribue beaucoup à les rendre plus attentifs, en fixant & arrêtant leur imagination ; & elle leur épargne bien des diſtractions & des négligences, qui ſont la ſource des fautes qu'ils font dans leurs compoſitions, & qui donnent lieu enſuite à des réprimandes & à des punitions, que le maître auroit pu prévenir par une attention plutôt aſſidue qu'incommode & preſſante. C'eſt ce que Quintilien inſinue par ces mots : *aſſiduus ſit potiùs, quàm immodicus.*

L'aſſiduité ne doit point paroitre dif-

ficile dans le Collége, où les maîtres ſont abſolument libres pendant tout le tems des Claſſes, ce qui les rendroit entiérement inexcuſables s'ils y manquoient : au lieu que la même aſſiduité eſt fort dure & fort génante dans les maiſons particuliéres, où le Précepteur eſt chargé de ſes écoliers pendant toute la journée. Il eſt de la ſageſſe des parens, & je puis dire qu'il eſt auſſi de leur intérêt, de s'appliquer, autant qu'il leur ſera poſſible, à adoucir ce joug, en laiſſant chaque ſemaine au maître une liberté entiére pendant un après-midi, & prenant ſur eux-mêmes le ſoin de veiller pendant ce tems-là ſur leurs enfans. Il n'y a point de ſanté qui puiſſe ſoutenir une gêne ſi continuelle. Un Précepteur a beſoin de reſpirer, de voir ſes amis, d'entretenir ſes connoiſſances, de conſulter ſur ſes études & ſur les difficultés qui ſe rencontrent dans l'éducation, en un mot de n'être pas toujours tête-à-tête avec ſon écolier. On ne ſauroit dire combien cette condeſcendance, de la part des parens, eſt propre à encourager les maîtres, & à rendre leur zéle plus vif & plus vigilant.

J'ai déja averti qu'ils ne doivent ja-

mais agir par paſſion, par humeur, par caprice. C'eſt-là un des plus grands défauts en matiére d'éducation, parce qu'il n'échape jamais aux yeux clairvoians des écoliers, qu'il rend preſque inutiles toutes les bonnes qualités du maître, & qu'il ôte à ſes avis & à ſes remontrances preſque toute autorité. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que ceux qui agiſſent le plus par humeur, ſont ceux qui s'en apperçoivent le moins, & que ſouvent même ils ſauroient mauvais gré à quiconque entreprendroit de les en avertir, ce qui eſt pourtant le meilleur office que leur puiſſe rendre un ami.

J'ai honte de raporter ici certains termes injurieux dont on ſe ſert quelquefois à l'égard des écoliers, *cruche*, *béte*, *âne*, *cheval de caroſſe*, *&c.* & je ne le ferois point, ſi je ne ſavois que ces termes ſe trouvent encore dans la bouche de quelques maîtres. Eſt-ce la raiſon, eſt-ce la politeſſe, eſt-ce le bon eſprit qui dictent un tel langage? Ne voit-on pas clairement qu'il ne peut être que l'effet, ou d'une baſſe éducation qu'on a reçue, ou d'une groſſiéreté d'eſprit qui ne ſent point ce que c'eſt que bienſéance, ou d'un

caractére violent & emporté qui ne peut se contenir ?

Parmi ceux qui se chargent de l'éducation de la Jeunesse, il y en a plusieurs que l'état serré de leurs affaires, ou même souvent une pauvreté entiére, obligent d'entrer dans cette profession ; & ils ne doivent point en rougir. Le célébre Origéne enseigna la Grammaire pour avoir de quoi subsister, & il eut le bonheur de conserver pendant toute sa vie le souvenir & l'amour de la pauvreté où son pere l'avoit laissé en mourant. C'est un beau modéle pour les maîtres. Le salaire qu'ils retirent de leurs peines, est certainement bien légitime & bien mérité. Je voudrois cependant que ce ne fût point là le seul motif, ni même le motif dominant, qui les y engageât ; mais que la volonté de Dieu, & le desir de se sanctifier, y eussent la principale & la premiére part. La dureté des parens oblige souvent les maîtres à marchander avec eux, & à disputer sur le prix. Il seroit à souhaiter, que d'un côté la générosité des peres & meres, & de l'autre le désintéressement des maîtres, ôtassent lieu à ces sortes de conventions, qui ont, ce me sem-

ble, quelque chose de bas & de sordide. Il est beau, pour les derniers, de compter un peu plus qu'on ne fait ordinairement sur la Providence ; & je n'ai jamais vû qu'elle ait manqué à ceux qui s'y sont fiés pleinement.

Si les vûes intéressées sont indignes d'un Précepteur véritablement chrétien, celles de la vanité & de l'ambition ne le sont pas moins. J'ai toujours admiré ce que dit Saint Augustin du motif qui engagea Nébride à se charger de l'instruction de la Jeunesse ; motif bien opposé aux deux défauts dont je parle ici. Il étoit ami intime de saint Augustin, & avoit quitté son pays, ses biens, & sa mere, pour le suivre à Milan, sans autre raison que de s'occuper avec son ami à la recherche de la vérité & de la sagesse, qu'ils cherchoient tous deux avec une égale ardeur. Il ne put refuser à ses priéres instantes d'entrer en qualité de sous-maître chez Véréconde qui enseignoit les belles-lettres à Milan. Ce ne fut point, dit saint Augustin, le desir du gain qui porta Nébride à prendre cet emploi, puisqu'il en auroit trouvé de bien plus importans, s'il l'avoit voulu ; & encore moins des vûes de vanité

*Conf. lib. 6. c. 10. & lib. 8. c. 6.*

ou d'ambition. Il avoit toujours évité de se faire connoitre aux grands du monde, n'ambitionnant que l'obscurité d'une retraite paisible, où il pût donner tout son tems à l'étude de la sagesse.

Cet exemple m'en rapelle un autre, qui n'est pas moins admirable, & qui regarde l'éducation d'un jeune homme de grande qualité. Le pere, plein d'ambition, ne songeoit qu'à élever son fils dans les dignités du siécle; & la mere, véritablement chrétienne, qu'à le rendre grand dans le ciel. Elle crut n'y pouvoir réussir que par une sainte éducation; & pour cela, elle proposa à un solitaire qu'elle avoit prié de venir à Antioche, de quitter sa montagne & sa retraite pour se charger du soin de son fils. Elle l'en conjura d'une maniére si vive & si touchante, en lui protestant qu'il répondroit de l'ame de cet enfant, qu'il ne crut pas pouvoir s'en défendre. Le succès répondit à l'espérance de cette pieuse mere. L'enfant, conduit par son excellent précepteur, fit des progrès extraordinaires dans les sciences, & encore plus dans la piété. Gai, civil, affable, honnête à l'égard de tout le monde, il s'insinua, par

*S. Chrysost. de vit. Monac. lib. 2, cap. 14.*

cet extérieur agréable, dans l'esprit de ses compagnons ; ce qui lui donna moien d'en gagner plusieurs, & de les porter à embrasser la vertu. C'est saint Chrysostome, témoin oculaire de ce fait, qui en a écrit l'histoire, mais bien plus au long que je ne l'ai raportée ici.

Ce que je conclus de ces deux exemples, & par où je finis ce chapitre, c'est que la piété est de toutes les qualités d'un Précepteur la plus essentielle, la plus importante, celle qu'il faut préférer à toutes les autres, & qui y ajoute un prix infini. Elle inspire aux maîtres un zéle, une ardeur, un empressement pour le salut de leurs disciples, qui attirent ordinairement sur eux la bénédiction du Ciel. J'ai raporté ailleurs un bel exemple de ce zéle dans la personne de saint Augustin, qui doit servir d'instruction & de modéle à tous les maîtres chrétiens.

*Tom. I. Disc. Prælim. p. 71.*

## CHAPITRE CINQUIEME.

### *Du devoir des Ecoliers.*

QUINTILIEN [a] prétend avoir renfermé preſque tous les devoirs des écoliers dans cet unique avis qu'il leur donne, d'aimer ceux qui les enſeignent, comme ils aiment les ſciences qu'ils apprennent d'eux, & de les regarder comme des peres, dont ils tiennent, non la vie du corps, mais l'inſtruction qui eſt comme la vie de l'ame. En effet ce ſentiment de tendreſſe & de reſpect ſuffit pour les rendre dociles pendant leurs études, & pleins de reconnoiſſance pendant tout le tems de leur vie: ce qui me paroit renfermer une grande partie de ce qu'on attend d'eux.

[b] La docilité, qui conſiſte à ſe laiſſer conduire, à bien recevoir les avis des

a Plura de officiis docentium locutus, diſcipulos id unum interim moneo, ut præceptores ſuos non minùs quàm ipſa ſtudia amarent; & parentes eſſe non quidem corporum, ſed mentium credant *Quintil. lib. 2. cap. 9.*

b Ut magiſtrorum officium eſt, docere; ſic, diſcipulorum, præbere ſe dociles, alioqui neutrum ſine altero ſufficiet. Et, ſicut fruſtra ſparſeris ſemina, niſi illa præmollitus foverit ſulcus: ita eloquentia coaleſcere nequit, niſi ſociata tradentis accipientiſque concordia. *Quintil. ibid.*

maîtres, & à les mettre en pratique; eſt proprement la vertu des écoliers; comme celle des maîtres, eſt de bien enſeigner. L'une ne peut rien ſans l'autre : & comme il ne ſuffit pas qu'un laboureur répande la ſemence, mais qu'il faut que la terre, après avoir ouvert ſon ſein pour la recevoir, la couve, pour ainſi dire, l'échaufe, l'entretienne, & l'humecte; de même tout le fruit de l'inſtruction dépend de la parfaite correſpondance du maître & du diſciple.

La reconnoiſſance pour ceux qui ont travaillé à notre éducation, fait le caractére d'un honnête homme, & eſt la marque d'un bon cœur. [a] Qui de nous, dit Cicéron, a été inſtruit avec quelque ſoin, à qui la vûe, ou même le ſimple ſouvenir de ſes précepteurs, de ſes maîtres, & du lieu où il a été nourri ou élevé, ne faſſe un ſingulier plaiſir ? [b] Sénéque exhorte les jeunes gens à conſerver toujours un

a Quis eſt noſtrûm liberaliter educatus, cui non educatores, cui non magiſtri ſui atque doctores, cui non locus ille mutus ubi ipſe alitus aut doctus eſt, cum grata recordatione in mente verſetur ? *Cic. pro. Planc.* n. 81.

b Præceptores ſuos adoleſcens veneretur ac ſuſpiciat, quorum beneficio ſe vitiis exuit, & ſub quorum tutela poſitus exercet artes bonas. *Senec. Epiſt.* 83.

grand respect pour leurs maîtres, aux soins desquels ils sont redevables de s'être corrigés de leurs défauts, & d'avoir pris des sentimens d'honneur & de probité. Leur exactitude & leur sévérité déplaisent quelquefois dans un âge, où l'on est peu en état de juger des obligations qu'on leur a. Mais quand les années ont mûri l'esprit & le jugement, on reconnoit que ce qui nous donnoit de l'éloignement pour eux, je veux dire les avertissemens, les réprimandes, & la sévére exactitude à réprimer les passions d'un âge peu prudent & peu considéré, est précisément ce qui les doit faire estimer & aimer. Aussi voions-nous que Marc Aurele, l'un des plus sages & des plus illustres Empereurs qu'ait eu Rome, remercioit les dieux de deux choses sur tout : de ce qu'il avoit eu pour lui-même d'excellens précepteurs, & de ce qu'il en avoit trouvé de pareils pour ses enfans. *M. Aurel. lib. 1. §. 17.*

Quintilien, après avoir marqué les

a Tamdiu illos odio habemus, quamdiu graves judicamus, & quamdiu beneficia illorum non intelligimus. Cùm jam ætas aliquid prudentiæ collegit, apparet propter illa ipsa amari à nobis debere, propter quæ non amabantur; admonitiones, severitatem, & inconsultæ adolescentiæ custodiam. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 5.*

différens caractéres d'eſprit des jeunes gens, nous trace en peu de mots le portrait d'un écolier parfait ſelon lui, & certainement très aimable. » Pour » moi, dit-il, je veux un enfant que » la louange excite, qui ſoit ſenſible » à la gloire, qui pleure quand il ſe » voit vaincu. Une noble émulation » le tiendra toujours en haleine : un » reproche, une réprimande le pique- » ra juſqu'au vif : l'honneur lui fera » tout faire. Il ne faut point craindre » qu'un tel écolier s'abandonne jamais » à la pareſſe. *Mihi ille detur puer, quem laus excitet, quem gloria juvet, qui victus fleat. Hic erit alendus ambitu : hunc mordebit objurgatio : hunc honor excitabit : in hoc deſidiam nunquam verebor.*

Quelque cas que faſſe Quintilien des qualités de l'eſprit, il eſtime infiniment plus celles du cœur, ſans leſquelles il compte les autres pour rien. Dans le même chapitre, d'où j'ai tiré les paroles précédentes, il avoit déclaré qu'il n'auroit jamais bonne opinion d'un enfant qui mettroit ſon étude à faire rire en contrefaiſant les maniéres, la mine, & les défauts des autres. Il en rend auſſi-tôt une admirable raiſon. » Un enfant, dit-il, pour avoir véri-

» tablement de l'eſprit ſelon moi, doit » être bon & vertueux : autrement, » je l'aimerois mieux un peu lent & » tardif, qu'avec un mauvais caractére » d'eſprit. *Non dabit mihi ſpem bonæ indolis, qui hoc imitandi ſtudio petet, ut rideatur. Nam probus quoque imprimis erit ille verè ingenioſus : alioqui non pejus dixerim, tardi eſſe ingenii, quàm mali.*

Il nous montre toutes ces qualités dans l'aîné de ſes deux enfans, dont il peint le caractére & déplore la perte d'une maniére ſi éloquente & ſi touchante dans la belle préface de ſon ſixiéme livre. On me permettra d'en inſérer ici un petit extrait, qui ne ſera pas inutile pour les jeunes gens, & où ils trouveront un modéle qui convient fort à leur âge & à leur état.

Après avoir parlé de ſon cadet qui étoit mort à l'âge de cinq ans, & avoir décrit les graces & la beauté de ſon viſage, la gentilleſſe de ſes paroles, a vivacité de ſon eſprit qui commençoit à briller à travers les voiles de l'enfance, il paſſe à ſon aîné.

» [a] Il me reſtoit après cela, dit-il,

a Una poſt hæc Quintiliani mei ſpe ac voluptate ſolatio. Non enim floſcu- nitebar : & poterat ſufficere

» mon fils Quintilien, qui étoit tout » mon plaisir, toute mon espérance, » & il pouvoit suffire pour ma conso- » lation. Car, entré déja dans sa dixié- » me année, ce n'étoit plus des fleurs » qu'il montroit comme son jeune fre- » re, mais des fruits tout formés, & » dont l'attente ne pouvoit plus trom- » per . . . J'ai bien de l'expérience, » mais je n'ai jamais vû dans aucun » enfant, je ne dis pas seulement tant » de belles dispositions pour les scien- » ces, ni tant de goût & d'inclination » pour l'étude, (ses maîtres le savent,) » mais tant de probité, de naturel, » de bonté d'ame, de douceur, de » penchant à faire plaisir & à obliger, » que j'en ai connu en lui.

» Il avoit outre cela tous les avan- » tages que donne la nature : un son » de voix charmant, une physionomie » douce, une facilité surprenante à

los, sicut prior, sed, jam decimum ætatis ingressus annum, certos atque deformatos fructus ostenderat. Juro . . . has me in illo vidisse virtutes ingenii, non modò ad percipiendas disciplinas, quo nihil præstantius cognovi plurima expertus, studiique jam tum non coacti, (sciunt præceptores) sed probitatis, humanitatis, liberalitatis.

a Etiam illa fortuita aderant omnia, vocis jucunditas claritasque, oris suavitas, & in utracumque lingua, tanquam ad eam decorum natus esset, expressa proprietas omnium literarum.

» bien prononcer les deux langues, » comme s'il eût été également né pour » l'une & pour l'autre.

» [a] Mais tout cela n'étoit encore que » des espérances. Je fais bien plus de » cas de ses rares vertus : de son éga- » lité d'ame, de sa fermeté, de la force » avec laquelle il se roidissoit contre » les craintes & les douleurs. Car avec » quel étonnement des médecins a-t- » il supporté une maladie de huit mois ! » Sur le point de mourir il me con- » soloit lui-même, & me défendoit » de le pleurer. Son esprit s'égaroit-il » quelquefois dans ces derniers mo- » mens : il n'étoit occupé pendant ses » réveries que de sciences & d'études. » O vaines & trompeuses espérances ! » &c.

Y a-t-il beaucoup de jeunes gens parmi nous, dont on puisse dire avec vérité autant de bien, qu'en dit ici Quintilien de son fils ? Quelle honte seroit-ce pour eux, si, nés & élevés dans le christianisme, ils n'avoient pas

[a] Sed hæc spes adhuc. Illa majora : constantia, gravitas, contra dolores etiam ac metus robur. Nam quo ille animo, qua medicorum admiratione, mensium octo valetudinem tulit ! Ut me in supremis consolatus est ! Quàm, etiam deficiens, jamque non noster, ipsum illum alienatæ mentis errorem circa solas literas non habuit !

même les vertus des enfans païens ? Je ne crains point de les répéter encore ici : docilité ; obéiſſance ; reſpect pour les maîtres, porté juſqu'à la tendreſſe, & ſource d'une reconnoiſſance éternelle ; ardeur pour l'étude, & goût merveilleux pour les ſciences ; éloignement du vice & du déſordre ; fonds admirable de probité, de bonté, de douceur, d'honnêteté, de libéralité ; patience même, courage, & grandeur d'ame dans le cours d'une longue maladie. Que manquoit-il donc à toutes ces vertus ? Ce qui ſeul pouvoit les rendre véritablement dignes de ce nom, & devoit en être comme l'ame, & en faire tout le prix : le don précieux de la foi & de la piété, la connoiſſance ſalutaire du Médiateur, un déſir ſincére de plaire à Dieu, & de lui raporter toutes ſes actions.

Voilà ce qui releve infiniment toutes les autres qualités des enfans chrétiens, & ce qui ſeul mérite de leur être propoſé comme un modéle parfait, & digne en tout d'être imité. Ils peuvent le trouver dans deux Saints illuſtres, dont la ſcience & la vertu ont fait tant d'honneur à l'Egliſe, je veux dire Saint Baſile, & S. Grégoire de Nazianze.

Ils étoient tous deux ſortis de familles fort nobles ſelon le monde, & encore plus ſelon Dieu. Ils naquirent preſque en même tems, & leur naiſſance fut le fruit des priéres & de la piété de leurs meres, qui dès ce moment même les offrirent à Dieu, dont elles les avoient reçus. Celle de ſaint Grégoire, le lui prétentant dans l'Egliſe, ſanctifia ſes mains par les livres ſacrés qu'elle lui fit toucher.

Ils avoient l'un & l'autre tout ce qui rend les enfans aimables, beauté de corps, agrément dans l'eſprit, douceur & politeſſe dans les maniéres.

Leur éducation fut telle qu'on peut ſe l'imaginer dans des familles, où la piété étoit, s'il eſt permis de parler ainſi, héréditaire & domeſtique; & où peres, meres, freres, ſœurs, aïeuls de côté & d'autre, étoient tous des ſaints, & la plupart des ſaints fort illuſtres.

Le naturel heureux que Dieu leur avoit accordé, fut cultivé avec tout le ſoin poſſible. Après les études domeſtiques, on les envoia ſéparément dans les villes de la Gréce qui avoient le plus de réputation pour les ſciences, & ils y prirent les leçons des plus excellens maîtres.

Enfin ils se rejoignirent à Athénes. On sait que cette ville étoit comme le théatre & le centre des belles-lettres & de toute érudition. Elle fut aussi comme le berceau de l'amitié fameuse de nos deux Saints ; ou du moins elle servit beaucoup à en serrer les nœuds d'une maniére plus étroite. Une avanture assez extraordinaire y donna occasion. Il y avoit à Athénes une coutume fort bizarre par raport aux écoliers nouveaux venus, qui s'y rendoient de différentes provinces. On commençoit par les introduire dans une assemblée nombreuse de jeunes gens comme eux, & là on leur faisoit essuier mille brocards, mille railleries, mille insolences : après quoi on les menoit aux bains publics en cérémonie à travers la ville, escortés & précédés par tous ces jeunes gens qui marchoient deux à deux. Lorsqu'on y étoit arrivé, toute la troupe s'arrêtoit, jettoit de grands cris, & faisoit mine de vouloir enfoncer les portes, comme si l'on refusoit de les leur ouvrir. Quand le nouveau venu y avoit été admis, pour lors il recouvroit sa liberté. Grégoire, qui étoit arrivé le premier à Athénes, & qui sentoit combien cette ridicule cé-

rémonie étoit contraire & couteroit au caractére grave & sérieux de Basile, eut assez de crédit parmi ses compagnons pour l'en faire dispenser. Ce fut là, dit S. Grégoire de Nazianze dans l'admirable récit qu'il fait lui-même de cette avanture, ce qui donna lieu à notre sainte amitié, ce qui commença à allumer en nous cette flamme qui depuis ne s'éteignit jamais, & ce qui perça nos cœurs d'un trait qui y demeura toujours. Heureuse Athénes, s'écrie-t-il, & source de tout mon bonheur! Je n'y étois allé que pour acquérir de la science, & j'y découvris le plus précieux de tous les trésors, un ami tendre & fidéle, plus heureux en cela que Saül, qui ne cherchant que des ânesses, trouva un roiaume.

Cette liaison, formée & commencée comme je viens de le dire, se fortifia toujours de plus en plus; sur-tout, lorsque ces deux amis, qui n'avoient rien de secret l'un pour l'autre, s'ouvrant mutuellement leurs cœurs, eurent reconnu qu'ils avoient tous deux le même but, & cherchoient le même

a Τῶτο ἡμῶν τῆς φιλίας ναφείας σπινθὴρ · ὕτως ἐπ' ἀλλ- πρεόιμιον · ἐνθεῦδεν ὁ τῆς συ- λήλοις ἐτρώθημεν.

tréſor, je veux dire la ſageſſe & la vertu. Ils vivoient ſous le même toit, mangeoient à la même table, avoient les mêmes exercices & les mêmes plaiſirs, & n'étoient, à proprement parler, qu'une même ame : union merveilleuſe, dit ſaint Grégoire, qui ne peut être réellement produite que par une amitié chaſte & chrétienne.

Nous aſpirions tous deux également à la ſcience, objet le plus capable d'exciter des ſentimens d'envie & de jalouſie : & néanmoins, abſolument exemts de cette paſſion ſubtile & maligne, nous ne connoiſſions & n'éprouvions entre nous qu'une noble émulation. Chacun de nous, plus ſenſible à la gloire de ſon ami qu'à la ſienne propre, cherchoit, non à l'emporter ſur lui, mais à lui céder & à l'imiter.

Notre principale étude, & notre unique but, étoit la vertu. Nous ſongions à rendre notre amitié éternelle, en nous préparant nous-mêmes à la bienheureuſe immortalité, & en nous détachant de plus en plus de l'amour des choſes de la terre. Nous prenions pour conducteur & pour guide la parole de Dieu. Nous nous ſervions nous-mêmes de maîtres & de ſurveillans, en nous

nous exhortant mutuellement à la piété ; & je pourrois dire, s'il n'y avoit point quelque ſorte de vanité à s'exprimer ainſi, que nous nous tenions lieu de régle l'un à l'autre, pour diſcerner le faux du vrai, & le bon du mauvais.

Nous n'avions aucun commerce avec ceux de nos compagnons qui étoient pétulans, violens, ou déréglés dans leurs mœurs ; & nous ne fréquentions que ceux qui par leur modeſtie, leur retenue, & leur ſageſſe pouvoient nous aider & nous ſoutenir dans le bon deſſein que nous avions, ſachant qu'il en eſt des mauvais exemples comme des maladies contagieuſes, qui ſe communiquent aiſément.

Ces deux Saints, & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, brillérent toujours parmi leurs compagnons par la beauté & la vivacité de leur eſprit, par leur aſſiduité au travail, par le ſuccès extraordinaire qu'ils eurent dans toutes leurs études, par la facilité & la promtitude avec laquelle ils ſaiſirent toutes les ſciences qu'on enſeignoit à Athénes, belles-lettres, poéſie, éloquence, philoſophie : mais ils ſe diſtinguérent encore

plus par une innocence de mœurs, qui étoit allarmée à la vûe du moindre danger, & qui craignoit juſqu'à l'ombre du mal. Un ſonge qu'eut S. Grégoire dans ſa plus tendre jeuneſſe, & dont il nous a laiſſé en vers une élégante deſcription, contribua beaucoup à leur inſpirer de tels ſentimens. Pendant qu'il dormoit, il crut voir deux vierges de même âge, & d'une égale beauté, vétues d'une maniére modeſte, & ſans aucune de ces parures que recherchent les perſonnes du ſiécle. [a] Elles avoient les yeux baiſſés en terre, & le viſage couvert d'un voile, qui n'empéchoit pas qu'on n'entrevît la rougeur que répandoit ſur leurs joues une pudeur virginale. Leur vûe, ajoute le Saint, me remplit de joie : car elles me paroiſſoient avoir quelque choſe au deſſus de l'humain. Elles de leur côté m'embraſſérent & me careſſérent comme un enfant qu'elles aimoient tendrement : & quand je leur demandai qui elles étoient, elles me dirent, l'une qu'elle étoit la * Pureté, & l'autre la * Continence, mais

* Ἁγνεία.
* Σωφροσύνη.

Κρυδέμνῳ δ' ἐφύπερθε καρήατα ἦδὲ παρειὰς
Κρυψαμέναι, κατὰ ἧς ἑαυτ' ὄμμαθ' ἔχον,
Ἀιδόος ἀμφοτέρησιν ἐπέπρεπε καλὸς ἔρευθος,
Ὅσσον ἐυπάτων φαιδρὸν ὑπ' ἐκ φαρέων.

toutes deux les compagnes de Jesus-Christ, & les amies de ceux qui renoncent au mariage pour mener une vie céleste. Elles m'exhortérent d'unir mon cœur & mon esprit au leur, afin que m'aiant rempli de l'éclat de la virginité, elles pussent me présenter devant la lumiére de la Trinité immortelle. Après ces paroles elles s'envolérent au ciel, & mes yeux les suivirent le plus loin qu'ils purent.

Tout cela n'étoit qu'un songe, mais qui fit un effet très réel sur le cœur du Saint. Il n'oublia jamais cette image si agréable de la chasteté, & il la repassoit avec plaisir dans son esprit. Ce fut, comme il le dit lui-même, une étincelle de feu, qui s'enflammant de plus en plus, l'embrasa d'amour pour une continence parfaite.

Ils avoient grand besoin lui & Basile d'une telle vertu, pour se soutenir au milieu des périls d'Athénes, la ville du monde la plus dangereuse pour les mœurs à cause de ce concours extraordinaire de jeunes gens qui s'y rendoient de toutes parts, & qui y apportoient chacun leurs vices & leurs déréglemens. Mais, dit saint Grégoire, nous eumes le bonheur d'éprouver dans cette

ville corrompue quelque choſe de pareil à ce que diſent les Poétes d'un fleuve qui conſerve la douceur de ſes eaux au milieu de l'amertume de celles de la mer, & d'un animal qui ſubſiſte au milieu du feu. Nous n'avions aucun commerce d'amitié avec les méchans. Nous ne connoiſſions à Athénes que deux chemins : l'un qui nous conduiſoit à l'Egliſe, & aux ſaints Docteurs qui y enſeignoient ; l'autre qui nous menoit aux Ecoles, & chez nos maîtres de litérature. Pour ceux qui conduiſoient aux fêtes mondaines, aux ſpectacles, aux aſſemblées, aux feſtins, nous les ignorions abſolument.

Il ſemble que des jeunes gens de ce caractére, qui ſe ſéparoient de toute ſociété, qui n'avoient aucune part aux plaiſirs & aux divertiſſemens de ceux de leur âge, dont la vie pure & innocente étoit une cenſure continuelle du déréglement des autres, devoient être en butte à tous leurs compagnons, & devenir l'objet de leur haine, ou du moins de leur mépris & de leurs railleries. Ce fut tout le contraire ; & rien n'eſt plus glorieux à la mémoire de ces deux illuſtres amis, & j'oſe le dire, ne fait plus d'honneur à la piété

même, qu'un tel événement. Il falloit en effet que leur vertu fût bien pure, & leur conduite bien ſage & bien meſurée, pour avoir ſû, non ſeulement éviter l'envie & la haine, mais s'attirer généralement l'eſtime, l'amour, le reſpect de tous leurs compagnons.

C'eſt ce qui parut d'une maniére bien éclatante, lorſqu'on apprit qu'ils ſongeoient à quitter Athénes pour retourner dans leur patrie. La douleur fut univerſelle. Les cris & les plaintes retentiſſoient de toutes parts. Les larmes coulérent de tous les yeux. Ils alloient perdre, diſoient-ils, tout l'honneur de leur ville, & la gloire de leurs écoles. Les maîtres & les écoliers, joignant aux priéres & aux plaintes la force & la violence, proteſtoient qu'ils ne les laiſſeroient point aller, & qu'ils ne conſentiroient jamais à leur départ. Il falut effectivement que l'un d'eux cédât à un empreſſement ſi extraordinaire, & que l'on pourroit plutôt appeller une violente conſpiration : ce fut Grégoire. On peut juger quelle fut ſa douleur.

Je ne ſai s'il eſt poſſible d'imaginer un modéle plus parfait pour les jeunes gens, que celui que je viens d'expo-

ſer à leurs yeux, où l'on trouve réunis tous les traits qui peuvent rendre la jeuneſſe aimable & eſtimable : nobleſſe du ſang, beauté d'eſprit, ardeur incroiable pour l'étude, ſuccès merveilleux dans toutes les ſciences, maniéres polies & honnêtes, modeſtie étonnante au milieu des louanges & des applaudiſſemens publics, &, ce qui reléve infiniment toutes ces qualités, une piété & une crainte de Dieu que les mauvais exemples ne firent qu'accroître & fortifier. On peut lire dans le troiſiéme Tome des Lettres de M. du Guet, un caractére admirable de ces deux grands Saints, compoſé exprès pour des écoliers qui répondoient ſur quelques-uns de leurs traités.

Outre les exemples de quelques Saints illuſtres du chriſtianiſme, tels que les deux que j'ai propoſés, il eſt bon que les jeunes gens en cherchent eux-mêmes dans les Livres ſacrés. Ils y trouveront le jeune Samuel, qui par ſa piété & ſa vertu ſe rendoit également agréable à Dieu & aux hommes:
1. Reg. 3. 26. *Puer autem Samuel proficiebat atque creſcebat, & placebat tam Domino, quàm hominibus.* Ils y admireront un ſaint Roi, qui dès l'âge de huit ans marchant ſur les traces de David, fut toujours

attentif à plaire en tout à Dieu : *Fecit quod placitum erat coram Domino, & ambulavit per omnes vias David patris sui.* Ils y verront Tobie le pere, après avoir passé lui-même sa jeunesse dans l'innocence, en fuiant la compagnie de ceux qui alloient adorer les veaux d'or, en ne faisant paroitre rien de puérile dans sa conduite, & gardant exactement toutes les observances de la loi dès l'âge le plus tendre : *Solus fugiebat consortia omnium . . . Nihil puerile gessit in opere . . . Hæc & his similia secundùm legem Dei puerulus observabat :* ils le verront, dis-je, élever son fils de la même sorte, en lui enseignant dès son enfance à craindre Dieu, & à s'abstenir de tout péché : *Quem ab infantia timere Deum docuit, & abstinere ab omni peccato.* Ils seront surpris de trouver lontems avant le christianisme un courage véritablement héroïque & chrétien dans les sept freres Machabées, tous déterminés à mourir par les plus cruels supplices, plutôt que de violer la loi de Dieu : *Parati sumus mori, magis quàm patrias Dei leges prævaricari.*

4. *Reg.* 22. 2.

*Tob. cap.* 1.

*Ibidem.*

2. *Macrab.* 7. 2.

Mais c'est dans la source même de la sainteté & de la piété qu'ils doivent aller puiser leurs sentimens, c'est-à-dire,

dans Jesus-Christ, qui, pour sanctifier l'enfance & l'adolescence, a bien voulu naître enfant, & dans la suite donner aux jeunes gens l'exemple de toutes les vertus qui leur conviennent, par son exactitude à aller au Temple aux jours marqués, par son attention à écouter les Docteurs, par la sagesse & la modestie de ses réponses, par son application à faire l'œuvre de son pere, & à exécuter ses ordres, sans consulter en cela ni le sang ni la nature; par sa parfaite soumission à ses parens, enfin par le soin qu'il a pris de faire paroitre au dehors devant Dieu & devant les hommes, à mesure qu'il avançoit en âge, des progrès sensibles de la grace & de la sagesse, dont il avoit reçu la plénitude dès le premier moment de son Incarnation.

*Conclusion de cet Ouvrage.*

ME VOICI enfin arrivé à la fin de mon ouvrage. Je croi ne l'avoir entrepris que par des vûes du bien public, pour être de quelque secours, si je le pouvois, aux jeunes gens, & à ceux qu'on charge de leur éducation. Je n'ai point cherché à y rien dire qui pût faire la moindre peine à aucun de mes confreres, ni à qui que ce soit. Si

pourtant cela étoit arrivé contre mon deſſein, & ſans que je m'en fuſſe aperçu, je les prie de ne pas me l'imputer, & d'interpréter en bonne part, ce qui me ſera échapé ſans mauvaiſe intention.

Après cet avertiſſement, il ne me reſte qu'à prier celui qui eſt le Maître unique des hommes, de qui vient toute lumiére & tout don excellent, qui diſpenſe les talens comme il lui plaît, & qui en donne le bon uſage, à qui ſeul il appartient de parler au cœur auſſi bien qu'à l'eſprit; de le prier, dis-je, qu'il veuille répandre ſa bénédiction ſur cet Ouvrage, ſur l'Auteur, ſur les enfans, ſur les peres, les meres, les maîtres, les domeſtiques, en un mot, ſur tous ceux qui ſont emploiés à l'éducation de la Jeuneſſe en quelque lieu & dans quelque Collége qu'ils ſoient : & en particulier qu'il daigne verſer abondamment ſes graces ſur l'Univerſité de Paris, y conſerver & y augmenter de plus en plus, non ſeulement le goût des ſciences & de l'étude qui y a toujours régné, mais encore plus celui de la piété & de la religion, qui en a fait juſqu'ici la plus ſolide gloire. *Amen.*

*FIN.*

# TABLE

*Des sujets contenus dans ce quatriéme Volume.*

## TROISIEME PARTIE DE L'HISTOIRE PROFANE.

## SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

### Troisiéme morceau de l'Histoire Romaine.


*ESPACE de 53 ans, depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la défaite de Persée.* Page 1

CHAPITRE PREMIER. *Récit des faits.* 3

*Commencemens de la seconde guerre Punique, & heureux succès d'Annibal.* 4

FABIUS DICTATEUR. 9

*Bataille de Cannes.* 13

SCIPION, *élu Général, rétablit les affaires d'Espagne.* 21

SCIPION *retourne à Rome, est nommé Consul, & se prépare à la conquête de l'Afrique.* 31

GUERRE *contre Philippe Roi de Macédoine.* 44

GUERRE *contre Antiochus roi de Syrie.* 51

*Fin & mort de Scipion.* 58

*Mort d'Annibal.* 65

GUERRE *contre Persée, dernier roi de Macédoine.* 65

CHAP. II. *Réflexions.* 71

ART. I. *Diverſes qualités de ceux dont il eſt parlé dans ce troiſiéme morceau de l'Hiſtoire Romaine.* 73
ANTIOCHUS, *Roi de Syrie.* ibid.
PHILIPPE ET PERSÉE, *Rois de Macédoine.* 76
PAUL EMILE. 79
FABIUS MAXIMUS. 93
ANNIBAL & SCIPION *comparés enſemble.* 100
§. I. *Vertus militaires.* 101
1. *Etendue d'eſprit pour former & exécuter de grands deſſeins.* ibid.
2. *Profond ſecret.* 104
3. *Bien connoitre le caractére des Chefs contre qui l'on a à combattre.* 105
4. *Entretenir dans les troupes une diſcipline exacte.* 106
5. *Vivre d'une maniére ſimple, modeſte, frugale, laborieuſe.* 108
6. *Savoir également emploier la force & la ruſe.* 112
7. *Ne hazarder jamais ſa perſonne ſans néceſſité.* ibid.
8. *Art & habileté dans les combats.* 114
9. *Avoir le talent de la parole, & ſavoir manier adroitement les eſprits.* 115
*Concluſion.* 117
§. II. *Vertus morales & civiles.* 121
1. *Généroſité, libéralité.* 125
2. *Bonté, douceur.* 126
3. *Juſtice.* 128
4. *Grandeur d'ame.* 129
5. *Chaſteté.* 130
6. *Religion.* 131
ART. II. *Principaux caractéres & principales vertus des Romains par raport à la guerre.* 133
1. *Equité & ſage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.* 139

2. *Fermeté & conſtance dans une réſolution une fois priſe & arrêtée.* 140
3. *Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires : ſévérité incroiable pour la diſcipline : diverſes récompenſes du mérite.* 142
4. *Clémence & modération dans la victoire.* 147
5. *Courage & grandeur d'ame dans l'adverſité.* 150
6. *Juſtice & bonne foi, principes du gouvernement Romain : Sources de l'amour & de la confiance des citoiens, des alliés, & des peuples conquis.* 151
7. *Reſpect pour la religion.* 161
8. *Amour de la gloire.* 163

## Quatriéme morceau de l'Hiſtoire Romaine.

*CHANGEMENT de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'hiſtorien Polybe, livre ſixiéme de ſon hiſtoire.* 167
CHAP. I. *Principes de Polybe ſur les différentes ſortes de gouvernemens, & en particulier ſur celui des Romains.* 168
*Pouvoir des Conſuls.* 171
*Pouvoir du Sénat.* 173
*Pouvoir du Peuple.* 174
*Mutuelle dépendance des Conſuls, du Sénat, & du Peuple.* 176
*Cauſes du changement d'une République en Monarchie.* 181
CHAP. II. *Changement de la République Romaine en Monarchie.* 191
*Richeſſes ſuivies du luxe dans les bâtimens, les meubles, la table, &c.* 193
*Goût pour les ſtatues, les tableaux, &c.* 197
*Avarice inſatiable ; injuſtice ; rapines ; mauvais*

*traitemens à l'égard des Alliés & des peuples conquis.* 201

*Ambition démesurée, desir effréné de dominer, suivis de factions, de séditions, de meurtres, de proscriptions, & de la ruine entiére de la liberté.* 206

1. LES GRACQUES. 210
2. MARIUS & SYLLA. 214
3. CÉSAR. POMPÉE. 224
4. LE JEUNE OCTAVIUS. 229

# QUATRIEME PARTIE.
# DE LA FABLE ET DES ANTIQUITÉS.

CHAP. I. *De la Fable.* 249
ART. I. *De l'origine de la Fable.* 250
ART. II. *De l'utilité de la Fable.* 259
CHAP. II. *Des Antiquités.* 266
*Utilité de l'étude des Antiquités.* 267
*Faits & réflexions sur ce qui regarde l'invention des Arts.* 279
§. I. *Découvertes échapées aux Anciens,* ibid.
§. II. *Honneurs rendus aux Savans.* 289
§. III. *Des mesures de tems & de lieux, & des monnoies anciennes.* 293
I. *Mesures de tems.* 294
II. *Mesures itinéraires.* 295
III. *Des monnoies anciennes.* 296
*Monnoies Grecques.* 297
*Monnoies Romaines.* 298
*Nombres Romains.* 299
*Tarif des Monnoies Grecques.* 300
*Tarif des Monnoies Romaines.* 301

## LIVRE CINQUIEME.

*De la Philoſophie.* 305
ARTICLE I. *La Philoſophie peut beaucoup ſervir au réglement des mœurs.* 307
ART. II. *La Philoſophie peut beaucoup ſervir à perfectionner la raiſon.* 321
ART. III *La Philoſophie ſert à orner l'eſprit d'une infinité de connoiſſances curieuſes.* 340
*Phyſique des Savans.* 342
*Syſtêmes du monde.* 343
*Phyſique des enfans.* 358
§. I. *Plantes, Fleurs, Fruits, Arbres.* 361
§. II. *Animaux.* 371
*Poiſſons.* ibid.
*Oiſeaux.* 374
*Animaux de la terre.* 382
*Utilité de ces obſervations phyſiques.* 390
ART. IV. *La Philoſophie ſert à inſpirer un grand reſpect pour la religion.* 393

## LIVRE SIXIEME.

*Du gouvernement intérieur des Claſſes & du Collége.* 397
AVANT-PROPOS. ibid.
ARTICLE I. *Importance de la bonne éducation de la jeuneſſe.* 398
ART. II. *On examine ſi l'éducation publique doit être préférée à l'inſtruction domeſtique & particuliére.* 412

## PREMIERE PARTIE.

*AVIS généraux sur l'éducation de la Jeuneſſe.* 421
ARTICLE I. *Quel but on doit ſe propoſer dans l'éducation.* 423
ART. II. *Etudier le caractére des enfans, pour ſe mettre en état de les bien conduire.* 427
ART. III. *Prendre d'abord de l'autorité ſur les enfans.* 433
ART. IV. *Se faire aimer & craindre.* 437
ART. V. *Des châtimens.* 444
§. I. *Inconvéniens & dangers des châtimens.* 445
§. II. *Régles à obſerver dans les châtimens.* 450
ART. VI. *Des réprimandes.* 459
1. *Sujet de réprimander.* ibid.
2. *Tems où il faut placer la réprimande.* 460
3. *Maniére de faire les réprimandes.* 462
ART. VII. *Parler raiſon aux enfans. Les piquer d'honneur. Faire uſage des louanges, des récompenſes, des careſſes.* 466
ART. VIII. *Accoutumer les enfans à être vrais.* 472
ART. IX. *Accoutumer les jeunes gens à la politeſſe, à la propreté, à l'exactitude.* 475
ART. X. *Rendre l'étude aimable.* 480
ART. XI. *Accorder du repos & de la récréation aux enfans.* 485
ART. XII. *Former les jeunes gens au bien par ſes diſcours & par ſes exemples.* 490
ART. XIII. *Piété : religion ; zéle pour le ſalut des enfans.* 494

## SECONDE PARTIE.

*Devoirs particuliers par raport à l'éducation de la Jeuneſſe.* 501
Chapitre I. *Des devoirs du Principal.* ibid.
Article I. *De la nourriture des penſionnaires.* 503
Art. II. *Des études.* 507
Art. III. *De la diſcipline du Collége.* 515
Art. IV. *De l'éducation.* 526
Art. V. *De la religion.* 536
§. I. *Des inſtructions.* ibid.
§. II. *De l'uſage des Sacremens.* 549
Chap. II. *Du devoir des Régens.* 570
Article I. *De la diſcipline des Claſſes.* ibid
Art. II. *Faire paroître les écoliers en public.* 573
§. I. *Des exercices.* ibid.
§. II. *Des Tragédies.* 584
§. III. *De la prononciation.* 591
Art. III. *Des compoſitions & des actions publiques.* 609
Art. IV. *Des études que doivent faire les maîtres.* 616
Art. V. *Application de quelques régles particuliéres à la conduite & à l'intérieur des Claſſes.* 623
Chap. III. *Du devoir des Parens.* 633
Chap. IV. *Du devoir des Précepteurs.* 650
Chap. V. *Du devoir des écoliers.* 661
*Concluſion de cet Ouvrage.* 680

Fin de la Table.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of
Date due